



Le retour

Par William Shatner

PROLOGUE

Il tombe.

Seul.

Le grincement de la structure métallique lui perce les tympans. Le soleil de Véridian III l'aveugle, les ombres l'enveloppent à mesure qu'il tombe. Lumière. Ombre. Lumière. Ombre. Comme des battements d'ailes. Comme les jours de sa vie. Elles se recourent et s'entrecroisent...

Un champ de maïs de l'Iowa. Il voit les étoiles. Un petit garçon de cinq ans dans les bras de son père. Un jour, j'irai là-bas, dit-il. Oui, Jimmy, répond son père. Un jour, tu iras.

Les bras de Carol, dans le lit qu'ils partagent. Il sait qu'il doit la quitter, alors même que le fils qu'ils ont conçu ensemble commence à grandir en elle.

Le quartier général de Starfleet. L'amiral Nogura lui serre la main. Félicitations, capitaine, l'Entreprise est à vous.

Les hangars spatiaux. Le capitaine Pike fait les présentations. Votre officier scientifique, le lieutenant-commander Spock...

Les rues de la vieille Terre. Le crissement des pneus sur la chaussée, Edith qui se découpe dans la lumière des phares...

Il tombe à travers tous ces souvenirs et bien d'autres encore. Seul. Et les murmures du passé résonnent dans sa tête.

Je suis et je serai toujours votre ami... Enfin, Jim, je suis docteur, pas maçon ! Laissez-moi vous aider...

J'ai toujours su que je mourrais seul.

Puis une ombre cache la lumière. Interrompt sa chute. Efface le kaléidoscope des jours. Il tourne la tête, lève les yeux et aperçoit un visage qu'il reconnaît. Un visage qui ne vient ni du passé, ni du présent...

... Mais du futur.

— Avons-nous réussi ? demande l'homme. Avons-nous changé quelque chose ? Fait une différence ?

L'autre, dans son uniforme bizarre, mais avec l'insigne familier de Starfleet sur la poitrine, s'agenouille à ses côtés.

— Bien sûr, répond-il. Merci.

À l'intérieur de son corps, l'homme qui tombait prend conscience d'une douleur profonde. Il réalise qu'il ne sent plus ni ses bras ni ses jambes, comme si son enveloppe charnelle s'était évaporée.

Les limites de sa vision se brouillent, s'assombrissent, tendent devant ses yeux

un voile noir qui obscurcit tout le reste.

Mais cet étranger... Picard, lui a offert son amitié. En d'autres temps, il aurait pu l'accepter. Il aurait pu réaliser tant de choses... tant de possibilités se seraient offertes à lui.

— C'est le moins que je pouvais faire, répond l'homme qui tombait, oubliant l'ombre pour venir au secours de son ami. D'un capitaine de l'Enterprise à un autre. Des voix impérieuses jaillissent des ténèbres.

À travers le treillis métallique sous lequel il gît, il aperçoit quelque chose qui vient vers lui.

Il ferme les yeux.

Qu'a-t-il dit à Picard quand ils se sont rencontrés ? Lorsque son successeur l'a mis au défi de revenir pour une dernière mission ?

Il se souvient. Il rouvre les yeux.

— C'était... un plaisir, dit-il en essayant de sourire.

Il veut épargner Picard.

La chose se rapproche, le traque comme elle l'a toujours fait.

Sa silhouette se fait plus distincte. Il la connaît bien.

Il lève les yeux vers elle, étonné que Picard ne la voie pas.

Il essaie d'avertir son ami. De l'aider à fuir ce à quoi il ne peut plus échapper.

Mais le temps qui lui est imparti touche à sa fin. Le puits obscur de sa vision tourbillonne trop rapidement. Et la chose le rattrape.

Ses dernières étincelles de vie se perdent dans un rayon de lumière, à la faveur duquel il découvre ce qui l'attend de l'autre côté. Ce qui reste encore à venir.

— Mon Dieu, chuchote-t-il.

En voyant.

En comprenant.

Et en recommençant à tomber.

Seul...

CHAPITRE PREMIER

James T. Kirk était mort...

Tandis que le téléporteur l'arrachait à l'endroit où il se tenait, debout près de la tombe d'une légende de Starfleet, le commander William Riker fut surpris que cette pensée lui traverse l'esprit. De tous les événements survenus un mois plus tôt sur ce monde désolé, Véridian III, le destin de James T. Kirk était celui qui le préoccupait le plus.

De l'autre côté de la planète, la masse brisée de l'USS *Entreprise* gisait en morceaux ; une équipe d'ingénieurs de Starfleet le démantelait avant d'envoyer ses pièces au recyclage. Le vaisseau était irrécupérable, mais selon la Prime Directive, il ne devait subsister aucune trace de sa présence sur ce monde. Une civilisation primitive existait sur Véridian IV, la planète voisine. Un jour, des voyageurs se poseraient peut-être là, et il ne faudrait pas qu'ils découvrent une technologie avancée au point d'affecter le développement de la leur.

Riker aurait cru que la perte du vaisseau l'affecterait davantage. Celui-ci avait disparu bien avant son heure ; sur ses rêves, le commander s'était toujours imaginé dans le fauteuil du capitaine.

Mais depuis que l'*Entreprise* avait pénétré dans l'atmosphère de Véridian III et s'y était posé pour la première et dernière fois, Riker était obnubilé par le destin du capitaine de son prédécesseur : le premier *Entreprise*.

— Monsieur, est-ce que... c'est bien lui ?

Riker se tourna vers le lieutenant Baru. Une admiration mêlée d'incrédulité creusait le sillon qui coupait en deux le visage à la peau bleu foncé de la jeune Bolienne. Les yeux écarquillés, elle fixait une silhouette debout quelques centaines de mètres plus loin.

Riker hocha la tête en souriant de sa réaction. Le chef de la sécurité du Farragut lui avait personnellement recommandé Baru, ainsi que les trois autres officiers de la garde d'honneur qui devaient ramener sur Terre les restes de Kirk.

Riker comprenait que la jeune femme soit impressionnée.

Le vent du désert faisait danser les robes noires de la silhouette. Le soleil rougeoyant se reflétait sur les broderies couleur argent qui garnissaient ses ourlets.

Il était venu.

Depuis Romulus.

En dépit de toute logique.

— Spock, lâcha Baru avec un respect qui n'avait d'égal que son étonnement.

Riker comprenait.

Il connaissait l'ambassadeur Vulcain pour avoir déjà travaillé avec lui. Pourtant, à ses yeux, Spock restait une légende, au même titre que Kirk.

Et que l'amitié qui avait uni les deux hommes à bord du premier *Entreprise*.

Les officiers de la garde d'honneur devaient prendre sur eux pour ne pas dévisager le Vulcain comme une bête curieuse. Embarrassés, ils se tournèrent vers le cairn que Jean-Luc Picard avait érigé pour la dépouille de Kirk. Le soleil couchant jetait de longues ombres sur le monticule de pierre ; un rayon dansait sur le vieil insigne de Starfleet posé à son sommet.

Riker inspira l'air sec du désert véridien. Il leva les yeux vers le ciel nocturne, comme s'il pouvait voir le *Farragut*, venu chercher Kirk pour le ramener à la maison.

Spock était pareil à une sentinelle, une statue aussi immobile que les pierres qui l'entouraient.

Comment réagissais-je si je venais de perdre mon meilleur ami pour la seconde fois, soixante-dix-huit ans après sa disparition ? se demanda Riker.

Les circonstances extraordinaires qui avaient conduit le Vulcain jusque-là lui fournissaient un élément de réponse. Moins de quatre jours après le sauvetage de l'équipage de l'*Entreprise*, les Services Secrets de Starfleet avaient organisé une mission de récupération pour conduire Spock du monde natal des Romuliens jusqu'à Véridien III, afin qu'il puisse accompagner Kirk dans son dernier voyage.

Récupérer le Vulcain n'avait pas été une mince affaire. Les relations entre la Fédération et les Romuliens étaient toujours tendues. Depuis des dizaines d'années, Spock multipliait les négociations secrètes pour réconcilier les Romuliens avec les Vulcains, donc avec la Fédération.

Les Romuliens et les Vulcains avaient les mêmes ancêtres, mais les premiers avaient rejeté la logique qui empêchait les seconds de succomber à leurs tendances primitives. Qui mieux que Spock, héritier du « tempérament » humain et de la logique vulcaine, pouvait comprendre les deux parties et œuvrer à leur unification ?

Riker avait passé de longues soirées à parler de Spock en compagnie du capitaine Picard ; les deux hommes en étaient arrivés à la conclusion suivante : le Vulcain rejouait à grande échelle la bataille qu'il avait livrée dans son cœur.

Quelles que soient les mesures prises par Starfleet pour assurer le transport de Spock dans un délai aussi court, on pouvait être certain que le haut commandement n'avait pas hésité une seconde. Même si, officiellement, il devait faire semblant d'ignorer les activités du Vulcain.

Starfleet, la Fédération et la Galaxie devaient trop de choses à Spock pour lui refuser une faveur.

Et ceci était également valable pour Kirk.

À l'horizon, les dernières lueurs disparurent derrière une montagne.

Dans le ciel, les étoiles piquetèrent le crépuscule.

Au loin, Riker vit Spock baisser la tête, perdu dans ses souvenirs.

Comment réagissais-je ? se demanda-t-il à nouveau.

Une brise tiède fit onduler les feuilles sèches d'un buisson solitaire.

Le lieutenant Baru gesticula à la limite du champ de vision de Riker.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci à voix basse.

Comme si les circonstances avaient fait de ce caillou aride et désolé un lieu saint entre tous...

— Monsieur, n'aurions-nous pas déjà dû avoir des nouvelles du Farragut ?

Riker activa son commbadge.

— Riker au Farragut. La garde d'honneur est en position.

Pas de réponse.

— Nous sommes en avance sur l'horaire, expliqua-t-il.

Le Farragut gérait toute la mission de sauvetage de Véridian III. Son équipage devait être débordé ; rien d'étonnant à ce qu'il tarde un peu.

— Donnons encore quelques minutes au capitaine Wells avant de sonner l'alerte générale, ajouta Riker en souriant.

Baru avait été promue trop récemment pour lui rendre son sourire. Elle hocha la tête sans se départir de son sérieux.

Plusieurs minutes passèrent dans un silence complet.

L'obscurité s'épaissit.

Le communicateur de Riker bipa une fois.

Riker sourit de nouveau à Baru et appuya sur l'interrupteur. La jeune femme était beaucoup trop tendue. Il faudrait qu'il lui en touche deux mots. Même en travaillant pour Starfleet, on n'avait pas tous les jours besoin de sauver la Galaxie.

— Riker, j'écoute.

Son sourire s'effaça quand il réalisa que l'appel, brouillé par la friture, ne provenait pas du Farragut.

— Commander Riker ! Ici Kilbourne ! Nous...

Le reste de la communication fut noyé dans les parasites.

Riker fronça les sourcils et modifia les paramètres de réception. Kilbourne était l'ingénieur en chef du site de sauvetage.

Inquiète, la garde d'honneur fit un pas vers son commander.

— Kilbourne, ici Riker. Répétez.

Crépitements, grésillements, sifflements. Riker ne comprenait pas d'où ils venaient. Sur cette planète, il n'y avait rien qui soit susceptible de provoquer des interférences spatiales.

Alors, un instant, la voix de Kilbourne s'éleva dans la nuit véridienne.

— ... sais pas d'où ils sortent ! Deux navettes sont déjà parties en fumée ! Nous avons besoin de...

Puis plus rien.

Pas même de la friture.

Riker tenta de rétablir le contact, mais son communicateur bipa dans le vide.

Il dévisagea les quatre jeunes officiers qui l'entouraient. Il était temps de mettre en pratique l'entraînement dispensé par Starfleet.

— Très bien, soupira-t-il. Notre mission initiale est momentanément reportée.

Il écrasa de nouveau l'interrupteur de son commbadge.

— Riker à ambassadeur Spock.

Après quelques secondes, une voix profonde répondit :

— Ici Spock.

— Ambassadeur, on dirait que nous avons des problèmes sur le site. Je dois vous demander de rester ici pendant que nous les réglerons.

— Bien sûr, commander, acquiesça le Vulcain. De quel genre de problèmes s'agit-il ?

— Je n'en suis pas certain, répondit Riker, cherchant du regard le cairn où reposait Kirk.

Spock se trouvait à côté ; avec ses robes noires, l'obscurité l'avalait presque totalement.

— On dirait que les nôtres sont... attaqués.

Le Vulcain ne répondit pas. Logiquement, devina Riker, il n'y avait rien à dire.

— Riker à contrôle téléportation. Cinq à expédier sur le site.

Ses quatre officiers derrière lui, il attendit la réaction du satellite contrôlé par ordinateur. Comme d'habitude, elle fut presque immédiate.

— Dématérialisation.

Le paysage scintilla. Un frisson sur sa peau. La sensation souvent éprouvée mais toujours nouvelle de la transition quantique...

Puis Will Riker se matérialisa en enfer.

CHAPITRE II

Une pluie battante tombait par un trou, au-dessus de la plate-forme mobile de téléportation. Elle trempa Riker jusqu'aux os dès la disparition du champ protecteur.

Un éclair, un grondement retentissant. La plate-forme vibra.

Le site de sauvetage était balayé par des orages depuis plusieurs jours.

Mais ça n'était ni la foudre ni le tonnerre que Riker venait de voir et d'entendre.

— Avancez ! hurla-t-il pour couvrir le rugissement des explosions en chaîne.

La plate-forme trembla à nouveau. Des étincelles jaillirent de la console de commande. Riker poussa la garde d'honneur devant lui, vers les passerelles qui reliaient entre eux les bâtiments du camp.

Puis il s'élança à leur suite dans la tempête.

Il faisait nuit sur cette partie de Véridian III, mais Riker s'était attendu à ce que le camp soit éclairé.

Hélas, même les lumières de secours refusaient de fonctionner. Devant lui, tout n'était qu'ombres sinistres, noires sur fond noir, aux contours brouillés par le déluge.

Sauf lorsque le ciel s'embrasait sous le feu des tirs ennemis.

Riker rattrapa Baru. Penchée par-dessus la rambarde de la passerelle, elle regardait une boule de plasma s'écraser contre la coque en duranium de l'Entreprise, à deux cents mètres vers l'est. La soucoupe du vaisseau s'arracha au sol boueux telle une falaise de glace. Autour d'elle, les éclairs des explosions illuminaient par intermittence les baraquements et les pistes d'atterrissage construites à la hâte.

— Que se passe-t-il, monsieur ? hurla Baru, dont la voix eut du mal à couvrir le vacarme.

D'un geste rageur, Riker repoussa les cheveux trempés qui lui tombaient dans les yeux.

— Nous sommes attaqués !

Une bourrasque le déséquilibra et manqua le jeter à terre. Il reconnut le souffle d'une navette volant à basse altitude. S'accrochant à la rambarde pour ne pas tomber, Will leva la tête, mais il ne vit que les gros nuages gris éclairés par la foudre. Hypnotisée par le spectacle infernal, Baru n'avait toujours pas bougé.

Une vague de chaleur déferla sur Riker quand une partie des baraquements explosa dans une pluie de plasma brûlant. Des débris enflammés jaillirent, décrivirent une courbe et retombèrent vers le sol. Un coup d'œil suffit à Riker pour comprendre que Baru et lui se trouvaient dans leur zone d'atterrissage. Il saisit le bras de la jeune femme et l'obligea à sauter dans la boue.

— Foutons le camp !

Alors qu'ils s'éloignaient en courant, leurs bottes clapotant sur le sol détrempé, Riker activa son communicateur.

— Riker à Kilbourne !

Derrière eux, une autre explosion les fit sursauter, les arracha l'un à l'autre et les projeta dans la boue.

Tandis qu'il s'écrasait au milieu d'une pluie d'éclats métalliques, Riker réussit à tourner la tête pour voir la plate-forme de téléportation engloutie par une vague de plasma. Au moment où il touchait le sol, des colonnes de vapeur brûlante jaillirent autour de lui, à l'endroit où le métal en fusion s'enfonçait dans la boue.

Il s'immobilisa, face contre terre, le bruit de l'explosion résonnant encore dans ses tympans et les poumons en feu.

Une bourrasque l'obligea à se ressaisir. Luttant pour s'arracher à la vase, il entendit le sifflement produit par un ou plusieurs véhicules rapides.

Il roula sur le côté et parvint à se relever avec peine. Son uniforme était collé à sa peau, ainsi que dix kilos de glaise que la pluie battante ne parvenait pas à déloger.

Sans réfléchir, il se passa une main dans les cheveux, laissant sur son front une épaisse trace de boue.

— Lieutenant Baru ! appela-t-il.

Un rayon d'énergie verte déchira la nuit et la tempête pour aller crever la coque de l'Entreprise. Le point d'impact se situait tout près d'une passerelle déjà récupérée par les ingénieurs. Les ponts supérieurs du vaisseau s'illuminèrent brièvement, mais Riker n'aperçut aucune trace de Baru ou des autres membres de la garde d'honneur.

Le rayon se déplaça et découpa l'Entreprise comme un vulgaire rôti. Quelle qu'elle soit, l'arme inconnue était à l'évidence actionnée depuis une navette.

Une réaction en chaîne se produisit à l'intérieur du grand vaisseau. Riker comprit que les charges d'autodestruction avaient dû être atteintes. Les ingénieurs les avaient désactivées, mais ils n'avaient pas encore fini de les démonter.

— Commander !

Riker fit volte-face et vit Baru qui luttait contre les éléments pour le rejoindre. Elle était couverte de boue et boitait. Sa main droite était crispée sur son épaule gauche, sous laquelle pendait son bras.

Une gigantesque colonne de flammes monta de l'Entreprise. Une seconde plus tard, une deuxième jaillit du flanc de sa soucoupe. Malgré la pluie et le vent, Riker sentit la chaleur lui rôtir les joues.

— Qui a fait ça ? hurla Baru.

Riker haussa les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée. Il aurait été bien en peine de formuler ne fût-ce que des soupçons.

— Nous devons trouver une navette, déclara-t-il.

À terre, il ne pouvait rien faire. Certaines des navettes étant armées, s'il parvenait à décoller, il pourrait peut-être riposter.

Le regard de Baru balaya le camp. Autour d'eux, la boue reflétait les feux, les éclairs et les explosions de plasma, comme s'ils s'étaient tenus au centre d'une mer de flammes.

— Ça m'étonnerait qu'on y arrive ! objecta la jeune femme.

Riker saisit son bras valide.

— Nous ne le saurons pas avant d'avoir essayé. Venez !

Des corps gisaient parmi les débris du centre de communication. D'autres explosions ébranlèrent la coque de la soucoupe. La mâchoire de Riker se contracta lorsqu'il entendit des hurlements se mêler au bourdonnement des rayons ennemis et au rugissement des flammes.

Mais il n'avait aucun moyen de savoir d'où provenaient ces cris. Ni le temps de chercher qui les avait poussés.

Baru et lui contournèrent le tas de cendres fumantes qui avait été un entrepôt. Au-delà, Riker distinguait les restes de la piste d'atterrissage.

Au bord de celle-ci se dressaient les carcasses éventrées de deux navettes de classe Tesla. Une troisième semblait intacte, bien qu'enfoncée dans la boue. Sans la détruire, l'explosion avait dû la propulser loin de sa position initiale. Des silhouettes en haillons s'affairaient autour.

Riker et Baru s'approchèrent avec difficulté. Chaque pas était une lutte contre le sol détrempé auquel leurs bottes avaient de plus en plus de mal à s'arracher.

Les silhouettes appartenaient à Kilbourne et à quatre de ses ingénieurs, dont deux étaient encore en pyjama. L'assaut avait vraiment dû les prendre par surprise.

— Qui nous attaque ? s'enquit Riker, haletant, en s'adossant au fuselage de la navette.

Penché sur son tricordeur, qu'il s'efforçait tant bien que mal de protéger contre la pluie, Kilbourne leva vers lui un visage où les yeux n'étaient plus que deux trous d'ombre.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Ils... Ils ont eu le Farragut.

Riker sentit son estomac se nouer. Les seuls autres vaisseaux de Starfleet présents dans le système de Véridian étaient des croiseurs ou des transports de matériel. Sans le Farragut, les survivants du camp - et Deanna Troi - se trouvaient à la merci des attaquants.

Kilbourne baissa les yeux sur l'écran du tricordeur. Riker lui posa une main sur l'épaule.

— Dans ce cas, que cherchent-ils ?

Les deux hommes jetèrent un regard perplexe à l'imposante masse de l'Entreprise. Des décharges d'énergie grésillaient autour de la soucoupe, entrecoupées par de longs éclairs de plasma. Une violence inouïe se dégageait de la scène.

— Je ne sais pas, répéta Kilbourne, hagard. Il ne reste rien d'important à l'intérieur. Les ordinateurs tactiques ont été récupérés dès le premier jour. Les phasers... les boucliers... Tous les éléments secrets sont déjà en lieu sûr.

Un éclair aveuglant jaillit de la soucoupe, accompagné d'un grondement de tonnerre. Le sol trembla sous les pieds des deux hommes.

Kilbourne tendit son tricordeur à Riker, qui reconnut aussitôt les traces, sur l'écran.

— Qui qu'ils soient, ils possèdent de bons radars, commenta-t-il, lugubre. Ils

savent où nous sommes.

Kilbourne leva vers Riker un visage maculé de boue, de pluie et de sang.

— Nous devons battre en retraite, commander. Dans la forêt.

Baru se tendit. Riker examina la navette. Elle n'était plus en état de voler, mais ça ne signifiait pas qu'elle ne pouvait plus lui être d'aucune utilité.

— Reste-t-il des charges de démolition à l'intérieur ? demanda-t-il.

Les charges en question étaient des torpilles à photons de faible puissance, conçues pour dégager les débris orbitaux. Normalement, les navettes de classe Tesla en possédaient quatre et pouvaient en tirer deux à la fois.

Kilbourne regarda son supérieur comme s'il était devenu fou.

— Vous ne parlez pas sérieusement ? demanda-t-il, affolé.

Riker le saisit par le col, ignorant les protestations des autres ingénieurs qui se rassemblaient autour d'eux.

— Starfleet ne fuit pas devant l'ennemi, cracha-t-il.

Il s'empara du tricolore de Kilbourne et le lança à Baru.

— Préparez deux torpilles pour une explosion atmosphérique, ordonna-t-il à la jeune femme. Faites-le manuellement, afin que les radars adverses ne vous détectent pas.

— À l'instant même où vous allez allumer le système de visée, nos ennemis nous incinéreront ! protesta Kilbourne avec l'énergie du désespoir.

Riker eut un sourire lugubre.

— C'est bien possible.

Puis il tourna le dos à Kilbourne et expliqua à Baru comment utiliser le tricolore pour ouvrir les rampes de lancement de la navette.

Il fallut moins de deux minutes pour préparer les torpilles à l'activation simultanée, à la visée et au lancement. Deux minutes au cours desquelles les attaques ne faiblirent pas. La soucoupe de l'Entreprise s'effondra en trois endroits. Des incendies faisaient rage sur ses ponts.

Le plus jeune des ingénieurs s'était blotti contre la coque de la navette, les mains pressées sur ses oreilles, les paupières closes. Il se balançait d'avant en arrière, comme un enfant.

Impassible, Baru rendit le tricolore à Riker.

— C'est tout ce que nous pouvons faire avec, monsieur. Si vous voulez lancer ces torpilles, il faudra agir de l'intérieur.

Le regard de Riker croisa celui de la jeune femme. Il hocha la tête en signe d'assentiment.

Seul le tableau de bord de la navette commandait ce type de manœuvre. Mais à l'instant où les torpilles aligneraient les vaisseaux ennemis, ceux-ci les détecteraient et tireraient immédiatement...

Pulvérisant les occupants de la navette.

— Faites sortir vos hommes, ordonna Riker à Kilbourne.

Il sentit la main de Baru se poser sur son bras.

— Monsieur... Vous n'y arriverez pas seul.

Riker regarda les ingénieurs s'enfuir sous la pluie, tandis qu'une autre série d'explosions faisaient trembler le sol. Il se demanda ce qu'il pouvait bien rester comme cibles dans le camp.

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il. Je n'ai pas l'intention de mourir, ni aujourd'hui, ni jamais.

Il tapa une séquence de commande sur son tricotneur. Puis il le soupesa, l'air grave, et le lança au loin. L'engin atterrit à cinquante mètres de lui et fut aussitôt englouti par la boue.

— Dans trente secondes, il émettra le même signal qu'un fuseur en train de viser sa cible, expliqua Riker en réponse à la question muette de Baru.

— Une diversion, commenta la jeune femme.

Elle sourit. Mais cette fois, Riker n'avait pas de temps à perdre.

Il inclina la tête.

— Suivez Kilboume. Allez vous abriter dans la forêt.

Puis il grimpa à bord de la navette.

Celle-ci avait le nez enfoncé dans la boue et sa passerelle présentait une inclinaison de vingt degrés. Ses bottes glissant sur le sol, Riker se rattrapa au siège du copilote. Il s'obligea à terminer son compte à rebours mental, puis ajouta cinq secondes pour laisser à l'ennemi le temps de réagir. Alors il activa la station de lancement de la navette.

Il régla les torpilles pour qu'elles visent tout objet volant à cent mètres d'altitude ou plus. Dès que l'écran confirma l'enregistrement de ses ordres, il traversa la soute et se dirigea vers la porte.

À l'instant où il apparaissait dans l'encadrement, un rayon d'énergie frappa le sol cinquante mètres devant lui, vaporisant le tricotneur dans un jet de vapeur. Riker poussa un soupir de soulagement. Son plan avait fonctionné.

Au lieu de disparaître, le rayon vert se fraya un chemin dans la boue, qu'il écarta devant lui telle la proue d'un navire dans l'océan, et se dirigea vers le second signal, émis par la navette.

Riker agrippa le chambranle des deux côtés et poussa sur ses bras pour bondir à l'extérieur.

Ses bottes glissèrent.

Il tomba ; sa poitrine heurta durement le bord surélevé du sas.

Il sentit une de ses côtes craquer. Le souffle coupé, il leva les yeux vers le rayon meurtrier qui fondait inexorablement vers lui.

Plus que dix mètres.

Il savait qu'il ne pouvait pas s'enfuir, mais il s'obligea à se relever.

— Deanna, haleta-t-il, lui dédiant son dernier mot, sa dernière pensée. Imzadi...

Il pensa à Kirk.

Qui tombait...

Le rayon avançait.

Une main lui saisit le poignet.

— Commander !

Baru ne l'avait pas abandonné.

Le regard de Riker croisa celui de la jeune femme tandis qu'elle le propulsait hors de la navette avec l'énergie du désespoir.

Il vit en même temps qu'elle. Comprit en même temps qu'elle, en ce terrible instant où elle le mettait en sécurité au péril de sa propre vie.

Il entendit son cri.

Et le sifflement de la chair vaporisée.

Puis le grésillement des torpilles.

Le rayon coupa la navette en deux.

Le goût de la boue véridienne emplit la bouche de Riker tandis qu'une explosion retentissait derrière lui.

Trop tard pour Baru.

Mais pas pour les torpilles.

Riker roula sur le dos juste à temps pour voir deux traînées de plasma ionisé déchirer le rideau de pluie tandis que les projectiles fusaient vers leur cible.

Un instant plus tard, la détonation des torpilles fit sursauter Riker, qui s'enfonça un peu plus dans la boue.

La pluie elle-même parut se figer.

Lorsqu'elle recommença à tomber, elle était plus douce, plus tiède, comme des larmes.

Lentement, Riker se mit à quatre pattes, puis s'agenouilla. Sa respiration était laborieuse ; il manqua s'étouffer avec la glaise qu'il avait avalée.

Alors, il aperçut la main de Baru qui jaillissait de la boue et se tendait vers lui. Soulagé, il la saisit, tira...

Et arracha du sol détrempé une main et un avant-bras à la peau bleue. Rien d'autre.

Il sursauta et lâcha sa macabre découverte.

Il entendit la boue qui l'engloutissait avec un bruit de suction.

Il s'assit sur ses talons. Les innombrables foyers d'incendie projetaient une lueur orangée sur le camp et éclairaient les gros nuages gris. Mais on n'entendait plus d'explosions. Plus de sifflements de navette volant à basse altitude. La pluie ruisselait sur son visage.

L'attaque était terminée.

Kilboume rejoignit Riker. Il était flanqué d'un de ses ingénieurs, toujours en pyjama et tenant un médikit à la main. Les deux hommes aidèrent leur commander à se relever.

— Pourquoi ? demanda ce dernier.

Il n'attendait pas vraiment de réponse, surtout de la part de Kilboume.

— Je... je ne sais pas, balbutia pourtant l'homme en décapsulant un hypospray. Il n'y avait rien à voler, pas de secrets à découvrir. Rien. Si vous n'aviez pas lancé ces torpilles...

Mais Riker savait que c'était faux.

— Ils ne se sont pas repliés à cause de deux torpilles de démolition.

— Alors, pourquoi ? s'étonna Kilbourne en approchant le vaporisateur du cou de Will.

Avec un léger sifflement, les agents cicatrisants se répandirent sur une vilaine brûlure.

— Pourquoi les soldats victorieux se replient-ils généralement ? demanda Riker en sentant les analgésiques envahir son corps. Parce qu'ils ont obtenu ce qu'ils étaient venus chercher.

— Mais qu'étaient-ils venus chercher ? cria Kilbourne. Citez-moi une seule chose, sur cette foutue planète, qui vaille la peine de mourir pour elle !

Riker ne put pas répondre.

Mais quelque part, quelqu'un en était certainement capable.

Il sut qu'il ne connaîtrait pas le repos avant d'avoir trouvé les responsables de l'attaque.

CHAPITRE III

Seul dans l'obscurité près de la tombe de Kirk, Spock s'assit sur un rocher, dans la meilleure position pour préserver ses forces. Puis il arrangea ses robes autour de lui afin d'engranger sa chaleur corporelle.

Il avait cent quarante-trois ans ; autrement dit, il était un Vulcain d'âge mûr en parfaite condition physique. Mais quels que soient les problèmes vers lesquels s'étaient téléportés Riker et ses officiers, il avait depuis longtemps passé l'âge de leur venir en aide.

De façon très illogique, il réalisa qu'il le regrettait.

Il resta immobile pendant une demi-heure, observant des points lumineux qui se déplaçaient sur fond de nuit étoilée. Des rayons d'énergie multicolore fusaient entre eux.

Des vaisseaux stellaires engagés dans un combat.

— Fascinant, lâcha Spock.

Ses yeux s'habituant à la distance, il reconnut la signature bleue caractéristique des phasers de Starfleet.

Mais il ne put identifier les rayons ennemis. Il n'en avait jamais vu de pareils...

La situation soulevait un certain nombre de problèmes intéressants. Spock commença à les décortiquer et tenta de dresser une liste d'attaquants potentiels, de mobiles, de tactiques et de chances de réussite.

Mais il fut bientôt interrompu.

L'air nocturne vibra. Quelque chose de très gros approchait.

Spock se leva. Il sonda l'horizon à la recherche d'un vaisseau avançant toutes lumières éteintes.

Les vibrations s'intensifièrent.

Spock ne voyait rien, mais ses robes tourbillonnèrent autour de lui sous l'effet d'un souffle puissant.

Il leva une main pour protéger ses yeux d'un nuage de poussière.

Au-dessus de lui, les étoiles disparurent, occultées par une silhouette qu'il ne put identifier. Une lumière surgit à la limite de sa vision.

Il se tourna vers la tombe de Kirk.

Des rayons ambrés jaillirent entre les pierres du cairn.

Un étrange carillon musical couvrait les vibrations et le souffle du vent.

La lumière s'intensifia, puis disparut. Alors Spock entendit clairement le son des rochers s'effondrant les uns sur les autres.

La logique des événements en cours semblait imparable, et pourtant cela n'avait

pas de sens. Là-haut, les signes de combat avaient cessé. Les étoiles réapparurent et les vibrations moururent comme si un vaisseau venait de passer en vitesse de distorsion.

Spock tira une lampe de sa ceinture et se dirigea vers le cairn, qu'il balaya avec le faisceau lumineux.

La tombe était vide.

Spock leva la tête vers les étoiles. Ça n'avait rien de logique. Mais un instant, une pensée très improbable lui vint à l'esprit.

— Jim ?

Peut-être certains voyages ne prenaient-ils jamais fin.

Tout était toujours possible.

Très haut dans l'atmosphère de Véridian III, un bout de coque en duranium d'une trentaine de mètres tournoyait lentement dans le silence de l'espace. Le soleil s'y reflétait, soulignant les lettres noires qui y étaient gravées : USS Farragut NCC-60597.

C'était le plus gros fragment qui subsistait du grand vaisseau stellaire. Tout le reste n'était plus qu'un nuage de débris étincelants, qui se dispersaient peu à peu.

À bord de l'Avatar de Tomed, une militaire romulienne, impassible, étudiait la coque métallique sur un écran. Son second, qui se tenait à côté d'elle, poussa un léger soupir de satisfaction.

— Une belle victoire, commander, dit Tran.

Salatrel fit pivoter son fauteuil vers lui. Elle haussa un de ses sourcils, qui disparut presque sous les lourds cheveux noirs encadrant son visage aux traits aristocratiques, aux oreilles pointues et aux lèvres pleines.

— Pas une victoire, corrigea-t-elle. Ils n'avaient aucune raison de se méfier ; ils n'étaient pas en mesure de riposter. Non, ce n'était que l'exécution d'une procédure de routine. Rien de plus.

Le jeune officier romulien soutint son regard comme il n'aurait jamais osé le faire si le vaisseau avait encore fait partie de la flotte de l'Empire. Poussant la servilité à ses limites, il protesta :

— Ils s'attendaient à quelque chose, commander. Leurs torpilles nous ont fait perdre deux navettes sur le site d'attaque secondaire. La guerre est déclarée.

— Je n'ai encore rien dit de tel, répliqua sèchement Salatrel. Ne m'obligez pas à vous le rappeler.

En réponse au ton glacial de sa supérieure, le sous-commander attendit une seconde de plus qu'il n'était convenable avant de baisser les yeux. Le langage du monde natal des Romuliens exprimait des nuances très subtiles par de simples inflexions de la voix, et Tran savait qu'il n'était pas passé loin de l'insubordination.

L'officier des communications se manifesta sur la passerelle.

— Commander, la navette vient de confirmer la récupération de l'objectif.

Salatrel se leva. Depuis combien d'années attendait-elle cet instant ?

— Kirk ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Ce nom humain mille fois haï lui écorchait presque la gorge.

Depuis la console d'ingénierie, où clignotaient divers voyants de contrôle, l'officier scientifique répondit :

— Nos analyses d'ADN confirment l'identité des restes, commander. Dès que la navette se posera, ils seront téléportés dans l'unité de stase.

Pour la première fois depuis le début de leur mission, Salatrel s'autorisa un sourire. Elle se rassit, triomphante.

— Désactivez les boucliers d'invisibilité, ordonna-t-elle à son équipage, et préparez-vous à recevoir la navette.

Elle leva les yeux vers Tran, toujours debout à ses côtés.

— Vous aurez votre guerre bien assez tôt, sous-commander.

Les yeux de celui-ci s'étrécirent.

— La guerre, et la victoire, dit-il avec une impatience prédatrice.

Sur l'écran, le nuage de particules qui était autrefois le Farragut se dispersait lentement.

Plus près, parmi les débris flottant dans l'espace, une poignée de silhouettes se déplaçaient de leur propre chef.

Certains membres de l'équipage du Farragut avaient réussi à enfiler des combinaisons pendant que le vaisseau se disloquait autour d'eux.

À présent, ils se rapprochaient les uns des autres au milieu du maelström, se repérant d'après leurs torches de secours. Des consoles, des panneaux métalliques, des chaises, des couvertures et des cadavres figés dérivèrent autour d'eux, tous couverts de cristaux de glace scintillants.

Certains des plus gros débris, munis de batteries autonomes, émettaient encore des signaux lumineux.

Les survivants les évitèrent. Grâce à leurs propulseurs, ils parvinrent à s'extraire de l'amas de débris à la dérive, jusqu'à ce que la planète Véridian apparaisse enfin sous leurs yeux.

À en juger par les voix qui se faisaient entendre sur les canaux d'urgence, six s'en étaient tirés. Six sur six cent quarante personnes.

Ils se rassemblèrent, se donnèrent la main jusqu'à former une étoile à six branches.

Tandis qu'ils reliaient entre eux leurs communicateurs et transmettaient leur position aux autres vaisseaux de la flotte ayant survécu à l'attaque, leur vision de Véridian fut à nouveau troublée...

... Par une masse verte tremblotante qui scintillait comme un mirage, et se solidifia tout à coup sous la forme d'un Oiseau de Guerre romulien de classe D'deridex.

L'Avatar de Tomed.

Les survivants comprirent qu'il ne leur restait que quelques secondes à vivre.

Tout le monde savait que les Romuliens ne faisaient pas de prisonniers.

Tandis que le monstrueux vaisseau (presque deux fois plus long que les classes

Galaxie de Starfleet) pivotait lentement, les portes jumelles de sa soute glissèrent sur le côté.

Pareilles à des traits de lumière verte, sept navettes d'attaque s'engouffrèrent à l'intérieur, sans être le moins du monde gênées par les champs de force qui préservaient l'atmosphère intérieure de l'Oiseau de Guerre.

Les portes se refermèrent.

Puis les premières distorsions visuelles du champ d'invisibilité brouillèrent les contours du vaisseau.

Négligemment, un rayon de particules fusa dans l'espace et désintégra les six survivants.

Le temps que leurs atomes incandescents se dispersent dans le vide et aillent rejoindre le reste de l'équipage, l'Avatar de Tomed avait purement et simplement disparu...

Le gros morceau de coque s'éloigna dans le silence de l'espace.

Les ténèbres engloutirent le Farragut.

La Phase Une venait de prendre fin.

CHAPITRE IV

La plupart des vaisseaux de Starfleet arboraient la couleur blanche du duranium brut. Sur leur coque se détachaient fièrement les couleurs de la Fédération, balayées par des faisceaux lumineux, afin que tout le monde puisse les identifier lors de leurs voyages d'exploration.

Mais toutes les missions de Starfleet n'avaient pas le même objectif.

Et certains de ses navires étaient aussi sombres que le vide interstellaire grâce au carbone micro-diffracté qui absorbait toutes les radiations.

L'USS Monitor était l'un d'entre eux, le plus récent de la classe Défiant. Dans un silence absolu, il approchait d'un monde mourant, au cœur du Noyau Central.

Il se composait en tout et pour tout d'une soucoupe de commandement armée et de nacelles de distorsion. Avec ses moteurs surpuissants, ses boucliers dernier cri et son armement de pointe, il avait plus de puissance de feu que trois vaisseaux de classe Galaxie. Il était le fruit des efforts de Starfleet pour se préparer à la guerre contre les Borg. Une guerre qui n'avait toujours pas été déclarée.

Mais tout était toujours possible...

Le Monitor entra en orbite autour de Néo-Titan. Le seul indice de sa présence était la disparition, puis la réapparition des étoiles dans son sillage.

Le double sas de son hangar s'ouvrit.

Une petite navette personnelle jaillit dans l'espace, propulsée par des rayons tracteurs de faible amplitude, indétectables à plus de dix kilomètres.

Elle était aérodynamique, conçue pour glisser dans l'atmosphère tous moteurs éteints. Comme son vaisseau-mère, elle ne portait aucun symbole permettant de l'identifier.

Elle pivota sur trois axes à la fois, programmant sa trajectoire. Ses moteurs à impulsion dégagèrent une faible lueur : des ultraviolets presque invisibles au lieu des rayons bleus habituels. Moins efficaces, mais beaucoup moins repérables.

La navette s'éloigna du Monitor, se laissant tomber vers Néo-Titan telle une comète. Moins de trois minutes plus tard, dissimulée par l'aurore scintillante du pôle nord de la planète, elle pénétra dans l'atmosphère et y traça un sillage flamboyant.

À l'intérieur, les parois vibraient. On avait supprimé la gravité artificielle et coupé les compensateurs d'inertie pour réduire le risque de détection depuis la surface.

Le pilote, dûment harnaché dans son siège, ne se départit pas de son calme. Ses mains saisirent fermement les commandes. Derrière lui, les cinq passagers se raidirent sur les bancs qui couraient le long des parois de la cabine.

Leurs visages étaient masqués par le champ de force opaque de leur casque de combat, capable de dévier le rayon d'un fuseur de type 3. Le reste de leurs combinaisons noires leur offrait la même protection.

Leurs sièges craquèrent sous eux alors que la navette ralentissait, luttant contre la densité sans cesse plus importante de l'atmosphère. Leur équipement se balançait au bout de ses lanières de fixation.

Trois des passagers se retenaient aux fuseurs lourds dont ils avaient calé la crosse contre le sol. Les seuls symboles susceptibles de les identifier étaient un delta traversé par un éclair rouge - l'insigne de la nouvelle division des Services Secrets de Starfleet - et leurs badges où étaient écrits les noms de Weinlein, Beyer et Krul.

Les deux autres passagers étaient vêtus de la même façon. Ils ne portaient pas d'insigne rouge, et des conteneurs multi-usages remplaçaient les armes dans leurs harnais.

Sur leurs badges, on lisait les noms suivants : Picard et Crusher.

Alors que la navette se stabilisait, Jean-Luc se sentit vaciller sur son banc. Le bourdonnement des moteurs se tut et un étrange silence emplit la cabine. Le pilote venait de passer en mode « furtif ». Picard et son équipe devaient se rendre le plus discrètement possible dans un lieu où un rayon téléporteur aurait pu les faire repérer.

À travers le champ de force protecteur de son armure, Picard vit les lumières tamisées de la navette virer au rouge.

Le moment était presque venu.

Il ouvrit son casque.

Face à lui, Weinlein désactiva son propre champ de force et souleva sa visière. La jeune femme ressemblait en tous points à une humaine, seul l'éclat étrange de ses yeux noirs trahissant son héritage extraterrestre. Picard regrettait de n'avoir pas eu le temps de s'entraîner avec elle. Hélas, tout s'était passé trop vite. Starfleet n'était pas vraiment préparé.

De son poing ganté de noir, Weinlein tapota le casque de Beyer, qui l'ouvrit à son tour. C'était un humain, étonnamment jeune pour porter l'insigne des Services Secrets. Picard eut un léger haussement d'épaules. Que Starfleet ait formé une unité de ce type était déjà une surprise.

Pourtant, à bien y réfléchir, c'était logique. Le commandeur Elizabeth Shelby avait reçu toute latitude pour prendre les mesures nécessaires à la lutte contre les Borg. Les vaisseaux de classe Défiant et cette unité spéciale étaient deux de ses initiatives.

Beyer tapota le casque du troisième commando.

Krul désactiva son champ de force, souleva sa visière et lâcha un grognement. De la sueur perlait dans les sillons de son front.

Les années passées à travailler avec Worf, à bord de l'Entreprise, étaient en grande partie responsables de la confiance que Picard accordait aux Klingons - surtout pour une mission aussi délicate que celle qui les attendait.

Weinlein se pencha vers Krul en grimaçant.

— Encore en train de te plaindre ?

Le Klingon grogna. Contrairement à Worf, il ne servait pas dans Starfleet, mais appartenait à un programme d'échange entre l'Empire Klingon et la Fédération. Quant aux autres membres de l'unité, Shelby les avait recrutés parmi les forces d'élite des planètes affiliées...

— Ah, l'équipement de combat humain, grommela Krul. Trop de protection, pas assez d'armement.

Picard réprima un sourire tandis que Weinlein et Beyer échangeaient un regard interloqué. Chaque commando portait sur lui l'équivalent de deux kilotonnes de puissance explosive. En outre, Krul avait emmené toute sorte d'armes klingonnes. « Juste au cas où », avait-il expliqué.

Weinlein défit son harnais de sécurité et se leva, une main posée sur le plafond bas de la navette. De l'autre, il toqua contre le casque de Beverly.

Le docteur se débattit avec ses fixations et leva vers Weinlein un visage sinistre.

Picard lut une question muette dans ses yeux et la posa à sa place.

— Combien de temps encore ?

— Pourquoi, vous êtes pressé ? lança Beyer.

— La ferme, Jerry, ordonna Weinlein.

Elle consulta son mini-tricordeur de poignet. Picard reconnut celui-ci comme un modèle spécial, destiné à l'usage dans les environnements non-M.

— Nous survolerons la zone de largage d'ici trois cents secondes.

Elle se rassit et boucla à nouveau son harnais.

Beyer leva le poing. À côté de lui, Krul en fit autant. Leurs phalanges se touchèrent. Picard connaissait bien ce salut ; c'était celui des guerriers prêts à affronter la mort.

Il échangea avec Beverly un regard perplexe. Ni lui ni elle ne savaient comment interpréter ce geste de bravoure légèrement provocateur.

— C'est un aspect de Starfleet auquel nous ne sommes pas souvent confrontés, chuchota Beverly.

Picard baissa les yeux sur le conteneur attaché à la ceinture de la jeune femme, et marqué du caducée de Starfleet. L'interface. Celle-ci n'avait pas quitté ses pensées depuis que Shelby lui avait proposé cette mission. Il se força à sourire.

— La Galaxie est vaste, docteur.

Beverly vit ce qu'il regardait et fronça les sourcils.

Maladroitement, car son armure de combat la gênait, elle posa une main sur l'interface.

— Tout ira bien, Jean-Luc. Nous n'aurons pas besoin de nous en servir.

Son sourire se voulait rassurant, mais Picard n'était pas dupe. Elle-même n'y croyait guère.

— Trente secondes, annonça Weinlein en défaisant à nouveau son harnais de sécurité.

Elle se leva, se dirigea vers l'arrière de la soute et manœuvra un levier encastré dans la paroi.

Le panneau du sas arrière bascula dans les ténèbres.

Comme ils l'avaient appris au cours de leur entraînement, Picard et Crusher scellèrent leur casque et se levèrent à leur tour.

Weinlein consulta son tricolore. Elle leva un doigt, le maintint en l'air une seconde, puis le baissa vers Krul.

Sans hésiter, le Klingon se dirigea vers l'ouverture et se laissa tomber.

Weinlein désigna Beyer, qui disparut aussi.

Picard hocha la tête. Il aimait la précision avec laquelle la jeune femme commandait ses troupes. Son attitude quelque peu agressive était sans doute nécessaire, considérant la nature de ses subordonnés. Il tâcherait de s'en souvenir lorsque l'équipe aurait atteint son objectif et que ce serait son tour de prendre les choses en main.

Weinlein pointa un doigt vers lui ; comme il l'avait fait souvent dans la salle d'entraînement holographique du Monitor, il se laissa tomber dans le vide en évitant de s'appesantir sur le fait que c'était sa première fois « pour de vrai ».

Pendant quelques secondes, il n'eut aucune sensation de mouvement et aucune idée d'où se trouvaient le haut et le bas. Puis il sentit les antigravs tirer brusquement sur son harnais.

Il bascula sur lui-même, de façon à tomber les pieds en avant. Il avait beau savoir que la surface de Néo-Titan se précipitait vers lui à la vitesse de quatre-vingt dix kilomètres heure, il n'éprouvait toujours pas la moindre sensation de chute.

Il leva la tête et vit les étoiles agglutinées autour du noyau galactique, qui brillaient de mille feux dans le ciel nocturne. Une masse sombre en cacha soudain une partie et se rapprocha de Picard. Beverly, décida celui-ci. Ou peut-être Weinlein.

Il sentit quelque chose le tirer sur le côté et pivota lentement. Weinlein leur avait dit qu'elle utiliserait des champs sensitifs pour contrôler leur position et leur vitesse. Les antigravs monteraient à la puissance maximale à quinze mètres du sol pour que leur atterrissage se fasse avec autant de douceur que s'ils venaient de descendre la dernière marche d'un escalier.

Du moins était-ce ce que le technicien de l'holodeck avait dit à Picard pendant l'entraînement.

Le capitaine se souvint de la grimace qu'avait esquissée l'homme ; il se demanda s'il avait été bien inspiré de lui faire confiance.

De toute façon, il était trop tard.

Picard se balançait dans son harnais. Les antigravs fixés dans son dos modifiaient l'angle et la vitesse de sa chute. Un instant, il se demanda si l'équipage de l'Entreprise avait ressenti la même chose pendant que le vaisseau tombait dans l'atmosphère de Véridian III. Puis il chassa cette pensée de son esprit.

La tradition voulait que le capitaine périsse avec son bâtiment.

Au moment où l'Entreprise avait été attaqué, il se trouvait à la surface, en compagnie de Kirk.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis, mais il se réveillait encore la nuit, hanté par la même question : sa présence à bord aurait-elle fait une différence ?

Selon tous les règlements de Starfleet, il aurait dû y être.

S'il avait obéi aux ordres, Kirk et lui n'auraient pas pu agir sur la planète. Or, ce qu'ils y avaient fait était de la plus haute importance.

Tant de possibilités, songea Picard. Et jamais assez de temps pour les explorer toutes.

Soudain, le harnais lui comprima les côtes. Grâce aux réflexes acquis lors des simulations, il plia instinctivement les jambes.

Puis il s'écrasa au sol comme s'il venait de se jeter du haut d'un mur de trois mètres.

Au diable le technicien !

Il effectua un roulé-boulé impeccable, qui absorba la plus grande partie du choc.

Quelques secondes plus tard, Beverly atterrit à deux mètres de lui. Il allait se diriger vers elle lorsque Weinlein se posa entre eux, sur ses deux pieds et avec la même aisance que si elle descendait un escalier.

Avant que Picard puisse ouvrir la bouche, il sentit Krul et Beyer arriver derrière lui et défaire en silence son unité antigrav. Weinlein ôta celle de Beverly avant de passer les mains dans son dos et de dégrafer adroitement la sienne.

Picard la regarda faire sans un mot. Cette part de leur mission se trouvait sous la responsabilité des commandos, et ils connaissaient suffisamment bien leur job pour qu'il les laisse agir à leur guise.

Krul et Beyer empilèrent les unités antigravs et se préparèrent à les désintégrer avec leurs fuseurs. Picard en profita pour abaisser sa visière et basculer un interrupteur, sur l'avant-bras de son armure.

Aussitôt, de petits projecteurs, à l'intérieur de son casque produisirent une image tridimensionnelle des personnes et du terrain qui l'entouraient. Cette image était créée par des senseurs de faible puissance. Leurs émanations les rendaient potentiellement détectables dans l'atmosphère, mais si près du sol, les risques avoisinaient le zéro absolu.

Il était vital que la petite équipe ne se fasse pas repérer.

Un fuseur bourdonna. Les antigravs furent enveloppés par un cocon de lumière, puis ils se volatilèrent comme s'ils n'avaient jamais existé.

Beyer fut le premier à rompre le silence.

— Ils nous ont suivis, dit-il en levant le menton.

Un rayon bleu déchira le ciel, filant jusqu'à une cible non identifiée, et s'épanouit en une explosion silencieuse.

Picard reconnut la lueur d'une réaction d'antimatière.

— Était-ce notre navette ? demanda Beverly.

Weinlein hocha la tête.

— Le pilote a dû activer les moteurs pour sortir de l'atmosphère. Autrement dit, leurs radars sont bien plus puissants que nous ne le croyions.

Elle regarda Krul sortir un tricordeur klingon.

— Alors ? demanda-t-elle. Phasers de Starfleet ?

Krul eut un grognement affirmatif.

Weinlein jeta un regard à Picard.

— C'est bon signe. Ça veut dire que nos poursuivants font avec ce qui leur tombe sous la main. Ils n'ont rien inventé de nouveau.

Picard fut frappé par sa nonchalance apparente. Comment pouvait-elle réagir ainsi, comme si ça n'avait pas la moindre importance ?

— Notre pilote vient d'être tué, fit-il remarquer. Et vous trouvez que c'est bon signe ?

— Nous connaissions tous les risques, répondit sèchement Weinlein.

Elle fit un geste de la main par-dessus son épaule.

— Deux kilomètres. Krul en tête.

Le Klingon s'éloigna en courant dans les ténèbres. Seule la trace verte captée par ses senseurs permit à Picard de le suivre des yeux.

Weinlein se tourna vers le capitaine. À la lueur du noyau galactique, ses traits prenaient un aspect fantomatique.

— Je ne voudrais pas avoir l'air trop directe, mais... bougez-vous !

Trop abasourdi pour répondre, Picard s'élança à la suite de Krul, en s'efforçant de conserver la silhouette du Klingon au milieu de sa visière. Il entendit Beverly lui emboîter le pas, puis Weinlein, et pour finir Beyer.

Dans cette région de Néo-Titan, le terrain était difficile car semé de rochers. Picard songea aux réserves naturelles de Mars. Mais ici, l'air était différent : âcre et dénué de vie, alors que les cratères terraformés de Mars dégageaient une odeur de végétation luxuriante et de terre riche en oxyde. De toute évidence, l'écosystème ayant produit l'oxygène de Néo-Titan avait disparu depuis des millénaires. Qu'est-ce qui avait bien pu provoquer son extinction ?

Quinze minutes et deux kilomètres plus loin, Krul leur fit signe de s'arrêter au pied d'une colline. Soulagé de ce répit, Picard se pencha en avant, les mains sur les genoux, la respiration haletante. Ce petit sprint n'était rien comparé aux marathons qu'il avait courus en salle d'entraînement holographique. Mais personne ne lui avait dit que le terrain serait aussi accidenté, qu'il ne verrait pas où il poserait les pieds et qu'entre son armure et son équipement, il devrait porter une charge supplémentaire de plus de trente kilos.

À ses côtés, Beverly respirait profondément, mais de façon régulière, comme si elle avait l'habitude de ce genre d'exercice. Picard se demanda s'il ne devrait pas se mettre à la danse.

Weinlein se dirigea vers eux.

— On y est. Eteignez tout.

Ses doigts pianotèrent sur le panneau de contrôle fixé à son avant-bras. La lueur verte de son casque s'éteignit. Picard l'imita et cligna des yeux le temps que sa vision s'adapte à l'obscurité.

Il suivit Weinlein, qui escaladait la colline, pliée en deux. Comme elle, il se laissa tomber à plat ventre à quelques mètres du sommet.

Il jeta un coup d'œil prudent devant lui et sentit sa gorge se serrer. Dans un

arroyo désert, cinq cents mètres plus loin, une clôture de plastacier brillait sous les lumières de leur objectif : la base stellaire 804.

Sur le côté s'étendait une piste d'atterrissage où on ne distinguait aucune navette.

Picard étudia la base. Même dans l'obscurité, il pouvait reconnaître la silhouette familière de chacun des bâtiments. Relais subspatial, clinique, processeur de recyclage...

D'après les manuels, il avait sous les yeux une base stellaire de reconnaissance de type 7, le standard en vigueur sur les planètes de Classe M pour lesquelles la construction d'un dôme atmosphérique s'avérait inutile.

Sauf que cette base n'avait plus rien de standard.

Weinlein fit un signe du menton.

— Capitaine, confirmez-vous ce que je vois ?

Picard déglutit péniblement. Les rapports des Services Secrets étaient exacts. Comment aurait-il pu le nier alors que la vérité se dressait devant lui, au cœur même de la base stellaire 804 ?

Les projecteurs éclairaient et mettaient en relief jusqu'au plus hideux détail de la chose : tuyaux et conduits, plaques de duranium, bâtiments préfabriqués et même morceaux des navettes qui auraient dû se trouver sur la piste d'atterrissage. On distinguait des traces de tout ce qui était normalement employé dans la construction d'une base stellaire. C'était comme si un enfant amateur de bricolage avait tout démonté et remonté selon une des formes les plus simples de la technologie.

Un cube.

— Je... confirme, lâcha Picard.

Il avait l'impression que son estomac, sa gorge, son corps entier venaient d'être plongés dans de la glace.

Weinlein leva un bras et appuya sur un des boutons de son casque. Picard savait que ses paroles seraient enregistrées, compressées, puis transmises de façon théoriquement discrète au Monitor, toujours en orbite polaire au-dessus d'eux.

Mais elles resteraient également gravées à jamais dans son esprit.

— Archange, ici leader rouge. Observation positive. Je répète : observation positive.

Les yeux de Picard étaient rivés sur le cube, au centre de la base. Il songea à l'équipement que transportait Beverly. Aux paroles rassurantes de la jeune femme. Nous n'aurons pas besoin de nous en servir. Apparemment, si.

À côté de lui, Weinlein conclut son rapport.

— La base stellaire 804 a été assimilée par les Borg. À l'intérieur de ses gants matelassés, Picard serra les poings.

CHAPITRE V

Au fil des siècles, le Champ de Dante avait été cartographié, exploré, puis abandonné par toutes les cultures du secteur capables de voyager dans l'espace. Ce n'était qu'un amas d'astéroïdes qui dérivait dans l'espace, à des dizaines d'années-lumière de l'étoile la plus proche. Provenaient-ils de quelque système inconnu de la Ceinture de Kuiper ? Personne n'aurait su le dire.

Quelle que soit leur origine, une chose était sûre : aucun des milliers de corps solides qui le composaient ne présentait le moindre intérêt : dépourvus de minéraux exploitables, ils étaient trop éloignés des routes commerciales pour représenter un danger pour la navigation stellaire.

Parfois, ne pas présenter d'intérêt est justement une qualité précieuse.

Alors qu'il sortait de distorsion aux abords immédiats du Champ de Dante, l'Avatar de Tomed désactiva son champ d'invisibilité.

Se déplaçant avec une grâce trompeuse, il se faufila à travers l'amas de roches, évitant les plus grosses d'entre elles et pulvérisant les autres.

Mais il n'avait pas l'intention de tous les contourner.

Au centre du champ d'astéroïdes se trouvait un corps rocheux de plus de trois kilomètres de long, qui tournait lentement sur lui-même. Des cratères de toutes les tailles et de toutes les formes constellaient sa surface. Et c'était justement vers lui que se dirigeait l'Avatar de Tomed.

Le vaisseau romulien fonça sur l'astéroïde, sans ralentir, jusqu'à ce que la collision semble inévitable.

Au dernier moment, les contours d'un morceau de roche se brouillèrent sous l'effet de la distorsion holographique. Le Tomed entra en contact avec lui et...

... passa tout simplement au travers.

L'intérieur de l'astéroïde, au-delà des camouflages holographiques, était quadrillé de lumières définissant des pistes d'atterrissage. Huit autres Oiseaux de Guerre y étaient stationnés en compagnie de vingt-sept Oiseaux de Proie, d'une centaine de vaisseaux-éclaireurs et d'une quantité innombrable de navettes.

Le Tomed suivit les lumières clignotantes qui le guidaient vers son emplacement. Il se glissa entre deux Oiseaux de Guerre et s'arrima avec précision au système censé le maintenir en place.

Dans la soute, Salatrel attendit en compagnie de ses officiers les plus gradés que les champs de gravité artificielle du vaisseau soient mis en phase avec ceux de l'astéroïde.

Un sifflement. Les portes s'ouvrirent sur un tunnel menant aux couloirs de la

station. La pression atmosphérique se modifia soudain, soulevant les pans de l'uniforme de Salatrel et ébouriffant ses cheveux noirs.

Avant même que la rafale s'apaise, une multitude de techniciens conduisant des chariots élévateurs montèrent à bord du Tomed. Ils apportaient de nouvelles armes et fournitures pour le petit vaisseau stationné sur le pont de l'Oiseau de Guerre. Des ordres résonnèrent d'un bout à l'autre de la soute. On entendit le gémissement d'engins électriques, le rugissement de moteurs à induction, le choc du métal contre le métal. Une odeur d'ozone, de lubrifiants et de carbone emplissait l'air.

Salatrel observa l'agitation ambiante puis s'éloigna, toujours impassible.

Elle n'avait pas encore donné d'ordre dans ce sens, mais elle ne pouvait se méprendre sur l'activité fébrile et l'excitation qui régnaient dans la station.

Sans le moindre doute, la Base Dante était déjà sur le pied de guerre.

Au cœur de l'astéroïde creux rebaptisé Base Dante, Salatrel passa sans lui jeter un regard devant l'entrée du tunnel qui conduisait à ses quartiers privés. Elle aurait bien le temps de se reposer une fois la mission lancée. Ou quand elle serait morte.

D'un pas assuré, elle se dirigea vers le double sas menant aux hangars secondaires ultra-secrets.

Là où l'autre vaisseau l'attendait.

La façon dont il était « garé » n'avait rien d'orthodoxe. Au lieu de la connexion habituelle à un système d'amarrage, on l'aurait dit taillé dans le roc de Dante. Des centaines de câbles et de conduits jaillissaient de sa soute comme autant de fibres nerveuses.

Salatrel passa des couloirs de l'astéroïde à ceux du vaisseau sans remarquer de ligne de démarcation entre les deux.

Lorsqu'elle sut avec certitude qu'elle se trouvait à l'intérieur du bâtiment, elle suivit les marquages romuliens apposés sur les cloisons. Ceux-ci la conduisirent aux portes de sécurité qui protégeaient la chambre centrale.

Tandis que les battants s'écartaient devant elle en grinçant sur leurs gonds métalliques, Salatrel s'immobilisa un instant sur le seuil. Elle huma l'odeur légèrement fétide du liquide qui pulsait dans les conduits. Au-dessus d'elle, les ombres masquaient le plafond en forme de dôme et l'empêchaient d'y voir. Devant et sur les côtés, de la haute technologie, romulienne ou non, occupait toute la surface disponible.

Au centre, sur une passerelle circulaire, se dressait le poste de contrôle, avec ses ordinateurs romuliens. La lumière émise par les écrans et les voyants des consoles piquetait l'obscurité où se dissimulaient les opérateurs.

Salatrel suivit du regard les myriades de conduits qui serpentaient sur les parois incurvées et s'élançaient dans les airs pour converger telle une gigantesque toile d'araignée vers la machine d'origine inconnue située au fond de la salle. De-ci, de-là, sur le métal doré, des appareils romuliens avaient été fixés comme au hasard... ce qui était peut-être le cas. Salatrel savait que les ingénieurs n'avaient découvert qu'un quart des fonctions de la machine.

Mais ça n'avait pas vraiment d'importance.

Car ils lui avaient assuré qu'elle pourrait en obtenir l'effet recherché.

— Commander Salatrel ?

La jeune femme se tourna vers le Romulien qui venait de l'interpeller, Tracius, son centurion, et répondit à son salut avec chaleur.

Comme toujours, le vieux Romulien fut choqué par la familiarité dont elle faisait preuve avec lui. Leurs deux lignées étaient liées depuis des siècles par des objectifs communs, mais il était assez conservateur pour penser que cela ne devait avoir aucune incidence sur leurs relations professionnelles.

— J'ai entendu dire que votre mission avait été couronnée de succès, dit-il avec raideur.

Salatrel ne put réprimer un sourire. Son vieil ami était si prévisible !

— Ça reste encore à voir, répondit-elle prudemment.

Puis elle remarqua le bloc-notes que Tracius tenait : un mini-ordinateur programmé avec les codes volés au corps diplomatique de l'Empire des Étoiles.

— Des nouvelles ? s'enquit-elle.

Le vieil homme lui tendit le bloc, dont l'écran était couvert de caractères romuliens.

— Spock ne se trouve plus sur Romulus, annonça-t-il.

Intriguée, Salatrel fixa le mini-ordinateur.

— Il est mort ? demanda-t-elle, n'osant y croire.

Tracius secoua la tête.

— Non. Il s'est fait téléporter hors de la capitale par les Services Secrets de Starfleet. Une opération des plus extraordinaires.

L'étonnement de Salatrel allait croissant.

— Mais comment est-ce possible ? Le gouvernement exerce un contrôle très strict sur la téléportation !

— Apparemment, les scientifiques de Starfleet ont trouvé un moyen de passer outre.

— Et ils ont pris le risque de l'utiliser pour récupérer un ambassadeur vieillissant ? s'étrangla Salatrel.

Tracius lui tendit son bloc.

— Spock a disparu. Tout le reste n'est que suppositions, dit-il, l'air désapprobateur, comme si elle était toujours une enfant et lui son mentor.

— J'aurais plutôt dû demander : quelle interprétation as-tu de cet événement ? dit-elle.

Le centurion se mordit la lèvre. Un moyen de gagner du temps pour réfléchir, devina la jeune femme. Elle le détailla avec une certaine pitié. Les courts cheveux blancs de Tracius semblaient ternes et presque sales sous les lumières ambrées. Il méritait mieux que ça. À son âge, songea-t-elle, il devrait être en train d'écrire ses mémoires dans un petit coin de campagne, ou de raconter ses exploits à une foule d'admirateurs.

Mais l'histoire en avait décidé autrement.

Ou plutôt, un homme avait infléchi sa trajectoire.

Un humain.

— Je pense que c'est en rapport avec Kirk, dit enfin Tracius.

Salatrel attendit qu'il poursuive.

— Spock et lui étaient de grands amis.

— De nombreuses années se sont écoulées...

Le regard du vieil homme soutint le sien sans ciller, pas par défi, comme le sous-commander Tran le faisait parfois, mais pour lui rappeler une leçon déplaisante qu'il lui avait enseignée autrefois.

— Qu'importe le temps entre deux amis, commander ? N'est-ce pas pour ça que nous sommes ici aujourd'hui : à cause du passé ?

Salatrel lissa de la main sa tunique argentée. Cette fois, c'était elle qui avait quelque chose à enseigner à Tracius.

— Non, dit-elle. Nous sommes ici pour l'avenir.

Elle se détourna, et fut surprise de sentir Tracius lui prendre le bras.

Ce n'était pas un geste approprié pour un centurion, mais de la part d'un ami...

— Avec son rêve fou d'unification, Spock est plus dangereux que tu ne le supposes, dit tout bas le vieil homme. Et ce que tu prévois de faire ne peut que l'amener à s'intéresser à nous. Tout ça pour quoi ? (Il désigna la machine.) Pour cette... abomination. Tout cela manque d'honneur. Ton nouveau plan a été conçu à la hâte. Une fois mis en application, il ne pourra avoir que deux issues.

— Non, répondit férocement Salatrel. Il ne pourra en avoir qu'une.

Elle se dégagea. La défaite n'était pas une option.

Seule la victoire était envisageable.

Cette fois, lorsqu'elle se détourna, Tracius ne tenta pas de la retenir.

Seule, elle s'approcha de l'arche. C'était le nom que les scientifiques avaient donné au composant central de la machine : un conteneur de forme allongée, long de trois mètres, fait de panneaux asymétriques en minéraux transparents reliés par des joints de métal terni.

Salatrel étudia les courbes et les angles de la machine, un mélange de formes vivantes et mécaniques. Rien d'étonnant à ce que ni les ingénieurs ni les biologistes n'en aient appréhender le fonctionnement. Même ceux qui la lui avaient fournie affirmaient qu'elle était vieille de plusieurs millénaires et qu'elle avait été construite par une civilisation si ancienne qu'elle ne portait pas de nom, comme si le destin l'avait effacée de la mémoire de l'univers.

Salatrel s'intéressa au poste de contrôle où les techniciens s'affairaient devant leurs ordinateurs romuliens. Leur visage était plongé dans l'ombre. Les voyants lumineux des consoles soulignaient leurs gestes précis.

La voix d'un opérateur résonna dans des haut-parleurs invisibles.

— Transporteurs parés.

Une autre répondit :

— Verrouillage de l'unité de stase. Commander, la Phase Deux peut commencer.

Salatrel réalisa qu'elle avait attendu cet instant toute sa vie d'adulte. Mais

jamais elle n'aurait cru que ce serait si parfait, si intense. Ça n'avait duré qu'une seconde, et pourtant...

— Continuez, dit-elle.

C'était aussi simple que ça. Par ce mot, elle venait d'infléchir le destin de la Galaxie.

La machine vibra. Ses conduits, qui semblaient faits de chair plutôt que de métal, enflèrent sous la pression. Un bruit sourd, rythmique, fit trembler la passerelle.

— Initialisation des amortisseurs secondaires, annonça un scientifique.

La voix sourde d'un technicien enchaîna :

— Bobines en ligne. Convertisseur temporel en phase.

Un bourdonnement électrique s'éleva dans l'atmosphère humide de la salle. Une brume phosphorescente se répandit hors de la plate-forme de contrôle où les ordinateurs romuliens avaient été installés.

Salatrel sentit sa gorge se serrer. Malgré l'assurance dont elle avait fait preuve devant Tracius et son équipage, elle était encore plus tendue qu'avant d'engager un combat. Elle avait eu moins peur quand elle avait conduit la mutinerie contre son propre amiral, avant de prendre le contrôle de son Oiseau de Guerre.

Les voix des ingénieurs et des techniciens continuèrent à résonner dans les haut-parleurs jusqu'à ce que les boucles de transition soient synchronisées avec les conduits d'isolation temporelle.

Pour se redonner une contenance, Salatrel tenta de visualiser les tunnels subspatiaux qui reliaient maintenant son Oiseau de Guerre à la machine, et ceux qui plongeaient dans l'espace-temps. Elle se concentra sur le dernier ordre qui lui restait à donner.

La voix assourdie de Vox, le guerrier qui avait été son amant, couvrit le bruit des moteurs, le gargouillement du liquide nutritif et le sifflement de la vapeur.

— Commander... ?

Salatrel regarda l'arche qui brillait maintenant d'une lueur bleutée.

— Énergie, ordonna-t-elle.

Tout se produisit simultanément.

Un gémissement presque humain s'échappa de la machine.

La lumière de l'arche vira à l'orange, puis explosa en particules dorées aveuglantes.

Les conduits pulsèrent.

Une alarme monta d'une console romulienne.

— Flux de matière primaire confirmé.

— Verrou temporel initialisé.

Une deuxième alarme.

— Passage sur émetteur secondaire.

— Flux de matière secondaire confirmé.

Une centaine de mètres plus loin, une décharge d'énergie jaillit, illuminant la totalité de l'immense salle.

— Flux de matière. Consolidation temporelle confirmée.

Salatrel réalisa qu'elle enfonçait ses ongles dans ses paumes.

La récupération avait été la partie la plus facile du processus.

La lumière de l'arche se dissipa. Une masse encore mal définie apparut peu à peu au centre du conteneur rempli d'un épais liquide : les restes monstrueux, desséchés et corrompus d'un hideux passé flottaient maintenant devant les yeux de Salatrel.

À sa merci.

— Confirmation de la transmission, annonça un technicien.

Salatrel leva les yeux. Au-dessus de deux des consoles romuliennes, l'image holographique de l'hélice d'ADN tournait trop vite pour qu'elle puisse déchiffrer ses paires de chromosomes.

Trois alarmes retentirent en même temps, emplissant la salle de leur chant désespéré.

L'hélice d'ADN se brouilla.

— Vox ! hurla Salatrel en se précipitant vers la plate-forme de contrôle où les silhouettes des techniciens se déplaçaient toujours avec la même lenteur.

— Une équipe médicale pour l'arche, demanda calmement le guerrier.

Trois scientifiques romuliens jaillirent des ténèbres et s'élançèrent vers le podium où reposait le conteneur transparent. Mais Salatrel fut plus rapide.

Un conduit explosa, crachant un épais liquide vert qui éclaboussa le sol avec un bruit écœurant. La jeune femme plongea juste à temps pour l'éviter. Une étrange odeur de chlorophylle se répandit dans le complexe.

Salatrel atteignit l'échafaudage la première. L'arche se dressait deux mètres au-dessus d'elle. Elle en scruta les profondeurs et la silhouette qui s'y trouvaient.

La silhouette qui venait de bouger.

Salatrel bondit vers l'échelle, deux scientifiques sur ses talons.

— Ouvrez ! ordonna-t-elle alors qu'ils arrivaient au sommet de l'arche.

Les deux Romuliens luttèrent avec le verrou métallique qui maintenait le panneau supérieur en position. Ils saisirent une grosse clé.

À l'intérieur de l'arche, la silhouette agita les bras.

- Non ! hurla Salatrel.

Elle arracha la clé des mains des scientifiques éberlués, la leva au-dessus de sa tête et l'abattit sur le panneau transparent.

Le plastique se fissura.

Salatrel frappa une deuxième fois.

Un jet de liquide l'atteignit au visage. Elle lâcha la clé, qui disparut à l'intérieur du conteneur.

À mains nues, elle tenta d'arracher des morceaux de plastique pour agrandir l'ouverture.

Des éclats se plantèrent dans ses paumes, et un peu de sang vert se mêla au liquide nutritif. Mais aucune douleur au monde n'aurait pu arrêter la jeune femme.

Elle empoigna le joint métallique qui courait entre le panneau fracassé et son

voisin. Comprendant ce qu'elle cherchait à faire, les deux scientifiques tirèrent dans la direction opposée.

Les appareils romuliens explosèrent les uns après les autres. De la fumée s'éleva des consoles.

Mais Salatrel tint bon.

Son visage était couvert d'un liquide épais qui coulait dans sa bouche et l'emplissait d'un goût de sel.

— Sortez-le de là ! Sortez-le de là !

Une main jaillit de l'arche et se referma sur son poignet.

Salatrel sursauta en sentant la douleur monter le long de son bras, tandis que la puissance de cette main l'atTirait vers les bords tranchants du panneau et les profondeurs suffocantes de l'arche.

Mais elle n'avait pas risqué sa vie, son nom et son monde pour mourir maintenant, ici et avec lui.

Avec toute l'énergie que lui conférait sa colère, elle tira en sens inverse, prenant appui sur le conteneur et sentant le plastique ployer sous elle jusqu'à ce que la main glisse le long de son bras et qu'elle bascule en arrière. Libre.

La main retomba dans le liquide et disparut.

La silhouette s'immobilisa.

Un côté de l'échafaudage céda, précipitant les deux scientifiques sur la passerelle. Salatrel se retint juste à temps.

— Non, cracha-t-elle, haletante.

Autour d'elle, des lumières palpitaient au cœur de la brume. Le mugissement des sirènes se mêlait au gargouillis du liquide nutritif.

— Non ! hurla Salatrel.

Un flot verdâtre s'échappa de l'arche.

— Reviens ! s'écria-t-elle, mi-furieuse, mi-désespérée.

Alors, un gémissement de douleur et de confusion domina le vacarme. Un gémissement qu'aurait pu pousser...

Un nouveau-né.

Salatrel retint sa respiration.

Elle sentit de nouveau la main.

Autour de son cou, cette fois.

Et les doigts serraient, pressaient, menaçaient d'écraser sa trachée artère.

Elle saisit l'avant-bras musclé des deux mains et vit...

Kirk.

Ses yeux reflétaient la folie qui l'habitait, et qu'elle ne pouvait même pas commencer à comprendre.

La chair de ses épaules et de son cou ondulait sous l'effet des nanites microscopiques qui œuvraient à l'intérieur de son corps, le restauraient, le reconstruisaient.

Il ouvrit grand la bouche et chercha désespérément à aspirer de l'air.

Salatrel n'entendait que les battements de son propre cœur, le flux de sang qui

lui martelait les tempes tandis que la pression augmentait sur sa gorge.

Le regard fou de Kirk. Ses lèvres qui remuaient maladroitement, tentant de former un mot.

Pourquoi ?

De petits points argentés dansèrent devant les yeux de Salatrel. Elle se sentit sombrer dans les ténèbres, vit la silhouette de son grand-père lui ouvrir les bras en signe de bienvenue. Elle allait être victime de sa propre création.

Soudain, d'autres mains vinrent à son secours.

Elles prirent fermement l'avant-bras de Kirk et le forcèrent à lâcher prise. L'air s'engouffra à nouveau dans les poumons de Salatrel, brûla sa gorge endolorie.

La jeune femme se tâta le cou et leva les yeux vers son sauveur.

Vox.

Il se tenait de profil, lui présentant son noble front de Romulien, une oreille pointue, un œil noir et perçant. Il maîtrisait Kirk sans le moindre effort.

Salatrel secoua la tête pour tenter d'éclaircir sa vision.

Elle ne comprenait plus. Son bien-aimé se dressait devant elle...

Elle lui toucha l'épaule et faillit dire son nom.

Son véritable nom.

Alors il se tourna vers elle et le cauchemar revint à la charge.

L'autre moitié de son visage avait disparu, remplacée par des circuits, des tubes et des implants : les symptômes obscènes de l'assimilation.

Son ancien nom n'avait plus aucune signification pour lui. Il avait oublié ce qu'il était autrefois.

Seul demeurait Vox.

Le Porte-Parole romulien du collectif borg.

Un grondement sinistre monta de la machine.

— Nous devons sortir d'ici, annonça Vox d'une voix vide d'émotion.

Incapable de répondre, Salatrel se contenta de hocher la tête.

Le corps de Kirk était figé dans une posture grotesque. Toute sa force ne pouvait rien contre le membre cybernétique qui remplaçait désormais le bras droit de Vox.

Les autres techniciens apparurent, leurs visages pareillement dénaturés.

Ils n'étaient plus romuliens.

Ils étaient devenus des Borg.

Comme Vox.

Mais pour l'heure, ils servaient Salatrel.

— Emmenons-le à l'infirmerie de la Base Dante, suggéra Vox.

Des bras cybernétiques se levèrent et désassemblèrent en quelques secondes ce qui restait de l'arche.

— Nous devrions conserver ces matériaux, fit remarquer Salatrel.

Ni ses scientifiques ni les techniciens borg n'avaient réussi à identifier le minéral transparent qui composait l'arche. D'après les scientifiques, celle-ci permettait au mécanisme de réanimation de focaliser le processus de transfert

temporel. En son absence, faute de pouvoir capturer les dernières ondes cérébrales émises par Kirk avant sa mort, la machine n'aurait produit qu'un zombie, une simple copie biologique de l'original.

Vox regarda Salatrel en silence, comme si son raisonnement lui échappait.

— Pour nous en resservir plus tard, expliqua la jeune femme, mal à l'aise.

— La machine ne resservira pas, annonça Vox. Elle sera assimilée.

Salatrel soupira, mais elle savait que toute résistance serait inutile.

Debout près de son ancien amant, elle regarda les techniciens emmener sa création. Kirk titubait. Il ouvrait et refermait la bouche sans pouvoir émettre un son. Son uniforme était en lambeaux, détruit par les énergies qui avaient parcouru son corps à l'intérieur de l'arche. Sa démarche était semblable à celle des auroto, les morts-vivants de la mythologie romulienne.

Somme toute, ça semblait logique.

— Étonnant, chuchota Salatrel.

Pour la première fois, elle prit conscience de l'énormité de ses actes. Elle se mit à trembler d'excitation et d'appréhension.

— Dans dix jours, grâce à cette créature, la Fédération tombera à genoux devant moi.

— Tu te trompes, répondit Vox, impassible.

Salatrel sursauta et regarda l'œil gauche du guerrier, s'efforçant d'ignorer le senseur optique qui avait remplacé le droit.

— Nous avons conclu un marché, poursuivit Vox. La Fédération tombera à genoux devant nous.

Salatrel hocha la tête, soulagée. Un instant, elle avait craint qu'il lui annonce autre chose que ce qu'elle avait déjà accepté.

La coopération entre les Borg et les Romuliens.

Tel était le prix à payer pour ramener James T. Kirk à la vie.

Dans dix jours, elle saurait si ça en avait valu la peine.

CHAPITRE VI

Reviens, Jean-Luc...

Ignorant le murmure qui courait dans son crâne, Picard avança seul parmi les Borg.

Son cœur battait à tout rompre. Il sentait sa sueur dégouliner sous son armure de combat. Son souffle irrégulier résonnait comme le tonnerre à l'intérieur de son casque.

Les Borg l'ignorèrent.

Ils étaient trop occupés à assimiler la base stellaire 804. Tels des termites ou des fourmis, ils travaillaient en petits groupes, utilisant leurs implants biomécaniques pour démonter les bâtiments, récupérer l'équipement de Starfleet et assimiler chaque composant pour le bien du collectif.

Picard fit de son mieux pour leur témoigner la même indifférence.

À sa gauche, là où était autrefois l'infirmierie de la base, une étrange machine dotée de quatre bras bombardait de décharges d'énergie un lit d'hôpital encore en équilibre au sommet d'une pile de débris.

À sa droite, une jambe humaine tranchée reposait sur un chariot.

Deux chiens, des dobermans, anciennes mascottes du personnel de la base, passèrent en trotinant devant Picard. Mais ils ne lui sautèrent pas dessus pour lui faire la fête. Leur crâne était couvert d'implants ; des tubes jaillissaient de leur poitrine.

L'un tourna la tête vers Picard. Son œil gauche était encore naturel, bien que dépourvu d'expression. L'autre avait été remplacé par un capteur.

Picard était seul, et les Borg ne se préoccupent pas des individus. Les chiens s'éloignèrent dans la fumée qui flottait sur les ruines de la base stellaire.

Avec le sang-froid qui, pendant des années, lui avait permis d'affronter l'inconnu sur la passerelle de son vaisseau, Picard continua à mettre un pied devant l'autre comme s'il n'était lui-même qu'une machine.

C'était sa plus grande terreur, mais il devrait l'affronter ; sinon pour son propre bien, au moins pour celui de Starfleet.

Voire de la Fédération.

Après Véridian III et sa rencontre avec le Nexus, quand il avait été évacué en compagnie de son équipage, Picard avait cru qu'il allait devoir passer une année entière assis derrière un bureau.

Le vaisseau de classe Galaxie confié à ses soins avait disparu. Et pas n'importe quel vaisseau : le porte-étendard de la flotte ! L'enquête aurait dû durer des mois,

sans parler des sanctions possible.

Starfleet savait se montrer à la fois réaliste et compréhensif. L'Entreprise était perdu, mais c'était la quatrième fois en moins de dix ans qu'un navire de classe Galaxie connaissait un destin funeste. Visiblement, la conception de ces vaisseaux n'était pas au point. Le département Ingénierie allait devoir se pencher dessus aussi vite que possible.

Picard avait eu de la chance qu'on retrouve intacte la « boîte noire » de l'Entreprise. Son équipage avait été interrogé par des agents bétazoïdes, qui auraient immédiatement percé à jour toute tentative de mensonge. De plus, grâce à la déposition de Guinan, les autres survivants el-auriens avaient été localisés et interrogés. Ils avaient confirmé la puissance et la nature du Nexus.

Les chefs de Starfleet n'avaient pas pu comprendre vraiment de quoi il s'agissait. Mais comment oublier les millions de vies innocentes épargnées sur Véridian IV grâce à Picard, à son équipage, et surtout à James T. Kirk, une fois de plus fidèle aux idéaux de la Fédération ?

Quand Picard avait été appelé à témoigner, juste avant l'audience officielle qui devait avoir lieu sur la base stellaire 324, Starfleet possédait toutes les informations nécessaires à la révision du système de défense des classe Galaxie. Jamais plus une antiquité comme un Oiseau de Proie vieux d'un siècle ne pourrait menacer l'élite de ses bâtiments.

Moyennant quoi, recueillir le témoignage du capitaine de l'Entreprise n'avait pas pris plus d'une demi-journée.

Lorsque Will Riker et lui avaient quitté la salle d'audience, Picard était encore abasourdi par la rapidité de l'enquête et par sa conclusion.

Puis il avait vu le commander Elizabeth Shelby, qui l'attendait dans le hall, et compris que Starfleet avait de bonnes raisons pour expédier l'affaire.

La jeune femme s'était montrée aussi brusque et efficace que lorsqu'on l'avait temporairement affectée sur l'Entreprise, après la destruction de la colonie de Jouret IV. Elle avait conduit Picard jusqu'à un bureau vide et, sans s'embarrasser d'un préambule inutile, lui avait exposé la situation.

Les Services Secrets de Starfleet pensaient qu'une série d'avant-postes basés près du Noyau étaient attaqués par les Borg.

— Mais nous les avons vaincus, avait protesté Picard.

Il l'avait vu de ses propres yeux. Des centaines de créatures autrefois dénuées de conscience s'étaient éveillées à leur individualité. La menace du collectif avait été anéantie.

Un instant, Shelby avait dévisagé Picard avec une expression de pitié. Il s'était senti pareil à un vieillard sénile exposé au regard limpide et clairvoyant de la jeunesse.

— Capitaine, Starfleet pense que la force que vous avez vaincue n'était qu'une des branches du collectif, ou, si vous préférez, un des innombrables tentacules du monstre qui se répand dans la Galaxie.

Shelby avait croisé les mains et elle s'était penchée sur la table de conférence.

— Songez à ce que vous avez surpris des activités des Borg, capitaine. En

commençant par la disparition des avant-postes de la Zone Neutre, il y a huit ans. En remontant quatre-vingts ans en arrière, jusqu'à la dispersion des El-Auriens. Considérez l'étendue de la puissance et de la technologie des Borg. Souvenez-vous que leur mission est de détruire la vie dans la Galaxie.

Picard avait senti de la sueur couler sur son front.

— Pensez-vous sincèrement avoir éradiqué cette menace en sauvant la poignée de Borg avec lesquels vous étiez... entré en contact personnel ?

Picard avait senti une main invisible lui serrer la poitrine, l'empêchant de respirer. Elizabeth Shelby avait pris son silence pour une invitation à poursuivre.

— Je ne dis pas qu'il n'existe aucun espoir de vaincre les Borg. Après tout, vous avez neutralisé une de leurs forces. Ça signifie que nous pouvons en faire autant avec les autres.

Picard avait vigoureusement secoué la tête.

— Mais vous savez bien que le reste du collectif a déjà dû s'adapter ! Chaque stratégie gagnante ne pourra servir qu'une fois.

Shelby avait eu un sourire vaguement condescendant. Picard s'en souvenait encore. Un sourire de prédateur, intense et froid en même temps. Comment une femme aussi jeune pouvait-elle être à ce point dénuée de passion ? Pour un peu, elle aurait ressemblé à un Borg.

— Une seule fois suffira, capitaine, avait-elle dit en serrant le poing. À condition de viser la tête.

Picard avait écarquillé les yeux.

— La source, avait expliqué Shelby. Quelque part dans la Galaxie se trouve le tronc d'où émanent toutes les « branches ». Nous le trouverons, et nous le détruirons. Alors, le reste du collectif dépérira, sans que nous ayons besoin d'intervenir.

Picard devait reconnaître une qualité à la jeune femme : elle était très persuasive. Il avait même reconnu une sorte de logique à ses propos.

Puis elle lui avait transmis les nouveaux ordres de l'amiral Stewart, le remplaçant de Hanson sur la base stellaire 324.

Picard devait rejoindre l'équipe de la base stellaire 804, la plus proche de la région menacée, près du Noyau. Dès que la présence des Borg serait prouvée, il interviendrait au sein de la nouvelle unité de Starfleet, l'aidant à mener ses investigations et, si nécessaire, à infiltrer la zone d'intervention de l'ennemi. Son objectif : s'emparer d'un vaisseau borg et le ramener aux scientifiques de la flotte.

Même si l'Entreprise était revenue intact de Véridian, Jean-Luc aurait été assigné à cette mission.

Shelby avait ajouté qu'il savait très bien pourquoi.

Quatre ans plus tôt, Jean-Luc Picard avait lui-même été assimilé. Il était devenu une partie du collectif borg.

Sous le nom de Locutus, il avait lancé les cyborgs contre Starfleet au cours de la dévastatrice Bataille de Wolf 359.

Bien que des interventions chirurgicales l'aient débarrassé de la technologie borg, les tentacules du collectif vivaient encore dans son esprit.

Et Starfleet en était conscient.

Alors Shelby avait posé sur la table les pièces de l'interface.

C'était le plus récent chef-d'œuvre du département R&D de Starfleet, produit par la section spéciale que Shelby dirigeait sur la base stellaire 324 afin de préparer la Fédération à une guerre ouverte contre les Borg. Cette même section à qui on devait les vaisseaux de classe Défiant.

Quelques microcircuits et un peu de silicone d'aspect ordinaire...

Mais Picard savait à quoi ils servaient.

À leur vue, il avait de nouveau senti une main glaciale lui étreindre le cœur.

Le premier composant était un câble entouré d'isolant qui reliait un microprocesseur à un adaptateur.

Le deuxième était une batterie couplée à un transmetteur subspatial de courte portée, suffisamment petit pour tenir dans la main.

Le troisième était un masque de silicone, conçu pour un visage et un crâne humain.

En l'occurrence, ceux de Picard.

Réunis, les trois composants formaient une interface semblable à celle que les Borg avaient implantée dans sa chair et dans son esprit, quelques années auparavant.

— Beverly Crusher vous accompagnera, avait annoncé Shelby. Elle a déjà reçu ses instructions.

— Et Will ? avait lancé Picard.

Ce que Starfleet lui demandait n'était pas un mince exploit. Il se serait senti mieux préparé s'il avait pu emmener son équipe : les meilleurs officiers de la flotte.

— Riker a autre chose à faire, avait simplement répondu Shelby.

Picard avait reconnu l'agacement dans sa voix. Encore une conséquence de ce qui s'était passé quatre ans plus tôt. Pour demeurer officier en second de l'Entreprise, Riker avait refusé sa promotion au rang de capitaine, empêchant ainsi l'ambitieuse Elizabeth Shelby de prendre sa place.

À la fin de leur entrevue, la jeune femme avait accompagné Picard jusqu'à une porte dérobée, derrière laquelle attendaient deux agents de sécurité qui l'avaient conduit à ses nouveaux quartiers.

Les gardes, avait expliqué Shelby avec un petit sourire ironique, n'étaient pas là pour l'empêcher de s'enfuir, mais pour le protéger. Parce qu'il était devenu une ressource précieuse pour Starfleet.

Après tout, si les Borg se massaient à la frontière de la Fédération et si, comme la Galaxie s'en doutait depuis longtemps, la guerre devenait inévitable, Jean-Luc Picard était le plus grand espoir de Starfleet. Et Shelby veillerait à ce qu'il soit traité en conséquence.

À dater de ce jour, Beverly mise à part, Picard n'avait eu aucun contact avec les membres de son équipage.

— Veuillez nous remettre votre générateur.

La voix atone tira Jean-Luc de sa rêverie et le ramena au présent, sur la base stellaire 804.

Un Borg lui barrait le chemin.

Une humaine assimilée qui travaillait jadis pour Starfleet. Sous les implants cybernétiques fixés à sa poitrine et sa cage thoracique, Picard apercevait les restes de son uniforme...

Le tissu avait été déchiré sur son épaule gauche, exposant un morceau de peau d'une blancheur presque bleutée. Mais son commbadge n'avait pas bougé. Des câbles en sortaient et pénétraient dans la chair de la malheureuse. L'un d'eux, rouge et plus épais que les autres, était relié à sa tempe.

Quoi que la femme ait pu être, ça ne changeait rien. Il ne restait d'elle qu'un Borg dont le bras cybernétique, prolongé par une lame rotative, se tendait vers Picard.

— Êtes-vous défectueux ?

Faute d'une réponse judicieuse, Picard savait qu'il ne lui restait que quelques secondes à vivre.

— Je vais vous donner mon générateur, dit-il précipitamment.

Les membres de l'équipe avaient reçu l'ordre de ne pas discuter avec les Borg, à moins que les hostilités soient déjà ouvertes. Picard n'avait pas eu besoin de cette consigne. Il se souvenait de la programmation des Borg : atteindre les objectifs du collectif en dépensant le moins d'énergie et de ressources possible.

C'était la loi naturelle qui gouvernait tout dans l'univers, depuis la plus simple réaction chimique jusqu'à l'évolution des stratégies reproductives des créatures vivantes.

Avant de consentir le moindre effort physique visant à leur assimilation, les Borg demandaient d'abord à leurs victimes de coopérer. Leurs offensives commençaient toujours par la sélection et l'assimilation d'un chef de la population-cible. Cet individu devait leur servir de Porte-Parole, de lien entre le collectif et ses nouveaux composants.

Une gestion logique mais prudente des ressources... Le seul trait du comportement borg que Starfleet pouvait exploiter pour vaincre le collectif.

Mais Picard savait que, tôt ou tard, une des branches finirait, peut-être fortuitement, par découvrir l'avantage de fondre sur ses victimes sans négocier au préalable. Lorsque cela se produirait, quand les Borg cesseraient d'être des fourmis socialisées pour devenir des requins guidés par un instinct aveugle, toute vie biologique intelligente serait condamnée à disparaître de la Galaxie.

Picard se défit de son générateur et le tendit au Borg.

Celui-ci ne cilla pas.

— Veuillez nous remettre l'appareil qui protège votre unité sensorielle.

Picard cligna des yeux. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que le cyborg parlait de son casque.

— Êtes-vous défectueux ?

— Je vais vous donner cet appareil, répondit très vite Picard.

Sa gorge se serra. La réussite de sa mission impliquait qu'il se révèle aux Borg à un moment clé de l'opération. Or, ce moment n'était pas encore venu. Il savait que

Weinlein et ses commandos n'avaient pas découvert le chemin conduisant au vaisseau.

Il savait aussi que s'il n'obtempérait pas, sa mission prendrait fin avant même d'avoir commencé.

Le Borg tendit sa main biologique.

Picard ôta son casque et le lui remit. Il baissa la tête et évita soigneusement de croiser le regard de la créature. Soudain, il prit conscience de l'odeur de chair brûlée et de plastique fondu qui régnait dans la base.

Le Borg ne recula pas.

— Veuillez diriger vos senseurs optiques vers le haut, ordonna-t-il.

Picard prit une longue inspiration.

Que se passerait-il si la créature le reconnaissait ?

Que se passerait-il s'il levait les yeux vers elle et...

— Locutus ?

Ce nom avait une telle signification pour le collectif que la vue de celui qu'il désignait venait de déclencher une réponse émotionnelle chez le Borg : une réminiscence de l'être biologique qu'il était quelque temps auparavant.

Picard ne fut guère surpris.

Starfleet comptait sur cette réaction, pariant que les Borg le reconnaîtraient, de la même façon que l'avait reconnu la créature répondant au nom de Hugh, des années plus tôt.

Hugh était un Borg perdu par le collectif quand son vaisseau-éclaireur s'était écrasé dans le Secteur d'Argolis. L'Entreprise l'avait sauvé. Son équipage avait encouragé l'individualité naissante du jeune homme, provoquant la subversion totale d'une des branches du collectif.

Le Borg qui se tenait devant Picard n'appartenait pas à cette branche. Et sa programmation ne parvenait pas à résoudre le problème qui se posait à lui.

Au bout de son bras cybernétique, la lame s'arrêta de vibrer et se rétracta à l'intérieur d'un compartiment prévu à cet effet. Au même moment, Picard entendit un cliquetis.

Le rayon bleu d'une unité de soudure courut le long du membre métallique. Picard savait qu'il pouvait transpercer le duranium aussi facilement que la chair humaine.

Depuis longtemps, le collectif avait appris à juger menaçants les phénomènes anormaux. La réponse était une destruction immédiate.

À cet instant, Picard constituait une menace.

Heureusement pour lui, il connaissait le mode de fonctionnement du Borg.

— Êtes-vous défectueux ? demanda-t-il.

Quoi que la créature ait été sur le point de faire, son conditionnement primaire céda le pas à un sous-programme d'analyse, déclenché par l'intervention verbale de Locutus.

Picard regarda autour de lui. Une équipe de Borg transportait les morceaux d'une navette, telles des fourmis occupées à ravitailler leur reine.

Il ne comprenait pas pourquoi les cyborgs n'avaient pas récupéré la base d'un

coup au moyen d'un rayon tracteur, comme leurs semblables l'avaient fait avec la colonie de Jouret IV, ne laissant derrière eux qu'un cratère aux parois lisses. Le vaisseau qui s'était posé au centre des installations était plus petit que ceux catalogués par Starfleet. Peut-être ne possédait-il pas la puissance nécessaire.

Picard ne voyait aucun signe de la présence de son équipe. Les commandos devaient pénétrer dans la base séparément, afin de ne pas attirer l'attention du collectif, puis se retrouver près des ruines du centre de communications afin que chacun rapporte ce qu'il avait vu. Jusque-là, ils n'étaient pas censés avoir de contact les uns avec les autres.

— Aucun défaut détecté, annonça le Borg en levant à nouveau son bras cybernétique.

— Veuillez continuer votre tâche, ordonna Picard, choqué de découvrir que le ton autoritaire de Locutus lui revenait aussi facilement.

Le Borg inclina la tête. Il communiait avec le collectif. Picard se souvenait bien de cette sensation. Cette impression de faire partie d'un tout, d'abandonner toutes les décisions à...

— Locutus est porté disparu, dit le Borg. Vous êtes défectueux.

Il fit un pas vers Picard. Un bourdonnement sortit de son bras cybernétique. Le rayon bleu s'alluma de nouveau, et bourdonna pendant que sa batterie quantique se chargeait.

— Non, protesta Picard. Vous...

Une décharge d'énergie désintégra le Borg. Picard bondit en arrière et regarda autour de lui.

Sue Weinlein se tenait trois mètres plus loin. La crosse de son fusil calée contre sa hanche, elle balayait les environs, portant une attention toute particulière à la longue file de Borg qui charriaient les morceaux de navette.

— Ne me regardez pas, ordonna-t-elle.

Deux personnes ne constituaient pas vraiment un groupe, mais si elles semblaient agir ensemble, les Borg risquaient de les prendre pour cibles et de les assimiler.

— Vous m'avez suivi ? s'étonna Picard.

L'éclair de l'explosion était encore imprimé sur ses rétines.

— Mon boulot est de veiller à ce que vous atteigniez ce cube en un seul morceau, dit Weinlein. Avancez.

Picard se remit en mouvement.

— Eh ! Vous oubliez quelque chose !

Il se retourna. La jeune femme lui lança son casque.

— Ça peut toujours servir.

Picard l'enfila et rabattit la visière. Par ce geste, il aurait voulu pouvoir emprisonner Locutus, le repousser au plus profond de son être et l'y enfermer à tout jamais.

Mais il savait qu'il était trop tard.

Autour de lui, il entendait le murmure du collectif. Provenait-il de son

subconscient ou de celui des Borg qui l'entouraient ? Il n'aurait su le dire.

Reviens...

Picard s'enfonça dans la base stellaire.

En plein territoire ennemi.

Pour la première fois, le désespoir s'empara de lui.

Parce qu'il savait qu'il n'était plus seul.

Reviens...

CHAPITRE VII

La coque de l'Entreprise avait été conçue pour résister aux impacts d'astéroïde, aux flux d'antimatière Iopene et à la pression de la vitesse de distorsion.

Mais ici, sur Véridian III, tandis que tombait la pluie tiède d'un orage d'été, le formidable vaisseau fuyait comme une passoire.

Riker avançait prudemment sur la surface inclinée du pont numéro 8. Il avait bien retenu la leçon et portait des bottes à crampons pour ne pas glisser sur le revêtement trempé. Derrière lui, Deanna Troi se déplaçait avec le même luxe de précautions.

La soucoupe grinça.

Riker prit la main de Deanna. Tous deux retinrent leur souffle.

Ils se regardèrent à la chiche lueur de leur torche et se détendirent.

— On aurait cru une fuite du système de pressurisation, fit remarquer Deanna avec un sourire.

Riker hocha la tête.

— Je sais.

Mais l'Entreprise gisait en morceaux sur le sol de Véridian III. Le vent s'engouffrait dans les brèches de la coque ; même si le système de pressurisation avait fonctionné, il n'aurait servi à rien.

— Ajustement structurel ? suggéra Deanna.

Riker acquiesça de nouveau. L'ajustement structurel d'un cadavre qui se décompose.

Un tiers de la soucoupe avait été démonté avant l'attaque de la nuit précédente. Beaucoup de poutres principales avaient disparu ; faute d'un champ de force pour assurer son intégrité structurelle, le vaisseau avait du mal à supporter son propre poids.

Hélas, aucune opération de sauvetage ne pourrait être lancée tant que Starfleet ne répondrait pas aux messages de détresse émis juste après l'attaque.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher.

Riker avait survécu à l'atterrissage en catastrophe de son vaisseau ; il n'avait aucune intention de périr dans ses décombres plusieurs semaines après.

Deanna pointa son tricornet devant elle.

Lorsque leurs mystérieux ennemis avaient attaqué le camp, elle se trouvait dans les baraquements. Un placard avait dégringolé sur sa tête, l'assommant et lui épargnant de vivre la confusion totale qui avait suivi. Elle s'était retrouvée coincée sous un lit, dont le matelas l'avait protégée.

Les survivants l'avaient découverte une heure après la dernière explosion. Riker s'était assis près d'elle et il l'avait veillée jusqu'à ce qu'elle reprenne conscience, à l'aube. Il se souvenait encore de l'expression qui s'était affichée sur son visage lorsqu'elle avait vu combien il était soulagé qu'elle soit saine et sauve.

Elle n'était pas préparée à ça.

Riker non plus.

Pour l'heure, tous deux avaient tacitement convenu de ne pas en parler. La situation était déjà assez compliquée sans y ajouter un retour de flamme. Une flamme en principe éteinte depuis plusieurs années.

Riker jeta un coup d'œil à l'écran du tricordeur, puis étudia le couloir, devant lui. Quelques mètres plus loin, un rideau de pluie coupait en deux l'intérieur de la soucoupe ; au-delà, c'étaient les ténèbres. L'éclairage de secours avait capitulé depuis longtemps. Le vaisseau autrefois si familier ressemblait à un dédale.

— Les salles de classe doivent être par ici, suggéra Deanna.

Ils avancèrent lentement, se guidant à la lueur de la torche, et faisant glisser leurs pieds sur le sol pour ne pas perdre l'équilibre.

Deanna s'immobilisa à une intersection ; elle serra plus fort la main de son compagnon.

— Tu sens ? murmura-t-elle.

Riker sentait. Une immense tristesse. L'Entreprise avait traversé tant d'épreuves, tout ça pour s'écraser sur cette planète déserte, sans que cela n'ait la moindre utilité.

Il repensa aux vaisseaux du même nom qui avaient péri au service de Starfleet. Le premier, celui de Kirk, dont le sacrifice avait conduit à une victoire légendaire aux abords de la planète Genesis. L'Entreprise C de Rachel Garrett, dont les efforts désespérés avaient cimenté la paix entre la Fédération et l'Empire Klingon. L'Entreprise-D venait rejoindre les rangs des victimes... mais sa fin n'avait rien eu de glorieux.

Riker sentit peser sur lui le regard de Deanna.

— Ne te pose pas trop de questions, dit-elle gentiment. Parfois, il n'y a aucune raison pour que les choses soient telles qu'elles sont. Il faut les accepter et poursuivre notre chemin.

Au bout du couloir suivant, près d'un ascenseur hors service, les deux officiers découvrirent la porte de la salle de classe numéro 12. Quelqu'un l'avait bloquée avec une chaise toute noircie.

— Ici, annonça Deanna.

Le plancher bascula sous leurs pieds. Riker faillit perdre l'équilibre.

— Je me demande ce que je fais ici, marmonna-t-il. J'aurais pourtant dû retenir la leçon...

Deanna et lui enjambèrent la chaise et pénétrèrent dans la salle de classe.

— Commander Riker, conseiller Troi, je suis à vous dans un instant.

Spock était assis devant une console dont l'écran jetait des reflets verdâtres sur sa peau. Une petite torche était posée à portée de sa main.

— Je suis surpris que vous ayez trouvé un terminal en état de marche, fit remarquer Riker.

Il ne voyait pas d'où le Vulcain Tiralt l'électricité nécessaire. D'un autre côté, ses prouesses informatiques l'avaient rendu légendaire au sein de Starfleet.

— Il ne l'était pas quand je suis arrivé, répondit simplement Spock.

Riker et Deanna se regardèrent, se demandant comment réagir. Ils ne se sentaient pas le droit de donner des ordres à l'ambassadeur, mais ils ne pouvaient pas non plus l'autoriser à rester là. Plusieurs ponts de la soucoupe s'étaient déjà effondrés sous leur propre poids. Le numéro 8 ne tarderait pas à suivre leur exemple.

Riker regarda Spock. Assis très droit dans une petite chaise d'enfant, il modifiait la configuration de sa console. Will aurait voulu lui demander ce qu'il faisait là, et ce qui l'avait poussé à prendre un tel risque, mais les mots refusaient de sortir de sa bouche.

Voilà ce qui arrive lorsqu'on passe sa vie à se soumettre à la hiérarchie...

— Les ordinateurs éducatifs n'étaient pas reliés aux réseaux tactiques déjà récupérés par les ingénieurs de Starfleet, expliqua Spock. À partir de là, rien de plus facile que de les utiliser pour accéder aux réseaux non-critiques toujours présents à l'intérieur du vaisseau.

— Il reste des terminaux au camp, intervint Deanna. Vous auriez pu travailler là-bas, dans de bien meilleures conditions de sécurité.

Spock ne leva même pas la tête.

— Merci, conseiller, mais j'ai besoin d'enregistrements assez anciens, relatifs au personnel de Starfleet. Je n'aurais pas pu y accéder depuis le camp.

— Des enregistrements relatifs au personnel de Starfleet ? répéta Riker. Songez-vous à quelqu'un de particulier ?

Spock hésita. Sans quitter l'écran des yeux, il lâcha :

— James T. Kirk. Je n'ai jamais vraiment accepté... jamais vraiment cru... à sa mort.

Riker vit les muscles de ses épaules se contracter. Nul doute que cette confession était difficile pour un Vulcain.

— Vous n'êtes pas le seul, répondit doucement Deanna.

Spock leva la tête vers elle et haussa un sourcil.

— Vraiment ?

La jeune femme lui fit un sourire chaleureux ; bien qu'il ne lui fût pas destiné, Riker se sentit enveloppé par sa douceur.

— Montgomery Scott m'a dit exactement la même chose. Lui non plus ne croyait pas à la mort de Kirk.

Riker se souvint de ses conversations avec le vieil Écossais. Scott avait été l'ingénieur en chef de l'Entreprise à bord duquel Spock et Kirk servaient ensemble.

Après la première mort de Kirk, lors du vol inaugural de l'Entreprise B, l'ingénieur avait pris la tête des recherches dans le secteur où un mystérieux ruban d'énergie, le Nexus, avait endommagé le vaisseau.

Des dizaines d'années plus tard, quand une opération de sauvetage l'avait

ramené à bord de l'Entreprise D, il avait raconté tous les détails de son enquête. Il s'était servi de senseurs expérimentaux capables de détecter des molécules individuelles, et donc a fortiori le corps de son ancien capitaine.

Il avait découvert les restes d'autres victimes du Nexus : des cadavres disloqués projetés hors des épaves de vaisseaux el-auriens. Mais pas trace d'un corps humain.

— Lorsque nous avons sorti M. Scott de son téléporteur réglé en boucle, il s'attendait à voir Kirk, arrivé à la rescousse à bord du premier Entreprise, vidé de ses boules de naphthaline pour l'occasion, gloussa Deanna.

— Totalement illogique, dit Spock, impassible. L'Entreprise A avait été détruit longtemps avant l'accident de M. Scott.

La jeune femme n'entendait pas s'engager sur ce terrain glissant.

— C'était ce qu'il espérait, ambassadeur. Pas ce qu'il savait.

Riker s'assit au bord d'un des petits bureaux d'enfants, sur lequel était dessiné un adulte chauve en uniforme. Picard n'aurait pas été content.

— Et votre incapacité à admettre la mort de Kirk, ambassadeur, est-elle logique ? lança-t-il sur un ton de défi.

— Oui, lâcha Spock, une expression indéchiffrable au fond des yeux. J'ai fusionné mentalement avec le capitaine. Ce processus laisse une trace dans l'esprit des participants, comme un contact ténu qui se perpétue jusqu'à leur mort.

Deanna jeta un regard en coin à Riker. De la part de l'ambassadeur, ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Les Vulcains étaient passés maîtres dans l'art de contrôler leurs émotions. Cela ne signifiait pas qu'ils ne ressentaient rien. Et l'héritage bétazoïde de la jeune femme lui permettait de saisir toutes les nuances des sentiments de ses interlocuteurs.

— Au cours des années qui se sont écoulées depuis sa disparition, jamais je n'ai senti mourir le capitaine, poursuivit Spock comme s'il se parlait à lui-même.

Fascinée, Deanna se pencha vers lui.

— L'auriez-vous pu ? demanda-t-elle.

Vulcain et Bétazoïde, songea Riker en les regardant tour à tour. La pensée sans émotion, la perception de l'émotion sans la pensée. Il se souvint du principe de base de la philosophie vulcaine, l'IDIC : une infinie diversité en infinies combinaisons. Il en avait un exemple flagrant sous les yeux. C'était de là que la Fédération Tiralt sa force.

Le terminal bipa une fois. Spock baissa les yeux sans répondre à la question de Deanna.

Du moins, pensa Riker, sans y répondre verbalement.

L'image multicolore d'un poisson tropical s'afficha sur l'écran. Un truc pour les gosses.

— Programme terminé, annonça l'ordinateur.

Riker vint se placer derrière Spock pour mieux voir.

Une photo semblable à celles qu'on trouvait dans les manuels d'histoire apparut sur la partie droite de l'écran. Elle avait été prise du temps où Kirk, encore jeune homme, portait un uniforme de Starfleet à présent vieux de plus d'un siècle. L'insigne

qui se détachait sur sa poitrine avait la même forme que le communicateur de Riker.

Les archives datant de cette époque contenaient une grande variété de symboles. Autrefois, chaque vaisseau et chaque base stellaire possédaient le leur : une réminiscence des débuts du voyage dans l'espace. Au fil du temps, celui de l'Entreprise avait incarné les valeurs mêmes de la Fédération. Tout Starfleet l'avait adopté, et on le rencontrait maintenant d'un bout à l'autre de la Galaxie.

Du texte défila sur la moitié gauche de l'écran ; les états de service de Kirk. Riker avait appris les points les plus importants lors de son passage à l'Académie. Il était toujours surpris de constater à quel point un seul homme avait pu modeler le cours de l'Histoire.

— Vos sentiments personnels mis à part, avez-vous une raison de consulter ce fichier ? s'enquit Deanna.

Les yeux rivés sur l'écran, Spock modifia la vitesse de défilement du texte. Riker avait à peine le temps de lire avant que les caractères disparaissent. Une fois de plus, il fut impressionné par la rapidité d'assimilation du Vulcain.

— Le capitaine n'était plus censé exister, répondit simplement Spock. Et pourtant, deux semaines après son retour inattendu à la vie, une opération militaire orchestrée dans le moindre détail vient de procéder à la récupération de ses restes sur Véridian III.

Deanna croisa les bras sur sa poitrine, l'air songeur.

— Voulez-vous dire que quelqu'un s'attendait à l'apparition de Kirk ?

Riker vit que Spock pointait certaines données du fichier, comme pour y revenir plus tard. Mais dans quel but ?

— Ce ne serait pas logique, répondit le Vulcain.

Dans le couloir, les gargouillements s'intensifièrent.

On eût dit qu'un véritable torrent coulait sur le pont de l'Entreprise. Sans se laisser distraire, Spock poursuivit :

— Il aurait fallu que ce « quelqu'un » ait déjà connaissance des événements. Mais si un individu du futur, ayant appris le retour du capitaine sur cette planète, avait décidé de voyager dans le temps pour le retrouver, pourquoi serait-il intervenu si longtemps après sa mort, au lieu de venir le chercher avant ?

Sur l'écran, le texte s'immobilisa. Spock leva les yeux vers Deanna.

— Par conséquent, la réponse au problème qui se pose à nous ne se trouve ni dans le présent, ni dans le futur, mais dans le passé. Plus particulièrement dans celui du capitaine Kirk.

Le pont s'inclina davantage. Riker se retint au mur et s'abstint de tout commentaire. Il faisait confiance à la légendaire capacité des Vulcains à évaluer les probabilités.

— Mais comment quelqu'un du passé pouvait-il savoir que Kirk se trouverait sur Véridian III ? protesta Deanna. Je ne saisis pas votre logique.

— Peut-être parce qu'il n'y en a pas, répliqua Spock. L'attaque perpétrée contre le camp était un acte émotionnel, motivé par un besoin irréprensible de vengeance.

Riker fut surpris par le ton du Vulcain.

— Pardonnez-moi, ambassadeur, mais voilà que vous appliquez la logique aux émotions.

Spock baissa la tête.

— Croyez-moi, commander, au niveau le plus fondamental, elles ne sont qu'une seule et même chose.

Il poussa un soupir imperceptible. Riker se souvint qu'il approchait du siècle et demi.

— Si je comprends bien, vous êtes venu dresser une liste des ennemis du capitaine ? demanda Deanna.

— C'est exact.

— Mais combien d'entre eux sont encore vivants aujourd'hui ? demanda Riker.

— Il suffit d'un seul, répondit Spock.

Il cliqua sur les passages qu'il avait marqués. Plusieurs photos s'affichèrent.

Un humain portant ce qui ressemblait à un costume Terrien du XVII^e siècle. Ce fou de Khan Noonien Singh. Un robuste humanoïde en robe argentée. Le tristement célèbre grand amiral tholien Loskene, qui sévissait encore aujourd'hui dans la Galaxie. Quelques extra-terrestres que Riker ne reconnut pas. Un autre humain à la tenue extravagante, arborant une large moustache et un chapeau à plume. Un commander klingon vêtu d'un uniforme datant de la même époque que celui de Kirk.

— Votre ami semble s'être fait plus que son compte d'ennemis, commenta Riker.

— Il avait une personnalité affirmée et directe, répondit Spock. Les gens l'adoraient ou le détestaient. Ils ne pouvaient pas rester... indifférents.

— Pensez-vous que ceux-ci soient toujours en vie ? s'enquit Deanna.

D'autres images apparurent sur l'écran. Une Romulienne, un commander, dont le visage disait vaguement quelque chose à Riker : elle était liée à la récupération par Starfleet du premier bouclier d'invisibilité. Les détails de l'opération étaient toujours secrets, mais il ne semblait guère étonnant que Kirk y ait pris part. Existait-il une chose que ce diable d'homme n'eût pas faite ?

— Je ne saurais dire combien d'entre eux le sont encore, répondit Spock. Mais tous avaient d'excellentes raisons de haïr le capitaine, et la capacité de franchir le gouffre des ans.

Un autre Klingon. Et un autre. Et encore un. Visiblement, cette race ne portait guère d'affection à Kirk, qui le lui avait bien rendu.

Les doigts de Spock volèrent sur le clavier. Plusieurs images disparurent, tandis que l'ordinateur comparait le fichier personnel de Kirk avec ses autres données et éliminait les individus dont la mort était connue.

Finalement, il ne resta plus que quatre suspects.

Riker tendit un doigt vers l'écran.

— Khan Noonien Singh est mort, dit-il dans l'espoir de se rendre utile.

Spock leva la tête. Will aurait juré qu'il réprimait un sourire.

— Je sais.

La salle de classe craqua comme le pont d'un navire au cœur de la tempête.

Riker échangea un regard inquiet avec Deanna. Le temps leur était compté.

Spock scrutait attentivement les quatre visages sur son écran. Quatre fantômes du passé : Khan, un humanoïde vêtu à la mode du XVIIe siècle, celui qui portait le chapeau à plume, et une créature insectoïde qui ressemblait un peu à un Kraal.

Deanna brisa le silence.

— Ambassadeur, veuillez excuser mon manque de tact. Mais croyez-vous honnêtement qu'un de ces individus ait attaqué la base et dérobé la dépouille de Kirk ? Spock masqua l'écran d'une main, comme s'il voulait oblitérer le passé.

— Ce n'était pas sa dépouille, dit-il doucement.

— Je vous demande pardon ? s'étrangla Will.

Le Vulcain se leva et tira sur sa cape pour en lisser les plis. Il se tourna vers Riker et planta son regard dans celui de l'humain.

— Je vous rappelle que je n'ai toujours pas senti mourir James Kirk, dit-il d'une voix égale.

Avant que Riker puisse répondre, il leva une main pour le faire taire.

— Pour aussi illogique que cela semble, commander, je perçois toujours sa présence. Comme le conseiller pourra vous le confirmer.

Deanna acquiesça. Le Vulcain disait la vérité, cela ne faisait pas le moindre doute.

— Une sorte de... d'écho mental ? suggéra Riker.

Spock secoua la tête, presque tristement.

— Non. Il est toujours là, commander. D'une façon que je ne comprends pas, il a survécu. Et il m'appelle.

CHAPITRE VIII

Spock !

Kirk fuyait la chose qui le talonnait, et il appelait à l'aide.

Un liquide épais ralentissait ses mouvements.

Sous lui, le pont s'inclina comme sous l'effet de la gravité artificielle. Des voix crièrent son nom.

Ici le transporteur el-aurien Lakul... Nous sommes pris dans une boucle... de distorsion énergétique...

Quelqu'un avait des problèmes. Kirk devait courir plus vite. Comme d'habitude.

Leur coque commence à se déformer sous la pression...

Plus vite. Jamais assez de temps.

Le jeune capitaine le regardait.

La passerelle est à vous...

Jim s'assit dans le fauteuil. Avait-il jamais voulu autre chose ?

Mais cette fois, ce n'était pas bien.

Il fit volte-face. Quitta la passerelle.

Veillez sur le vaisseau jusqu'à mon retour...

Dans les entrailles du navire. Courant, comme toujours.

Reconnectant les circuits. Obligeant les déflecteurs à faire ce pour quoi ils n'avaient pas été conçus.

Modifiant les règles.

Comme toujours.

C'est bon ! Vous pouvez y aller !

Le jeune capitaine donna l'ordre :

— Activez le déflecteur principal...

Puis...

Puis...

Puis quoi ?

Rien n'avait plus de sens.

Des chevaux. Antonia. Les étoiles dans le ciel. Le grand saut. Les œufs qui brûlent dans la cuisine. L'homme chauve avec son étrange costume : un uniforme de Starfleet.

Faire une différence...

L'homme du futur.

Picard ?

Le saut dans l'espace. Dans le temps.

Capitaine, vous ne saisissez pas la gravité de la situation...

Yosemite.

Le sol se précipitant vers lui et la soudaine pression sur sa cheville tandis que...

Spock !

Il n'était pas seul à Yosemite, lorsqu'il avait escaladé El Capitan.

Mais cette fois, il le serait.

Du moins le croyait-il. Jusqu'à ce qu'il sente un linge mouillé sur son front.

Il ouvrit les yeux au moment où le manège de la gravité s'immobilisait enfin.

Le linge l'empêchait de voir. Il leva une main pour l'écartier. Il le fallait. La chose se rapprochait derrière lui. Il devait continuer à courir.

— Du calme...

Il arracha le linge et vit...

Il ne la connaissait pas.

— Sais-tu où tu es ? demanda la femme.

Il réalisa qu'elle était belle. Des cheveux noirs. Un regard intense. Des oreilles pointues, délicates. Le mot « Romulienne » lui vint à l'esprit, mais il ignorait sa signification.

— Sur mon vaisseau ?

Il était toujours à bord !

Où qu'il puisse se trouver réellement...

Mais la femme secoua la tête.

Si sérieuse...

Jim sentait qu'elle avait besoin d'aide. Il voulait l'aider. C'était une façon d'arrêter de courir.

— Sais-tu où tu es ? répéta-t-elle.

Bien sûr que oui. Il sourit. Ouvrit la bouche.

Mais aucun son n'en sortit.

La panique.

— Tout va bien, dit la femme.

De son linge humide, elle lui tamponna le front.

— Je sais qui t'a fait ça.

— Fait quoi ? gargouilla Kirk.

— Tu as été très courageux.

Kirk se sentit soulagé. Des gens comptaient sur lui. Les quatre cent trente membres de l'équipage de... l'Entreprise.

Il fronça les sourcils.

— L'Entreprise... ?

— Peux-tu t'asseoir ? demanda la femme.

Il pouvait. La tête lui tournait, mais il fit de son mieux pour le cacher. Il ne devait pas montrer ses faiblesses. Pas alors que tout le monde avait besoin de lui. De sa force, de l'exemple qu'il incarnait.

Il regarda autour de lui.

Il était assis sur un lit. Un lit d'hôpital.

Mais la chambre ne lui était pas familière : un cube noir aux murs soulignés de rayures jaunes.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

Il avait l'impression de pouvoir tout dire à cette femme.

— Tu as été blessé, répondit-elle. Au cours d'une bataille.

Une bataille. Sa question suivante fut instinctive.

— Et mon vaisseau ?

— Il est hors de danger.

Kirk poussa un soupir de soulagement. Rien d'autre ne comptait.

— Pour l'instant, ajouta la femme.

— Je dois retourner sur la passerelle, annonça Kirk.

Il ne savait pas exactement ce qu'était une passerelle, ni ce qu'il avait à y faire. Mais ça lui reviendrait peut-être une fois sur place. S'il pouvait s'asseoir une fois encore dans ce fauteuil, alors, tout irait bien.

— Plus tard, répondit la femme.

Elle changea de position au bord du lit. Kirk sentit un courant d'air effleurer sa poitrine. Il baissa les yeux, s'attendant à découvrir un uniforme. Mais il ne vit rien.

Rien...

Il sursauta.

Qui était-il ?

La femme fronça les sourcils, inquiète.

— Tu vas bien ?

Une fois de plus, Kirk refusa d'admettre ses faiblesses.

— Tu dis que j'ai été blessé au combat...

— Oui, contre l'ennemi.

Il n'y comprenait plus rien.

— Qui est l'ennemi ?

La femme saisit une télécommande et appuya sur un bouton. Un pan de mur disparut, révélant l'immensité de l'espace. Kirk rentra la tête dans les épaules comme pour se protéger du gémissement des systèmes de dépressurisation. Mais aucun son ne vint troubler le silence.

— Voici l'ennemi, annonça la femme.

L'espace bascula. Un vaisseau apparut. Kirk sentit son cœur se serrer. Il était vraiment magnifique avec sa soucoupe blanche et ses deux nacelles de distorsion.

Kirk avait l'impression d'en connaître chaque centimètre : pourtant, il n'était même pas certain de l'avoir déjà vu.

— L'Entreprise, cracha la femme, un éclair de haine dans ses yeux noirs.

L'ennemi.

Kirk fut surpris. Il n'avait pas le sentiment que ce vaisseau était son ennemi. Quelque chose lui échappait.

La femme le regarda intensément.

— Dis-le. L'Entreprise. L'ennemi.

Elle appuya sur un autre bouton de sa télécommande. Kirk laissa échapper un cri

de douleur.

— Dis-le, ordonna la femme.

— L'Entreprise, haleta Kirk. L'ennemi.

La femme hocha la tête en souriant. Aussitôt, Kirk sentit une vague de plaisir déferler sur lui.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

Elle lui caressa le visage.

— Les monstres qui t'ont fait ça le paieront au centuple. Pas un seul n'en réchappera.

Kirk lui prit la main, ses yeux répétant sa question en silence.

— Salatrel, répondit la femme.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa.

Kirk lui rendit son baiser, surpris par la puissance de ses propres émotions. Il sentit la main de Salatrel jouer avec la télécommande, et de nouvelles ondes de plaisir parcoururent son corps.

Il plongea son regard dans celui de la femme.

— Sommes-nous... ?

— Oui, chuchota-t-elle en l'attirant contre elle. J'ai cru que je t'avais perdu.

L'idée d'être séparé d'elle semblait intolérable à Kirk. Il la serra contre sa poitrine, bien décidé à ne jamais la laisser partir.

— Je... Je ne sais pas qui je suis, avoua-t-il.

Les yeux noirs de Salatrel brûlaient comme deux novas.

— Ils le paieront.

— Qui ?

— Nos ennemis.

Par-dessus son épaule, Kirk jeta un regard à l'Entreprise. Un modèle holographique, réalisa-t-il enfin. La peur lui noua l'estomac. La peur, et la répulsion.

— La Fédération, dit-il car ce mot flottait à la surface de sa conscience.

— Starfleet, renchérit la femme.

Kirk eut l'impression de recevoir un coup de couteau dans le ventre.

— Starfleet, haleta-t-il.

Quel nom atroce. Répugnant.

— Regarde ce qu'ils ont fait, dit la femme.

Ses doigts volèrent sur la télécommande. Kirk sentit l'appréhension le gagner.

Sur le mur, la perspective holographique changea. Le vaisseau haï s'éloigna et fut remplacé par un autre : un bâtiment aux lignes semblables à celles d'un oiseau.

L'Entreprise fit feu.

Le second vaisseau explosa.

— Un transport de colons, expliqua Salatrel. Il n'avait à son bord que des femmes, des enfants et du matériel agricole.

La respiration de Kirk s'accéléra. De la sueur perla sur son front.

L'image se dissipa. Une flotte entière de vaisseaux-oiseaux apparut sur le mur.

— Une expédition de secours, lâcha Salatrel. Sans défense.

Les uns après les autres, les bâtiments succombèrent aux attaques de l'Entreprise.

— Et ce n'est pas tout.

Une planète tournait lentement dans l'espace. Elle grossit comme si Kirk la regardait depuis le pont d'un vaisseau en train de pénétrer dans son atmosphère. Bientôt, il put distinguer le patchwork de champs multicolores, aussi réguliers que les cases d'un échiquier, qui couvrait sa surface vallonnée.

Une ville apparut derrière une colline. Fraîchement érigée. Débordante de vie. Une capitale coloniale.

Le rayon tracteur frappa. Il l'arracha à ses fondations tel un vulgaire jouet. Les tours des temples tombèrent en poussière. Kirk entendit les cris des milliers de victimes impuissantes.

La cité s'éleva vers les nuages. À l'endroit où elle se dressait quelques secondes auparavant, il ne restait plus qu'un cratère béant.

— Pourquoi ? demanda Kirk, bouche bée.

— Ce sont des bouchers, répondit Salatrel en serrant les dents. Tache de t'en souvenir.

Un autre vaisseau apparut. Kirk le reconnut. Il était très vieux, avec de petites nacelles et une minuscule soucoupe. Un oiseau de proie était peint sur son flanc.

Et la passerelle se trouvait à l'intérieur.

— Je le connais, dit Kirk.

Il sentit son estomac se nouer. Il savait comment cela allait finir.

— Était-je là ? demanda-t-il.

Salatrel hocha la tête.

— Oui.

Kirk vit la passerelle du vaisseau. D'autres Romuliens. Le commander fit un pas en avant. Du sang vert dégoulinait de sa bouche. Kirk plissa les yeux et tenta de se souvenir. Il avait été là.

Il avait vu cette scène de ses propres yeux.

Le mourant prit la parole.

— Je regrette que nous nous soyons rencontrés dans ces circonstances, dit-il. Vous et moi, nous sommes semblables. Dans une autre réalité, nous aurions pu être amis.

— Oui, répondit Kirk.

Il se rappelait ces mots, le sentiment de reconnaissance qu'il avait partagé avec le commander. À présent, ce dernier était mort, et lui vivait toujours. Pourquoi ?

La passerelle disparut, soufflée par une explosion. Fin de la transmission.

— Il n'aurait pas dû mourir, dit Kirk.

Il regrettait sincèrement. Depuis toutes ces années.

— Une noble maison est tombée avec lui, lâcha Salatrel, amère. Chironsala : une des plus anciennes de Romulus. Et les générations suivantes ont été maudites.

Kirk se tourna vers elle. Il leva une main vers son visage, caressa ses oreilles du bout des doigts.

— Suis-je... ? commença-t-il.

— Non. Un humain. Un patriote qui a consacré son existence à la paix. À la non-ingérence.

— La non-ingérence, répéta Kirk.

Bien sûr. Les mots étaient comme gravés dans son esprit.

— À la destruction de l'ennemi, acheva Salatrel.

— L'Entreprise, murmura Kirk. La Fédération. Starfleet.

Plus la haine brûlait en son cœur, plus la douleur et le regret battaient en retraite. Il comprenait à présent.

— Que veux-tu faire ? s'enquit Salatrel.

— T'aider. Laisse-moi t'aider.

Il avait toujours rêvé de dire ça.

Salatrel sourit. Porta la main à sa télécommande.

Son visage était pareil à un jour d'été dans l'Iowa. Kirk aurait voulu s'y noyer, y trouver toutes ses réponses.

— Comment ? demanda-t-elle.

Kirk réfléchit quelques instants. Il repassa dans sa tête les scènes atroces dont il venait d'être témoin. Cette violence aveugle. Le seul fait d'y penser provoquait en lui une douleur physique, comme si tous ses nerfs étaient en feu.

— En les empêchant de nuire, dit-il.

Là. Il avait déjà moins mal.

— En les détruisant ? demanda Salatrel.

— En les détruisant, acquiesça-t-il.

Cette fois, la douleur céda la place au plaisir.

— En les tuant, soupira-t-il.

Jamais rien n'avait paru plus juste. Jamais rien ne lui avait procuré semblable réconfort.

Salatrel posa les mains sur sa poitrine. Il prit une profonde inspiration. Chaque sensation lui paraissait nouvelle, comme s'il en faisait l'expérience pour la première fois.

— Ils ont failli m'avoir, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Salatrel le dévisagea, l'air grave.

— Oui.

Lentement, elle repoussa le drap qui couvrait la partie inférieure de son corps.

— Mais je ne les aurais pas laissé faire.

La fraîcheur de l'air agissait sur Kirk comme une douche bienfaisante. Les questions se bousculaient dans sa tête. Comment avait-il été blessé ? Depuis combien de temps se trouvait-il dans cet endroit ? Quand avait-il connu cette femme exquise ?

Mais il n'arrivait pas à se concentrer. Seuls comptaient l'instant présent et... Salatrel.

Il sentit les ongles de la jeune femme lui griffer légèrement les épaules, puis se délecta de l'odeur de cannelle de ses cheveux noirs qui lui effleuraient le visage.

— Heureux d'être de retour ? chuchota-t-elle à son oreille.

La chaleur de son souffle embrasa la peau de Kirk. Incapable de respirer normalement, il ouvrit la bouche.

— Oui, haleta-t-il enfouissant son nez dans le cou de Salatrel.

Il dévora sa nuque de baisers.

— Prêt à nous aider de nouveau ? demanda-t-elle en le prenant par les épaules, qu'elle massa doucement.

Ses gestes étaient plus qu'une simple caresse : une promesse.

— Tout ce que tu voudras, répondit Kirk.

— L'ennemi ?

— Je le détruirai. Je le tuerai.

Les lèvres de Salatrel se posèrent sur les siennes. Sa langue se glissa entre elles, et ce fut comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Qui est l'ennemi ? demanda-t-elle.

Kirk lutta pour se concentrer. Il avait besoin de Salatrel. Il devait la sentir dans ses bras. C'était comme s'il n'avait jamais enlacé d'autre femme. Mais il ne connaissait pas la réponse à sa question. Elle flottait dans l'ombre, hors de sa portée. Il ne la saisirait jamais.

— Montre-moi.

— Est-ce vraiment ce que tu veux ?

— Montre-moi, supplia-t-il.

Il était prêt à tout pour répondre à sa question. Pour apaiser la douleur qui renaissait en lui.

— Regarde.

Salatrel pointa sa télécommande vers le pan de mur qui servait de support à la projection holographique et appuya sur un bouton.

Une image apparut. Celle d'un humanoïde.

Tandis que ses contours se précisaient, Kirk ne put réprimer un hoquet de surprise.

Il connaissait cet homme.

— L'ennemi, siffla Salatrel. Il faut le détruire. Le tuer.

— Le tuer, acquiesça Kirk.

C'était le seul moyen. Le seul moyen de trouver la paix. Le seul moyen de se trouver.

À travers le brouillard holographique, la silhouette tendit la main vers lui. Une aura menaçante, sinistre, l'enveloppait : celle des milliers d'atrocités commises contre les Romuliens au nom de Starfleet et de la Fédération.

— Le tuer, répéta Salatrel d'une voix pressante.

Kirk hocha la tête. Il osa enfin prononcer le nom de l'ennemi.

— Jean-Luc Picard.

Il se cambra sous l'effet de la douleur. Il n'avait aucun moyen de lui échapper.

Jusqu'à ce que Salatrel vienne à lui et l'enlace, transformant la souffrance en une extase indicible. Effaçant tout le reste.

À l'exception de cette pensée... De cet unique objectif.

Jean-Luc Picard doit mourir.

CHAPITRE IX

Worf, fils de Mogh, grogna de plaisir en sentant les crocs du krencha s'enfoncer dans son épaule.

Il se laissa tomber sur le dos, absorbant l'impact au lieu de lutter contre. Il s'écrasa rudement sur le chemin forestier, au milieu d'un nuage de poussière. Des cailloux pointus mordirent sa chair. Surpris, le krencha culbuta en avant et lâcha prise.

Worf roula sur le côté, donna un coup de reins et poussa avec son bras droit pour se relever d'un bond.

Le krencha était déjà en position, ses quatre pattes arrière grattant la terre, ses deux pattes avant s'agitant devant lui. Il darda la langue, goûtant l'air pour mieux détecter la peur de sa proie.

Mais il dut être déçu, car Worf ne redoutait rien ni personne.

Le Klingon profitait de vacances bien méritées dans la Réserve d'Almron, cette étendue de nature sauvage qui entourait la Première Cité de son monde natal, Qo'noS.

Il fixa la créature de trois mètres de long et se fendit d'un rictus victorieux. Sa queue de cheval de guerrier balayait ses épaules, les barbouillait du sang qui coulait de ses blessures. Pour tout vêtement, il portait une ceinture et un pagne.

Confronté à une mort possible, il avait conscience de chaque mouvement subtil de la vie qui grouillait autour de lui : la brise jouant dans les feuilles, le bourdonnement des insectes, le craquement des brindilles, et même l'odeur du prédateur qui chatouillait ses narines tel ce nectar des dieux qu'était le jus de prune.

Worf vivait.

Il ne s'était pas senti aussi bien depuis que la soucoupe de l'Entreprise avait commencé sa longue chute.

À Almron, les Klingons pouvaient vivre comme ils auraient toujours dû le faire : entre la vie et la mort, entre la défaite et la victoire.

Le krencha bondit.

Worf se pencha en avant et pivota pour lui présenter son épaule intacte, absorber l'énergie de son attaque et la retourner contre lui.

Mais la créature ne s'y laissa pas prendre une seconde fois. Sa queue épaisse siffla dans l'air sur la droite, modifiant sa trajectoire pour que son adversaire frappe trop bas.

Alors que Worf trébuchait, le krencha lui porta un coup avec ses pattes avant. Ses griffes aussi tranchantes que des lames de rasoir déchirèrent le dos exposé du Klingon.

Seule la douleur empêcha Worf de frapper le sol de ses deux bras pour amortir sa chute. Il roula sur lui-même sans pouvoir s'arrêter. Il ouvrit la bouche pour respirer et ne réussit qu'à avaler une poignée de terre.

Derrière lui, le krencha poussa un cri victorieux.

Une cacophonie de hurlements s'éleva au-dessus des frondaisons. Des hlas rika, les charognards ailés de Qo'noS. Ils savaient bien que les krencha dévoraient rarement leurs proies d'un coup, et qu'ils pourraient sans doute festoyer avec les restes du Klingon.

Mais Worf ne s'avoua pas vaincu pour autant.

Le krencha se pencha, prenant appui sur les pattes avant pour bénéficier d'une plus grande vitesse.

Il chargea en hurlant.

Worf gisait toujours sur le sol, sans défense.

Et il n'aurait pas voulu qu'il en fût autrement. Car en cet instant, il goûtait enfin la perfection du K'ajii : la voie des guerriers.

Le temps parut ralentir.

Il vit les yeux jaunes de la créature se ruer sur lui comme des senseurs et la salive couler le long de ses crocs acérés. Il vit ses pattes marteler rythmiquement le sol de la forêt et la brise soulever sa fourrure tandis que sa queue se repliait sur elle-même, prête à frapper.

Avec une précision exquise, n'écoutant que le chant silencieux du K'ajii au fond de son cœur, il choisit son moment.

Ses pieds nus jaillirent, cueillant le krencha à hauteur de la trachée artère alors que les crocs de la créature ne se trouvaient plus qu'à un mètre de sa gorge.

Un nuage âcre enveloppa Worf : une odeur de chair décomposée. Il projeta le krencha au-dessus de lui et, avant même que la créature n'ait atterri, se retourna d'un mouvement vif pour bondir sur son dos.

Un cri déchirant fit vibrer ses tympan.

Cloué au sol, le krencha agita furieusement ses six pattes et tenta de se retourner. Il voulait enlacer son adversaire dans une étreinte mortelle.

Mais Worf ne l'entendait pas de cette oreille. Pour lui comme pour tous ceux de sa race, un combat était avant tout une question d'honneur.

Car si les Klingons étaient incapables de dompter la nature, comment pouvaient-ils espérer la protéger ?

Worf prit le risque de lâcher une des pattes avant de la créature, libérant sa main droite pour lui enserrer le museau. Le krencha rentra aussitôt le cou, s'efforçant de lui faire lâcher prise. S'il y parvenait, il en profiterait sans doute pour lui arracher les doigts d'un coup de dents.

Une station de premiers secours et de clonage se dressait à l'entrée de la réserve, mais Worf n'avait jamais recouru à ses services, en tout cas pas depuis l'âge adulte. Et il n'avait aucune intention de commencer ce jour-là.

Le krencha se fatiguait. Comme beaucoup de prédateurs, il était taillé pour la course et l'attaque foudroyante. Toute lutte prolongée était du gaspillage.

De l'autre main, Worf saisit la mâchoire inférieure de la créature. Le krencha poussa un hurlement, comme s'il savait que la bataille était perdue. Ce qui était le cas.

Worf enroula les jambes autour de la poitrine de la créature, croisa les pieds et contracta les muscles de ses cuisses. Le krencha se débattait de moins en moins.

Worf lui écarta les mâchoires. Il se contorsionna pour amener son visage à portée des crocs luisants.

Ses ongles s'enfoncèrent dans les gencives sombres du krencha. La salive gluante faillit lui faire lâcher prise, mais il n'avait aucune envie de perdre ses doigts.

Il se raccrocha au K'ajii et tint bon.

Les bras tremblants de fatigue, il força la créature à tourner la tête pour lui faire face.

Il plongea son regard dans celui de l'animal et y vit son âme.

Rassemblant ses dernières forces, il écarta un peu plus ses mâchoires, tira sur celle du haut et poussa sur celle du bas jusqu'à ce qu'il entende un craquement sec.

Le krencha s'affaissa sous lui.

Worf se laissa glisser sur le sol et, s'agenouillant devant sa proie, aspira son dernier souffle pour s'approprier son esprit et sa force, ainsi que les Klingons le faisaient depuis des millénaires pour honorer leurs adversaires.

Il se redressa péniblement, passa une main sur la blessure de son épaule et étala le sang sur les lèvres du krencha, une récompense pour s'être si bien battu.

Puis il récita le pacte du chasseur.

S'il avait perdu cette bataille, il aurait nourri la créature. Comme il avait gagné, il acceptait gracieusement l'offre d'être nourri par elle.

Il sortit son couteau d'k tahg de sa ceinture et le brandit au-dessus du premier des deux cœurs du krencha.

— « jlyajbe ». Le privilège du vainqueur...

Bien qu'épuisé, Worf adopta aussitôt une position défensive. Il brandit son d'k tahg devant lui, tandis que les lames secondaires jaillissaient de la garde avec un cliquetis.

La voix avait parlé dans la Langue des Guerriers de Qo'noS, et elle ne sortait pas d'un communicateur. Pourtant, Worf n'avait entendu personne approcher. Comment quelqu'un avait-il pu le prendre par surprise, alors que tous ses sens étaient en éveil, affûtés par sa longue chasse ? Il se reprocha intérieurement le manque de préparation qui le rendait si vulnérable.

— Montrez-vous ! cria-t-il d'une voix pleine de défi.

Des branches remuèrent derrière lui. Il tourna vivement la tête, et réalisa qu'il ne s'agissait que d'une diversion. Son mystérieux interlocuteur venait de jeter une pierre. Lorsque le Klingon se retourna, une silhouette immobile se dressait devant lui, comme si elle se trouvait là depuis la nuit des temps.

Worf détailla soigneusement le nouveau venu. Il pensa d'abord avoir affaire à un saint homme, car il portait des robes cérémonielles et le masque des K'hartaghan : ceux qui cherchent la paix en s'efforçant de maintenir l'équilibre entre proies et

prédateurs. Ils étaient assez nombreux dans les réserves klingonnes.

Le combat cérémoniel que venait de livrer Worf procédait d'un système de croyances particulier. Selon cette théorie, au cours des cycles naturels, proies et prédateurs échangent régulièrement leur place. Les k'hartaghan s'offraient comme proies pour revenir à la vie sous forme de prédateurs - à condition de trouver une créature capable de les vaincre.

Worf portait un couteau. Il ne s'en était pas servi contre le krencha, car cela aurait constitué une violation de l'équilibre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'intrus, s'efforçant de cacher sa confusion.

Le k'hartagh ne bougea pas. Son visage était masqué par un loup de bois poli, muni de deux fentes pour les yeux, auquel était suspendu un linge qui dissimulait son nez et sa bouche. Impossible de deviner ses intentions.

— Peu importe, dit-il dans la Langue des Guerriers. Toi, tu es Worf, fils de Mogh.

Les yeux de Worf s'agrandirent de surprise.

Sa retraite à Almron était confidentielle. Il devait penser à sa carrière dans Starfleet, et il doutait fort que le commandement apprécie à leur juste valeur les vieilles cérémonies klingonnes.

Les mains du k'hartagh disparurent sous les plis de sa robe brun et argent. D'un mouvement fluide, il dégaina un bat'telh à la lame brillante, et avança un pied tout en écartant son vêtement. Worf reconnut aussitôt cette pose : l'Équilibre Céleste, Premier Niveau.

Il cligna des yeux. Le k'hartagh se mouvait selon la discipline du raLk'jo bat'telh, une ancienne école d'arts martiaux tombée en désuétude dans l'Empire Klingon depuis près d'un siècle. Or, il en exécutait les postures à la perfection.

Confronté à cette forme de combat et à cette arme en forme de croissant dont le nom signifiait « honorable lame », Worf abandonna l'idée que le k'hartagh ait voulu le provoquer. Au cours de ses études, il avait appris que les adeptes du raLk'jo considéraient essentiellement le bat'telh comme une arme cérémonielle.

Il baissa donc son couteau et se détendit.

— Je n'avais encore jamais rencontré un maître raLk'jo.

— Est-ce pour ça que vous vous conduisez comme un pleutre ? rétorqua le k'hartagh avec dédain.

Les jointures de Worf blanchirent sur la garde de son arme.

— Pourriez-vous utiliser le bat'telh autrement que dans le cadre d'une cérémonie ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Si je dois en arriver là, je vous tuerai avec, répondit calmement son interlocuteur.

Worf découvrit les dents, atterré par le manque de respect du k'hartagh pour cette ancienne école de combat.

— Contrôlez-vous, poursuivit celui-ci comme s'il avait lu dans ses pensées. Je n'ai pas l'intention de vous massacrer sans vous laisser une chance de vous défendre.

À nouveau, sa main plongea dans les plis de sa robe et en sortit un second

bat'telh qu'il fit tourner avant de le lancer en direction du Klingon. L'arme se planta dans le sol à un mètre des pieds de Worf.

— Ceci apaise-t-il la brûlure de mes insultes ?

Worf se raidit et rengaina son d'k tahg. Les bat'telh n'étaient pas des jouets. Le k'hartagh devait être fou.

— Je ne me battrais pas contre vous, déclara Worf fermement. Il est clair que vous ne savez pas ce que vous faites.

Le k'hartagh sortit un disrupteur et le brandit.

— J'ai besoin de réponses, dit-il. Et comment pourrais-je être certain que vous me dites la vérité, si je ne vous ai pas combattu à la loyale avant ?

Worf fut stupéfait par son audace. Que voulait donc cet illuminé ? Vaincre un Klingon en combat singulier pour obtenir des renseignements ?

— Allez-vous-en, ordonna-t-il.

Autour d'eux, il entendait les battements d'ailes des charognards. Son honneur exigeait qu'il dépèce le krencha avant le crépuscule, et qu'il prenne les mesures nécessaires pour préserver sa viande. Or, les ombres s'allongeaient déjà dans la forêt.

Le k'hartagh pointa son disrupteur sur Worf. Un nouveau modèle, réalisa le Klingon. Du type qu'utilisaient les agents de l'Empire. Bizarre qu'une arme aussi avancée se trouve dans les mains d'un homme qui pratiquait un art martial ancien.

— Battez-vous contre moi, dit le k'hartagh, ou mourrez dans le déshonneur.

— Il n'y a pas d'honneur à combattre les fous, objecta Worf.

Le rayon du disrupteur creusa un trou dans le sol à cinq centimètres de ses pieds, lui projetant dans les yeux un nuage de fumée et de poussière.

— Il n'y a pas d'honneur à mourir sans combattre, dit le k'hartagh.

Worf plissa les yeux.

— Très bien. Mais quand je vous aurai vaincu, c'est vous qui répondrez à mes questions.

Il fit un pas en avant et se pencha pour ramasser le bat'telh.

— Si vous réussissez à me vaincre, corrigea le k'hartagh en reculant un peu.

Worf récupéra le bat'telh et le soupesa. Il était correctement équilibré, bien que d'une fabrication en série : autrement dit, originaire d'une autre planète que Qo'noS. Aucun Klingon n'aurait possédé une arme dans laquelle un artisan n'avait pas mis un peu de son âme. Celle que Worf avait récupérée parmi les débris de l'Entreprise se trouvait dans sa famille depuis dix générations.

Le k'hartagh pivota, adoptant la position du Passage du Dragon, Troisième Niveau. D'après les connaissances de Worf, elle montrait le respect de l'adepte pour son adversaire... Pas vraiment ce qu'on pouvait attendre de la part d'un saint homme devenu fou.

Se souvenant des vidéos des cours d'histoire, Worf se plaça dans la position de la Détermination Inébranlable, Troisième Niveau. Dans le langage de la discipline martiale, cela voulait dire qu'il ne céderait pas aux menaces.

Le k'hartagh fit un pas en avant, se plaça face à Worf, fit décrire un arc à son bat'telh et s'immobilisa dans la position de la Dent du Dragon, Premier Niveau.

Worf fut pris au dépourvu.

La philosophie du raLk'jo exigeait qu'aucun guerrier ne présente un mouvement à moins de le maîtriser dans les moindres détails. Si le k'hartagh était capable d'exécuter la Dent du Dragon, ça ne présageait rien de bon pour Worf. Il s'agissait d'une attaque particulièrement sauvage, qu'il ne pourrait parer sans causer une blessure fatale à son adversaire.

Sachant qu'il avait attendu une seconde de trop, le Klingon répondit par le mouvement du Dédain de la Montagne, Quatrième Niveau, pour signifier que l'expertise du k'hartagh n'était pas à la hauteur de sa vantardise. La façon dont il plaçait ses mains constituait une grave insulte pour son adversaire.

Bien qu'il ne puisse déchiffrer l'expression du k'hartagh sous son masque de bois et de tissu, il vit clairement son hochement de tête amusé. Aucun Klingon, même fou, n'aurait réagi de la sorte. Donc, son adversaire devait appartenir à une autre race.

Le k'hartagh passa à l'attaque.

Alors que la lame de son bat'telh fendait l'air, Worf réalisa qu'il ne s'agissait pas d'un coup mortel. Peut-être son adversaire avait-il dit vrai en affirmant vouloir l'interroger.

Plutôt que de parer l'attaque, Worf esquiva. Il ne donnerait pas à cet illuminé la moindre chance de retourner son mouvement contre lui.

Hélas, le k'hartagh avait anticipé sa réaction.

Sa lame plongea, rencontra celle du Klingon et glissa sur sa partie supérieure dans une pluie d'étincelles.

Par réflexe, Worf ramena son hat'telh contre sa poitrine. Il tourna sur lui-même et tendit le bras en un geste offensif, s'attendant à ce que le k'hartagh bloque son attaque.

Lorsqu'il revint face à son adversaire, sa lame ne rencontra que le vide. Une fois de plus, le k'hartagh avait anticipé. Il s'était baissé et se redressa après le passage du bat'telh, plantant la pointe du sien dans le bras de Worf.

Le Klingon poussa un cri, de surprise plus que de douleur, tandis que la lame s'enfonçait dans son triceps comme dans du beurre.

Il adopta aussitôt une position défensive, n'essayant même pas de riposter. Il s'attendait à ce que le k'hartagh surenchérisse sauvagement, et il n'aspirait qu'à bloquer son coup.

Mais son adversaire recula, comme pour lui laisser le temps de se reprendre. Il tendit son bat'telh dans la position du Lionceau, Dixième Niveau. L'une des premières qu'on enseignait aux enfants. Au cours d'une bataille, il n'existait pas de pire insulte.

— T'avoues-tu vaincu ? demanda le k'hartagh.

Worf poussa un cri de guerre klingon et plongea en avant, son bat'telh sifflant dans l'air.

Le k'hartagh n'était pas préparé à la férocité de cette attaque. Pourtant, il fit un pas de côté, se contentant de tendre le bras pour bloquer l'arme de Worf avec la sienne. Le Klingon eut une réaction inattendue : il lâcha son bat'telh d'une main et, les doigts pliés comme des griffes, visa la gorge de son adversaire avec la ferme

intention de lui arracher son masque.

Le k'hartagh avait lui aussi plus d'un tour dans son sac. Une de ses jambes se leva, un coup typiquement vulcain, et cueillit Worf au creux des genoux, l'envoyant s'écraser face contre terre.

Le Klingon se mit à quatre pattes et secoua la tête. Alors que le k'hartagh s'approchait de lui, il fut surpris de découvrir que celui-ci portait un pantalon et des bottes sous sa robe cérémonielle. Décidément, il n'était pas ce qu'il semblait être.

Ce fut la dernière observation de Worf avant que le bat'telh de son adversaire ne s'abatte sur sa nuque.

Le sol de la forêt se précipita à sa rencontre. Il se demanda si c'était sa tête qui tombait. Aucun maître raLk'jo n'aurait pu manquer son coup alors que sa nuque était aussi exposée.

La dernière pensée du Klingon fut pour l'Entreprise qui fendait l'atmosphère de Véridian III. Puis, tel le noble guerrier qu'il était, Worf, fils de Mogh, accueillit la mort ainsi que le K'ajii le lui avait enseigné. Les ténèbres se refermèrent sur lui.

CHAPITRE X

Trente minutes plus tard, Worf reprit conscience avec une épouvantable migraine.

Il était ligoté au tronc pourpre d'un arhksamm par une épaisse corde qui avait préalablement servi à entraver ses quatre membres.

Il secoua la tête. Une mauvaise idée. Mais la douleur le rendit encore plus furieux. À en juger par la bosse qu'il sentait fleurir sur sa nuque, son adversaire l'avait frappé avec le plat de son bat'telh ! L'acte le plus injurieux qui soit, celui que les professeurs utilisaient avec les jeunes enfants.

Une odeur de brûlé vint lui chatouiller les narines. Du bois et... de la viande de krencha.

Il tourna la tête. Le k'hartagh était accroupi près d'un feu de camp. Il avait embroché le gésier de la bête sur une branche. Un véritable régal. Malgré sa colère, Worf en eut l'eau à la bouche.

Le k'hartagh leva les yeux et vit que le Klingon avait repris connaissance. Il se dirigea vers lui.

Worf lui lança un regard noir.

Le k'hartagh coupa un morceau de viande et l'offrit à son prisonnier. Un peu de jus odorant dégouлина sur le sol. Worf réalisa qu'il était affamé. Le feu avait ramené la viande à la même température que s'il l'avait mangée juste après la mort du krencha.

Pourtant, il détourna la tête.

— Vous ne m'avez pas tué, se plaignit-il.

— Quel intérêt ? répondit le k'hartagh. Je voulais juste que vous répondiez à mes questions. Sans mentir.

Worf le dévisagea, intrigué.

Son agresseur agita le morceau de gésier sous son nez et soupira :

— Allez-vous déshonorer le krencha en rendant sa mort inutile ? Que faites-vous du pacte du chasseur ?

Worf serra les dents. Le k'hartagh avait raison. Il devait manger la chair de sa proie, sans quoi elle serait morte pour rien. Mais quelque chose sonnait faux dans les explications de l'inconnu.

— Vous n'êtes pas un Klingon, dit-il sur un ton accusateur.

— Mangez, ordonna le k'hartagh.

Il approcha le gésier de la bouche de Worf et retira les doigts très vite pour ne pas se faire mordre.

Délicieux. Worf sentit le pouvoir du krencha se diffuser dans tout son corps.

Un instant, Yarhksamm auquel il était ligoté ne fut plus qu'une brindille et les cordes qui le retenaient, de simples bouts de ficelle.

— Nous n'en aurons que pour quelques minutes, annonça le k'hartagh.

Worf fronça les sourcils. Le mot « minute » était d'origine terrienne.

Le k'hartagh étudia son prisonnier en silence, comme pour lui laisser une chance de dire quelque chose. Voyant que le Klingon ne prenait pas la parole, il commença.

— Où se trouve Jean-Luc Picard ?

Worf tenta de dissimuler sa surprise.

— Où un humain a-t-il appris l'art du raLk'jo bat'telh ?

Le k'hartagh se balançait sur ses talons et leva un index.

— Il faut toujours connaître son ennemi.

Worf fronça à nouveau les sourcils.

— Les Klingons et les humains ne sont pas ennemis.

Le k'hartagh inclina la tête. Worf ne sut comment interpréter ce geste.

— Depuis quand ? demanda son geôlier.

Cet interrogatoire prenait une tournure franchement surréaliste. Worf en oublia presque sa honte et sa peu enviable position.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Le k'hartagh parut hésiter.

— Jean-Luc Picard, répéta-t-il. Où est-il ?

Worf prit une profonde inspiration.

— Je suis un officier de Starfleet. Je ne...

— Comment ? s'écria le k'hartagh.

Worf grinça des dents.

Le k'hartagh porta la main à son front, comme s'il était victime d'une migraine encore pire que celle de son prisonnier.

— Si vous avez des problèmes, soupira Worf, je peux peut-être vous aider...

Lorsque le k'hartagh prit de nouveau la parole, sa voix était dure et froide.

— Où est Jean-Luc Picard ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? dit Worf, qui n'y comprenait rien.

Ses réflexions sur l'honneur et la mort momentanément reléguées dans un coin de son cerveau, il étudia l'étranger avec attention. L'entraînement reçu à l'Académie avait repris le dessus.

Le k'hartagh saisit Worf à la gorge.

— Parce que je dois le tuer !

Ce fut tout ce que le Klingon avait besoin d'entendre.

Fou de colère, sa réaction impulsive à une menace contre son chef, il banda ses muscles et tenta de se libérer.

Le tronc de l'arbre craqua derrière lui.

La main du k'hartagh serra un peu plus fort.

La poitrine tachée de sang du Klingon se souleva tandis qu'il essayait de prendre une inspiration et de pousser un rugissement.

Mais le k'hartagh pressait sur ses deux carotides, bloquant le flux sanguin.

Worf ne put émettre un son.

Il vit des étoiles danser à la périphérie de sa vision et comprit qu'il disposait de quelques secondes avant de sombrer dans l'inconscience. Puis il sentit son bras blessé s'arracher à ses liens et son poing s'écraser sur le visage de son agresseur.

Le k'hartagh vola en arrière.

Worf lutta pour se libérer. Mais la corde qui le plaquait contre le tronc rugueux de Yarhksamm refusait de céder. Il les attaqua à deux mains, et remarqua alors que le masque cérémoniel du k'hartagh pendait au bout de ses doigts.

Il regarda son adversaire, qui se relevait lentement...

... et sentit sa mâchoire inférieure s'affaisser, tant était grande sa stupéfaction.

Il connaissait cet homme.

À l'exception des traces sanglantes laissées par ses ongles, le visage du k'hartagh ressemblait en tous points aux photos des manuels d'histoire, que le Klingon avait consultés après l'aventure survenue à Picard sur Véridian III, quand l'Entreprise s'y était écrasé.

— Que regardez-vous ainsi ? aboya le k'hartagh.

Worf ne sut pas quoi dire.

Son agresseur était un homme mort, au sens littéral du terme. Et, selon les récits, plutôt deux fois qu'une.

Il était aussi un héros du passé. Un héros de Starfleet.

James T. Kirk.

— Où est Picard ? répéta-t-il.

— Je... Je l'ignore, balbutia Worf, confus.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était fixer son impossible interlocuteur avec des yeux grands comme des soucoupes.

Kirk lui rendit son regard ; il essayait de lire quelque chose dans ses prunelles.

Alors Worf recommença à penser en guerrier. Il tira sur les cordes qui cisailaient sa poitrine.

Kirk sortit son interrupteur et le régla.

Mais le Klingon refusa d'abandonner. Il se débattit avec l'énergie du désespoir. Une première corde céda. Puis une seconde. Il poussa un grondement et banda ses muscles une dernière fois. Pour se redresser. Pour plonger en avant et...

Le rayon du interrupteur le cueillit en plein vol.

Immobile, Kirk regarda le corps de Worf s'effondrer à ses pieds.

Malgré la douleur qui lui avait déchiré les entrailles au moment de prendre cette décision, il avait réglé son interrupteur sur le mode « anesthésie », et non sur « désintégration ».

Il s'agenouilla près du Klingon, le retourna et glissa une main sous sa tête.

— Vous m'avez reconnu.

Ce n'était pas une question.

Worf resta silencieux, les yeux clos, la respiration laborieuse et irrégulière.

Kirk lâcha sa tête et la laissa retomber dans la poussière.

Une partie de lui désirait tuer ce monstre extraterrestre. Lui arracher son dernier souffle de vie. Il savait qu'il en retirerait un plaisir intense.

Mais pour une raison indéfinissable, il ne pouvait s'y résoudre.

Il se releva, rengaina son disrupteur, saisit le communicateur fixé à sa ceinture et lui imprima un mouvement du poignet.

Rien ne se produisit.

Il fronça les sourcils, puis se rappela que cet engin n'était pas censé s'ouvrir. Il appuya sur le bouton central.

— J'écoute, dit une voix désincarnée.

— J'ai fini.

— Le Klingon savait-il quelque chose ?

— Non.

— Est-il mort ?

Kirk regarda le corps sans défense, qui gisait à ses pieds. Il frémit. Il avait soif des caresses de Salatrel. Il voulait qu'elle chasse toutes ces pensées étranges de son esprit et prenne les décisions à sa place.

Puis il se demanda pourquoi il ressentait ce besoin. Se faire une opinion ne relevait-il pas de sa responsabilité ? Quand avait-il décidé de l'abandonner à cette femme ?

Le disrupteur pesait lourd à sa ceinture. Il serait si facile de l'utiliser.

Pour détruire l'ennemi.

Starfleet.

La Fédération.

Les Klingons étaient ses ennemis, eux aussi. Il le savait sans que Salatrel ait eu à lui dire.

Dans ce cas, pourquoi avait-il tant de mal à accepter que l'un d'eux fasse partie de Starfleet ? Si les Klingons et la Fédération étaient des ennemis des Romuliens, pourquoi n'auraient-ils pas travaillé ensemble ?

Kirk secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Le Klingon est-il mort ? répéta la voix.

Les jointures de Kirk blanchirent sur son disrupteur. Lentement, il régla celui-ci sur le mode « désintégration » et visa.

C'était le moyen le plus simple de se débarrasser de ses doutes et de sa douleur. Il n'avait qu'à appuyer sur le bouton pour les dissoudre comme la chair du Klingon sur le sol.

Qu'y avait-il de plus facile au monde ?

Kirk prit sa décision.

Il appuya sur le bouton.

Derrière Worf, Yarhksamm explosa, puis disparut.

— Il est mort, annonça Kirk.

Aussitôt, une vive douleur lui fouailla les entrailles. Mais il s'attendait à quelque chose de pire. Peut-être pouvait-il contrôler ses sensations, du moins en partie, sans le contact de Salatrel.

Dans ce cas, quels autres secrets cette femme lui avait-elle dissimulés ? Quels autres mensonges lui avait-elle servis ?

— Prépare-toi à la téléportation, dit la voix.

Kirk baissa les yeux vers le Klingon.

Celui-ci ouvrit les yeux.

— Qui suis-je ? lui demanda Jim.

Avant que Worf puisse répondre, le rayon téléporteur trouva sa cible et l'emporta.

CHAPITRE XI

La base stellaire 804 avait disparu.

À travers le brouillard qui planait sur le site dévasté, seules les fondations en ruines témoignaient encore que des bâtiments et des passerelles s'étaient dressés ici autrefois. Des lambeaux de tissu gisaient sur le sol, agités par la brise comme la fourrure d'animaux mourants. De-ci de-là s'entassaient des briques et des plaques de duraplast déformées. Visiblement, ces deux substances n'étaient d'aucune utilité pour les Borg.

Picard balaya le site du regard. Soixante-dix-huit personnes avaient vécu ici : des humains, des Vulcains, une famille d'archéologues klingons, des enfants, des animaux...

Et tous s'étaient volatilisés.

Tous avaient été absorbés par le cube monstrueux qui se dressait au centre de la base, culminant à une trentaine de mètres de hauteur, tel un étrange cimetière de matières premières.

Des matières assimilées en l'espace de trois jours.

— Ça n'a pas de sens, dit Beverly d'une voix qui trahissait son chagrin et son incompréhension.

Elle se tenait près de Picard dans la lumière du crépuscule. Tous deux portaient encore leur armure noire de commando. Weinlein et le reste de l'équipe avaient déterminé que les Borg ne considéraient pas deux humains comme un groupe digne d'être assimilé, à condition qu'ils se tiennent à au moins cent mètres de toute autre créature biologique.

Les longs rayons écarlates du soleil de Néo-Titan vinrent frapper le symbole d'identification de la base qui gisait à demi enfouie dans le sol. Le delta de Starfleet rappela à Picard l'insigne qu'il avait déposé sur le cairn de James T. Kirk.

Le jour où il avait enterré Kirk, le soleil s'était couché sur une légende de Starfleet. À présent, Jean-Luc avait le sentiment que la destruction de la base stellaire 804 annonçait la fin de la Fédération.

Les Borg qui sévissaient ici étaient très différents de ceux qu'il avait dû affronter. La plus grande crainte de Starfleet était devenue réalité.

Il existait d'autres branches du collectif actives dans la Galaxie. Et Picard savait que les tactiques employées avec succès contre l'une d'elles ne fonctionneraient pas nécessairement contre les autres.

— Ça doit bien avoir un sens, dit-il sans conviction. Les Borg sont des machines gouvernées par la logique. Leurs actes découlent nécessairement de leur

programmation, de leurs impératifs de survie.

Beverly l'étudia d'un regard tout professionnel. En compagnie de Weinlein et de ses hommes, ils venaient de passer trois jours à regarder la base stellaire 804 disparaître sous leurs yeux. Trois jours durant lesquels Picard avait lutté contre l'irrésistible attraction de l'esprit de groupe, sans savoir si celui-ci existait vraiment ou s'il n'était qu'une émanation de ses propres doutes.

Trois jours durant lesquels il avait été incapable d'accomplir sa mission.

Parce qu'il n'y avait là aucun vaisseau borg dont il puisse s'emparer.

Picard sentit vibrer son combadge à l'intérieur de son armure. La version conçue pour les commandos se devait d'être silencieuse. Des expériences conduites par Weinlein et ses hommes, le second jour de leur présence sur Néo-Titan, avaient confirmé que les Borg ne s'intéressaient pas aux signaux sol-sol émis par les communicateurs.

Par prudence, Weinlein avait tout de même utilisé des micro-impulsions pour communiquer avec le Monitor, toujours en orbite au-dessus d'eux.

Picard toucha la plaque sensitive placée au niveau de son cou.

— Ici Picard.

C'était Weinlein. Elle se trouvait de l'autre côté de la structure borg, à environ un kilomètre de lui, tandis que ses hommes se cachaient dans les ruines de la base.

Elle parla très vite, sans gaspiller son temps ou sa salive.

— Krul et Beyer ont scanné le cube. Aucune indication d'un système de propulsion. Pas de noyau de distorsion. Pas même un moteur.

— C'est bien ce que je disais. Ils attendent qu'on vienne les chercher, soupira Picard.

Krul avait émis la même théorie. Mais Weinlein n'était pas d'accord avec eux.

— Qui, « on » ? Un vaisseau capable de téléporter ce cube, ou de le soulever à l'aide d'un rayon tracteur, aurait pu emporter la base stellaire en quelques minutes. Comme sur Jouret IV. Pourquoi envoyer une équipe d'assimilation si les Borg possèdent un vaisseau capable d'effectuer le même travail en mille fois moins de temps ?

Picard fronça les sourcils et jeta un regard à Beverly, qui se mordit les lèvres. Weinlein voulait croire que les Borg de Néo-Titan avaient, d'une façon ou d'une autre, été séparés de la branche du collectif à laquelle ils appartenaient, et que leurs actions contre la base stellaire 804 ne constituaient qu'une réponse aveugle à leur programmation.

Comme tous ceux de leur espèce, ils éprouaient l'irrésistible besoin d'assimiler des matières premières et des formes de vie biologiques pour servir le collectif. Lorsqu'ils avaient tiré de la base tout ce qu'elle pouvait leur offrir, ils s'étaient retirés à l'intérieur de leur cube pour passer en mode sommeil.

Weinlein comparait les Borg à des fourmis qui continueraient à creuser leurs tunnels même si elles n'avaient plus de reine à servir. Selon elle, l'objectif numéro un de leur mission était donc impossible à atteindre. Faute d'un vaisseau borg dont ils puissent s'emparer, elle affirmait que Starfleet ne pouvait rien apprendre de plus sur

Néo-Titan.

Picard éprouvait le sentiment inverse. Mieux que personne, il savait que si un Borg se trouvait coupé du reste du collectif, sa nature le poussait à mettre en œuvre tous les efforts nécessaires pour le rejoindre.

Or, la base stellaire 804 avait eu six navettes. Mais leurs systèmes de propulsion n'avaient pas été transférés dans le cube.

Parce que celui-ci n'avait besoin d'aller nulle part.

Parce que quelque chose allait venir le chercher.

— Vous et moi avons déjà vécu ça, dit Picard.

— Et j'étais prête à attendre de voir ce que feraient les Borg... et à vous accorder le bénéfice du doute, capitaine. Mais il n'y a plus de doute à avoir. Les Borg sont en sommeil depuis plus de trois heures. Nous ne captions plus le moindre signe d'activité. Conformément à nos ordres, nous allons donc accomplir notre deuxième mission.

Picard savait qu'il faudrait en arriver là. Il n'était pas franchement enthousiaste, mais il se sentait prêt quand même.

— Compris, dit-il sans chercher à discuter.

— Rendez-vous dans quinze minutes derrière le mur des baraquements.

Terminé.

Picard jeta un dernier regard à l'horizon. Beverly tenta de le rassurer.

— Ce sera plus facile, Jean-Luc. Nous n'aurons pas besoin de l'interface.

Seulement de vous.

Picard n'y croyait pas davantage.

— Ils attendent que quelqu'un vienne les chercher. Et lorsque ce quelqu'un s'apercevra que l'équipe d'assimilation a disparu... qu'elle a été capturée par Starfleet... le résultat risque d'être... désastreux.

— Le Monitor a été conçu pour combattre les Borg, objecta Beverly d'une voix qui tremblait un peu.

Picard savait pourquoi.

— Pendant la bataille de Wolf 359, Starfleet a perdu trente-neuf navires.

Onze mille êtres ont péri. Telles sont les conséquences d'un combat contre les Borg. Quelles que soient les intentions de Shelby, un vaisseau stellaire seul, même très bien conçu, ne les ralentira pas.

Beverly soutint son regard, mais Picard vit qu'elle n'avait pas envie de prononcer les paroles qui sortirent de sa bouche.

— Durant la bataille de Wolf 359, les Borg connaissaient les faiblesses de nos vaisseaux et de nos boucliers. Ils connaissaient nos tactiques, les capacités et les limites de notre armement. Comme s'ils avaient pu lire dans nos esprits.

Pour aussi pénible qu'elle soit, Picard ne pouvait refuser de voir la vérité en face.

— Pas dans nos esprits, répondit-il, très calme. Dans le mien seulement.

Beverly le prit par les épaules.

— Vous n'étiez pas responsable, Jean-Luc. Les Borg voulaient faire de vous leur

Porte-Parole, leur lien avec l'humanité. Vous ne pouviez pas leur résister. Personne n'en aurait été capable.

Picard sentit ses mâchoires se contracter. Des émotions enfouies depuis trop longtemps remontaient en lui et s'efforçaient d'atteindre la surface.

— J'ai essayé de leur résister, mais...

Les mots suivants se figèrent dans sa gorge. Des mots qu'il n'avait jamais osé prononcer, et qu'il ne pouvait pas retenir plus longtemps.

— Et si je n'avais pas essayé assez fort ?

Beverly fronça les sourcils. Ses mains retombèrent le long de ses flancs.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, confuse.

Depuis combien de temps ce secret l'étouffait-il ? Il l'ignorait. Quatre ans s'étaient écoulés depuis l'assaut des Borg contre la Terre. Mais la conscience de son terrible échec semblait le hanter. Elle empoisonnait tous ses souvenirs.

— Lorsqu'ils m'ont... pris...

Picard sentit une vague de soulagement déferler sur lui. Pour la première fois, il osait tout révéler. Même les agents de Starfleet auxquels il avait fait son rapport ne savaient pas tout ce qu'il avait subi aux mains des Borg.

Troi se doutait qu'il cachait quelque chose. Elle avait tenté de le faire parler à de nombreuses reprises, mais il avait toujours refusé. Jusqu'à maintenant, quand la possibilité d'un échec se présentait à nouveau.

Jamais il n'y avait eu de place pour l'échec dans son existence. Il ne permettrait pas qu'une telle chose se produise.

— Lorsqu'ils m'ont pris, ils m'ont... attaché à un assimilateur. Une chaise, des montants... Quelque chose qui sortait de la paroi de leur vaisseau. Il y avait des liens métalliques, qui me retenaient physiquement.

« J'ai lutté. J'ai essayé de me lever. Mais ils étaient tout autour de moi. Ils me regardaient sans rien faire. Et puis, avant... que le processus ne commence... j'ai abandonné.

Ses yeux étaient rivés sur l'horizon, presque invisible dans les ténèbres.

— Vous comprenez, Beverly ? Avant même qu'ils m'aient assimilé, j'avais cessé de lutter.

Beverly le regarda, le front plissé, comme si elle ne comprenait pas ce qu'il essayait de lui dire.

— Vous vous trouviez à l'intérieur de leur vaisseau. Nous savons qu'ils font usage de drogues. D'inducteurs d'ondes cérébrales soniques et visuelles. Ils ne vous ont pas laissé la moindre chance de vous battre. La décision ne vous appartenait plus.

Picard secoua la tête.

— Ils ne m'ont pas drogué. Pas soumis à des inducteurs. Ils se sont contentés d'être des Borg. De regarder. D'attendre. De me faire sentir la... présence du collectif.

Picard regarda les ruines. Les ténèbres les enveloppaient telle une gigantesque toile d'araignée qu'aurait tissée le monstre tapi en leur centre. Le cube. Les Borg. Ils assimilaient tout.

— Jean-Luc... Le collectif borg est un système de communication subspatiale électronique. Comment auriez-vous pu sentir sa présence avant qu'ils vous greffent des implants ?

— Comment Deanna perçoit-elle les émotions ? objecta Picard. Dans leur vaisseau, face à un si grand nombre de cyborgs, j'ai su. J'ai senti. Lui, eux, leur irrésistible présence. Et d'une certaine façon, je regardais avec eux, à travers eux, mon corps prisonnier de cette machine, tandis que l'assimilateur descendait vers moi.

Il ferma les yeux, revivant la scène.

— Les lames. Les aiguilles. Je les ai senties s'enfoncer dans ma chair, haleta-t-il. Et je ne me suis pas débattu. Parce que... je voulais appartenir... je voulais tellement appartenir au collectif !

Il sentit les bras de Beverly se refermer autour de ses épaules. Sa joue effleura la surface lisse de l'armure de la jeune femme. Il sentit le doux parfum de ses cheveux.

— Tout va bien, dit Beverly sur un ton apaisant, en lui caressant la nuque. Rien de tout cela n'était réel. Les Borg ont manipulé votre esprit, vous ont transformé à leur image.

Il se dégagea de son étreinte, s'obligea à respirer profondément, et secoua la tête.

— Non.

La voix de Beverly devint coupante.

— Si vous voulez absolument qu'on se dispute, permettez-moi de vous dire que vous n'aurez pas le dernier mot. Parce que vous êtes trop concerné par ce qui s'est passé pour être objectif.

Elle leva la main pour faire taire Picard avant qu'il ait le temps de protester.

— Pour l'heure, nous avons une mission à accomplir. Et nous l'accomplirons. Nous serons téléportés à bord du Monitor avec nos prisonniers. Puis je vous traînerai jusqu'à l'holodeck et... Peu importe ce que je ferai ensuite. Mais vous vous sentirez beaucoup mieux.

Elle était si déterminée, si semblable à la bonne vieille Beverly, que Picard faillit sourire.

— J'en suis certain, répondit-il. C'est déjà le cas.

La jeune femme secoua la tête.

— Vous n'avez jamais pu me mentir, Jean-Luc. (Elle soupira.) Quoi qu'il en soit, vous n'êtes pas responsable des actions commises sous l'identité de Locutus. Pas plus que si je vous administrais... disons, dix cc de cordrazine.

Picard tira sur la manche de son armure, un effort inutile pour ajuster son encombrant plastron. Il s'efforça de prendre un ton léger.

— Si je dois rester à l'intérieur de ce scaphandre pendant encore longtemps, vous devrez peut-être en arriver là.

Beverly sourit comme si le vrai Jean-Luc était de retour. Mais il savait que même ce soulagement était feint. La seule chose qu'il avait retrouvée, c'était son self-control. Tant qu'il n'aurait pas à se servir de l'interface, ça devrait suffire pour

capturer dix Borg et les ramener à bord du Monitor.

— Prêt à jouer au petit soldat ? demanda Beverly.

En cet instant, Picard l'apprécia plus que jamais. Elle essayait de le reconforter tout en sachant très bien que c'était impossible.

— Merci, dit-il.

Beverly le dévisagea, très sérieuse.

— Vous me remercirez dans l'holodeck.

Picard hocha la tête. Il n'osait pas se projeter si loin dans le futur.

Une fois de plus, l'heure était venue d'engager le combat contre les Borg.

CHAPITRE XII

Kirk tenait son épouse mourante dans ses bras. Malgré les hurlements des sirènes d'évacuation, il entendait ses enfants hurler, prisonniers derrière les portes de leurs chambres.

— Aide-les, sanglota Kalinara.

La moitié de son visage avait été emportée par les explosifs que transportait la Serre de Paix. Son sang vert dégoulinait sur les mains de Kirk, bouillonnait au coin de ses lèvres déchirées. Et pourtant, elle ne pensait qu'à ses enfants. À leurs enfants.

— Je ne peux pas te laisser, balbutia Jim.

— Pour nos petits, murmura Kalinara, dont les forces faiblissaient à vue d'œil. Pour notre avenir...

Il sentit son corps s'affaisser. Entendit un dernier souffle rauque s'échapper de ses poumons brûlés.

Son cri désespéré se joignit à ceux des sirènes.

Le vaisseau vibra autour de lui. L'immonde attaque se poursuivait. Le millier de colons présents à bord de la Serre de Paix étaient en danger de mort.

— Père ! hurla une petite voix aiguë, déformée par la terreur. Il est là ! Il va...

Kirk se releva péniblement tandis que son fils s'interrompait au milieu de sa phrase. Il tituba jusqu'aux portes scellées tandis que le pont vacillait sous ses pieds.

Les générateurs de gravité artificielle ne tiendraient plus très longtemps. Et après eux, ce serait au champ d'intégrité structurelle de céder.

Kirk imaginait déjà son vaisseau s'effondrant sur lui-même. Son noyau quantique s'éjectant du compartiment. Et l'explosion qui en résulterait, comme celle d'une étoile mourante parmi des milliers d'autres.

Alors, tout serait perdu.

Mais cet instant n'était pas encore venu.

Il croisa les mains et les abattit sur le panneau de contrôle de la porte. Il devait l'ouvrir. Il devait libérer ses enfants. Peut-être avaient-ils encore le temps de courir jusqu'à une navette de secours. Il pourrait porter Kalinara. Les médecins la stabiliseraient. Peut-être n'était-il pas trop tard. Il ne pouvait pas être trop tard. Il refusait qu'il soit trop tard.

Les poings ensanglantés, il s'acharna sur la porte qui refusait de céder.

— Lora ! hurla-t-il. Tranalak !

Des larmes ruisselaient sur ses joues. Il sentit une odeur de fumée, entendit une explosion sur le pont inférieur. Les sirènes gémissaient.

Sa femme venait de mourir. Ses enfants n'allaient pas tarder à en faire autant.

Et tout ça à cause de...

Ses coups ébranlèrent la porte.

Il recula, sentant l'espoir renaître en lui. Il restait encore une chance.

Puis la porte s'ouvrit.

Il était là.

Le monstre. Avec les enfants de Jim.

Le petit Tranalak, cinq ans, gisait à ses pieds, ses grands yeux noirs sans vie. La petite Lora, huit ans, prise dans son étreinte, luttait pour se dégager.

Le monstre eut un rictus triomphant. Sa main s'abattit sur la poitrine de la fillette.

L'éclair d'une arme de la Fédération.

Puis il laissa négligemment tomber le petit cadavre.

Kirk bondit sur lui.

Sur Picard.

Pareils à des serres, ses doigts cherchèrent la gorge de son ennemi.

Mais le monstre éclata d'un rire hideux. Les mains de Kirk s'efforcèrent en vain de trouver une prise sur le corps qui se dématérialisait entre elles.

Il tomba sur le sol.

Qui n'était pas le pont d'un vaisseau.

Les vibrations cessèrent.

Le hurlement des sirènes s'interrompit.

Il roula sur le dos, haletant.

Seul avec sa haine. Sa rage. Sa douleur.

— Te rappelles-tu, à présent ? demanda Salatrel.

Kirk se mit à genoux, toujours tremblant, et examina d'un air incrédule ses mains intactes.

— Ta femme ? poursuivit Salatrel. Tes enfants ?

Il se releva, haletant. Tous ses muscles le lançaient.

Il regarda par-dessus l'épaule de Salatrel. L'arche. La console, sur le côté. La porte fermée au centre.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

La Romulienne fronça les sourcils et pointa son tricornet sur lui. Kirk savait que c'en était un, malgré sa petite taille.

— Sur un holodeck, expliqua-t-elle en effectuant quelques réglages. L'une des rares contributions positives de la Fédération au bien-être de la Galaxie.

Kirk se concentra et s'efforça de mettre ses idées en ordre. Certains de ces termes semblaient familiers. Mais le contexte sonnait faux.

— Sommes-nous à bord d'un... vaisseau romulien ?

Salatrel fit un pas vers lui. Un profond mécontentement se lisait sur son visage.

— Je n'ai rien à te cacher, dit-elle. Nous sommes à bord de l'Avatar de Tomed, un vaisseau stellaire de classe D'deridex. Comme l'était ta Serre de Paix.

— Un vaisseau stellaire, répéta Kirk. J'en commandais un autrefois, n'est-ce pas ?

Les traits de Salatrel se détendirent.

— Ah, je vois que tu te souviens.

— Ma femme et mes enfants ?

— Ils ont été tués. Il y a cinq ans. Quand Picard a lâchement attaqué pendant ce qui aurait dû être une trêve.

— Picard.

Ce nom résonnait au plus profond de l'esprit de Kirk. Il était certain de l'avoir déjà entendu. C'était un nom issu de son passé. Mais pourquoi les circonstances sonnaient-elles tellement faux ?

Salatrel leva les yeux de son tricordeur.

— Douterais-tu de moi ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? protesta Kirk. Tu m'as sauvé la vie.

La jeune femme fit un pas vers lui, lui caressa tendrement la joue.

— Comme tu as sauvé la mienne, répondit-elle.

Kirk sentit les battements de son cœur s'apaiser quand il plongea les yeux dans ceux de sa compagne.

— M'en souviendrai-je un jour ?

— Selon les docteurs, tu retrouveras progressivement la mémoire, dit Salatrel en rempochant son tricordeur. Toute ta mémoire.

Kirk hocha la tête. Il avait hâte que ce moment arrive.

Les lèvres de Salatrel effleurèrent les siennes. Un léger choc électrique le secoua de la tête aux pieds. Il eut vaguement conscience que la jeune femme tapotait en même temps sur sa télécommande.

— Parle-moi du Klingon, dit-elle enfin en s'écartant de lui.

— Ce chien de Klingon ! s'écria-t-il, surpris par la violence de sa propre réaction. Il a tué mon fils !

Haletant, il recula en essayant de faire abstraction de la présence de Salatrel. D'où lui venait cette pensée ? Ces mots ?

— Non, corrigea la femme. C'est Picard qui a tué ton fils. Et ta femme, et ta fille. Le Klingon était son chef de la sécurité.

Kirk repensa à ce qui s'était passé dans la forêt. Au Klingon. Les Klingons étaient ses ennemis. Ou du moins, songea-t-il, ils l'avaient été. Autrefois. Et il avait eu un fils. Qui était mort. À cause de...

Une vague de douleur et d'anxiété le submergea.

— Le Klingon, répéta Salatrel. Raconte-moi.

— Mais je l'ai déjà fait, protesta Kirk.

Il chassa la souffrance de son corps. Il savait à quoi ressemblaient les blessures de guerre, mais cette douleur était différente. Il ignorait d'où elle venait.

— J'ai besoin que tu recommences. Que t'a-t-il dit ?

La douleur revint à l'assaut.

— Rien, grogna Kirk en se contractant.

Du moins, pas avec des mots.

Salatrel le prit par le menton et l'obligea à la regarder.

— Tu ne peux rien me cacher, dit-elle.

— Pourquoi essaierais-je ?

C'était comme si on l'avait programmé pour dire ces mots. Il résista, tentant d'ordonner son esprit.

Il connaissait Picard.

Il connaissait les Klingons et les Romuliens. Starfleet et la Fédération.

Il connaissait le tourment causé par la mort de son fils.

Mais Salatrel ? Et les holodecks ? Et son épouse mourante, quand une flotte de vaisseaux colonisateurs avait été détruite par l'Entreprise ?

Où était la connexion ?

Il soutint le regard de Salatrel.

Où était la vérité ?

Une seule chose semblait certaine : elle ne se trouvait pas dans les yeux de cette femme.

Mais il l'avait vue dans ceux du Klingon.

Il avait mis le doigt sur quelque chose, pourtant il n'arrivait pas à tirer une conclusion.

Si seulement il pouvait parler à...

Une image lui vint à l'esprit. Celle d'un homme élancé, aux traits affirmés, aux oreilles pointues. Pas un Romulien, mais un Vulcain. À ses côtés se tenaient un autre homme, plus âgé, les mains croisées derrière le dos. Un sourire chaleureux flottant sur ses lèvres. Un humain originaire de...

— Que se passe-t-il ? Dis-le-moi, ordonna Salatrel.

Kirk fronça les sourcils. S'il était un patriote romulien, un humain dévoué au maintien de la paix romulienne, l'époux d'une Romulienne, le père de ses deux enfants, le héros d'une révolution contre la domination maléfique de la Fédération...

Alors, pourquoi se souvenait-il d'un Vulcain et d'un humain comme de ses plus chers amis ?

Où se trouvait sa femme dans ses souvenirs ? Et Salatrel, celle qui était sa maîtresse depuis trois ans et qui le soutenait dans sa lutte ?

La jeune femme étudia sa télécommande.

— Tu dois me dire à quoi tu penses. Tu sais que j'ai toujours été là pour toi.

— Je sais, répondit Kirk.

Avant que les mots ne franchissent ses lèvres, il savait que c'était un mensonge.

Salatrel ne parut pas s'en rendre compte. Comme si, malgré tout ce qu'elle avait dit, il pouvait lui cacher certaines choses.

— Veux-tu savoir comment nous nous sommes rencontrés ? proposa-t-elle.

Kirk hocha la tête.

Salatrel fit demi-tour et se dirigea vers l'arche. Kirk la suivit. Et la regarda taper des commandes sur un clavier. Le système n'avait pas l'air bien compliqué.

— Ordinateur, dit-elle. Exécution du programme Salatrel quatre.

Elle se tourna vers Kirk.

— Nous arriverons à Trilex dans six heures, annonça-t-elle. Essaie de te

souvenir de moi.

Kirk tendit la main vers elle, mais elle appuya sur un bouton de sa télécommande et disparut.

Il entendit des oiseaux chanter. Sentit une brise tiède jouer dans ses cheveux. Huma l'odeur de la forêt.

Il se trouvait dans l'Iowa. Sur des collines en pente douce, de vieux arbres s'élançant vers le ciel ; les rayons du soleil filtrant entre leurs feuilles et composant sur le sol une mosaïque d'ombre et de lumière.

Kirk connaissait cet endroit, qui se glissait parfaitement dans les interstices de sa mémoire.

Cet endroit qui dégagait un tel sentiment de sécurité...

Il entendit une cavalcade et fit volte-face.

Oui, il se souvenait parfaitement de cette scène.

Elle chevauchait sur une jument dont le pelage luisait de sueur et dont la crinière volait au vent.

Il leva les yeux vers elle, vers son sourire. Le sourire d'Antonia quand...

Non. Pas Antonia.

Salatrel s'approcha.

Une vague de plaisir parcourut son corps. Même s'il savait que quelque chose clochait.

La jeune femme arrêta sa monture et se laissa glisser à terre. Elle lui tendit la main.

— Bonjour, dit-elle. J'accompagne la délégation romulienne. Je me nomme Salatrel.

— Je ne me souviens pas de ça, protesta Kirk.

Elle l'enlaça, pressa son corps contre le sien, le serra dans ses bras sous le soleil de l'Iowa.

— Peu importe, lâcha-t-elle. Moi, je m'en souviens.

Et elle l'embrassa.

Kirk hésita. Une partie de la scène sonnait terriblement faux. Pourtant, elle contenait des éléments de vérité.

Il ne lui restait plus qu'à faire le tri.

Pour l'heure, le désir qu'il éprouvait pour Salatrel rendait toute pensée rationnelle impossible.

Il lui rendit son baiser.

Et s'abandonna. Sinon à elle, du moins au chaud soleil de l'Iowa.

Dans la pénombre, Picard et Crusher se dirigeaient en silence vers le mur des baraquements, à une centaine de mètres du cube des Borg.

Weinlein leur avait donné rendez-vous là parce que c'était la plus grande structure encore debout dans la base : un rectangle profilé, au sommet déchiqueté, d'à peine deux mètres de haut sur dix mètres de long.

À son extrémité la plus proche du cube, les lits et les vestiaires formaient un

magma inextricable. L'appareil utilisé par les Borg pour extraire les circuits optiques du système informatique les avait fait fondre. Le corps d'une jeune enseignante en uniforme était à moitié enfoui sous les décombres d'un autre mur.

D'après le type de dégâts répertoriés par les commandos, les Borg avaient dû frapper la base de nuit et passer au moins quatre jours à tenter de convaincre le personnel de rejoindre le collectif de son plein gré, avant d'assimiler de force les récalcitrants.

Picard s'efforça de ne pas penser à ce qu'avaient dû être ces quatre jours pour le personnel de la base stellaire 804.

Beverly et lui s'attendaient à être affectés dans la région lorsque Starfleet avait commencé à enquêter sur les attaques d'avant-postes. Que se serait-il passé s'ils étaient arrivés une semaine plus tôt ? Ou si les Borg étaient arrivés une semaine plus tard ? Tout serait déjà terminé, et Locutus aurait retrouvé...

— À terre ! ordonna Weinlein.

Picard et Crusher se laissèrent tomber derrière le mur. Les commandos étaient déjà en position ; Krul et Beyer aussi frais et dispos que s'ils revenaient de la Planète des Plaisirs de Wrigley, Weinlein impassible comme de coutume.

Picard était irrité par sa propre nervosité. Après trois jours à manger des rations militaires et à dormir dans son armure, il ne se sentait pas vraiment au mieux de sa forme.

Weinlein appuya sur un bouton du tricolore fixé à son avant-bras.

— Toujours rien, dit-elle en grimaçant. Des poissons à prendre au filet.

— Je vous ai déjà exposé mes objections, répondit calmement Picard.

— Et je les ai dûment enregistrées, approuva Weinlein. Mais même s'ils attendent qu'une sorte de vaisseau vienne les chercher, la probabilité que cet événement se produise au cours des vingt minutes à venir me semble très mince.

— Pourquoi vingt minutes ? demanda Picard, interloqué.

Il lui semblait que le temps avait perdu toute signification.

Weinlein mit son casque de combat.

— Parce que c'est tout ce dont nous aurons besoin pour les faire prisonniers.

Derrière elle, Krul et Beyer glissèrent de nouveaux chargeurs dans leurs armes.

— Combien de Borg y a-t-il là-dedans ? demanda Beverly.

Comme si ça avait la moindre importance.

— Quarante-deux humanoïdes, répondit Weinlein en vérifiant la fermeture de son casque. Trois unités à membres multiples. Un sabordeur.

— Et deux chiens, ajouta Krul avec un sourire presque carnassier.

— Dix humanoïdes nous suffiront, poursuivit Weinlein en ignorant cette remarque. Les gars de Shelby disent que c'est deux fois le minimum nécessaire au maintien de l'esprit de groupe quand des Borg se trouvent coupés de leur branche du collectif.

— Je connais la théorie, dit Picard en mettant son propre casque. Mais selon eux, que feront le reste des Borg pendant que nous emmènerons leurs petits camarades ?

— Shelby dit qu'une fois qu'ils vous verront, ils essaieront de contacter Locutus. C'est pourquoi vous prendrez la tête de notre groupe. Vous activerez verbalement leurs sous-programmes de diagnostic, pendant que nous ferons notre récolte.

Beverly voulut poser une main sur l'épaule de Picard, mais celui-ci se déroba. Il craignait que la tactique de Weinlein s'avère un peu simpliste.

— Vous avez vu ce qui s'est passé lorsque j'ai testé cette manœuvre sur la pauvre femme qui m'a barré la route juste après notre arrivée. Je l'ai retardée de quelques minutes, tout au plus.

Sans tenir compte de ses protestations, Weinlein vérifia l'écran de son tricordeur.

— Le Monitor passera au-dessus de nous dans sept minutes et trente secondes, dit-elle, impassible.

Elle brandit un brassard de téléportation d'urgence.

— Pendant que vous sèmerez la confusion parmi les Borg, Krul, Beyer et moi passerons ceci à nos cibles. Puis le Monitor nous téléportera tous à bord. Les Borg demeureront en stase jusqu'à ce que nous atteignons la base stellaire 324 et que la Shelby nous en débarrasse.

Picard verrouilla son casque. Il avait hâte de passer à l'action, même si cela signifiait qu'il devrait bientôt prendre le contrôle des opérations.

— Visiblement, vous ne pensez pas que les Borg activeront leurs boucliers, fit-il remarquer.

Weinlein porta une main gantée à son front.

— Pas si Locutus le leur interdit.

Elle abaissa sa visière, et son visage disparut. À présent, ses hommes et elle ressemblaient presque autant à des machines que les Borg.

— Début de l'opération dans une minute, annonça-t-elle dans le micro de son casque. Krul et Beyer, vous partirez les premiers et vous vous mettrez en position près du sas d'accès principal. Puis Picard et moi nous glisserons à l'intérieur.

— Que suis-je censée faire ? s'enquit Beverly.

— Lorsque nous aurons pénétré dans le cube, vous vous posterez à l'extérieur du sas principal. Si tout va bien, vous y resterez jusqu'à ce que le Monitor vous téléporte.

— Et si tout ne va pas bien ?

— Quoi qu'il arrive, Picard doit en réchapper vivant.

Beverly hocha la tête et rabattit sa visière.

Picard regarda les quatre silhouettes engoncées dans leur armure. Un seul vaisseau stellaire contre un bâtiment borg ? Trois commandos contre quarante Borg ? Mais à quoi pensait donc Starfleet ? Et Shelby ?

À moins que toute raison n'ait cédé la place au désespoir.

Picard referma sa propre visière. Il faisait trop sombre pour se diriger sans l'aide de son système de vision nocturne.

— Laissez-moi vous donner un dernier avertissement. Une fois que nous serons à l'intérieur, ne faites aucun geste brusque jusqu'à ce que les Borg nous aient

identifiés comme une menace.

Le casque de Weinlein s'inclina, comme si cette réflexion amusait beaucoup son occupante.

— Capitaine, si nous sommes assez rapides, ils n'auront même pas le temps de nous identifier. Quinze secondes.

Elle leva un doigt au-dessus du tricoté fixé sur son avant-bras.

— Émission du signal au Monitor dans trois secondes... deux... une... zéro !

Elle pressa le bouton, envoyant des micro-impulsions au vaisseau stellaire pour lui demander de se préparer à une téléportation d'urgence.

— Prêt, capitaine ? Nous y allons dans huit secondes... sept...

Un double éclair de lumière bleue déchira l'obscurité sur la droite de Picard.

— Toute résistance est inutile.

Picard tira Beverly derrière lui et fit face aux deux Borg qui venaient de se matérialiser trois mètres plus loin.

Les créatures avaient des bras cybernétiques terminés par des nodes à décharge d'antimatière. Réglé au plus fin, le rayon de cette arme pouvait servir à « disséquer » des composants électroniques. Réglé au plus large, il était plus destructeur qu'un fuseur.

Les Borg pointèrent leurs nodes sur Krul et Beyer, dont les fusils les visaient déjà.

Weinlein hurla à Picard d'ôter son casque. Avant qu'elle ait fini sa phrase, celui-ci marchait sur l'ennemi à visage découvert.

— Non ! ordonna-t-il sèchement.

Les Borg tournèrent la tête vers lui et se figèrent.

Leurs senseurs laser rouges convergèrent sur sa figure.

— Locutus ? demanda celui de gauche.

Puis tous deux disparurent dans un nuage de brume quantique.

— Fréquence un utilisée, aboya Beyer dans son communicateur.

— Sélection de fréquence aléatoire enclenchée, répondit Krul.

Les champs de force individuels qui protégeaient les Borg s'adaptèrent constamment aux armes employées contre eux. Ainsi, aucune fréquence de fuseur ne pouvait servir deux fois contre le collectif.

Weinlein saisit le bras de Picard.

— Allons-y ! Nous avons besoin de ces prisonniers !

Mais Jean-Luc se dégagea.

— Ils savent que nous sommes ici.

Weinlein releva sa visière. La lueur des voyants qui garnissaient l'intérieur de son casque conférait une douceur inhabituelle à ses traits.

— Ils n'ont pas eu le temps de réagir. Nous pouvons encore...

— Non ! coupa Picard avec force. Vous ne comprenez pas ! Depuis le début, ils savent que nous sommes ici. Réfléchissez ! Ils n'ont pas tenté de nous capturer jusqu'à ce que nous envoyions un signal au Monitor, lui ordonnant de se découvrir.

Picard sentit un flot d'adrénaline courir dans ses veines, et il s'efforça de se

contrôler. L'issue de leur mission allait se décider dans les quelques secondes à venir.

— Vous voulez dire que nous sommes tombés dans un piège ? demanda Weinlein, incrédule.

— Dans ce cas, où se trouvent les Borg ? Pourquoi ne nous courent-ils pas après ?

Picard éclata d'un rire amer. Ça lui semblait si évident.

— Parce qu'ils se moquent bien de nous. C'est le Monitor qu'ils veulent.

Par-delà le mur, Weinlein jeta un regard au cube sinistre qui dominait la base.

— Mais ils ne possèdent aucun armement ou système de propulsion, protesta-t-elle.

— Parce qu'ils sont un appât ! s'exclama Picard. Rien de plus. Ne voyez-vous pas ? C'est pour cette raison qu'ils n'ont pas assimilé la base en un éclair. Parce qu'ils voulaient attirer notre attention.

Weinlein jura en vieux vulcain. Elle pianota sur son tricordeur, puis enfonça la touche du communicateur fixé à son cou.

— Archange, ici leader rouge ! Procédure alpha alpha un alpha ! Vous foncez dans une embuscade ! Confirmez !

Seule un peu de friture subspatiale lui répondit.

Picard jeta un coup d'œil à son propre tricordeur et vit que tous les canaux de communication étaient saturés. Et le brouillage émanait du cube.

Beverly leva les yeux.

— Nous sommes entourés par un champ de force borg, annonça-t-elle doucement. Nous ne pouvons plus nous téléporter.

Sous le choc, Weinlein écarquilla les yeux. Derrière elle, Beyer et Krul balayaient les environs, leurs fuseurs en position de tir.

Malgré l'ombre de la visièrre, Picard reconnut l'expression de Weinlein.

Celle d'un commandant qui se trouve à court d'options.

Par contraste, il se sentait de plus en plus maître de la situation.

— Lieutenant Weinlein, nous sommes prisonniers en territoire ennemi, et privés de tout contact avec notre hiérarchie. En tant que capitaine de Starfleet, j'annule les ordres donnés par Shelby.

Il tendit la main et saisit le fuseur type 5 de Weinlein.

— À partir de cet instant, je prends le commandement de notre mission.

Aussitôt, Krul et Beyer pointèrent leurs armes sur lui. Beverly voulut s'interposer, mais Picard la repoussa gentiment.

— Je ne suis pas votre ennemi, dit-il en désignant le cube d'un geste du menton. Il se trouve là-dedans.

Weinlein hésita, comme il était de son devoir. Puis elle fit un signe à ses hommes.

— J'abandonne le commandement au capitaine...

Lentement, les fusils s'abaissèrent.

Picard ne perdit pas de temps à savourer cette victoire.

— Écoutez-moi bien, dit-il en faisant appel à toute sa puissance de persuasion.

Dans ce cube se trouve un téléporteur en état de marche, ainsi qu'un générateur de champ de force et l'équipement nécessaire pour brouiller les communications subspatiales. Notre objectif est de prendre le contrôle des trois appareils.

Weinlein fronça les sourcils.

— Puisque vous ne voulez pas faire de prisonniers, pourquoi ne pas tout détruire ? Ce serait plus simple.

— Parce que quelque part, là-haut, un vaisseau borg attend le Monitor. Voilà notre cible : celle qui nous a été désignée depuis le début.

— Mais il n'existe qu'un moyen de nous en emparer, protesta Weinlein.

— Je sais, répondit Picard.

D'une certaine façon, il avait dépassé sa peur. Comme si ce moment l'attendait depuis toujours et qu'il ne pouvait plus retarder l'échéance.

Il tendit le fuseur à Beverly et s'empara du conteneur multi-usages fixé à la ceinture de la jeune femme.

L'interface.

Il déverrouilla son casque et l'ôta.

— Nous revenons au plan originel, dit-il en brisant les scellés du conteneur.

Malgré l'obscurité presque totale, il distinguait la forme convexe de la plaque neuromoléculaire.

Lorsqu'il la saisit, un câble épais, conçu pour la relier à la batterie déjà en place sous son armure, vint avec.

Il fut d'abord surpris par son manque de réaction à la vue de cet appareillage de même taille, de même forme et de même apparence que celui que les Borg avaient fixé sur son crâne.

Puis il comprit.

Au-dessus de lui, un vaisseau stellaire était en danger.

Tout autour de lui, des membres de Starfleet s'en remettaient à ses capacités.

Et dans les milliers de mondes de la Fédération, une civilisation interstellaire sans précédent vacillait au bord de l'extinction. Au cours des prochaines heures, les actes d'un seul individu pouvaient la sauver ou la mener à sa perte.

L'action ne laissait pas de place au doute. Il ne pouvait pas se le permettre.

Il était temps pour lui de faire une différence.

CHAPITRE XIII

Le grondement régulier des générateurs du Tomed résonnait dans les couloirs. Pour Salatrel, ce son réconfortant était comme un écho de son propre pouls. En cet instant même, alors que son esprit se focalisait sur la suite de son plan, elle avait conscience de la puissance du vaisseau qu'elle commandait, et elle y puisait une bonne partie de sa force.

Elle se tenait dans le couloir longeant l'holodeck que les Borg avaient récupéré sur l'un des vaisseaux de Starfleet vaincus par leurs soins. Elle n'avait pas menti en disant à Kirk qu'il s'agissait d'une des rares contributions utiles de la Fédération au bien-être de la Galaxie et à la réussite de cette mission.

Les simulateurs holographiques romuliens n'auraient pu recréer un environnement terrestre aussi détaillé et convaincant. À en juger par la réaction de Kirk au double d'elle-même qu'elle avait ajouté dans sa région natale, l'Iowa, l'illusion semblait parfaite.

Aussi impassible que ses lointains cousins les Vulcains, Salatrel regarda Kirk l'embrasser sur l'écran de contrôle. Vox était à ses côtés, sur sa gauche, là où elle pouvait voir ses implants et le senseur qui lui tenait lieu d'œil. Ainsi, elle ne risquait plus de le confondre avec ce qu'il avait été autrefois. Et qu'il ne serait plus jamais.

— Kirk ment, lâcha Vox.

Salatrel croisa les bras sur sa poitrine.

— Le mode de pensée du collectif est trop binaire. Mes senseurs médicaux montrent qu'il est tout simplement désorienté. Rien d'étonnant à ce stade de son conditionnement.

— Notre analyse de la machine régénératrice indique que ses souvenirs auraient dû lui revenir dans leur intégralité.

Sur l'écran, Kirk et le duplicata de Salatrel prirent une couverture à carreaux rouges et noirs, ainsi qu'un conteneur en fibres tressées qui pendait sur un flanc de cheval.

Une fois de plus, Salatrel se félicita de l'usage créatif qu'elle avait fait de l'holodeck. Aucun programmeur romulien n'aurait pu rêver pareille combinaison d'artefacts et de créatures.

— Visiblement, la machine avait subi des dommages. Elle s'est auto-détruite avant la fin du processus. Il est déjà bien beau que nous ayons pu récupérer Kirk dans cet état.

Vox se tourna vers elle. Elle leva les yeux, ressentit et chassa une fois de plus le regret familial. La moitié encore romulienne du visage de son ancien amant se

tordait en une expression qu'elle connaissait bien : la colère.

— Conformément à ta demande, le collectif t'a fourni la technologie nécessaire pour remettre Kirk en état de fonctionnement. Or, Kirk est défectueux. Ce projet devrait avorter.

— Tu ne saisis toujours pas l'élégance de la situation, rétorqua Salatrel.

— L'élégance n'est pas une qualité utile. L'efficacité est utile. Une réduction de l'effort aboutissant à une augmentation des ressources constitue l'idéal. Lorsque tous contribuent au bien du tout, l'existence s'en trouve améliorée.

— C'est bien ce que nous essayons de faire ici, soupira Salatrel. Réfléchis un peu. Qui est le plus grand génie du mal ayant jamais attaqué le peuple romulien ?

Elle vit l'expression revêche du guerrier s'adoucir un peu, comme si la partie de lui qui était encore romulienne venait d'échapper à la domination du collectif.

— Le Boucher d'Icarus IV, répondit-il automatiquement. James Tiberius Kirk.

— Exact, approuva Salatrel. Au moment où notre peuple s'apprêtait à rejeter le joug de la Fédération, à se dresser contre les injustices perpétrées au nom du Traité d'Algeron, James Tiberius Kirk a massacré les patriotes qui allaient guider la première vague rédemptrice.

Tous les enfants romuliens connaissaient la tragique histoire de la bataille d'Icarus IV.

Le premier vaisseau romulien était parti observer les avant-postes terriens agressivement déployés à la frontière de la Zone Neutre. Après la réussite de sa mission, mais avant son retour triomphant, Kirk et son équipage l'avaient vaincu, prétendant se trouver sans défense près de la queue de la comète d'Icare pour l'attirer dans un piège mortel.

Pour les Romuliens, il n'était pire crime que de tirer sur des femmes et des enfants ayant offert de se rendre. Or, c'était exactement ce qu'avait fait Kirk.

Mais déjà, la neutralité borg avait repris possession du visage de Vox. Le guerrier ne semblait plus ému par ce souvenir.

— James Tiberius Kirk était un soldat. En défendant son territoire, il n'a fait que son devoir. Nous ne pouvions en attendre moins de sa part.

— Il défendait une monstrueuse violation de notre souveraineté et de notre dignité. Le massacre perpétré sur ses ordres a fait reculer les conditions de vie de notre peuple pendant plusieurs générations, tandis que le sien s'accrochait au pouvoir, répondit Salatrel, haussant la voix sous le coup de l'émotion.

Vox la dévisagea comme s'il se moquait bien de ce qu'elle disait ou pensait. Ses traits étaient figés sur l'expression typique des Borg. C'était la façon du collectif de réduire chaque être, chaque chose à l'état de matière première. Comme s'il comparait perpétuellement le bénéfice potentiel à l'effort certain qu'impliquait une nouvelle assimilation.

— Tels sont les faits, dit Vox. Ton grand-père commandait la première mission de pénétration de la Zone Neutre visant à tester les boucliers d'invisibilité romuliens. James Tiberius Kirk l'a tué. Par conséquent, ton implication dans la procédure est suspecte.

— Le nom de Kirk est vilipendé dans tout l'Empire, répondit Salatrel, comme elle le faisait toujours lorsque quelqu'un abordait ce sujet. Mon implication dans la procédure n'est que le fruit d'un heureux hasard.

— Où est l'élégance dans le hasard ? demanda Vox, ramenant leur conversation au présent.

Salatrel se détourna comme pour étudier l'écran de contrôle. En fait, elle ne supportait plus le visage de Vox et tout ce qu'il représentait.

Sur l'holodeck, Kirk et son double étaient assis sur la couverture, à l'ombre d'un arbre. En dépit de son apparente assurance, Salatrel fronça les sourcils. Selon les projections psychographiques, Kirk aurait dû être en train de faire l'amour à sa partenaire.

Mais l'analyse de cette anomalie devrait attendre. Elle avait besoin de toute son énergie pour prendre le dessus sur Vox, serait-ce verbalement.

— Concernant l'assimilation de la Fédération, qui représente la plus grande menace envers la volonté du collectif ? demanda-t-elle sans quitter l'écran du regard.

— Jean-Luc Picard, répondit Vox.

— Exactement. Lorsque vous l'avez assimilé, vous avez puisé dans son esprit toutes les informations dont vous aviez besoin pour attaquer Starfleet et la Fédération. La contrepartie, c'est que tout ce dont Starfleet a besoin pour vous vaincre une seconde fois se trouve maintenant enfoui dans l'esprit de Picard.

« Ne vois-tu pas la... logique de la situation ? Toi et moi pouvons retourner nos deux plus grands ennemis l'un contre l'autre. Le peuple romulien tiendra enfin sa revanche contre Kirk, tandis que les Borg abattront le dernier obstacle à l'assimilation de la Fédération.

— Si Kirk accomplit sa mission au cours des sept jours qui lui restent..., dit Vox.

— Nous cherchons actuellement un moyen de le débarrasser des nanites qui le restructurent. Il se peut qu'il dure plus longtemps.

— Non. L'implant neuronal le tuera bien avant les nanites.

Salatrel pivota vers Vox.

— Comment ? s'exclama-t-elle.

— Pour élaborer ces simulations holographiques, pour créer une histoire qu'il puisse croire et accepter, nous avons besoin d'autres informations que celles contenues dans les fichiers disponibles, expliqua Vox, impassible.

« Afin d'appréhender la personnalité de Kirk dans le peu de temps dont nous disposons, nous avons dû installer une interface neuronale afin d'accéder à ses pensées. Jusque-là, il n'a pas été nécessaire de t'en informer.

Salatrel était paralysée par la peur et la colère. Vox avait pu faire d'autres choses sans son consentement. Pour que son plan fonctionne, Kirk devait agir comme il l'avait fait dans le passé et il ne le pourrait pas s'il était relié à un essaim de créatures totalement dépourvues d'imagination.

— Vous avez fait de Kirk un Borg ? demanda-t-elle, incrédule.

— Non. À ce stade des opérations, c'eût été porter atteinte à sa productivité. Pour ne pas que les humains avec lesquels il devra communiquer le soupçonner, il doit

se comporter comme l'un d'entre eux. Le collectif n'a pas établi de contact avec lui.

Salatrel se détendit. Elle tenait toujours le contrôle de Kirk. Mais Vox n'en avait pas fini avec ses révélations.

— Nous avons analysé divers éléments de sa structure émotionnelle, dit-il avec un léger sourire. Il n'est pas aussi facile à contrôler que tu l'imagines. C'est pourquoi j'affirme qu'il ment.

Salatrel pesa le pour et le contre. Comme elle l'avait dit à Tracius, le seul résultat possible de ses actions était la victoire. Sinon, elle ne serait plus là pour y assister. Et la victoire exigeait que Kirk reste sous son contrôle.

Elle décida de forcer Vox à abattre ses cartes.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'assimilez-vous pas ? Pourquoi ne nous assimilez-vous pas tous ? dit-elle avec un geste dramatique, désignant l'ensemble de son équipage et de son vaisseau.

Le visage de Vox ne trahissait pas ses pensées.

— Nous avons signé un traité, répondit-il calmement. Entre les Borg et les dissidents romuliens. Vous aidez le collectif à assimiler la Fédération, et nous autorisons l'Empire à poursuivre son existence, en tant que... curiosité. À long terme, l'étude d'une culture non-assimilée nous permettra d'être plus efficaces pour accueillir d'autres cultures. C'est une utilisation optimale de nos ressources.

Salatrel s'efforça de regarder l'œil romulien de Vox pour y lire la vérité.

— T'attends-tu vraiment à ce que je gobe cette histoire ?

Le guerrier ne broncha pas.

— Si tu veux que ton peuple survive, tu n'as pas le choix. Toute résistance est inutile.

Le pouls de Salatrel s'accéléra. Les dissidents n'avaient pas résisté aux Borg. Les membres de l'équipage de l'Oiseau de Guerre qui avaient été assimilés à l'époque où Vox était devenu le Porte-Parole avaient conservé suffisamment de leur ferveur et de leur dignité romulienne pour soumettre l'idée du traité au collectif. Pourquoi les Borg gaspilleraient-ils des ressources contre l'Empire, quand la Fédération se trouvait à portée de leurs mains ?

La résistance n'avait jamais été une option, ni même une stratégie.

Alors pourquoi Vox venait-il d'en parler ?

À moins... que ça n'ait été un signal.

À moins que ce qui restait de romulien chez son ancien amant n'ait voulu la mettre en garde.

Mal à l'aise, Salatrel se concentra sur l'écran. Kirk venait de repousser la main de son duplicata, qui lui caressait la cuisse. Qu'est-ce qui clochait chez lui ? Ce comportement n'était pas normal.

— Pourquoi fait-il ça ? s'interrogea la jeune femme à voix haute. Pourquoi résiste-t-il à ses tentatives de séduction ?

Vox étudia attentivement la scène.

— Parce qu'il sait qu'elle n'est qu'une illusion.

— Impossible à distinguer de la réalité, objecta Salatrel.

— Kirk est un homme qui vit l'instant présent. Il est ancré dans la réalité. Il n'appartient pas plus à cette projection holographique qu'à cette époque.

Vox se tourna vers la jeune femme. Un moment, il sembla s'adresser à elle avec son ancienne voix romulienne.

— Tu ne comprends pas ce que tu as déclenché.

Pour le bon déroulement de son plan, Salatrel ne pouvait pas accepter ce verdict. Pas de la part du collectif. Et pas non plus de la part de Vox. Trop de choses en dépendaient.

— Regarde, ordonna-t-elle. Je vais te montrer ce que je comprends. Kirk n'est qu'une marionnette entre mes mains.

Elle se dirigea vers l'arche d'accès de l'holodeck.

— Que vas-tu faire ? demanda Vox.

Contre toute logique, Salatrel espéra que cette question trahissait un reste d'intérêt pour elle.

— Prendre la place de mon double, répondit-elle. Lever l'illusion.

Si c'était en son pouvoir, elle torturerait ce qui restait en Vox de son ancien amant.

— Et je veux que tu regardes...

Le Porte-Parole la toisa d'un air indifférent. Mais Salatrel était certaine qu'une partie de lui restait sensible à la douleur. Elle avait besoin de se raccrocher à cette idée.

— Ce n'est pas un usage efficace de mon temps, rétorqua Vox.

— Et si Kirk et moi complotions ensemble ? suggéra Salatrel. S'il a été relié au collectif de la même façon que Picard, pourquoi le même échange d'informations n'aurait-il pas eu lieu ? Kirk n'a-t-il pas eu accès à tous les secrets des Borg ? Ne représente-t-il pas pour vous une aussi grande menace que Picard ?

— Kirk sera mort dans sept jours. Picard a disparu. Peut-être Starfleet l'a-t-elle fait emprisonner pour avoir perdu son vaisseau sur Véridian III.

— La Fédération n'est pas l'Empire, insista Salatrel. Ces lâches lui ont sans doute tapoté le dos en s'excusant de lui avoir confié un vaisseau défectueux. Il est quelque part là-haut, Vox. Prêt à agir contre vous. À moins que Kirk ne l'en empêche. Et tu le sais. Sinon, tu n'aurais pas affecté toutes ces ressources à la réalisation de mon projet.

Pour une fois, Vox ne répondit pas.

Salatrel posa la main sur le panneau de contrôle.

— Regarde bien, dit-elle. Nous allons voir si je peux ranimer les souvenirs de James Tiberius Kirk. Ou les tiens.

La porte s'ouvrit avec un sifflement hydraulique, et elle pénétra sur l'holodeck.

Vox observait l'écran de contrôle, impassible.

Tandis que la véritable Salatrel avançait vers Kirk, son double se volatilisa.

Pris dans l'étreinte reconfortante de l'esprit de groupe, Vox remarqua que Kirk ne manifestait pas la moindre surprise. L'humain reconstruit possédait une bien plus

grande emprise sur lui-même que Salatrel ne se l'imaginait.

La conscience de Vox flottait parmi les milliers d'yeux et de mains qui travaillaient pour le collectif dans ce secteur de la Galaxie. Le guerrier partageait ses pensées et ses sensations avec tant d'autres êtres qu'il semblait en proie à un engourdissement perpétuel. Il n'était qu'un processeur au sein d'un gigantesque réseau neuronal parallèle.

Il regarda Salatrel appuyer sur la fermeture de sa tunique. Le vêtement glissa de ses épaules et tomba sur le sol. Nue, la jeune femme s'avança vers Kirk.

Vox vit ce dernier enlacer son ancienne maîtresse. Quelque souffrance que le résidu d'individualité demeurant en lui puisse ressentir, elle était insignifiante comparée à la puissance réconfortante du collectif.

Dans sept jours, Kirk serait mort.

Peu de temps après, la Fédération tomberait.

Alors, en dépit du traité, l'Empire recevrait le don ultime : l'assimilation. Les Romuliens atteindraient enfin la béatitude.

Les Borg avaient récemment découvert que mentir constituait un excellent moyen de préserver leurs ressources. Et cette branche du collectif avait eu maintes occasions de s'entraîner.

Certain que Salatrel ne tarderait pas à le rejoindre dans la félicité de l'esprit de groupe, Vox observa ce qui se passait sur la couverture à carreaux noirs et rouges, sous l'arbre en fleurs.

Son senseur visuel ne cilla pas.

Une sorte d'humidité perla à son œil organique.

Toute émotion était inutile.

CHAPITRE XIV

Le sinistre cube borg se dressait dans les ténèbres, entouré par la lueur bleu et rouge de ses conduits d'alimentation qui éclairait les ruines de la base.

Implacable. Impénétrable.

Mais Picard n'en avait cure.

Il s'était lancé dans l'action sans le moindre doute.

D'autres dépendaient de lui.

À la tête de son équipe, il filait vers le cube.

Avec un éclair bleu, deux Borg se matérialisèrent dix mètres devant lui, leurs armes pointées sur sa poitrine. Avant qu'ils puissent tirer, un rayon quantique les frappa et les désintégra.

— Sélection de fréquence aléatoire enclenchée ! s'écria Beyer.

Beverly courait à côté de Picard. Beyer et Krul venaient derrière eux et Weinlein couvrait leur flanc, s'interposant entre ses coéquipiers et le sas secondaire du cube.

Arrivé à vingt mètres du sas principal, Picard comprit pourquoi le reste des Borg n'avait pas attaqué jusque-là ; l'esprit de groupe analysait encore la perte de ses deux premières équipes. La réponse du collectif serait dévastatrice, mais elle ne surviendrait probablement pas avant plusieurs secondes.

Sans ralentir, Picard sortit une torche de son harnais et plaça son pouce sur l'interrupteur. Il ne voulait pas dépendre de la lueur des conduits d'alimentation du cube. Il devait se tenir prêt à tout.

Plus que dix mètres jusqu'au sas principal. Celui-ci était scellé, mais les fuseurs disposaient encore de quatorze fréquences non-utilisées pour en venir à bout. Ce serait largement suffisant.

Un éclair bleu fusa sur le flanc opposé à celui que couvrait Weinlein. Picard chancela, les yeux écarquillés. Il avait eu raison : la réponse des Borg s'annonçait dévastatrice. Jamais encore il n'avait vu de créature configurée de la sorte.

C'était un bipède de trois mètres de haut, dont les jambes semblables à des pistons se terminaient par d'épais disques de métal qui s'enfonçaient profondément dans le sol. Il fit un pas en avant, et des gaz propulseurs s'échappèrent en sifflant de ses jointures. Ses deux paires de bras se tendirent et fouillèrent l'air de leurs lames. Leur cible : toute matière première dans un rayon de cent mètres.

Des tirs fusèrent de chaque côté de Picard et s'écrasèrent avec une lueur aveuglante sur la carapace du Borg géant, révélant une petite tête humanoïde nichée entre ses gigantesques épaules. C'était le seul composant biologique apparent de la

créature. Picard vit Beverly frissonner de dégoût.

Les rayons s'évanouirent. Le colosse se remit en marche. Il n'avait pas la moindre égratignure.

— Ils se sont adaptés à la configuration de base de nos fuseurs ! s'écria Beyer.

— Débarrassez-vous de vos fusils, ordonna Weinlein. Krul, à toi !

Le commando bondit en avant.

Les bras du Borg se baissèrent pour le saisir et le démembrer.

Mais Krul, plus rapide, brandit un lanceur klingon et tira.

C'était une antiquité, fabriquée à la main et gravée de scènes de bataille entre Kahless et Molor. Picard avait eu l'occasion de l'examiner deux nuits auparavant, alors qu'il partageait un repas avec Krul. L'arme fonctionnait grâce à une réaction chimique qui propulsait des balles explosives hors du canon.

Le champ de force du Borg était réglé pour repousser des rayons de fuseur. Le projectile inconnu le traversa et se ficha dans son plastron avant que le collectif puisse reconfigurer ses défenses.

Au milieu d'une pluie d'étincelles, un flot de liquide sombre jaillit de la poitrine du Borg. Un de ses bras fut pris de tremblements spasmodiques, comme s'il ne le contrôlait plus.

Picard lut de la surprise sur le visage cruellement enchâssé dans l'étonnante mécanique.

Quatre autres projectiles pénétrèrent l'armure du Borg. Le dernier déclencha un champ de force protecteur, mais le collectif n'avait pas été assez rapide pour sauver cette unité.

Le colosse tituba.

Krul poussa un cri de victoire klingon et leva les poings au ciel.

Au même moment, le node incandescent d'un des bras du Borg cracha un torrent d'antimatière.

Le rayon trancha les jambes de Krul à mi-cuisses.

Le Klingon s'effondra.

Le géant borg tomba lourdement sur le dos, son bras valide continuant à arroser les alentours d'un torrent d'antiprotons...

... Qui toucha le flanc du cube borg.

La force de l'explosion projeta Picard un bon mètre en arrière.

Aussitôt, la tourelle d'un canon à particules émergea du cube et ouvrit le feu. La poitrine du colosse explosa ; son bras retomba sur le sol.

Alors la tourelle pivota vers les commandos.

Picard chargea et lança une grenade. Il la vit décrire un arc et retomber à la base du canon.

Tandis qu'il plongeait pour se mettre à couvert, il se sentit soulevé, repoussé et atterri sur le dos, le souffle coupé.

Une autre explosion retentit au-dessus de lui.

Ses tympan bourdonnèrent. Poumons en feu, il ouvrit la bouche pour respirer.

Beverly se précipita vers lui et lui prit le bras.

Il vit de la fumée s'élever de son plastron et fut secoué par une quinte de toux rauque.

— Est-ce que... je suis touché ? demanda-t-il.

Il se sentait détaché, comme si ça n'avait pas la moindre importance.

— Non, dit Beverly en secouant la tête, c'est votre armure qui a tout pris.

Heureusement qu'ils visaient la poitrine.

Picard voulut répondre, mais la douleur lui déchira les poumons.

Beverly consulta son tricordeur et fronça les sourcils.

Une autre explosion, plus près. Autour d'eux, tout n'était que tumulte, fumée suffocante et bruits assourdissants.

— Trois côtes fêlées, annonça Beverly. Ne bougez pas.

Picard sentit le picotement d'un hypospray dans son cou.

La douleur s'estompa.

Encore une explosion.

— Pouvez-vous vous lever ? s'enquit Beverly d'une voix pressante.

Picard savait qu'il n'avait pas le choix.

Il se redressa. Sa poitrine était tout engourdie.

— Krul ? demanda-t-il.

— Le système d'assistance de son armure arrêtera l'hémorragie et lui injectera des stimulants, promit Beverly. Il tiendra le coup jusqu'à ce que nous puissions le mettre en sécurité.

Elle passa un bras sous celui de Picard et le guida jusqu'à un cratère. Weinlein s'y trouvait déjà, armant un mortier à photons avec des gestes précis. Elle leva les yeux vers les deux compagnons.

— Prêts ?

Picard tâtonna à la recherche de sa torche. Il l'avait laissée tomber. Weinlein comprit et lui lança la sienne.

— Oui, répondit-il.

— Il nous reste un canon à neutraliser, puis vous pourrez rejoindre le sas principal.

— Et vous ?

D'un signe du menton, Weinlein désigna quelque chose devant elle. Picard suivit la direction de son regard et vit Krul ramper dans la poussière, près du colosse borg inanimé. Il hurlait des menaces et des cris de bataille klingons. Visiblement, il n'avait aucune intention d'abandonner.

Une autre explosion se produisit sur le flanc du cube. Beyer bondit à l'intérieur du cratère.

— C'est le dernier canon, annonça-t-il d'une voix rauque. Je vais chercher Krul. Picard se redressa et alluma sa torche.

— Moi, je fonce vers le sas principal.

— Jean-Luc ! appela Beverly derrière lui.

Il tourna la tête vers elle. Lisant de l'inquiétude et de la confiance au fond de ses yeux, il sut ce qu'elle était sur le point de dire. Il hocha la tête.

— Promis.

Beyer s'élança vers Krul, Picard vers le sas principal. Il tenait la torche sous son visage, de façon à éclairer ses traits.

Le cube semblait gravement endommagé. Le tir d'antimatière du colosse avait découpé une large ouverture dans un de ses flancs.

Picard décida de changer de stratégie. Il aurait moins de mal à passer par là que par le sas. Il modifia donc la trajectoire de sa course.

Derrière lui, Beverly cria un avertissement.

Il fit volte-face et manqua trébucher en voyant...

... le thorax du colosse borg s'ouvrir telle une fleur de métal.

Non loin de là, inconscient du danger, Krul s'époumonait toujours. Beyer lui glissa un bras sous les aisselles et pointa un interrupteur vers la poitrine du Borg.

Mais le rayon se dissipa contre le champ de force protecteur. Huit pattes d'araignée métalliques se déroulèrent prudemment, comme si elles goûtaient l'air de leurs extrémités.

Elles prirent appui sur les bords de la cavité, et le corps en forme de disque auquel elles étaient rattachées sortit du thorax du Borg.

Un sabordeur.

Picard et son équipe l'avaient vu aller d'un bout à l'autre de la base stellaire en ruines, à une vitesse qu'aucun humain ou Klingon n'aurait pu égaler. Ils en avaient déduit qu'il s'agissait d'un objet entièrement mécanique.

Mais alors que la chose s'immobilisait un instant, Picard distingua une forme organique reposant au centre de son corps : le cerveau de la créature vivante qui avait subi cette abominable transformation.

Tandis que l'insecte cybernétique levait quatre de ses pattes et se laissait glisser sur le sol, Beyer cria à Picard de continuer à courir.

L'araignée se dirigea vers le commando et prit rapidement de la vitesse. Beyer lâcha son interrupteur, sortit un bâton à pulsions vulcain et tira.

Cette branche du collectif avait probablement déjà eu affaire à une arme de ce type. La bataille se termina avant même d'avoir commencé.

Une aura verte enveloppa le sabordeur. Celui-ci se propulsa dans les airs, joignit ses pattes de devant et plongea dans la poitrine de Beyer tel un javelot vivant.

Le commando s'effondra, les yeux agrandis par l'épouvante, l'immonde créature accrochée à lui.

L'araignée utilisa ses pattes arrière pour prendre appui contre le corps de Beyer et déchiqueta son thorax ensanglanté.

Picard vit un spasme agiter les jambes du soldat.

Puis plus rien.

Le sabordeur se tourna vers Krul, qui poussa un cri de défi.

Alors que la créature se jetait sur lui, le Klingon martela sa carapace de ses poings gantés, cherchant instinctivement à atteindre sa partie organique.

Le sabordeur replia deux de ses pattes contre son corps et fouilla à l'intérieur d'un compartiment rectangulaire.

Il restait encore une chance de sauver Krul. Picard la saisit au vol et s'élança vers le Klingon.

— Non ! cria Weinlein en bondissant sur lui et en le plaquant à terre.

Un instant plus tard, le sol se souleva devant eux.

Ils roulèrent derrière un monticule de terre et de briques. À demi pliée en deux, Beverly les rejoignit en courant.

— Il reste encore un canon, haleta Weinlein. Notre mortier n'arrive pas à traverser leurs nouveaux boucliers.

Picard la repoussa. Il savait que leur maigre abri ne les protégerait pas longtemps. De toute façon, Krul avait besoin de son aide.

Il rampa à la limite du monticule et jeta un coup d'œil vers le champ de bataille.

Un cri de guerre klingon déchira la nuit.

Beverly se traîna à côté de Picard. Le sabordeur était toujours assis dans une pose obscène sur la poitrine de Krul. Deux de ses pattes semblaient attachées au casque du Klingon.

— Que fait-il ? demanda la jeune femme.

Weinlein les rejoignit en jurant tout bas. Elle rabattit sa visière et activa ses senseurs télescopiques.

— Il lui greffe un implant, annonça-t-elle d'une voix blanche.

Picard se figea.

— Les Borg ne doivent pas découvrir notre plan.

Puis il grimaça tandis qu'un gémissement strident s'échappait du circuit de communication resté ouvert.

— Leader rouge, ici Archange...

Le Monitor venait d'arriver, et ses émetteurs les plus puissants avaient réussi à franchir le brouillage des Borg. Mais si le commandant prenait le risque de les contacter de la sorte, ça ne pouvait signifier qu'une chose...

— ... un vaisseau-cube vient de sortir de distorsion. Il se rapproche pour engager le combat.

Picard imaginait le capitaine Lewinski assis dans son fauteuil, prêt à accomplir son devoir en mettant à l'épreuve son vaisseau flambant neuf.

Mais Starfleet ne pouvait pas se le permettre.

Il tapa du poing sur l'interrupteur de son communicateur.

— Négatif, capitaine. N'engagez pas le combat ! Je répète : n'engagez pas le combat ! Ils vous ont tendu un piège !

Seul l'écho de ses paroles et un peu de friture lui répondirent. Déjà, les Borg avaient pris des contre-mesures de brouillage.

Krul poussa un nouveau hurlement de défi. Puis un autre.

Un rayon frappa le sol tout près de Picard, éparpillant l'essentiel des débris qui servaient de couverture au reste de son équipe.

Puis la voix de Lewinski résonna à nouveau dans le haut-parleur.

— Répétez, Picard.

— Vous devez vous retirer, capitaine ! Distorsion maximale. Laissez au vaisseau-

cube le temps de récupérer son équipe d'assimilation. C'est notre seule chance de nous introduire à bord.

Picard espéra que les Borg n'avaient pas encore décrypté le système aléatoire de codage des communications utilisé par Starfleet. Sinon...

— Bien reçu, capitaine, dit Lewinski d'une voix où se mêlaient déception et soulagement. Distorsion maximum.

— À bord ? croassa Weinlein à côté de Picard.

Celui-ci se tourna vers la jeune femme.

— Le collectif n'abandonnera pas son équipe d'assimilation. Il ne...

Un autre rayon de particules les ensevelit à moitié sous une pluie de terre. Les images fantômes transmises par leurs armures réussissaient encore à tromper les scanners des Borg, mais ceux-ci se rapprochaient un peu plus chaque minute.

— Il n'abandonnera pas ses ressources, poursuivit féroce Picard. Surtout s'il pense glaner des renseignements sur Starfleet grâce au système informatique de la base.

Weinlein souleva sa visière. Ses yeux plongèrent dans ceux de Picard.

— Si le sabardeur assimile Krul, les Borg ne s'approcheront même pas de la base.

Elle déverrouilla son casque et l'ôta. C'était la première fois que Picard la voyait tête nue. Elle avait des oreilles pointues, mi-humaines mi...

Elle plongea la main à l'intérieur de son armure et en sortit un médaillon qu'elle déposa dans la main de Picard.

C'était un IDIC vulcain. Une infinie diversité, combinable à l'infini.

— Pour mes parents, dit-elle. Ma mère est vulcaine. Ils devront le porter au Mont Selaya.

La voix de Krul s'éleva à nouveau. Elle faiblissait un peu plus à chaque seconde qui passait.

Weinlein referma les doigts de Picard sur l'IDIC.

— Longue vie et prospérité, capitaine Picard. Et maintenant, foncez jusqu'au cube !

Elle bondit en lançant son casque derrière elle. À l'instant où l'objet quittait sa main, elle chargea en hurlant le nom de Krul.

Picard savait exactement ce qu'elle faisait. Il savait exactement pourquoi elle le faisait. Il aurait voulu trouver une autre solution, mais le temps lui manquait.

Beverly et lui s'élancèrent vers le cube.

D'un côté, des rayons pilonnaient le sol, le tir se rapprochant du casque abandonné, source des images fantômes.

De l'autre côté, Weinlein se jeta sur le sabardeur dont les pattes avant s'agitaient au-dessus du crâne de Krul.

Picard et Beverly atteignirent l'ouverture, dans le flanc du cube. Aucun Borg ne les y attendait.

— Non, chuchota la jeune femme.

Picard tourna la tête et suivit la direction de son regard.

Le sabordeur leva trois pattes.

Weinlein esquiva, mais trop lentement.

Elle poussa un hurlement de rage aussi puissant que ceux de Krul.

Alors que la monstrueuse araignée allait la transpercer de nouveau, elle frappa de toute ses forces. La créature tomba à terre, ses câbles toujours reliés au crâne du Klingon.

Un autre rayon illumina la nuit. Le canon visait toujours le casque de Weinlein.

Alors que le grondement de l'explosion s'apaisait, Picard surprit la plainte lancinante d'un fuseur en surcharge.

Weinlein se tenait très droite au-dessus du sabordeur. Elle n'essayait pas de parer l'attaque, et pour cause : ses mains étaient crispées sur son arme.

L'araignée leva ses pattes avant. Cette fois, elle ne manqua pas son coup.

Sous le choc, Weinlein plia les genoux, mais elle ne lâcha pas son fuseur.

C'était le seul moyen.

— Ne regardez pas, dit Picard quand le gémissement atteignit son crescendo.

Il serra Beverly contre sa poitrine pour l'empêcher de voir. Mais lui-même ne cilla pas jusqu'à ce que tout soit fini.

Devant lui, une vive lumière blanche envahit les profondeurs du cube borg. Elle fut bientôt suivie par une explosion.

Picard cligna des yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il n'y avait plus qu'un cratère fumant à l'endroit où Weinlein se dressait quelques secondes plus tôt.

La jeune femme avait disparu. Krul avait disparu. Le sabordeur avait disparu.

Picard avait toujours une chance d'accomplir sa mission grâce au sacrifice des trois commandos.

— Vous allez être assimilé.

Il fit volte-face, prêt à affronter le Borg qui s'avavançait vers lui, l'arme à la main.

— Toute résistance est inutile.

Il se trouvait au pied du mur. Il ne pouvait plus reculer.

— Êtes-vous défectueux ? demanda-t-il en poussant Beverly derrière lui.

Le Borg fit un pas en avant.

— Vous n'êtes pas qualifié pour juger de mon statut opérationnel.

Picard leva la torche vers son visage.

— En êtes-vous certain ?

— Locutus ? répondit immédiatement la créature.

Elle baissa son arme.

— Êtes-vous défectueux ? répéta Picard.

Le senseur optique du Borg s'alluma quand démarra son sous-programme de diagnostic. Picard fit signe à Beverly.

La jeune femme s'approcha de la créature, plaça un hypospray contre le petit bout de chair exposé à la base de sa mâchoire, puis arracha ses câbles cérébraux. Le Borg s'effondra sur le sol.

Beverly adressa un sourire tremblant à son compagnon.

— Ça a marché...

Elle referma son hypospray, voulut le remettre à sa ceinture, puis se ravisa et le garda à la main.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

Picard chercha du regard un moyen de pénétrer plus loin dans le cube. Comment savoir lequel de ces... ?

Le sol trembla sous ses pieds. Il fut projeté en avant et s'écrasa dans une cloison faite de tuyaux et de plaques de métal mal assemblées.

Beverly tituba et se rattrapa juste à temps.

— Qu'est-ce que c'était ?

Autour d'eux, le cube craquait et grondait.

Picard sentit le pont s'incliner. Il tourna la tête vers l'ouverture béante.

Dehors, le colosse borg gisait toujours près du cratère fumant. Au-delà, Picard distinguait une ligne sombre, comme l'horizon sur un astéroïde.

Il se pencha en se retenant à la paroi déchiquetée. Beverly le rejoignit, le souffle court.

Dans un rayon de cinquante mètres autour du cube, le sol de la base s'élevait lentement. À la lueur des étoiles concentrées dans le ciel de Néo-Titan, Picard vit le reste de la planète s'éloigner sous eux.

Ils étaient pris dans un rayon tracteur borg.

Et ce rayon les attirait vers le vaisseau qui, jusqu'ici, avait anticipé leur moindre mouvement.

— Ils nous tiennent, annonça Picard.

CHAPITRE XV

L'unique pont du Monitor était plutôt vide, mais entouré de tant de boucliers que son équipage s'y trouvait quand même à l'étroit.

Pourtant, le capitaine John Lewinski aimait cet aspect de son vaisseau. Ainsi équipé, le Monitor était virtuellement indestructible.

— D'autres signaux venus de la surface ? demanda-t-il à son officier des communications.

Ardev se détourna de sa console, faisant pivoter ses antennes auditives bleues pour qu'elles restent face à cette dernière.

— Les Borg ont brouillé toutes les fréquences, chuchota-t-il de sa voix rauque d'Andorien.

Lewinski fit pivoter son siège vers l'officier scientifique.

— Capitaine, ils annulent les signaux des senseurs. Les derniers que j'ai pu capter indiquaient que Weinlein, Picard et Crusher se portaient bien. L'armure de combat de Krul venait d'activer son système d'assistance vitale. Celle de Beyer n'émettait plus aucun signal.

Lewinski se mordit les lèvres. Deux pertes avant même l'arrivée du vaisseau borg. Le moins qu'on puisse dire, c'était que la situation ne se présentait pas très bien.

— Monsieur Land, que fait le vaisseau-cube ?

Le navigateur ne détacha pas son regard de l'écran principal. Les senseurs du Monitor fonctionnaient à leur plus faible puissance, afin d'éviter que les Borg ne les détectent. Autrement dit, les images obtenues n'étaient pas de très bonne qualité.

Lewinski avait suivi la suggestion de Picard de fuir à la distorsion maximale. Mais il avait amené son vaisseau derrière la géante gazeuse du système de Néo-Titan, avant d'activer ses boucliers d'invisibilité et de revenir se placer en orbite géostationnaire au-dessus des restes de la base stellaire 804.

Le vaisseau-cube se trouvait lui aussi en position géostationnaire, cinq cents kilomètres à peine au-dessus de la planète. Pour ce faire, il devait brûler une énergie considérable. Néanmoins, les senseurs du Monitor ne parvenaient pas à déterminer quel genre de système utilisaient les Borg.

— C'est difficile à dire, capitaine, répondit Land.

Le navigateur s'exprimait avec un fort accent anglais.

Bien que la moitié de l'équipage fût humaine, Lewinski et Land étaient les seuls natifs de la Terre. La Fédération s'était beaucoup étendue au cours du dernier siècle.

— Il bombarde toutes les fréquences d'images fantômes. Mais je relève de nombreux signaux indiquant la présence d'un rayon tracteur.

Lewinski se tourna vers une jeune Vulcaine, qui croisa son regard sans ciller.

— T'Per, quelle option présente le moins de risques ? Augmenter la puissance des senseurs depuis notre position, ou nous rapprocher en conservant la fréquence actuelle ?

T'Per leva les sourcils comme si ça l'aidait à réfléchir.

— L'option présentant le moins de risques serait de nous retirer, capitaine.

Lewinski sourit.

— N'y songez même pas.

— Dans ce cas, vous auriez dû me demander quelle option présentait le moins de risques parmi les deux suivantes, fit remarquer la jeune femme, impassible.

Ah, les Vulcains, songea Lewinski. Impossible de vivre avec ; impossible de vivre sans.

— Très bien. Le moins de risques parmi les deux suivantes, soupira-t-il.

— Nous rapprocher, mais seulement avec un facteur de distorsion inférieur à un demi.

Lewinski se tourna face à l'écran.

— Allons-y, monsieur Land. Je veux que nous nous positionnions derrière le cube.

— Si tant est que ce truc ait un « derrière », grommela l'humain.

Il ne fallut que quelques secondes au Monitor pour être en contact visuel avec le vaisseau des Borg.

— C'était bien un rayon tracteur, murmura Lewinski en caressant son bouc.

Sur l'écran principal, la résolution de l'image s'améliora. Tout l'équipage put distinguer un rayon pourpre jaillissant de la face du cube la plus proche de Néo-Titan, et se dirigeant vers cette dernière.

Un instant, Lewinski craignit que les Borg ne perçoivent leur présence malgré le bouclier d'invisibilité. Mais Land le rassura.

Land modifia l'image de l'écran principal, de sorte qu'elle ne se focalise plus sur le vaisseau-cube mais sur Néo-Titan. Il y avait un objet à la base du rayon tracteur, et il grossissait de seconde en seconde.

— Ils ramènent quelque chose de la surface, annonça Land.

— Probablement la base, dit Lewinski.

Si Picard avait vu juste, les Borg devaient être en train de récupérer leur appât.

— Signes de vie à bord de la masse tractée, intervint T'Per. Quarante-deux Borg... non, quarante Borg et deux animaux assimilés.

Lewinski se gratta le menton à travers les poils de sa barbe.

— Au fait, T'Per, ordonna-t-il nerveusement. Des membres de l'équipe rouge se trouvent-ils parmi eux ?

Les doigts de la jeune Vulcaine volèrent sur son clavier.

— Télémétrie médicale provenant des armures de... Picard et Crusher, capitaine. Pas de blessures.

Lewinski expira lentement.

Si aucun des commandos ne s'était trouvé à bord du cube, le Monitor avait reçu l'ordre d'attaquer. À présent, il ne pouvait qu'observer et attendre.

— Très étrange, lâcha T'Per.

Sur l'écran, un hémisphère de terre, d'une centaine de mètres de diamètre sur cinquante de hauteur, s'élevait lentement vers le vaisseau borg. Un cube se dressait au centre.

— Contact, annonça Land lorsque le vaisseau-mère absorba l'ensemble.

— Quelqu'un a-t-il la moindre idée de ce qu'ils utilisent comme source d'énergie ? demanda Lewinski à la cantonade.

— Aucune modification des dépenses énergétiques, l'informa T'Per.

Le capitaine secoua la tête. Il était soulagé de n'avoir pas à attaquer.

Sur l'écran, le vaisseau borg pivota.

— Gardez l'œil sur les senseurs tactiques, prévint Lewinski.

Il se pencha en avant.

— Je détecte une montée d'énergie, annonça T'Per d'une voix claire.

Lewinski ne quitta pas l'écran du regard.

— S'ils nous ont repérés, ils sont peut-être en train de charger leurs armes, suggéra-t-il, tendu.

— Logiquement, ils auraient dû nous scanner d'abord, fit remarquer T'Per.

— Ce ne sont pas des Vulcains, mais des Borg, lui rappela Lewinski.

La voix de la jeune femme se refroidit de plusieurs degrés.

— Capitaine, la base stellaire 804 abritait plusieurs Vulcains. Ils ont très probablement été assimilés, ajoutant leurs facultés intellectuelles à celles du collectif.

— Je n'ose même pas imaginer ce que pourrait donner un Borg vulcain, marmonna Lewinski en continuant à fixer l'écran.

Land lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Croyez-vous que ça ferait une différence ? grimaça-t-il.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'humour, le réprimanda Lewinski.

Land haussa les épaules en guise d'excuse.

— Boucliers en attente, annonça-t-il.

Sur l'écran, le vaisseau borg venait de tourner de cent quatre-vingts degrés par rapport à Néo-Titan.

— J'aimerais que quelqu'un m'explique ce que nous avons sous les yeux, marmonna Lewinski.

— On dirait qu'ils s'apprêtent à faire quelque chose, répondit Land. Quant à savoir quoi...

Sur l'écran, le vaisseau-cube disparut dans un éclair de lumière.

— Senseurs ! ordonna Lewinski.

— Le navire borg vient de passer en distorsion, rapporta T'Per.

Abasourdi, Lewinski s'affaissa dans son fauteuil.

— Si vite ?

Il n'avait même pas vu la formation du tunnel hyperspatial. Juste un éclair

lumineux.

— Repassez la scène en vitesse lente.

Sur l'écran, le vaisseau borg réapparut et disparut à nouveau, mais cent fois moins vite qu'auparavant. Et bien sûr, tout le personnel du Monitor put voir le tunnel. Le cube ne se volatilisa pas ; il parut seulement se dissoudre dans une brume lumineuse.

La première fois que Starfleet avait été confrontée aux tunnels de distorsion des Borg, l'équipage de l'Entreprise avait déterminé que le secret de leur utilisation résidait dans l'envoi d'un signal codé à base de tachyons. Mais après avoir employé cette technique plusieurs fois, il s'était aperçu que les tunnels ne répondaient plus, comme si, imitant leurs créateurs, ils s'étaient adaptés.

Lewinski se passa les mains sur le visage. Il n'avait pas dormi plus de quatre heures au cours des trois derniers jours.

— Poussez les senseurs à la puissance maximale et activez le bouclier d'invisibilité, ordonna-t-il. Lieutenant Ardev, contactez le commander Shelby sur la base stellaire 324. Dites-lui que Picard et Crusher se trouvent à bord d'un vaisseau borg, mais que celui-ci est passé en distorsion et que nous ne pouvons le suivre.

Land pivota sur son siège.

— Ne pouvons-nous au moins essayer, monsieur ? Les enregistrements des senseurs nous indiquent la direction dans laquelle ils sont partis.

Lewinski poussa un soupir. Pour une fois, il était content de ne pas se trouver à la place de Picard.

— Vu la façon dont ces tunnels se déplacent à travers les dimensions, cela ne nous servirait pas à grand-chose. Je crains que le capitaine Picard et le docteur Crusher ne soient partis... là où personne n'a encore jamais été.

La fatigue s'abattit brusquement sur ses épaules. T'Per se leva et vint se placer à côté de lui, les mains croisées dans le dos.

— Dans ce cas, il semble peu probable qu'ils trouvent un moyen d'en revenir, dit-elle, impassible.

Lewinski s'étira en ruminant de sombres pensées sur les Vulcains et leur logique.

CHAPITRE XVI

— Et merde ! lâcha Data. Putain, bordel... sal'tasnon !

La Forge soupira, embuant la visière de son casque. La température, sur Trilex, atteignait à peine cinquante degrés Kelvin. Malgré les éléments chauffants incorporés dans son scaphandre environnemental, il ne pouvait s'empêcher de frissonner. Autant dire qu'il n'était pas d'humeur à perdre son temps.

— Data, peux-tu me dire qui t'a appris à jurer de la sorte ? demanda-t-il, sentant les vibrations de son haut-parleur extérieur.

— Deanna Troi, répondit l'androïde, levant les yeux du site d'excavation au bord duquel il était agenouillé.

Derrière lui, à la maigre lumière rouge de Trilex Prime, les étranges aiguilles de la cité émergeaient du champ glaciaire tels des doigts sortant d'une tombe.

— Elle m'a affirmé que je devais exprimer librement mes émotions, poursuivit Data avec un large sourire. Putain, putain, putain !

La Forge décida qu'il était temps de faire une pause. Les ruines de la civilisation trilexienne reposaient dans une gangue de glace depuis des centaines de milliers d'années, quand le soleil de la planète s'était transformé en nova. Quelques minutes de plus ou de moins ne feraient pas une grande différence.

Il enjamba le ruban de fibres rouges qui délimitait le site d'excavation et rejoignit Data.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il en appréhendant la réponse de l'androïde.

Data, qui n'avait pas besoin de scaphandre pour supporter la température ambiante, était vêtu de son uniforme standard. Il se leva, épousseta les cristaux de glace de ses genoux et tendit à son compagnon un tricordeur environnemental scellé.

— Ce patak de flax est une vraie saloperie, déclara-t-il le plus sérieusement du monde.

Puis il inclina la tête, comme pour mieux étudier l'expression de la Forge à l'intérieur de son casque.

— Au cas où vous ne seriez pas familier avec le vocabulaire klingon, ça signifie que ce tricordeur a été mal conçu pour remplir ses fonctions. Bref, il est défectueux. La Forge s'empara de l'appareil incriminé.

— Je vois. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

Data fronça les sourcils.

— Mais c'est ce que j'ai fait !

Un sourire fleurit sur ses lèvres. Il était plutôt prompt à changer d'humeur ces

derniers temps, remarqua La Forge.

— Ah, dit l'androïde, je vois d'où vient la confusion. Ma remarque originelle contenait des éléments émotionnels relatifs au déplaisir causé par le mauvais fonctionnement de ce tricordeur. Peut-être n'êtes-vous pas encore habitué à me percevoir comme une créature dotée d'émotions.

La Forge prit une profonde inspiration, puis souleva le couvercle transparent qui protégeait le tricordeur des conditions thermiques extrêmes.

— Data, depuis l'installation de ta puce émotionnelle, tu as... beaucoup changé.

— Vous aurais-je déçu ? s'enquit l'androïde.

La Forge leva les yeux au ciel.

— Tu es mon ami, Data. Tu ne peux pas me décevoir. Mais j'aimerais pouvoir terminer une conversation avec toi sans que ta bouche ait déversé des torrents d'ordures.

Data regarda sur le côté, un indice prouvant qu'il accédait à ses banques de données les plus profondément enfouies. Il fronça les sourcils et parut frissonner.

— Une image des plus déplaisantes, Geordi. Mais je ne vois pas ce que vous avez voulu dire.

La Forge fit glisser son pouce ganté le long du tricordeur.

— Je te demande seulement d'arrêter de jurer.

— Cela ne reviendrait-il pas à réprimer mes émotions ? demanda Data, l'air troublé. À en croire Deanna Troi, dont l'avis m'est très précieux, ce type d'inhibition pourrait mettre en danger ma santé émotionnelle.

La Forge referma le tricordeur. Il saisit la main de Data et lui rendit l'appareil.

— Un peu de glace s'était formée à l'intérieur. En t'arrêtant de jacasser une seconde et en te penchant sur le problème, tu t'en serais aperçu immédiatement.

Data examina le tricordeur et plissa les yeux. Il appuya sur quelques boutons et sourit de toutes ses dents.

— Geordi, vous êtes un krelldanni de génie !

— Data !

— Pensez-vous que je n'exprime pas mes émotions de façon appropriée ?

— Pas toujours.

La bouche de l'androïde forma une horrible grimace.

— Je me sens si... nul.

La Forge comprit soudain ce qui allait se passer. Et il n'avait vraiment pas besoin de ce problème supplémentaire.

— Non, Data, non ! Ne dis pas ça !

— Mais si, sanglota l'androïde. Je vous ai fait de la peine.

— Non, Data, pas du tout ! Je me sens très bien ! Je suis très heureux ! s'écria

La Forge en le saisissant par les épaules. Surtout, surtout... ne pleure pas.

Mais il était trop tard.

Les systèmes émotionnels implantés dans le corps de l'androïde étaient à la fois subtils et robustes. Data n'appréhendait pas encore très bien la complexité de leurs interactions. Les larmes n'étaient qu'une de leurs fascinantes et multiples fonctions.

Fascinantes... mais pas par cinquante degrés Kelvin.

Des micropompes excréant une solution saline par ses canaux lacrymaux, de minuscules nuages de vapeur d'eau s'échappèrent des yeux de Data. Malheureusement, dans l'atmosphère rare et glaciale de Trilex, ils se sublimèrent aussitôt.

La Forge grogna en voyant l'androïde aveuglé tendre les mains devant lui. Deux morceaux de glace luisaient sur sa figure : un sous chaque sourcil.

— Geordi, geignit-il, mes paupières sont toutes collées.

— Oh, non, grogna La Forge. Pas encore.

Data trébucha sur une caisse à outils, et tomba comme si ses muscles artificiels venaient de lâcher.

— Je suis nul, soupira-t-il.

La Forge secoua la tête et baissa les yeux vers les indicateurs internes de son casque. Il lui restait encore quatre heures d'oxygène. Le Bozeman passerait à leur aplomb dans moins de deux. Il n'avait aucune excuse pour ne pas porter secours à son ami.

— Tout va bien, Data, dit-il en s'agenouillant à côté de l'androïde.

C'était une manœuvre plutôt difficile avec son scaphandre, mais il réussit à passer un bras autour des épaules de Data.

Ce dernier s'affaissa. Encore une mini-dépression. Ces derniers temps, il en faisait une tous les deux jours, d'après les calculs de La Forge. Leur seul bon côté était qu'elles duraient rarement plus de quelques minutes. Data éprouvait des émotions, mais le processeur de son horloge interne fonctionnait toujours mille fois plus vite qu'un cerveau humain.

— Non, ça ne va pas du tout, Geordi. Je dois me rendre à l'évidence : mes capacités émotionnelles ne sont pas à la hauteur du reste.

L'androïde tourna vers La Forge ses yeux toujours pris sous la glace.

— Je suis un handicapé émotionnel.

Il laissa tomber sa tête entre ses mains et recommença à sangloter.

La Forge en avait assez entendu.

— Data, si tu ne te reprends pas tout de suite, je te... je te désactive jusqu'à ce que nous soyons de retour sur le Bozeman.

L'androïde se redressa aussitôt.

— Vous feriez ça ? Vraiment ?

La Forge ne fit pas le moindre effort pour cacher ses sentiments.

— Data, j'ai renoncé à mes vacances pour t'accompagner ici. Nous avons utilisé toutes les faveurs que nous devaient divers officiers de Starfleet pour qu'on nous donne la permission de creuser.

« Et après tous ces efforts, tous ses sacrifices, tu nous empêches de travailler en passant ton temps à gémir. Ou tu t'arrêtes immédiatement, ou je t'éteins en moins d'une minute klingonne.

Ignorant les cristaux de glace qui scintillaient sur son visage, Data adopta une expression de résignation stoïque.

— Je comprends, Geordi. Vous me haïssez.

— Ça suffit ! rugit La Forge en se levant et en tâtonnant dans le dos de l'androïde à la recherche de son interrupteur. Tu vas faire une petite sieste... de suite.

Data se releva d'un bond et recula.

— Mais je ne suis pas fatigué, protesta-t-il.

La Forge se redressa en prenant garde à ne pas glisser sur le sol gelé. Il avança prudemment vers son compagnon.

— Tu es un androïde. Tu n'es jamais fatigué. Moi, si !

Data s'immobilisa.

— Maintenant que j'éprouve des émotions, je comprends mieux celles des autres. J'entends de la colère dans votre voix. Et elle est dirigée contre moi.

— Oui, je suis en colère, rugit La Forge. Je n'aime pas t'entendre gémir. Les émotions ne t'aident pas à développer ton humanité. Tu es si préoccupé par ton nombril que tout le monde en aura bientôt assez de toi.

Data lui fit un sourire radieux.

— En d'autres termes, je me conduis comme un adolescent. Oh, Geordi, je suis si heureux.

La Forge soupira à nouveau. Il aurait payé un bon paquet de crédits pour voir comment Deanna Troi aurait géré cette situation. Il avait du mal à se contrôler, mais il le devait.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— En reportant mon développement sur une courbe temporelle, si je me trouve actuellement au stade de l'adolescence - marqué par de fréquentes sautes d'humeur et un comportement antisocial -, je peux extrapoler que j'atteindrai ma maturité émotionnelle dans quatorze jours environ.

— Tu veux me rendre un service ? demanda La Forge.

— Avec plaisir, répondit l'androïde, grand seigneur.

— Tâche de ne pas dire un mot avant quinze jours.

Data haussa les épaules.

— Merde alors. Et pourquoi ça ?

La Forge soupira une fois de plus.

— Eh, je vous ai entendu ! s'exclama l'androïde.

— Je retourne au boulot, capitula son compagnon.

Il regagna le coin où il travaillait. Jusque-là, il avait fondu huit carrés de glace sur une profondeur d'un mètre en direction du sol de l'ancienne bibliothèque. C'était plus facile que les fouilles entreprises avec le capitaine Picard lorsque celui-ci avait décidé de l'initier à son passe-temps favori. Ici, au moins, il n'y avait pas de terre à pelleter. Un fuseur de type 1, réglé sur la puissance minimum, suffisait à déblayer le terrain.

— C'est très gentil à vous de m'aider de la sorte, offrit Data.

— Je ne suis pas gentil, bougonna La Forge en vérifiant le réglage de son fuseur. Moi aussi, je m'intéresse à ce qui s'est passé ici.

Il leva les yeux au moment où Data pointait son arme sur sa figure. Depuis qu'il

avait une puce émotionnelle, l'androïde se montrait aussi pénible qu'un enfant de cinq ans. Se promener en sa compagnie, c'était risquer une catastrophe à chaque instant.

— Dis-moi que tu ne t'apprêtes pas à faire quelque chose de stupide, grogna La Forge.

— Je suis peut-être un handicapé émotionnel, mais pas encore fou. J'ai vérifié la puissance de mon fuseur, lâcha l'androïde sur un ton condescendant.

Il exerça une légère pression sur la détente de son arme. Un rayon de faible puissance vint désintégrer les morceaux de glace couvrant ses yeux. Il cligna rapidement des paupières.

— Mouais, lâcha La Forge, dubitatif.

Il repéra un nouveau carré à faire fondre et se positionna à son aplomb.

Alors qu'il scrutait les profondeurs gelées en se demandant quels secrets elles pouvaient abriter, Data vint le rejoindre.

— Attention à ne pas toucher les clés informatiques avec votre fuseur, dit-il sur un ton docte.

La Forge s'efforça de garder son calme.

— Je sais.

À en croire leurs tricoloreurs, le sol de la bibliothèque était jonché de centaines de pièces métalliques cylindriques identifiées par les archéologues comme étant les clés informatiques des ordinateurs trilexiens.

Lorsque Trilex Prime s'était changée en nova, les données de tous les réseaux de la planète avaient été effacées. Or, la civilisation qui les avait créés s'en remettait presque entièrement à eux, à tel point que selon ses lois, les machines dotées d'une intelligence artificielle possédaient les mêmes droits que les citoyens biologiques.

Ainsi, la totalité de la culture trilexienne avait été engloutie par les glaces.

Mais les clés informatiques étaient encodées selon un autre procédé, et les radiations de la nova ne les avaient pas affectées. Leurs capacités de stockage étaient limitées ; toutefois, Data espérait en récupérer suffisamment pour les assembler tel un puzzle, et obtenir ainsi une vue d'ensemble de la culture disparue.

Ce voyage avait une grande importance pour l'androïde et son compagnon. En effet, la plupart des archéologues (le capitaine Picard compris) pensaient qu'au moment où son soleil s'était changé en nova, Trilex connaissait un conflit entre ses habitants organiques et ses formes de vie artificielle. Certains érudits avaient déduit que vie biologique et vie synthétique ne pourraient jamais cohabiter paisiblement.

Depuis qu'il connaissait Data, La Forge avait toujours vu l'androïde se passionner pour la « Question Trilexienne », telle qu'on l'appelait. Depuis qu'il s'était greffé une puce émotionnelle, cet intérêt s'était changé en obsession.

La Forge pouvait le comprendre.

Être vraiment humain, au sens où l'entendait Data, signifiait éprouver des émotions, mais aussi lever la tête vers les étoiles et se poser les plus insolubles des questions. Qui suis-je ? Quelle est ma place dans l'univers ?

La Forge savait que ces questions hantaient l'androïde. Or, avant de trouver une réponse, celui-ci avait besoin de savoir qu'il n'était pas une simple curiosité mécanique

fabriquée par quelque savant fou.

Avant de découvrir quelle était sa place dans l'univers, il devait être certain que cette place existait. Et pour ça, il fallait que le destin de Trilex n'ait rien à voir avec l'impossibilité d'une coexistence pacifique entre vie organique et vie synthétique.

Découvrir ses émotions avait été le premier pas de Data sur le chemin de la connaissance de soi. À présent il devait, comme tous les humains, se trouver et se définir selon ses propres termes.

La Forge avait sauté sur cette occasion d'aider son ami. De toute façon, Starfleet leur avait ordonné de prendre leurs congés en retard pendant qu'ils attendaient leur affectation. Sur un nouvel Enterprise, espérait l'ingénieur.

— Je crois que vous y êtes presque, dit Data.

— Je sais, répondit La Forge en continuant de tirer sur la glace. Souviens-toi, ce n'est pas la première fois que je fais ça.

— Peut-être, mais il est très important que je sache si vie organique et vie synthétique peuvent coexister en paix, dit l'androïde.

— Sûrement pas si la vie synthétique continue à me casser les pieds de la sorte, grommela La Forge entre ses dents.

Il relâcha la pression sur la détente de son arme. Des volutes de vapeur s'élevaient de la glace et formaient des nuages de cristaux scintillants. Ça ressemblait presque à une simulation de téléportation.

La Forge consulta son tricordeur pour voir si les clés informatiques avaient été exposées. Il dut frotter la visière de son casque pour en ôter le givre.

— Pas mal, dit-il à Data. On dirait qu'une douzaine d'autres clés nous attendent en bas, prêtes à rejoindre notre collection. Veux-tu les récupérer pendant que je...

Il s'interrompit. Son tricordeur venait de lui signaler une brusque poussée énergétique.

— Merde alors ! Qu'est-ce que c'était ?

— Geordi, il n'est pas juste de continuer à jurer alors que vous venez de m'interdire d'en faire autant, protesta l'androïde.

— Pas maintenant, Data, dit La Forge en modifiant le réglage de son appareil. On dirait que quelqu'un vient de se téléporter tout près de nous. Mais le Bozeman n'arrivera pas avant deux heures.

— Geordi...

— Pas maintenant, Data. J'essaie de me concentrer.

— Inutile : c'était bien le rayon d'un téléporteur.

La Forge leva lentement la tête et regarda dans la direction indiquée par l'androïde, de l'autre côté du site, là où les aiguilles de la cité jaillissaient des glaces, se profilant contre le soleil mort de Trilex.

Les ruines étaient dissimulées par les vapeurs tourbillonnantes. Lorsque celles-ci se dissipèrent enfin, ce fut pour révéler la silhouette d'un humanoïde portant un scaphandre. Mais celui-ci n'était pas aux couleurs de Starfleet.

— Puis-je vous aider ? demanda La Forge.

Il replaça son tricordeur à sa ceinture et posa prudemment la main sur la

crosse de son fusil.

Trilex était un site historique protégé, administré par l'Académie des Sciences de Vulcain. Si d'autres expéditions s'y étaient posées en même temps qu'eux, ou avant, Starfleet les en aurait sûrement avertis au moment où ils avaient retiré leurs permis.

— Veuillez lâcher votre fusil, ordonna l'inconnu.

La Forge remarqua que son traducteur universel ne s'était pas allumé. L'être parlait donc le standard.

— Vous vous trouvez sur un site d'accès interdit au public, dit-il poliment.

L'étranger fit un pas vers lui. Deux gros objets étaient accrochés à sa ceinture. Le premier était une arme ; La Forge jugea positif qu'il ne l'ait pas encore dégainée.

— Je n'en ai pas pour longtemps, répondit l'inconnu. Je veux juste vous poser une question.

— Êtes-vous archéologue ? s'enquit Data.

La Forge attendit la réponse de l'homme. À sa voix et sa silhouette, il semblait humanoïde, mais son casque dissimulait ses traits, rendant toute identification impossible.

— Non, répondit-il en portant la main à sa ceinture.

La Forge s'apprêta à dégainer en même temps. Mais l'étranger se contenta de brandir un cylindre vert, légèrement aplati, d'environ cinquante centimètres de long.

— Qui êtes-vous ? demanda l'ingénieur.

— J'ai dit que j'avais une question à vous poser. Moi, pas vous, répliqua l'inconnu en pointant le cylindre vers lui.

La Forge dégaina d'un mouvement fluide, et régla son fusil sur « anesthésie ».

— Quoi que puisse être cet objet, je vous conseille de le lâcher, ordonna-t-il.

L'étranger ne broncha pas.

— Où est Jean-Luc Picard ? s'enquit-il calmement.

De toutes les questions qu'il aurait pu poser, c'était celle à laquelle La Forge s'attendait le moins.

— Vous feriez mieux de vous adresser au commandement de Starfleet, dit Data. Nous sommes soumis à une hiérarchie, et il ne serait pas approprié que nous le lui demandions nous-mêmes.

L'inconnu tourna la tête vers l'androïde.

— Je suis surpris que vos oreilles ne soient pas pointues.

Il leva son cylindre.

La Forge appuya sur la détente de son fusil.

Le rayon bleu frappa l'homme puis il s'évapora autour de lui.

La Forge en resta bouche bée. Ce type possédait un champ de force personnel. Mais où se trouvait son générateur ? Même Starfleet n'avait pas encore mis au point un tel appareil.

— À mon tour maintenant, dit l'étranger.

Une bouffée de fumée s'échappa du cylindre vert. La Forge poussa Data sur le côté et sentit plus qu'il ne vit un éclair noir le frôler.

Pendant quelques secondes, rien ne se produisit. Il regarda par-dessus son

épaule, s'attendant à découvrir l'impact du mystérieux projectile.

Au lieu de quoi, il l'aperçut qui flottait deux mètres derrière lui. Puis le projectile disparut, et La Forge sentit une main géante lui broyer la poitrine.

Il trébucha et s'empêtra dans le ruban de fibres rouges qui délimitait le site d'excavation. Il tenta de reprendre son équilibre. Mais il ne pouvait pas respirer, et encore moins bouger. Il tomba lourdement sur le sol.

— Je ne vous laisserai pas faire de mal à mon ami ! s'écria Data, fou de rage.

— Dans ce cas, répondez-moi. Où se trouve Jean-Luc Picard ?

À travers un brouillard rouge, La Forge vit l'androïde passer devant lui. Il eut un hoquet de surprise en sentant la morsure du froid, et comprit que son scaphandre devait être déchiré. Bien qu'il ne pût voir que ce qui se trouvait directement devant lui (autrement dit, un paysage glacé d'un bord à l'autre de son casque), il entendait Data et l'inconnu grâce à son capteur interne.

— Votre arme ne fonctionnera pas sur moi, prévint l'androïde. Je n'ai pas besoin de scaphandre environnemental. En outre, ma force et mes réflexes sont infiniment supérieurs à ceux de n'importe quel être organique. Vous ne pourrez pas me vaincre.

Ça devait être l'idée qu'il se faisait d'un discours menaçant, supposa La Forge.

— Je n'ai aucune intention d'engager le combat avec vous, répondit l'homme.

La Forge entendit un crépitement électrique, puis les gémissements de Data.

Il vit l'androïde s'affaisser près de lui, les membres figés dans la position qu'il avait prise pour affronter l'inconnu.

Ce dernier s'approcha des deux compagnons et regarda La Forge.

— J'estime que vous mourrez de froid d'ici moins de quinze minutes, annonça-t-il calmement.

— Le Bozeman sera ici bien avant, bluffa l'ingénieur.

Son interlocuteur ne prit pas la peine de répondre. D'un conteneur fixé à sa ceinture, il sortit une série de câbles tous terminés par un senseur miniature.

— Des sondes de données, expliqua-t-il. Je peux m'en servir pour pirater le contenu des processeurs de votre robot.

— C'est un androïde, rétorqua La Forge en claquant des dents.

— Mais si je pompe le contenu de ses processeurs, sa mémoire sera effacée, fût remarquer l'inconnu. (Il désigna le site d'excavation.) Comme celle des ordinateurs de Trilex. Il sera vide. Mort. Comme vous.

La Forge vit le voyant de surtension s'allumer à l'intérieur de son casque. Il ne tiendrait même pas dix minutes.

— Dites-moi ce que je veux savoir et je réparerai votre scaphandre, proposa l'étranger. Sinon...

— Allez vous faire foutre, lâcha La Forge, les lèvres bleuies par le froid.

L'inconnu sortit son arme et la pointa sur sa tête.

— On vous a déjà dit qu'il n'est pas beau du jurer ? Puis une lumière bleue aveuglante jaillit du node émetteur.

La Forge songea à ce qui reste après l'explosion d'une étoile.

Le froid. Les ténèbres. La mort.

CHAPITRE XVII

Et merde, pensa Data.

Lorsque l'étranger avait tiré sur lui avec son arme cylindrique, il avait senti ses muscles et ses articulations se figer. Pas à cause de la température de Trilex, mais à cause d'une interruption de ses sous-programmes moteurs.

Alors qu'il s'abattait à côté de Geordi, toujours immobile, il formula une hypothèse sur les effets de l'arme inconnue. Cette dernière lui avait probablement envoyé une décharge de radiations subspatiales, du même type que celles qui avaient effacées toutes les données des ordinateurs de Trilex, à ceci près qu'elles étaient réglées pour affecter les programmes gouvernant ses fonctions physiques.

Après avoir comparé plusieurs équations, Data conclut que l'arme avait sans doute été développée pour accéder à des réseaux informatiques protégés. Il semblait très peu probable que le seul but de son inventeur ait été d'immobiliser un androïde, même si cela avait magnifiquement bien réussi.

Lorsque Data toucha le sol, son cerveau positroniques avait eu le temps de passer en revue les quatre dernières années de publication du journal La Multiphysique Subspatiale, ainsi que l'index de l'Institut Cochrane, depuis 2355 jusqu'au mois en cours. Tandis que l'inconnu parlait à Geordi et préparait ses sondes de données, il avait collecté assez d'informations pour émettre une hypothèse quant à l'origine de la mystérieuse arme.

Puis il vit l'éclair d'un interrupteur et sut que Geordi était mort.

Pendant de longues nanosecondes, il attendit qu'une réponse émotionnelle envahisse ses circuits positroniques.

Mais rien ne se produisit.

Il se sentait... vide.

Il commença à formuler une autre théorie pour expliquer le manque de connexion entre ses émotions et ses sous-programmes moteurs. Peut-être les véritables émotions ne pouvaient-elles survenir que si l'intellect était contenu dans un corps en état de fonctionnement et sujet au stress de la survie quotidienne. Fascinant, songea Data. Bien que la mort de Geordi n'éveillât en lui aucune tristesse, il regretta de ne pouvoir discuter de sa nouvelle théorie avec son ami.

— Et toi ? demanda l'inconnu, brandissant toujours ses senseurs.

— Quoi, moi ? répliqua Data.

Il remarqua que son interlocuteur avait rengainé l'arme mystérieuse, objet de ses conjectures et de son émerveillement. Son effet était si sélectif qu'il avait épargné les muscles du visage de l'androïde, lui permettant de parler tout en

l'empêchant de remuer le petit doigt.

— Vas-tu me dire où se trouve Picard ? Où devrais-je effacer le contenu de ta mémoire ?

— Vous n'avez pas besoin de faire une chose pareille, répondit promptement Data. Je ne possède aucune information concernant la localisation actuelle du capitaine Picard. Dans le cas contraire, je pourrais les effacer de mes banques de données avant que vous n'y accédiez par la force.

L'inconnu examina la tête de l'androïde.

— Tu ne m'en voudras pas de ne pas te croire sur parole ?

— Pas dans le sens où vous l'entendez, dit Data, sentant un de ses panneaux d'accès cérébral glisser sur le côté. Mais je regrette que votre nature vous pousse à mettre un terme à mon existence sans raison valable.

L'étranger se figea, sa visière semblable à un œil cyclopéen immobile à quelques centimètres du visage de l'androïde.

— Que sais-tu de ma nature ? s'enquit-il.

Data étudia son propre reflet dans le casque de l'inconnu. Ce serait peut-être la dernière chose qu'il verrait. Pourtant, il ne ressentait aucune peur.

— Je ne « sais » rien de votre nature, pas plus que de votre identité. Mais selon l'analyse des articles scientifiques publiés ces dix dernières années sur la multiphysique subspatiale, le principe de base du fonctionnement de votre arme, j'ai conclu que vous étiez un Romulien. Et je sais combien votre peuple se montre précis et minutieux dans ses investigations.

L'étranger porta une main à son casque et pressa un bouton. Le déflecteur de sa visière disparut, ne laissant à sa place qu'une fenêtre transparente.

Data cligna des yeux à plusieurs reprises pour s'assurer que ses senseurs optiques fonctionnaient correctement, et que l'arme inconnue n'avait pas endommagé ses lentilles.

— Alors, crois-tu toujours que je suis un Romulien ? demanda l'étranger.

— Non, répondit l'androïde. Mais vous n'êtes pas non plus ce que vous semblez être.

L'inconnu fronça les sourcils.

— Et qu'est-ce que je semble être ?

Data étudia ses pupilles, guettant la contraction qui lui apprendrait que leur propriétaire mentait. Mais rien ne se produisit, et le niveau de stress de la voix ne varia pas non plus.

— Ne savez-vous pas ce que vous semblez être ? s'étonna l'androïde.

L'inconnu hésita. Data voyait bien qu'il était en proie à un conflit intérieur. Quelque chose d'émotionnel. Mais il n'avait plus accès à sa puce. Quoique cet homme puisse ressentir, ça resterait probablement un mystère pour eux deux.

— Dis-moi ! ordonna l'étranger.

— Non, répondit Data.

— Pourquoi ?

— Si je réponds à votre question, vous devez faire quelque chose pour moi en

échange.

L'inconnu ne put réprimer un sourire.

— Tu veux que je négocie avec un robot ?

— Un androïde, corrigea Data.

— D'accord, un androïde. Que veux-tu ?

— Geordi est-il toujours vivant ?

— Si tu veux parler de ton compagnon humain, la réponse est non. Je viens de le tuer. Et tu subiras le même sort si tu ne te montres pas plus coopératif.

Data sentit le niveau de stress monter en flèche. Il vit les pupilles de l'homme se dilater.

— Il existe une forte probabilité pour que vous mentiez. Je peux le voir à vos réactions physiologiques.

Le visage de l'inconnu s'assombrit.

— Où est Jean-Luc Picard ?

— Vous êtes stressé, dit calmement Data. Laissez-moi vous aider.

Le regard de l'étranger devint flou, comme s'il contemplait l'horizon.

— Laissez-moi vous aider..., chuchota-t-il.

— Un vieux vaisseau affecté au soutien logistique et scientifique arrivera ici dans une heure trente-sept minutes, offrit Data. À son bord se trouve un officier médical qui...

Il s'interrompit quand l'inconnu appliqua brusquement une sonde de données sur ses circuits crâniens découverts.

— Ce n'est ni nécessaire ni utile, lui rappela-t-il.

— Je n'ai pas le temps d'écouter tes bavardages, rétorqua l'étranger.

— Bizarre, vous parlez exactement comme Geordi, observa Data.

Puis il entendit un sifflement aigu. Le visage de l'étranger se décomposa en pixels qui tourbillonnèrent autour de lui tel un wormhole en train de se refermer sur le vide sans étoiles dont personne n'était jamais revenu.

Un unique point lumineux bleu se détachait sur l'immensité de l'espace. Des flammes hyperdimensionnelles en jaillirent soudain, scintillant pour protester contre la structure quadridimensionnelle de l'espace-temps auquel elles devaient se plier.

Puis la pression quanti-gravitationnelle, entre les deux réalités, atteignit un point critique et l'espace lui-même se déchira, s'ouvrant telle la bouche de quelque mythique monstre marin.

Au centre de cette majestueuse explosion de forces que les humains ne savaient ni mesurer, ni contrôler, ni même définir, volait un vaisseau de classe Galaxie. Malgré sa puissance, il n'était qu'un fétu de paille ballotté par le vent comparé au passage entre les étoiles qu'il venait d'emprunter.

Une fois de plus, le Temple Céleste des Prophètes avait laissé entrevoir une partie de ses mystères. Le wormhole bajoran s'était ouvert.

Le Challenger se stabilisa gracieusement dans le vent solaire, puis se dirigea vers l'étrange objet qui scintillait devant lui comme un sombre joyau : la station

minière cardassienne autrefois appelée Terek Nor, que toute la Fédération connaissait maintenant sous le nom de Deep Space 9.

— Et c'est tout ? demanda Riker.

Data contourna les projections holographiques statufiées représentant son corps, celui de Geordi et celui de l'étranger, afin de rejoindre Riker et Troi près de l'ouverture conduisant à la bibliothèque enfouie. La température mise à part, l'holodeck avait recréé les conditions exactes des événements survenus sur Trilex.

— Oui, dit l'androïde. Du moins, c'est tout ce que contient ma mémoire. L'inconnu m'a ensuite connecté à ses senseurs de données. Il a dû annuler mes fonctions cérébrales supérieures lors de sa tentative de me soutirer des informations.

Riker se gratta la barbe.

— Sa tentative ? répéta-t-il sans comprendre.

— Oui. Mon esprit n'a pas été effacé, et mes programmes émotionnels fonctionnent à nouveau, contrairement à ce qu'il m'avait annoncé. J'en déduis donc que ses efforts se sont soldés par un échec.

Troi secoua la tête, peu convaincue.

— Non, Data. Lorsque le Bozeman vous a découvert, le scaphandre environnemental de Geordi était réparé. Vous n'avez pas pu vous en charger ; Geordi non plus. Il faut donc que ce soit l'inconnu. Et s'il a sauvé Geordi, il semble normal qu'il ait également fait son possible pour ne pas vous blesser.

La voix de Spock s'éleva.

— Une évaluation des plus logiques, conseiller.

Troi sourit.

— Merci, ambassadeur.

Riker soupira.

— Fin du programme.

Data regarda la reconstitution du site archéologique se dissiper autour de lui. Bien que produite par l'holodeck exiguë de la Promenade de DS9, elle était remarquablement détaillée.

L'ambassadeur Spock se tenait dans un coin, les mains croisées.

— Toutefois, je pense qu'il est temps d'accepter les faits tels qu'ils se présentent, et d'arrêter de désigner l'agresseur sous le nom d'« inconnu », poursuivit-il.

Riker lui jeta un regard exaspéré.

— Ambassadeur, avec tout le respect que je vous dois, cet homme ne peut pas être Kirk.

— Ordinateur, visualisez l'intrus du site trilexien, ordonna Spock comme s'il n'avait pas entendu.

Une projection tridimensionnelle de l'étranger, vêtu de son scaphandre environnemental, apparut au centre de l'holodeck.

— À présent, accédez aux enregistrements des banques de données mémorielles du lieutenant-commander Data, et ôtez le casque du visiteur pour nous

montrer son visage.

Le casque disparut, révélant ce qui était, selon Data, une parfaite reproduction du visage de l'inconnu tel qu'il l'avait eu sous les yeux. Ses traits étaient bien définis dans la zone exposée par la visière, puis leur résolution diminuait sur les côtés. Une simple structure polygonale remplaçait l'arrière de son crâne.

— Ordinateur, poursuivit Spock, accédez aux archives que j'ai chargées depuis mes quartiers. Visualisez la séquence codée 294-07.

Un écran holographique se forma derrière la reconstitution du visiteur. Une image apparut, celle d'un enregistrement réel.

— Qu'est-ce que ça fait d'être de retour sur la passerelle de l'Entreprise ? demanda une voix.

La personne ainsi interrogée cligna des yeux dans la lumière des projecteurs braqués sur elle.

— Arrêt sur image, ordonna Spock.

Il vint se placer entre la reconstitution et l'écran, puis désigna ce dernier.

— Ceci est un enregistrement du capitaine Kirk, effectué quelques heures avant qu'il... ne disparaisse lors du premier vol de l'Entreprise B.

« Ordinateur, isolez le visage du sujet, effectuez les ajustements nécessaires et superposez-le à la reconstitution.

Data observa avec intérêt le portrait en deux dimensions qui prit de l'épaisseur, flotta devant Spock et, tel un nuage fantôme, vint se placer au-dessus du visage de l'inconnu.

Les deux images fusionnèrent. Les côtés et l'arrière du crâne de la reconstitution s'affinèrent, mais les traits demeurèrent rigoureusement les mêmes.

Les deux visages étaient identiques dans le moindre détail.

— Ordinateur, quantifiez le degré de corrélation, ordonna Spock.

— Quatre-vingt dix-neuf virgule neuf neuf neuf neuf...

— Ça suffira, coupa Riker. (Il fit un geste implorant à l'attention de Spock.)

Monsieur l'ambassadeur, je n'ai jamais nié que l'étranger ressemblait au capitaine Kirk, ni qu'il était coupable de l'attaque sur Worf.

« Mais James Kirk est mort ! Il a donné sa vie pour sauver le capitaine Picard, l'équipage de l'Entreprise et des millions d'êtres sur Véridian IV.

« Les exploits que vous avez accomplis en sa compagnie sont devenus légendaires. Vous avez repoussé les limites du possible. Il n'en demeure pas moins que Picard a enterré Kirk de ses propres mains.

— Et que les restes du capitaine ont été dérobés ultérieurement par un commando d'origine inconnue, répliqua Spock, impassible.

— Vous l'avez dit vous-même, ambassadeur : ses restes, pas son corps placé en stase, ou dans un caisson cryogénique. Une simple coquille sans vie.

Data vit que Riker éprouvait du mal à se montrer si direct avec le Vulcain.

— Je suis navré, poursuivit-il. Mais vous êtes bien placé pour savoir qu'on ne peut pas ressusciter les morts.

Spock haussa un sourcil.

— J'en conclus que vous n'êtes pas familier de tous mes « exploits ».

Riker ne parut pas comprendre ; le Vulcain ne se donna pas la peine d'éclairer sa lanterne.

Des pas retentirent dans le couloir. Data, Troi, Spock et Riker se tournèrent ensemble pour faire face au nouvel arrivant, qui sonna deux coups brefs.

— Entrez, dit Riker.

La porte glissa sur le côté, révélant la silhouette du médecin en chef de DS9 : le docteur Julian Bashir. Le propriétaire de l'holodeck, un Ferengi nommé Quark se tenait derrière lui et se démontait le cou pour tenter de voir ce qui se passait à l'intérieur.

Un médibloc à la main, Bashir se dirigea vers Spock.

— Ambassadeur, voici les résultats des tests que vous avez demandés. J'ai pensé que vous voudriez les consulter en privé.

Le Vulcain déclina l'offre.

— Merci, docteur, mais je sais déjà ce que vous allez me dire. Ces résultats seront sans doute plus utiles au commandeur Riker.

Sans poser de questions, Bashir tendit le médibloc à Will.

Pendant ce temps, Quark étudiait la reconstitution qui se dressait toujours au centre de l'holodeck.

— Quelle est l'histoire de l'homme-image ? demanda-t-il, curieux.

— Rien qui t'intéresse, rétorqua assez sèchement Riker.

Les yeux du Ferengi brillèrent de convoitise.

— Oh, je vois. Y a-t-il une récompense ?

Riker ne leva pas les yeux du médibloc.

— Quark, pas maintenant.

— Je ne comprends pas, se plaignit le Ferengi. Starfleet réquisitionne mon meilleur holodeck...

Troi croisa les bras sur sa poitrine.

— Tous les panneaux OHD étaient sales, Quark. Nous avons dû les nettoyer nous-mêmes avant de procéder à la simulation.

Le Ferengi parut mortellement offensé.

— Vous n'avez pas pensé à faire appel à mes services de nettoyage ! Pour un supplément modeste, j'aurais pu...

— La ferme, Quark, ordonna Riker en étudiant le médibloc.

Indigné, le Ferengi se dirigea vers lui.

— J'espère que vous ne comptez pas vous servir de ce truc pour copier mes programmes holographiques, protesta-t-il en se dressant de toute sa petite taille.

Riker jeta un coup d'œil en coin vers Data.

— Vous voulez bien vous occuper de lui ?

L'androïde se dirigea vers Quark et posa une main sur son épaule.

— Nous avons payé une heure d'utilisation, fit-il remarquer. Ce temps n'est pas encore arrivé à expiration.

Il voulut pousser le Ferengi vers la porte, mais celui-ci avait manifestement

autre chose en tête.

— Justement, s'écria-t-il. C'est le commander Riker et la Bétazoïde qui ont loué le holodeck.

Il plissa ses yeux cernés de rouge et fit une grimace que même Data identifia comme lascive.

— Alors je leur ai fait le tarif spécial lune de miel, si vous voyez ce que je veux dire.

L'androïde saisit Quark par le col et entreprit de le traîner de force vers la porte.

— Mais, continua très vite le Ferengi, comme je vois que vous avez transformé mon meilleur programme - les Brumes du Poconos - en une orgie pour quatre... non, cinq personnes...

Data poussa Quark par l'ouverture. Celui-ci fit volte-face sur le seuil et rajusta sa veste avec un soin exagéré.

— Je vais devoir vous faire payer un supplément ! acheva-t-il avec une grimace.

Data posa le doigt sur le panneau de contrôle cardassien de la porte.

— Votre mémoire vous joue des tours, fit-il remarquer. Nous avons amené notre propre programme.

— Je sais, marmonna le Ferengi. Je n'ai jamais vu de protections aussi efficaces.

Data appuya sur le bouton. La porte se referma lentement.

— Non que j'aie essayé de le copier, mais...

Le battant se verrouilla et Data fut le seul à entendre la fin de la tirade de Quark. Il en fut très impressionné. Que de belles injures à ajouter à son vocabulaire ! À condition que Geordi l'autorise à les utiliser, bien sûr.

Il retourna vers les autres au moment où Riker rendait le médibloc à Bashir.

— J'avoue que tout ceci me dépasse, dit piteusement Will.

— Ne vous préoccupez que des conclusions, répliqua Bashir.

— Qui sont ? demanda le commander, plein d'espoir.

— Ce que vous avez pu voir vous-même. L'ADN est l'ADN. Les résultats ne laissent place à aucune interprétation.

— Mais l'ADN peut être cloné, protesta Riker.

— Oh, sans aucun doute. Cloné, reconstitué, dupliqué par téléportation. Mais chacune de ces méthodes appose une signature sur les hélices. Le clonage les affaiblit légèrement. La reconstitution laisse des traces d'acides aminés. Et la duplication entraîne toujours un léger déséquilibre de la masse quantique. C'est un peu plus difficile à détecter, mais les échantillons prélevés sous les ongles de M. Worf étaient assez conséquents pour obtenir des résultats indiscutables.

Riker fronça les sourcils.

— Commander, poursuivit Bashir d'un air contrit, je les ai comparés au profil tissulaire fourni par les Archives Médicales de Starfleet. La personne qui a attaqué Worf sur Qo'noS était bien James Tiberius Kirk.

CHAPITRE XVIII

Un long silence régna dans l'holodeck, rompu seulement par les bruits étouffés du médibloc de Bashir. Data regarda le docteur sortir un échantillon pour le montrer à Riker.

— Tout est là-dedans, commander. La structure d'ADN de Kirk, James. T., né sur Terre en 2233. Pas celle d'un clone, d'un humain reconstitué ou d'un duplicata.

— Par conséquent, ajouta Spock, la logique veut que l'agresseur de Trilex soit également le capitaine.

Il jeta un regard en coin à Riker, comme pour le mettre au défi de contester ses paroles. Mais le commander se sentait de taille.

— Non, ambassadeur. La logique veut que le docteur Bashir ait commis une erreur en effectuant ses analyses. La logique veut que ceux qui ont volé les restes de Kirk maîtrisaient une technologie inconnue de la Fédération. La logique veut que nous épuisions toutes les autres possibilités avant d'accepter l'idée absurde que James T. Kirk ait pu revenir à la vie, et que pour une raison inconnue, il recherche le capitaine Picard.

Spock ne parut pas ébranlé par l'éclat de Riker. Troi s'approcha de lui.

— Ambassadeur, est-il possible que votre logique soit influencée par... d'autres considérations ? demanda-t-elle sans quitter du regard l'image holographique.

— Vous voulez dire : par mes émotions ?

Troi hésita. Visiblement, elle ne savait pas comment aborder le sujet avec un Vulcain.

— Ne soyez pas embarrassée, conseiller. Je sais que vous possédez la capacité de percevoir les émotions. Nul doute que vous captez les miennes en cet instant, c'est pourquoi vous me posez cette question, n'est-ce pas ?

— Eh bien... oui.

Spock réfléchit quelques secondes.

— Je vois une certaine ironie à la situation, lâcha-t-il enfin. Il semble qu'à cause du lien émotionnel qui m'a uni au capitaine pendant la majeure partie de nos existences, je sois le seul capable d'accepter ce postulat apparemment illogique : James Kirk est toujours vivant.

— Donc, vous admettez que c'est illogique ? contre-attaqua Riker.

— Apparemment illogique, répondit Spock. Mais réfléchissez, commander. Si un groupe maîtrisant une technologie supérieure à la nôtre avait créé un duplicata de Kirk, pourquoi l'aurait-il privé de toutes les connaissances relatives à son identité ?

— Peut-être la procédure est-elle encore imparfaite, suggéra Riker.

Spock lui jeta un regard plein de pitié.

— La vie du capitaine est tombée dans le domaine public. Le moins doué des programmeurs psychologiques, pour peu qu'il sache lire, serait capable de créer un simulacre de personnalité convaincant. Grâce à une combinaison de drogues, de stimuli plaisir/douleur, et de simulations holographiques de faux souvenirs, on peut faire croire à n'importe qui qu'il est quelqu'un d'autre... pendant un certain laps de temps. Seules les plus fortes personnalités seraient capables de résister aux techniques contemporaines.

Il joignit les mains, comme pour annoncer une conclusion irréfutable.

— Par conséquent, je dirais que le corps du capitaine Kirk a été réanimé grâce à une technologie inconnue de la Fédération. Je suppose que ce qui chez un Vulcain serait considéré comme son katra a été récupéré par déplacement temporel. Ne suis-je pas le vivant exemple qu'on peut faire fusionner à nouveau un corps et un esprit ayant été séparés ? La seule question que je me pose encore, c'est : pourquoi a-t-on pris cette peine ?

Riker n'était toujours pas convaincu.

— Ma seule question, c'est : qui a bien pu se donner cette peine ?

Spock prit l'air surpris.

— Ça me paraît évident : quelqu'un qui est en rapport avec l'Empire.

— Les Romuliens ? s'exclamèrent en même temps Troi, Riker et Bashir pour le plus grand amusement de Data.

Spock se tourna vers la reconstitution holographique.

— Je m'excuse. Il me semblait que ça sautait aux yeux. (Il désigna le cylindre vert accroché à la ceinture de Kirk.) Ceci est un appareil de conception et de fabrication romuliennes. Il a été développé par les services secrets pour triompher des systèmes de sécurité informatique par émissions de radiations subspatiales.

— C'est exactement la conclusion à laquelle j'étais arrivé, jubila Data.

— Vraiment ?

— Oui. Quand l'étranger s'en est servi contre moi, j'ai comparé les résultats de dix années de publications scientifiques, et détecté une absence totale d'articles romuliens. J'en ai conclu que les Romuliens avaient effectué des progrès qu'ils ne tenaient pas à ébruiter.

— Excellente initiative, monsieur Data.

L'androïde hocha la tête.

— Je ne peux pas vous dire à quel point vos compliments me touchent. Je suis si heureux que ma logique ait abouti aux mêmes conclusions que la vôtre !

— En réalité, la logique n'a pas grand-chose à voir avec ma démarche, le déçut Spock. Et pour cause : je l'avais déjà vu auparavant.

— Oh.

— Oui. Sur Romulus, poursuivit le Vulcain sans détacher le regard de la projection holographique. C'est une denrée très recherchée par ceux qui font de la contrebande d'armes. Mais je vous félicite néanmoins de vos efforts.

Riker s'immisça dans la conversation.

— D'accord, c'est un appareil d'origine romulienne. Ça ne nous dit toujours pas pourquoi l'Empire serait derrière tout ça.

— Si je puis me permettre, intervint le docteur Bashir, ici, sur DS9, nous travaillons avec des Romuliens. Ils nous ont fourni un bouclier d'invisibilité pour les classe Défiant. Nous l'avons testé, et il fonctionne parfaitement.

Riker le dévisagea en silence.

— Bien sûr, ajouta précipitamment Bashir, il s'agit d'une information secrète. Il baissa les yeux.

— Je crois que toute cette histoire pourrait être considérée comme secrète, fit remarquer Spock en revenant à ses préoccupations immédiates.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, lui rappela Riker, impatient.

Sa puce émotionnelle lui permettant de déchiffrer les réactions des gens qui l'entouraient, Data pu voir que Spock n'était pas le moins du monde troublé par les réticences du commandeur.

— En ce qui concerne le capitaine Kirk, le lien est de nature personnelle, et il concerne un événement survenu dans son passé. En ce qui concerne le capitaine Picard, je ne peux pas formuler d'hypothèse tant que je ne saurai pas où il se trouve actuellement.

Data sentit Riker se tendre. Il réprima son envie d'affiner ses perceptions visuelles et auditives pour déterminer si celui-ci allait mentir. Il avait depuis longtemps décidé qu'il valait mieux ne pas agir de la sorte avec ses amis.

— Êtes-vous en train de me poser la même question que le clone de Kirk ? demanda Riker.

Data vit Spock se tendre aussi, même si les signes étaient beaucoup plus subtils chez le Vulcain. Il assistait à un affrontement feutré entre les deux hommes, chacun s'efforçant de protéger « son » capitaine. Le protéger de quoi, l'androïde n'aurait su le dire.

— Ne croyez-vous pas que ce problème serait résolu plus rapidement si nous disposions de toutes les informations pertinentes ? demanda Spock.

Riker avait dû entendre dans sa voix quelque chose qui avait échappé à Data, car il répondit vivement :

— Je crains de ne pouvoir vous révéler ce que vous souhaitez savoir, ambassadeur.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ? insista Spock.

Troi s'interposa.

— Messieurs, ne voyez-vous pas ce que vous êtes en train de faire ? Je vous rappelle que nous sommes tous du même côté.

Data vit Riker adopter la même expression que lorsqu'il jouait au poker.

— Ambassadeur, est-il possible que les gens qui ont volé les restes de Kirk sur Véridian III soient des Romuliens ?

— C'est assez probable, confirma Spock.

— Le clone qui recherche le capitaine Picard utilise bien une arme romulienne, n'est-ce pas ?

— Exactement. Je vois que vous suivez le même raisonnement que moi, acquiesça le Vulcain.

— Ambassadeur, depuis combien d'années travaillez-vous avec les Romuliens ?

Troi jeta un regard alarmé à Riker.

— Will ! Tu dépasses les bornes !

Spock plissa les yeux : une expression que Data jugea des plus étranges.

— Suggérez-vous que je suis impliqué dans les attaques visant les membres de votre équipage ?

Riker eut un sourire froid.

— Ça n'a rien d'impossible. Vous êtes lié aux Romuliens, et vous vous trouviez près de la tombe de Kirk au moment où ses restes ont été volés.

Spock leva le menton d'un air presque royal.

— Commander, bien que je sois un Vulcain, vous auriez tort de croire que vos paroles ne m'ont pas considérablement offensé.

— Je m'efforce de faire mon travail, ambassadeur. Vous avez quitté Starfleet depuis de nombreuses années. Peut-être avez-vous oublié ce que c'est d'en faire partie.

Data vit Spock resserrer les plis de sa robe autour de lui, comme pour dissimuler sa réaction aux attaques de Riker.

— Êtes-vous aveugle, commander ? demanda-t-il. Worf, Data, La Forge... Vous pourriez être le prochain.

— S'agit-il d'une menace, ambassadeur ?

La voix de Riker exprimait une telle agressivité que Julian Bashir en resta bouche bée. Troi dévisagea son compagnon, les yeux écarquillés, tandis que Data l'observait avec le plus vif intérêt.

Riker avait réussi à mettre Spock en colère. L'androïde le voyait à la commissure des lèvres légèrement crispées de l'ambassadeur. Et il sentait que son ami l'avait fait exprès.

— Les Vulcains ne menacent jamais, lâcha enfin Spock. Ils ne font qu'annoncer leurs intentions. Bonne journée.

Il se dirigea à pas vifs vers la porte de l'holodeck et sortit.

Troi était bouleversée.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça, Will.

Riker lui-même ne semblait pas au mieux de sa forme.

— Moi non plus, avoua-t-il.

— Mais pourquoi ? balbutia Bashir. Cet homme est... une légende.

Riker le regarda, l'air contrit.

— Navré, docteur, mais je dois vous demander de nous laisser et de ne parler à personne de ce qui vient de se passer ici. C'est compris ?

Bashir prit une expression chagrinée, comme s'il recevait tous les jours des ordres semblables à celui-là.

— C'est compris, commander, dit-il en se redressant.

Il sortit à son tour.

Troi croisa les bras sur sa poitrine et secoua la tête.

— Tu passais si rapidement de la vérité au mensonge que j'avais du mal à te suivre, dit-elle à Riker.

— C'était une conversation des plus déstabilisantes, approuva Data. Pour toutes les personnes concernées.

Riker ne répondit pas.

— Tu as déjà ta petite idée sur ce qui se passe, n'est-ce pas ? demanda Troi, pleine d'espoir.

— Hélas non, soupira Riker. Je n'y comprends rien.

— Si je puis me permettre, intervint Data dont la puce émotionnelle fonctionnait à nouveau, il semble que vous sachiez où se trouve le capitaine Picard.

— Je ne crois pas que nous devrions en parler, dit Riker.

Troi lui posa une main sur le bras.

— Will, le capitaine va bien ? Sommes-nous en danger ?

— Nous pouvons prendre des mesures, murmura Riker. Nous pouvons faire quelque chose. Mais n'en discutons pas ici, tu veux bien ?

— Croyez-vous que l'ambassadeur Spock puisse nous espionner ? demanda ingénument Data.

Pour la première fois, un sourire flotta sur les lèvres de Riker.

— Lui, peut-être pas. Mais Quark, oui. À l'heure qu'il est, notre ami doit déjà avoir accédé à tout ce que nous avons fait ici.

Troi jeta à son compagnon un regard interrogateur.

— Sais-tu seulement ce que nous y avons fait ? dit-elle, s'efforçant d'alléger la tension qui régnait dans la pièce.

— Je sais ce que j'ai fait. C'est la position de Spock que je ne comprends pas...

— Will, Kirk était son ami. Ils ont navigué ensemble pendant des dizaines d'années. L'ambassadeur agit ainsi par loyauté... La même que tu témoignerais au capitaine Picard si la situation était inversée.

Riker n'était pas d'accord avec cette analyse.

— Si le capitaine m'a appris quelque chose, c'est l'utilité du travail d'équipe. Et que le total est supérieur à la somme des parties. Dans la situation de Spock, je t'assure que je n'essaierais pas de mener l'enquête seul dans mon coin. J'écouterais les experts à ma disposition. Je...

Il secoua la tête, trop énervé pour continuer.

Troi conserva son calme.

— Peut-être les choses étaient-elles différentes à leur époque.

— Je m'en moque. Tout ce qui m'importe, c'est le comportement de Spock. Il a quelque chose de... bizarre.

— Est-ce en rapport avec les Romuliens ?

Riker haussa les épaules.

— L'ambassadeur œuvre pour la paix entre Vulcains et Romuliens depuis plus d'années qu'il n'en a passé aux côtés de Kirk. Mais ce n'est pas tout. Souviens-toi de son comportement sur Véridian III, de la façon dont il est remonté à bord de

l'Entreprise pour consulter les états de service de Kirk. Il semble vivre dans le passé.

Troi dévisagea son compagnon, incrédule.

— Mais enfin, il vient de perdre son plus cher ami ! Il est naturel qu'il se laisse aller à l'introspection et se replonge pour un temps dans ses souvenirs.

— Deanna, je ne trouve pas ça naturel du tout...

Même la puce émotionnelle de Data ne lui permit pas de deviner ce que voulait dire Riker. Étant donné les circonstances, l'androïde décida que c'était normal ; après tout, il n'avait lui-même rien de naturel.

CHAPITRE XIX

L'Avatar de Tomed fonçait entre les étoiles, ne laissant derrière lui aucun sillage arc-en-ciel signe de son passage.

Il naviguait sous bouclier d'invisibilité.

Dans l'espace de la Fédération.

Certains auraient considéré cet acte comme une déclaration de guerre.

Et de fait, c'en était une.

Même si la déclaration proprement dite ne devait survenir que cinq jours plus tard.

Dans le hangar du vaisseau, Kirk fit le tour de la navette cabossée qu'on avait mise à sa disposition. Il laissa courir ses doigts sur la coque de duranium, sentant les éraflures et les minuscules trous creusés au fil des ans par l'érosion interstellaire.

— Je ne la reconnais pas, dit-il enfin.

Derrière lui, Salatrel consulta son moniteur.

— Normal. C'est une vieille classe Montréal. Tu n'en as jamais piloté.

Kirk recula pour avoir une vue d'ensemble de la navette : son train d'atterrissage asymétrique, son unique moteur de distorsion placé à l'arrière qui semblait avoir été ajouté à la dernière minute.

— Je n'en ai jamais piloté, approuva-t-il, et c'est même la première que je vois.

En principe, les navettes se devaient d'être compactes. Il ne se souvenait plus où il avait appris ça, mais...

— Le tableau de bord a été modifié pour toi, le rassura Salatrel. Tu t'en sortiras très bien.

Kirk se tourna vers elle. Il se sentait mal à l'aise dans ses vêtements. Le quartier-maître lui avait expliqué que c'était un costume civil, très populaire parmi les humains. Mais bizarrement, il aurait préféré un uniforme. Pourtant, Salatrel lui avait dit qu'il n'en avait jamais porté, car il n'avait jamais fait officiellement partie des forces romuliennes. Il n'était qu'un volontaire, un combattant de la liberté contre les injustices de la Fédération.

— Si je comprends bien, le pilotage de navette fait partie des compétences que j'ai oubliées...

Salatrel hocha la tête.

— Il semble qu'il y en ait beaucoup, marmonna Kirk.

Il était toujours stupéfait de la façon dont il s'était battu contre le Klingon. Tant d'assurance et de savoir-faire... d'où les tenait-il ? Où avait-il appris ces

mouvements ? Et pourquoi ?

Quant à sa rencontre avec l'homme et le robot - l'androïde, corrigea-t-il mentalement - sur Trilex... Il s'était senti très à l'aise dans le scaphandre environnemental. Pourquoi ? Il savait déjà se servir des armes que Salatrel lui avait remises, à l'exception de celle qu'il avait utilisée contre l'androïde. Comment cela se faisait-il ?

— Tu vas bien ? s'enquit Salatrel, vaguement inquiète, sans détacher le regard du moniteur qu'elle tenait à la main.

— Tu devrais le savoir, non ? répliqua Kirk.

La jeune femme ne répondit pas.

— C'est bien à ça que sert ce truc ? insista Kirk. À te montrer mes signes vitaux... à te dire si je retrouve la mémoire ?

— C'est un moniteur médical, admit Salatrel.

Kirk la dévisagea et comprit aussitôt qu'elle lui cachait quelque chose.

— Rappelle-moi comment je me nomme, dit-il pour la mettre au défi.

Salatrel fronça les sourcils.

— Le moniteur dit que tu t'en souviens.

— Yar, approuva Kirk. Un nom humain des plus honorables.

Du moins était-ce ce que lui avait dit la jeune femme.

— Yar, répéta celle-ci comme si elle goûtait cette simple syllabe.

Kirk n'était pas convaincu que ce nom avait autant de signification pour lui que pour elle. Mais il se força à sourire.

— Ça me revient petit à petit.

Salatrel consulta son moniteur, et il devina qu'elle n'était pas davantage convaincue. Il comprenait qu'elle veille sur sa santé, mais était-il vraiment nécessaire de le soumettre à un détecteur de mensonges ?

— Nous devrions retourner sur l'holodeck, suggéra la femme.

— Non, répondit Kirk.

Il n'avait plus besoin de traitement. Salatrel l'exposait sans cesse à des scènes de son passé, espérant lui faire retrouver la mémoire. Peu à peu, certains de ses souvenirs lui étaient devenus familiers.

Son épouse romulienne, Kalinara.

Ses enfants, Lora et Tranalak.

Le vaisseau à bord duquel ils se trouvaient : la Serre de Paix.

Il commençait à se voir dans cette vie. Et pourtant...

Avait-il bien commandé un vaisseau d'exploration ?

Avait-il été un pionnier ? Avait-il perdu sa femme lors d'une attaque ? Avait-il vu son enfant se faire tuer par un chien de Klingon qui... ?

Kirk hoqueta et se prit la tête entre les mains.

Non, pas son enfant : ses enfants. Et leur meurtrier n'était pas un Klingon, mais ce boucher de Picard.

Oui ou non ?

— Je le trouverai, dit-il.

Salatrel lui jeta un regard inquiet, mais éteignit son moniteur.

Kirk tendit la main et lui caressa la nuque du bout des doigts.

— Connaisais-tu, Kalinara ?

— Oui.

— Crois-tu qu'elle approuverait ?

— Qu'elle approuverait quoi ?

Pour toute réponse, Kirk attira la femme vers lui. Un instant, il la sentit se raidir tel un acteur ayant oublié son texte. Puis elle se détendit, se lova contre lui et l'embrassa.

— Oui, chuchota-t-elle à son oreille. Je crois que oui.

Kirk la repoussa doucement et fit un pas en arrière.

— Moi aussi.

Le communicateur de Salatrel bipa. C'était la passerelle, l'informant qu'ils approchaient de la zone de lancement.

Kirk saisit le petit sac que le quartier-maître avait préparé pour lui et se dirigea vers le sas de la navette.

Juste avant de monter à bord, il se tourna vers Salatrel.

— Et après, que se passera-t-il ?

La femme cligna des yeux, comme si elle ne comprenait pas le sens de sa question.

— Après quoi ?

— Après que j'aurai tué Picard.

Soudain, il sut avec certitude que les prochains mots de Salatrel seraient un mensonge. La Romulienne sourit.

— La vie reprendra son cours, dit-elle simplement.

Kirk s'efforça de maîtriser ses émotions, de n'en rien laisser transparaître sur son visage. Un autre talent oublié qu'il tenait de... Le nom et le visage de son professeur se dérobaient toujours à lui.

— La Fédération ne voudra-t-elle pas se venger ? Personne ne se lancera à mes trousses ?

— Je te protégerai, promit Salatrel.

Il ne répondit pas, espérant qu'elle prendrait son silence pour de l'approbation.

Il pénétra dans la navette, se tourna à nouveau vers la jeune femme et soutint son regard jusqu'à la fermeture du sas.

Puis il fit ce qu'on lui avait ordonné. Il attendit que l'Avatar de Tomed sorte de la vitesse de distorsion, laissa le rayon tracteur le positionner à l'extérieur de son bouclier et attendit que le vaisseau reparte, invisible pour les senseurs de la Fédération.

Lorsque Salatrel et le Tomed se trouvèrent à des années-lumière de lui, il s'autorisa enfin à considérer les implications des dernières paroles de sa compagne.

Il savait qu'on ne pouvait pas lui avoir implanté de localisateurs ou de micro-communicateurs. Le risque de détection par l'ennemi aurait été trop grand. Passe encore sur une planète éloignée de tout, comme Trilex, mais certainement pas sur le

monde natal des Klingons, ni dans l'endroit où Kirk devait se rendre à présent.

Ainsi, il était à peu près certain que Salatrel ne pouvait plus capter ses pensées ni le manipuler. Pour cela, il aurait fallu qu'elle se tienne près de lui avec son moniteur.

Kirk regarda les étoiles s'éloigner lentement de chaque côté de la cabine.

La vie reprendra son cours, avait dit Salatrel.

Mais elle mentait.

Kirk était certain d'une chose : lorsqu'il aurait tué Picard, comme il pouvait et devait le faire, il ne serait plus d'aucune utilité pour la Romulienne. Tout, dans ses actions comme dans le ton de sa voix, indiquait qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il revienne vivant, même en cas de succès.

Comment périrait-il ?

Je te protégerai.

Un autre mensonge. Il aurait parié qu'elle se voyait comme l'agent de sa mort.

Que faire ?

Il ne s'appelait pas Yar. Pourtant, il avait bien perdu sa femme et ses enfants...

Un enfant, au moins...

Mais à cause de qui ou de quoi ? De l'ennemi ? Du destin ? Ou de ses propres choix ?

Kirk regarda ses mains crispées sur les commandes de la navette. Ces mains qui avaient vaincu un Klingon, terrassé un homme armé d'un fusil, fouillé à l'intérieur d'un cerveau positronique. Et il savait qu'elles étaient capables de piloter avec tout autant d'aisance.

Quel genre de vie avait-il menée avant qu'on lui prenne ses souvenirs ?

Quel genre d'homme avait-il été... et redevenait-il peu à peu ? Il volait en zone ennemie, s'apprêtant à mettre à exécution un plan qu'il ne comprenait pas. Il savait que ses chances de réussir étaient des plus minces, et pourtant...

Il se sentait tellement vivant !

Un compte à rebours se déclencha. Automatiquement, la main droite de Kirk activa le moteur de distorsion de la navette, tandis que la gauche faisait pivoter cette dernière dans la direction appropriée.

L'action le réconfortait.

Peut-être ne pourrait-il jamais répondre à toutes les questions qui s'offraient à lui.

Mais tant qu'il pourrait agir, il savait qu'il survivrait.

Le moteur ronronna. Kirk programma sa trajectoire.

Vers un endroit nommé Deep Space 9 et un homme appelé Will Riker.

CHAPITRE XX

Romulus était un monde gris, ravagé par les conséquences tectoniques de son orbite autour d'un soleil double.

Les premiers êtres vivants y ayant atterri, des réfugiés de la Réforme vulcaine, en avaient fait leur foyer. Au fil des générations, ils s'étaient transformés en Romuliens, s'abandonnant aux passions à l'état pur qui avaient marqué le début de l'histoire de leur race. Ils avaient utilisé cette fureur pour conquérir la planète, au lieu de la (et de se) contrôler en empruntant les chemins de la logique.

Spock savait ce qui avait conduit les premiers Romuliens jusqu'ici : le besoin d'exprimer des émotions trop puissantes pour être refoulées, de la même façon que le noyau de la planète se soulageait par des explosions de lave des pressions terrifiantes qu'il subissait.

Parfois, Spock avait l'impression d'être le seul Vulcain capable d'appréhender la psyché romulienne. Voilà pourquoi il venait de passer quatre-vingts ans à tenter de réunifier les deux peuples.

Mais la part de sa nature qui l'avait conduit à jouer un rôle prépondérant dans l'histoire galactique, le poussait maintenant à risquer tout ce qu'il avait accompli depuis son départ de Starfleet... depuis la dernière fois qu'il avait vu James Kirk.

Ses actions n'étaient pas logiques.

Pour aussi utile qu'elle puisse être, la logique ne constituait qu'un outil parmi tant d'autres. Spock l'avait admis depuis longtemps.

Il était revenu sur Romulus parce qu'il le devait.

Pour son capitaine. Pour son ami.

Il ne pouvait faire moins.

— Que peut bien faire un Vulcain avec des armes romuliennes ? demanda Tiral l'air méprisant.

Spock regarda autour de lui. Il se trouvait dans un dingh, un petit restaurant depuis lequel on jouissait d'une vue partielle sur les Chutes Enflammées de Gath Gal'thong. La plupart des autres clients s'agglutinaient autour des tables situées près des fenêtres. Mais le Vulcain et ses compagnons s'étaient assis dans un coin obscur, afin de discuter affaires en toute tranquillité. Jusque-là, seul le tremblement incessant du sol les avait dérangés.

Spock se pencha en avant et, prenant un air de conspirateur, baissa la voix pour obliger Tiral et son complice à lui prêter attention.

— Techniquement parlant, les micropulseurs ne sont pas des armes, mais des

appareils militaires, déclara-t-il avec emphase.

La jeune femme ricana. Elle avait compris qu'il essayait de changer de sujet, et elle n'avait aucune intention de se laisser mener en bateau.

Spock se contenta de croiser les mains devant lui et d'attendre. Dans toute négociation, la victoire revenait à ceux qui pouvaient se permettre d'agir les derniers. Or, il avait depuis longtemps élevé la patience au rang d'art majeur... même pour un Vulcain.

Un vieux serveur s'approcha de la table en boitant, et déposa une chope de greel devant chacun des trois convives. Il portait sur le cœur le ruban des vétérans romuliens.

Spock se saisit de sa chope et la leva pour faire miroiter le liquide jaunâtre. Lorsqu'il la posa à nouveau, il prit garde à ce que ses doigts touchent bien la surface du verre. Il voulait faciliter les choses à ses compagnons.

— Je préférerais un peu d'eau, dit-il au vieux Romulien.

Puis il tourna la tête vers la fenêtre et les jets de lave qui rougeoyaient à l'horizon. Tiral et le serveur étaient si maladroits dans leur communication par signes qu'il préférait regarder ailleurs pour leur laisser toute latitude d'échanger des informations.

Lorsqu'il reporta son attention sur la table, sa chope avait disparu. Il calcula qu'il disposait de trois minutes et quinze secondes avant que le serveur découvre son identité grâce aux empreintes qu'il avait apposées à dessein sur le verre. Cela lui laissait tout le temps de donner à Tiral les informations dont elle aurait besoin pour concevoir un plan une fois qu'elle connaîtrait la vérité à son sujet.

La jeune Romulienne but une gorgée de greel. Un peu de mousse jaune macula ses lèvres peintes en noir.

Profitant du silence, Spock l'étudia calmement. Elle ne ressemblait pas du tout aux autres membres de sa race auxquels il avait eu affaire. À l'exception d'une mèche folle sur sa tempe gauche, son crâne était complètement rasé. Un disque métallique, que son pictogramme identifiait comme un transducteur libidinal, brillait sur sa tempe droite. On pouvait y attacher divers appareils servant à augmenter le plaisir sexuel. C'était un implant assez courant sur Romulus, mais la jeune femme l'affichait effrontément, sans doute dans l'intention de choquer les anciens.

Et Spock ne la comprenait que trop bien.

À sa façon, il avait lui aussi été un rebelle, même si cette enfant romulienne aurait eu du mal à comprendre les similitudes entre son accoutrement et sa décision de s'engager dans Starfleet contre l'avis de son père.

Tiral s'essuya la bouche d'un revers de main, qu'elle frotta ensuite sur son pantalon moulant en peau d'herx.

Elle se tourna vers Snell, son complice. C'était un Romulien large d'épaules, d'environ dix ans son aîné, qui portait un costume fripé et démodé. Spock remarqua le reflet presque invisible d'un transducteur libibinal entre ses cheveux noirs.

Avant même de s'asseoir à leur table, le Vulcain avait compris que les deux Romuliens étaient des accros du transducteur, exactement le genre de petits

délinquants qu'il lui fallait. Dans toute négociation, une bonne connaissance de ce que voulait réellement l'autre partie constituait toujours un atout précieux.

— Alors, que penses-tu ? s'enquit Tiral.

Snell fit claquer sa langue contre ses dents avec un petit bruit de succion. Depuis le début de l'entretien, il ne cessait de frotter l'un contre l'autre son pouce et son index. Spock comprenait la signification de ce geste : le Romulien avait besoin d'une transduction. La négociation ne s'éterniserait pas.

— Pourquoi ? demanda Snell au Vulcain.

— Je veux utiliser les micropulseurs pour attaquer le centre des archives et m'établir comme la figure criminelle dominante de l'Empire, expliqua calmement Spock. Les deux Romuliens hoquetèrent de surprise.

— Vous plaisantez, balbutia Snell.

— Je suis un Vulcain, répliqua simplement Spock.

Tiral se frotta la joue.

— Pourquoi nous l'avoir dit ?

— Parce que vous me l'avez demandé.

La jeune femme fixa Spock pendant quelques instants, puis elle se détendit et passa un bras derrière le dossier de sa chaise.

Spock en ressentit une intense satisfaction. Ainsi, elle avait accepté son histoire. Elle pensait qu'il était fou et ne le considérait plus comme une menace.

— Si je comprends bien, vous voulez dix micropulseurs, récapitula-t-elle.

— Pour commencer, oui.

— Comment les paieriez-vous ?

— Comment voulez-vous être payée ? En crédits de la Fédération ? En bons de réquisition de Starfleet ? En latinum pressé or ? En lettres de crédit interstellaires ? En marchandises ?

Les Romuliens semblaient de plus en plus stupéfaits, ce qui était exactement l'effet recherché. Pour deux accros comme eux, un riche Vulcain blasé constituait une aubaine. Jusque-là, ils considéraient Spock comme un simple membre de la mission d'échange culturel entre Vulcain et Romulus. Mais cela ne tarderait pas à finir : dans moins de quatre-vingt dix secondes, calcula l'intéressé. Alors, il deviendrait encore plus précieux pour eux.

— Mon organisation possède des moyens considérables, insista-t-il.

— Nous pourrions obtenir une récompense substantielle si nous vous livrions aux autorités, fit remarquer Snell.

Spock nota la menace sous-jacente.

— Oh, certainement. Mais pas aussi substantielle que le profit que vous pourriez réaliser en me vendant les micropulseurs. En outre, les forces de sécurité me tortureraient afin d'apprendre pourquoi je vous ai contactés. Elles découvriraient alors vos activités criminelles. À supposer que vous échappiez à une exécution pure et simple, mes associés vous traqueraient et vous tueraient d'une façon des plus déplaisantes. Il faut bien faire un exemple pour ceux qui pourraient avoir l'idée de nous trahir.

— Du latinum, dit précipitamment Tiral. (Elle plissa les yeux.) Cinq cents barres... pièce.

Spock fit semblant de réfléchir. C'était un prix exorbitant. Pour que sa ruse fonctionne, il devait marchander. Il doutait que les deux Romuliens soient familiers avec les coutumes commerciales vulcaines, toutes basées sur la logique, évidemment.

— Merci de m'avoir écouté, dit-il en se levant.

— Attendez ! s'écria Tiral en tendant la main pour le retenir.

Spock lui lança un regard noir.

Une des premières règles de l'étiquette interstellaire était de ne jamais toucher un Vulcain qui ne l'avait pas sollicité. En effet, les pouvoirs psychiques de cette race rendaient tout contact physique très éprouvant pour ses membres.

Tiral avait agi délibérément, pour mettre Spock mal à l'aise. Jugeant que sa menace avait porté ses fruits, elle retira sa main.

— Ce n'était qu'une offre de départ, expliqua-t-elle sur un ton apaisant. D'ordinaire, l'acheteur fait une contre-proposition.

Spock rajusta sa robe et adopta son attitude la plus inébranlable.

— Vos méthodes de négociation sont des plus inefficaces. Je sais combien vous devrez payer pour les micropulseurs volés. Je connais les risques que vous serez amenés à prendre pour vous les procurer. J'ai calculé combien de temps vous demandera l'opération. En fonction de ces facteurs, et du pourcentage de profit moyen des activités criminelles sur Romulus, je peux vous proposer quatre-vingt-trois barres par micropulseur.

Tiral et Snell évitèrent soigneusement de se regarder. Spock n'eut pas besoin de mêler son esprit aux leurs pour savoir ce qu'ils pensaient. C'était au moins vingt-cinq pour cent de plus que ce qu'ils auraient accepté. Déjà, ils se voyaient en train d'annoncer à leurs amis comment ils avaient dupé un Vulcain.

Mais Snell ne voulut pas s'arrêter là. Alors que Tiral ouvrait la bouche pour accepter, il objecta :

— Vous avez fait une erreur de calcul, l'ami. Ce sera cinq barres de plus par micropulseur ; sinon, nous ne faisons pas de bénéfice.

Tiral s'agita nerveusement sur son siège. Sans doute craignait-elle que la cupidité de son partenaire leur fasse manquer une bonne affaire.

Le Vulcain attendit quelques instants pour faire monter la tension.

— Toutes mes excuses. (Tiral et Snell retinrent leur souffle.) J'avais effectivement fait une erreur de calcul. Ma nouvelle offre est de quatre-vingts barres par micropulseur. Cela vous convient-il, ou voulez-vous que je vérifie une deuxième fois ?

Snell tendit vivement la main, comme pour serrer celle du Vulcain.

— Quatre-vingts barres pièce : marché conclu.

Tiral lui flanqua un coup de pied sur la table. Le Romulien cligna des yeux et changea maladroitement son geste en une invitation à se rasseoir.

Spock reprit place face aux deux complices.

— Buvons un coup pour sceller notre accord, proposa Tiral.

— J'attends toujours mon verre d'eau, lui rappela le Vulcain.

La jeune femme fit signe au serveur. Celui-ci revint avec deux autres chopes de greel et un bloc-notes qu'il tendit à Tiral comme s'il s'agissait d'un menu.

Trois minutes et huit secondes, songea Spock. Il s'était trompé de sept secondes : une marge d'erreur tout à fait acceptable considérant la nature de ses interlocuteurs.

Tiral parcourait l'écran du regard, ses yeux brillèrent. Ainsi, le Vulcain assis en face d'elle n'était pas un attaché culturel de seconde zone...

Le serveur s'éloigna en boitant.

Tiral leva les yeux vers Spock. Ses lèvres s'étirèrent pour former une grimace de prédateur.

Le Vulcain se détendit. Tout se passait comme prévu.

— Allons, dit Tiral sur un ton condescendant, dites-nous depuis combien de temps vous travaillez pour la commission d'échange culturel... ambassadeur Spock.

Le Vulcain haussa les sourcils pour être sûr que même Snell détecte sa « surprise ».

La réaction du Romulien dépassa toute ses espérances. À la mention de ce nom célèbre, l'homme faillit s'étrangler avec son greel.

Tiral lui flanqua un autre coup de pied et poussa le bloc-notes vers lui.

Puis elle plongea la main sous sa tunique et en sortit un interrupteur passablement cabossé. D'après son état, Spock calcula qu'il avait une chance sur deux d'exploser au lieu de tirer.

— Et que vous dit maintenant votre fameuse logique, ambassadeur Spock ? Qui va payer le meilleur prix pour vous récupérer en un seul morceau : la Fédération, Vulcain, ou nos propres forces de sécurité ?

— Je ne suis pas qualifié pour porter un jugement. Ces trois entités pourraient être intéressées par ma récupération. Mais compte tenu de mon âge, Vulcain et la Fédération me désavoueraient plutôt que de risquer un incident interplanétaire en négociant avec des criminels romuliens. Par ailleurs, les précédents contacts que vous avez eus avec les forces de l'ordre ne vous mettent pas dans la bonne position pour traiter avec elles.

Spock croisa les mains. Tiral et Snell le fixaient, comme hypnotisés. Visiblement, ils étaient incapables de trouver seuls la marche à suivre. Le Vulcain allait devoir arranger son propre kidnapping.

— En tant que principal intéressé, dit-il doucement, il me semble que votre démarche la plus logique consiste à solliciter les instructions de vos supérieurs.

Snell cracha sur la table.

— Nous n'obéissons à personne.

Spock se concentra sur Tiral. Apparemment, la dépendance de la jeune femme n'avait pas encore provoqué chez elle de dommages cérébraux permanents.

— À qui alliez-vous acheter les micropulseurs ? demanda-t-il d'un air détaché.

Rien dans son attitude ne révélait que la réponse à cette question était la seule chose qui l'intéressait. Sur Trilex, Kirk s'était servi d'un micropulseur contre Data. En

identifiant sa source d'approvisionnement, Spock se rapprocherait de ceux qui avaient récupéré les restes de Kirk et l'avaient ramené d'entre les morts.

Sans baisser son disrupteur, Tiral jeta un regard en coin à son complice.

— Ouais, il n'a pas tort, admit-elle à contrecœur.

— C'est un Vulcain, dit Snell, méfiant. Pourquoi lui ferions-nous confiance ?

Comment savons-nous qu'il n'est pas en train de nous tendre un piège ?

Il se gratta le crâne.

— Qu'as-tu à répondre, Vulcain ? demanda Tiral en pinçant les lèvres. Es-tu en train de nous tendre un piège ?

Spock eut du mal à réprimer un soupir.

— Voyons, pour quelle raison logique me serais-je jeté dans la gueule du loup ?

Tiral se mordilla la joue. Elle haussa les épaules et se tourna vers son partenaire.

— Nous devrions le remettre à Tr'akul. Il saura organiser les négociations et en tirer le meilleur prix.

Snell dévisagea Spock en plissant les yeux.

— Combien valez-vous, ambassadeur ? En tenant compte des facteurs de risque, d'effort et de temps...

— Je peux calculer une rançon optimale, proposa le Vulcain, plein de bonne volonté.

Il jeta un coup d'œil vers l'entrée. Des officiers de la sécurité venaient de pénétrer dans l'établissement, sans doute pour déjeuner, mais peut-être aussi pour vérifier les papiers des clients.

— Entre-temps, si vous voulez continuer cet enlèvement, nous devrions quitter ce dingh au plus vite.

Tiral se leva et fit signe à Snell d'en faire autant.

— Très bien, répondit-elle, tendue. Mais je vous préviens : ne tentez rien de stupide, sinon vous ne rentrerez jamais chez vous.

Spock regarda le disrupteur toujours pointé sur lui. Comment ces deux minables avaient-ils réussi à survivre jusque-là ?

— Vous devriez faire attention, suggéra-t-il aimablement. Votre doigt obstrue le node émetteur. Si vous tirez, vous y laisserez votre main.

Tiral corrigea sa position, tandis que Snell fronçait les sourcils.

— Si je ne savais pas que c'était impossible, je dirais que vous cherchiez à vous faire capturer.

— Un tel désir serait si illogique : seul un humain pourrait le concevoir.

Les deux Romuliens ricanèrent.

— Les humains, lâcha Snell, méprisant. Ils sont encore pire que les Vulcains. Au moins, vous ne faites pas partie de cette race maudite.

— C'est un fait, acquiesça Spock en réprimant un sourire.

Puis il conseilla à ses ravisseurs d'emprunter la porte de derrière. Tandis qu'ils se dirigeaient vers cette dernière, il se prit à espérer que ses efforts diplomatiques porteraient bientôt leurs fruits. Vulcain et Romulus devaient rétablir des liens. Parce

que si Tiral et ses semblables étaient représentatifs de la nouvelle génération, l'Empire aurait disparu dans moins d'un siècle.

CHAPITRE XXI

Au bout de deux jours, ils ne se considéraient déjà plus comme des passagers clandestins, mais comme des parasites à l'intérieur d'un corps vivant.

Parce qu'ils ne pouvaient penser au vaisseau borg d'une autre manière.

Malgré toute la technologie qui le composait, en dépit des conduits et des composants électroniques, il y avait autre chose sous le duranium et le plastacier.

De la chair.

Remodelée. Transfigurée. Arrachée aux mondes et aux êtres qui lui avaient donné vie. Incorporée au cauchemar mécanique de la technologie borg.

La puanteur était partout. Des fluides fétides gouttaient sur le pont. Des formes indistinctes luisaient et pulsaient au bout de couloirs obscurs, ou se contorsionnaient pour servir le collectif.

Beverly Crusher n'avait jamais vu semblable vaisseau... ni semblable horreur.

Mais chaque atrocité que découvrait Picard, chaque vague de répulsion qui lui soulevait le cœur était rythmée par le doux murmure du collectif. Au fond de son esprit, une multitude de voix lui disaient que tout ceci était bon, que tout ceci était juste, que tout dans l'univers devrait être ainsi.

Une union ultime de la chair et de la mécanique.

La destinée de toute vie.

Rejoindre l'unité dans laquelle tous pouvaient se fondre.

Et qui les appelait.

Qui appelait Jean-Luc Picard.

Le soir de leur première journée à bord du vaisseau-cube, ils avaient découvert un couloir sans portes. Picard avait conclu qu'ils pouvaient s'y reposer sans crainte d'être dérangés par les Borg.

— Pourquoi auraient-ils créé un passage inutile ? s'était étonnée Beverly.

Picard n'en savait rien. Le corridor aboutissait à une sorte de sas extérieur qui servait peut-être à quelque chose quand le vaisseau était à quai. Mais pour l'heure, ils y jouissaient d'une relative sécurité, si tant est que ce mot ait une signification à bord d'un bâtiment borg.

Le sas comportait une sorte de hublot ; Picard et Crusher lui avaient tourné le dos au bout de quelques minutes. Les ondulations infinies de l'hyperespace leur donnaient la nausée.

Beverly avait vite compris que cette distorsion-là comportait plus de trois dimensions, un phénomène que l'œil humain ne pouvait appréhender. Picard s'était

replongé dans ses souvenirs du collectif, mais sans y trouver la clé du mystère. Rien de ce qu'il se rappelait ne semblait avoir de sens.

Tandis que Beverly et lui se reposaient, il n'avait pensé qu'à une seule chose : se retirer en lui-même. Se fermer au monde extérieur.

Beverly était restée forte. Pour lui.

Maintenant, deux jours après leur arrivée à bord, la jeune femme vérifiait quelque chose sur son tricot de poignet. Picard et elle portaient encore leur armure, dont la couleur sombre les aidait à se fondre dans le décor. Vu de loin, on aurait peut-être pu les prendre pour des Borg.

Picard chassa rapidement cette image de son esprit : elle était plus près de la vérité qu'il n'avait envie de l'admettre.

— Ça fait plus de soixante-dix heures, Jean-Luc.

Il hocha la tête. Il n'ignorait pas ce que ça voulait dire. Ils en avaient déjà parlé.

D'après ce que Starfleet savait des tunnels transdistorsionnels utilisés par les Borg, soixante-dix heures de voyage les avaient suffisamment éloignés de la Fédération pour qu'ils ne puissent y revenir de leur vivant.

Picard était prêt à s'emparer du vaisseau. Il pensait qu'il avait une chance, s'il utilisait l'interface. Mais Starfleet l'avait mis en garde : il devait essayer au moment de la sortie de distorsion. En effet, comment aurait-il pu piloter un bâtiment qui se déplaçait selon des lois physiques dont les scientifiques de la Fédération ne comprenaient pas même les prémisses ?

S'ils sortaient de distorsion sans personne pour contrôler la manœuvre, ils risquaient d'être pris dans un tunnel unidimensionnel et de se transformer en un filament de matière dégénérée de plus d'une année-lumière de long.

Starfleet avait pensé que le risque ne valait pas la peine d'être couru. Et jusque-là, Picard était d'accord.

À présent, Beverly et lui se trouvaient si loin de la Fédération que leur mort était pratiquement une certitude. Ils n'avaient plus qu'à choisir de quelle manière ils voulaient partir.

Picard soupesa l'interface

Il n'avait plus rien à perdre.

Beverly ne contesta pas sa décision.

Il se leva, dos au sas, tandis que la jeune femme déroulait l'inducteur crânien. Fabriqué par l'équipe de Shelby, celui-ci ressemblait à s'y méprendre à l'implant grâce auquel les Borg avaient changé Jean-Luc en Locutus. Sa vue suffirait peut-être à troubler le collectif.

Mais contrairement à l'appareil borg, seul le raccord central, situé au-dessus de l'oreille droite du porteur, contenait des composants actifs. C'est là que serait insérée l'interface qui produirait des signaux grâce à l'émetteur subspatial caché sous l'armure de Picard.

Celui-ci caressa l'inducteur du bout des doigts.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, constata-t-il.

— Ça n'est pas censé l'être, lui rappela Beverly. Celui que les Borg vous avaient implanté était relié à vos nerfs faciaux, afin d'augmenter la largeur de bande des signaux transmis et reçus par votre cerveau. Le nôtre est conçu pour une transmission limitée, par la peau et le crâne. Il ne fonctionne pas sur une connexion directe.

C'était là toute l'astuce, avait expliqué Shelby à Picard. Par un canal aussi restreint, il pourrait communiquer directement avec les Borg sans se faire récupérer par le collectif.

Du moins, en théorie.

Beverly enfonça la prise de l'interface dans l'emplacement prévu à cet effet sur l'armure de Picard. Elle s'immobilisa, l'autre extrémité du câble à la main.

Picard baissa les yeux. Dans la pénombre du vaisseau borg, le câble ressemblait à un serpent noir et luisant. Il leva la tête et vit un tuyau organique pulser lentement au-dessus de lui. Le destin ultime de la chair et de la mécanique.

Beverly l'avait suffisamment aidé. C'était à lui de faire le dernier pas. Seul.

— Donnez-la-moi.

Il prit l'interface et fit tourner son extrémité métallique entre ses doigts. Il n'avait plus qu'à la brancher pour entendre de nouveau les pensées du collectif.

Et réciproquement.

Il prit une longue inspiration. C'était son devoir : rien ne pouvait être plus important. Pas question de faire marche arrière.

Il approcha l'interface de son inducteur crânien.

Beverly lui prit la main.

— Jean-Luc... Je...

Tout ce qu'elle voulait dire se lisait déjà dans ses yeux.

— Je sais, dit Picard en se dégageant doucement.

La jeune femme détourna la tête et porta une main à sa bouche. Il voulut la rassurer, lui dire que tout irait bien.

Puis il réalisa qu'elle regardait quelque chose, derrière lui.

Il fit volte-face.

Et baissa lentement la main qui tenait le câble.

— Nous allons nous poser, chuchota Beverly.

— Mais nous sommes toujours en distorsion, protesta Picard.

Ensemble, ils se dirigèrent vers le hublot.

Le vaisseau approchait de ce qui devait être une station spatiale. Elle se dressait, immobile, parmi les replis multidimensionnels s'agitant autour d'elle.

— Comment est-ce possible ? lâcha Beverly, stupéfaite.

La jeune femme faisait-elle allusion à la prouesse technique, qui avait permis un tel exploit, ou à la forme impossible de la station elle-même ? Picard n'aurait su le dire.

En fermant les yeux, il voyait l'image d'un cube central auquel étaient attachés six autres cubes, un sur chaque face. Du moins était-ce ce que son cerveau lui rapportait. Les yeux ouverts, s'il se concentrait sur un de ces cubes, il le trouvait identique à tous les objets borg de même type. Mais il n'envisageait aucune explication

rationnelle à la source de lumière qui éclairait la station, dans un royaume où les photons ne pouvaient exister faute de se déplacer assez vite.

En revanche, s'il laissait son regard errer d'un cube à l'autre, la station se brouillait devant ses yeux. Pris ensemble, tous les cubes semblaient reliés à leurs voisins non par une face, mais par cinq à la fois. Et malgré tout, ils présentaient des angles de quatre-vingt dix degrés, du moins, quand on se concentrait sur l'un d'eux.

Picard se frotta les yeux. Un instant, il lui sembla que les cubes étaient creux et qu'il voyait au travers. Puis la station parut se précipiter vers lui, et ses sens luttèrent pour...

Dans un éclair, il comprit à quoi il avait affaire.

— Un hypercube ! s'exclama-t-il. Une forme qui ne peut exister que dans un espace hexadimensionnel !

— Mais..., balbutia Beverly, comment les Borg ont-ils pu construire une chose pareille ?

— Et surtout, comment parviennent-ils à la maintenir immobile ? renchérit son compagnon.

La forme mouvante de l'hypercube parut se rapprocher d'eux. Puis les discontinuités transdistorsionnelles aidant, Picard comprit que c'était leur vaisseau qui continuait à avancer, pour autant qu'un concept aussi simple soit encore de mise dans cet endroit.

— Jean-Luc, là-bas !

Picard sentit l'espace tourner autour de lui, comme s'il était soumis à une micro-gravité. Mais il lutta contre le vertige et regarda ce que lui désignait Beverly.

Sur une face du cube le plus proche, un ensemble de formes irrégulières venait troubler la trame monotone des conduits d'alimentation.

Picard s'obligea à percevoir la cloison métallique comme un objet solide et immobile, afin qu'elle cesse d'osciller devant lui.

— Des vaisseaux, lâcha-t-il, stupéfait.

En se concentrant, il distingua un classe Miranda de Starfleet, un vieux croiseur klingon, une douzaine d'autres bâtiments qu'il ne put identifier et, tout au bout de l'alignement, dix Oiseaux de Guerre romuliens de classe D'deridex.

Beverly secoua la tête et détourna le regard. Elle s'adossa à la paroi du vaisseau et ferma les yeux. Sentant la bile monter dans sa gorge, Picard se hâta de l'imiter.

— Croyez-vous que les Borg viennent d'ici ? demanda la jeune femme d'une voix mal assurée.

— Non, répondit Picard. Ce n'est pas assez grand. En outre, les Borg sont des créatures tridimensionnelles, comme nous.

Depuis quelques années, localiser le monde natal des Borg, le node central du collectif, était devenu la priorité de Starfleet. Mais après avoir analysé tous les débris sur lesquels ils avaient pu mettre la main, après avoir passé au crible tous les rapports concernant des attaques borg, les scientifiques avaient seulement pu déterminer que le monde en question, s'il existait, se trouvait quelque part dans le Quadrant Delta. Dans l'état actuel de la technologie, ce secteur se trouvait à plus de

soixante-dix ans de voyage. Autant dire qu'il était inaccessible.

Quand Picard sentit revenir son équilibre, il ouvrit les yeux et risqua un nouveau coup d'œil par le hublot. Leur vaisseau s'approchait du cube où étaient stationnés les autres bâtiments.

Beverly rejoignit son compagnon.

— C'est ici que nous allons nous poser, annonça Picard.

La jeune femme toucha l'interface.

— Cette station risque d'abriter de nombreux Borg. Nous ne savons pas quelle serait l'influence du collectif sur vous...

Picard savait reconnaître les ordres d'un médecin quand il les entendait.

— Peut-être devrions-nous commencer par explorer la station, suggéra-t-il.

Beverly déconnecta l'interface de sa batterie.

— Ce serait plus sage, approuva-t-elle.

Soulagé, Picard récupéra le câble et le glissa dans une des poches de son armure.

— Je vais le ranger à portée de main, dit-il en grimaçant. (Il toucha l'inducteur crânien qui couvrait toujours le côté droit de son visage.) Et je vais quand même garder ça.

Beverly hocha la tête.

Ensemble, ils regardèrent par le hublot.

Ils se trouvaient maintenant assez près de la station pour que celle-ci leur semble presque normale. Picard étudia le classe Miranda. L'USS Hoagland, un vaisseau de ce type, avait disparu lors de la Bataille de Wolf 359. Se pouvait-il que les Borg l'aient assimilé au milieu du combat, avant de le transférer jusqu'à cette incroyable station ?

Picard se concentra sur le disque blanc et tenta de déchiffrer le nom ou l'immatriculation du bâtiment. Mais comme le vaisseau-cube se rapprochait, il vit que le classe Miranda était partiellement démonté. Tels des filaments de moisissure, des conduits et des tuyaux le reliaient à la station.

À côté de lui, le vaisseau klingon n'avait plus de tel que sa forme. Tous ses composants originaux ayant été remplacés par du matériel borg.

Picard se demanda dans quel état étaient les Oiseaux de Guerre. S'il pouvait leur jeter un coup d'œil, cela lui permettrait d'estimer le temps écoulé depuis leur capture. Il se tordit le cou pour mieux voir, mais Beverly l'avait pris de vitesse.

— Jean-Luc... Les Oiseaux de Guerre sont intacts.

Alors que leur vaisseau approchait de la piste d'atterrissage, il tourna sur lui-même. Picard n'eut que quelques secondes pour vérifier les dires de sa compagne.

Dix bâtiments à double coque, presque deux fois plus longs que des classe Galaxie, étaient reliés à la station borg par deux amarres et une passerelle. Leurs lumières semblaient en état de fonctionnement, et une aura verte caractéristique indiquait que leurs moteurs étaient encore opérationnels.

— Ils viennent juste de se faire capturer, conclut Picard. Autrement dit, la station abrite peut-être des milliers de prisonniers romuliens.

— En train de se faire assimiler, ajouta Beverly d'une voix tendue.

— Pas nécessairement, objecta Picard, les yeux brillants. Le processus est assez long : les Borg n'auront pas pu s'occuper d'eux tous à la fois. Si nous parvenons à les délivrer, ils nous aideront sûrement !

Beverly éclata de rire pour la première fois depuis des semaines.

— Qu'avez-vous derrière la tête ? Vous n'espérez tout de même pas mener une rébellion contre les Borg ?

— Et pourquoi pas ? J'ai toujours pensé que les Romuliens avaient leur place au sein d'une civilisation galactique, répondit Picard en souriant. Une alliance avec eux s'avérerait sans doute très bénéfique.

Beverly se figea.

— Vous avez toujours pensé ça ? répéta-t-elle. Picard hocha la tête, légèrement surpris. Il ne voyait pas où elle voulait en venir.

— Espérons que vous n'avez pas donné d'idées au collectif, soupira la jeune femme.

Le vaisseau-cube se posa.

Picard sentit sa gorge se nouer.

Mais il n'était plus temps de faire marche arrière.

CHAPITRE XXII

Riker vida un verre de simili whisky, grimaça et le fit descendre à l'aide d'une rasade de synthébière.

Mais ça ne l'aida pas beaucoup.

Un concert de rugissements s'éleva autour de la table de Dabo de Quark. Riker se tourna vers Morn, assis sur le tabouret voisin du sien, et répéta :

— Le changement est la solution ultime ?

Le robuste extraterrestre, dont le visage ridé semblait partiellement fondu, hocha la tête et attendit.

Riker passa ses options en revue. Il venait de gaspiller les dix dernières minutes à écouter un monologue idiot que son compagnon tenait pour la meilleure blague de l'univers. Mais il ne voyait pas ce que la fin avait de drôle. Il pouvait l'avouer à Morn et subir vingt minutes d'explication supplémentaires, ou bien...

Il éclata de rire.

Tout content, l'extraterrestre cligna des yeux et lui flanqua de grandes claques amicales sur l'épaule. Puis il se laissa glisser de son siège et s'éloigna.

Quark apparut derrière le bar et se saisit prestement des deux verres vides de Riker.

— Je ne me lasse jamais de celle-là.

Riker le fixa jusqu'à ce qu'il hausse les épaules.

— Bon, d'accord, admit le Ferengi à mi-voix. J'aimerais trouver un moyen de le faire taire. C'est un vrai moulin à paroles. Il vous a déjà parlé de ses dix-sept frères ?

L'idée fit frissonner Riker. Puis il remarqua que Quark lui avait servi deux autres verres.

— Je n'ai rien commandé, protesta-t-il.

Quark sourit, découvrant une bouche pleine de dents déterminées à pousser chacune dans leur propre direction.

— Pas grave : je le mettrai sur votre note.

Riker secoua la tête.

— Je n'ai pas de note. C'est toi qui me dois de l'argent, tu as déjà oublié ?

Quark feignit l'étonnement.

— Il me semblait vous avoir remboursé depuis longtemps.

Riker ne répondit pas.

— C'est mon frère Rom qui tient les comptes. Je lui dirai de regarder, proposa le Ferengi.

— Bien sûr, marmonna Riker en se levant.

— Allons, commander, ne me dites pas que vous partez déjà ! La nuit ne fait que commencer. (Quark baissa la voix.) Et les filles sont si jolies.

Il fit un clin d'œil à Riker.

— Si tu suggères ce que je pense que tu suggères, je suis certain qu'Odo cherche une bonne excuse pour faire annuler ta licence par le capitaine Sisko...

Le Ferengi soupira.

— Vous m'avez manqué, dit-il avec une parfaite hypocrisie.

— Je n'en doute pas un seul instant, répliqua Riker, moqueur. (Il rajusta sa tunique.) Déduis la première tournée de ce que tu me dois. Et fais verser le reste à l'économe du Challenger.

Quark écarquilla les yeux.

— Vous voulez dire, ce vaisseau qui vient juste de revenir du wormhole ? Mais vous êtes arrivé à bord du Alex Raymond. Avez-vous été transféré ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

Le Ferengi haussa les épaules et tripota une de ses oreilles, de la taille d'une main humaine.

— Oh, vous me connaissez : j'aime bien garder mes oreilles ouvertes, lâcha-t-il négligemment.

— Je suppose que tu n'as pas vraiment le choix, lança Riker avec une grimace.

Avant que le Ferengi puisse répondre, il s'éloigna du comptoir et se dirigea vers l'entrée de la Promenade.

Quark avait raison. Selon les horloges de DS9, la nuit ne faisait que commencer et le bar était bondé. Riker aperçut une vingtaine de membres de l'équipage du Challenger, un des nouveaux vaisseaux de classe Galaxie armé par Starfleet.

Ce serait un endroit parfait pour passer la soirée et retrouver certains de ses compagnons de l'Entreprise. Mais Riker avait mieux à faire. Au lieu de perdre son temps à commenter les exploits d'un vaisseau, il pouvait venir au secours de son capitaine.

Il parcourut lentement la Promenade, s'arrêtant pour admirer les vitrines et acheter un bâton de jumja qu'il mangea en marchant. Puis il se dirigea vers l'ascenseur.

Un Cardassien, le seul qu'il ait vu dans toute la station, se tenait debout à l'entrée d'une boutique, les mains croisées dans le dos. Il lui lança un sourire chaleureux. Riker lui répondit par un signe de tête, mais ne ralentit pas.

Il résista à la tentation de regarder par-dessus son épaule, car il savait déjà ce qu'il y verrait.

En pénétrant dans le bar de Quark, il avait remarqué un moine bajoran qui se tenait immobile contre un mur, le visage dissimulé par une capuche.

Quand il était ressorti, une demi-heure plus tard, ce moine se trouvait toujours là.

Non, il n'avait pas besoin de regarder par-dessus son épaule. Il savait qu'il était suivi.

L'ascenseur l'amena promptement à l'étage des quartiers d'habitation. Il pénétra dans un couloir exigü et se demanda pour la millième fois à quoi avaient songé

les concepteurs cardassiens de la station. On aurait cru qu'ils s'étaient efforcés de rendre les déplacements aussi pénibles que possible.

Mais leur culture les encourageait à triompher des obstacles, alors que la philosophie humaine tendait à les effacer. Riker aurait aimé en discuter avec Sisko. Un officier ayant tenu aussi longtemps au milieu du conflit bajo-cardassien devait forcément comprendre les deux parties.

Riker entendit l'ascenseur bourdonner derrière lui. Une autre cabine arrivait. Il franchit un croisement au moment où les portes s'ouvraient.

Un instant d'hésitation... Il fit volte-face et attendit, dissimulé par l'angle d'un mur.

Dix secondes plus tard, il n'avait toujours pas entendu de bruits de pas dans le couloir. Le moine s'était-il laissé semer ?

Riker décida de faire comme s'il avait oublié quelque chose. Il revint sur ses pas, tête baissée. Après quelques mètres, il leva les yeux et s'apprêta à saluer le moine qui devait se trouver là.

Le couloir était vide.

Riker s'immobilisa. Il n'y avait pas d'autre croisement entre lui et l'ascenseur. Il haussa les épaules. Il avait dû se tromper. Il fit demi-tour et...

DS9 explosa autour de lui quand le poing du moine s'écrasa sur sa mâchoire.

Riker ne se sentit pas tomber. Mais il se retrouva allongé sur le dos, les yeux fixés sur les profondeurs ténébreuses d'une capuche.

— Eh, qu'est-ce que vous faites ?

Sans répondre, le moine croisa les bras. Ses mains disparurent à l'intérieur de ses manches. Il recula pour laisser à Riker la place de se relever.

Ce dernier ne se fit pas prier. Il toucha sa mâchoire pour s'assurer qu'elle était bien en place.

— Sacré crochet du droit pour un saint homme, commenta-t-il, les sourcils froncés.

Le moine demeura silencieux.

Riker feinta sur la gauche.

Le moine ne fit pas un geste pour esquiver.

Riker sourit. Il aimait les défis.

— Nous pouvons procéder de deux façons, commença-t-il.

— Non, dit le moine. Il n'en existe qu'une.

Il bondit, ses robes volant autour de lui, mettant Riker dans l'impossibilité de viser précisément.

Riker sentit une manchette l'atteindre au niveau des poumons. Le souffle coupé, il eut juste le temps de dévier l'autre main du moine, qui se tendait vers sa gorge. Il tomba en arrière. Son agresseur lui bondit par-dessus et atterrit doucement derrière lui.

Lorsque Riker se redressa, les deux hommes avaient changé de place. Le moine se trouvait maintenant dos à l'ascenseur.

Riker fit volte-face et s'enfuit en courant.

Cette fois, il entendit les bottes de son poursuivant résonner sur le sol métallique du couloir.

Il franchit en trombe les deux premiers croisements, puis déboucha sur un passage qui longeait un des rayons extérieurs de la station.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Les robes du moine formaient comme une corolle autour de lui, évoquant irrésistiblement quelque animal marin. On eût dit qu'elles n'abritaient aucun corps solide.

Un instant, Riker se demanda si les fantômes existaient.

Il accéléra.

En atteignant l'intersection suivante, il laissa derrière lui les quartiers d'habitation et pénétra dans la zone industrielle de l'étage où on trouvait les ateliers, les salles de contrôle et les entrepôts.

Il prit sur la droite, vers un des hangars attribués à Starfleet.

Le moine était toujours sur ses talons.

Enfin, il arriva devant une porte marquée du delta de la Fédération. Il se pencha en avant, posa les mains sur les genoux et tenta de reprendre son souffle. Il regarda autour de lui, comme s'il cherchait une issue, puis appuya vivement sur le panneau de contrôle cardassien et se glissa à l'intérieur du hangar.

Il vint se placer entre deux piles de modules hexagonaux et garda les yeux rivés sur la porte.

Quelques secondes plus tard, le moine apparut dans l'encadrement.

— Vous ne pouvez pas vous enfuir, dit-il tout haut.

Il s'arrêta, comme s'il attendait une réponse. Mais Riker demeura silencieux.

Cette section de DS9 présentait l'avantage d'être totalement sous le contrôle de Starfleet. Ses moniteurs de sécurité pouvaient être déconnectés à la source, de façon à ce que rien ne transpire dans le bureau d'Odo, ou ne puisse être espionné par Quark.

Le moine pénétra dans le hangar. Aussitôt, la porte se referma derrière lui.

Il ne se retourna même pas pour l'examiner.

— Sortez de votre cachette, commander Riker.

L'interpellé avança sous la lumière d'une lampe. Le moine fit un pas vers lui.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous voulez, fit remarquer Riker.

— Je crois que vous le savez.

— Pas sûr.

— Très bien, dit le moine. Avez-vous déjà entendu parler de... ?

Sa main droite fusa vers la gorge de Riker.

Mais cette fois, celui-ci était prêt.

Il para le coup, lança un pied vers la poitrine de son adversaire, puis pivota sur lui-même et, de son autre jambe, le déséquilibra.

Le moine tomba sur le dos. Avant que Riker puisse se remettre en position, il lui faucha les jambes d'un coup de pied.

Riker s'effondra à son tour.

Le moine se jeta sur lui et lui flanqua un coup de coude à la tempe. Riker hoqueta de douleur, mais utilisa instinctivement l'élan de son adversaire pour le faire rouler sur le côté et reprendre le dessus.

Les genoux du moine le cueillirent à l'estomac et le projetèrent trois mètres plus loin.

Les deux hommes se relevèrent d'un bond, haletants. Riker secoua la tête. Il avait un goût de sang dans la bouche.

— Pourquoi ne me posez-vous pas votre question ? siffla-t-il.

Les mains du moine plongèrent à l'intérieur de sa robe.

Riker se figea. La Promenade était équipée de détecteurs. Il n'avait pas pensé que son adversaire serait armé.

À cet instant, une vive lumière envahit le hangar. Riker cligna des yeux.

— Ne bougez pas, ordonna la voix de Data. Deux fuseurs sont pointés sur vous.

Le moine se raidit.

— Quelle élégante façon de me dire que je suis cuit ! ironisa-t-il.

Data sortit de derrière une pile de caisses, tandis que La Forge faisait de même du côté opposé. Tous deux brandissaient des fuseurs.

— Je veux voir vos mains, ordonna l'ingénieur.

Le moine arracha sa robe.

Riker sursauta. Il avait eu le temps de s'y préparer ; pourtant, se trouver nez-à-nez avec un sosie de James T. Kirk lui fit l'effet d'un second coup de poing dans la mâchoire.

Picard lui avait décrit sa réaction lorsqu'il avait rencontré Kirk dans le Nexus : le respect viscéral qu'il avait éprouvé en voyant en chair et en os un homme qui, jusqu'alors, n'avait été pour lui qu'une image sur un écran.

Riker savait que le « moine » était un imposteur, la création d'une science inconnue. Pourtant, l'espace d'une seconde, il crut que Kirk se dressait devant lui. Qu'il se trouvait en présence d'une légende.

L'imposteur jeta un coup d'œil à La Forge et à Data. Il ne paraissait nullement surpris de leur présence. Puis il regarda Riker.

— Vous me connaissez aussi, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Riker le fixa sans ciller.

— Disons que je connais l'homme pour qui vous voulez vous faire passer.

L'imposteur se comportait en individu compétent et sûr de lui, exactement le genre d'attitude qu'aurait dû avoir le vrai James Kirk. Mais son regard était comme hanté... Un sentiment de perte irréparable. Riker attendait avec impatience les conclusions de Deanna à son sujet.

— Dites-le-moi, demanda l'imposteur d'une voix pressante. Dites-moi qui je suis censé être.

— Comment ? Vous l'ignorez ? s'exclama Data.

L'imposteur se tourna vers lui avec un sourire moqueur.

— Pourquoi croyez-vous que je me suis jeté tête la première dans votre piège ? Riker sursauta. Il avait déjà vu ce sourire, déjà entendu ce ton sur des dizaines

d'enregistrements. C'était une chose de dupliquer un corps... Mais comment reproduire la personnalité qui allait avec ?

— Et votre seconde question ? demanda-t-il sèchement. Celle que vous avez posée à Worf, à La Forge et à Data... Pourquoi voulez-vous savoir où se trouve le capitaine Picard ?

Kirk se raidit comme s'il venait de recevoir un électrochoc. Une grimace déforma ses traits.

— Picard ! cracha-t-il. Il doit mourir ! Je dois le tuer !

Avec un grognement de rage, il se jeta sur Riker en proie à une fureur incompréhensible.

Les réflexes de Data furent plus vifs que ceux de La Forge. Le rayon de son fusil assomma l'imposteur.

Les mains de l'homme lâchèrent la tunique de Riker ; ses yeux roulèrent dans leurs orbites et il s'affaissa lentement, non sans chuchoter un dernier mot.

Les trois officiers se pressèrent autour de leur étrange prisonnier. Aucun d'eux ne formula la question qui leur trottait dans la tête.

Riker alluma son communicateur.

— Riker au contrôle. Quatre pour l'infirmerie.

Ils attendirent, le dernier mot du « moine » résonnant encore à leurs oreilles comme un appel au secours.

Un appel que seul James Kirk aurait utilisé.

Spock...

Riker frissonna.

Pas à cause du rayon du téléporteur.

Le camion s'arrêta à environ cinquante-deux virgule trois kilomètres au sud-ouest de Dartha, la capitale de Romulus. En temps normal, Spock aurait pu fournir une évaluation plus précise, mais Tiral et Snell lui avaient couvert la tête d'un sac, l'obligeant à s'en remettre à ses sensations concernant la vitesse et les changements de direction.

Par bonheur, le camion était un modèle pourvu de roues, moins cher à entretenir qu'un glisseur antigrav sur un terrain schisteux comme celui qui entourait Dartha. L'argent semblait constituer la seconde préoccupation principale des deux Romuliens, après leur goût de la transduction.

Au cours de sa brève captivité, Spock avait enduré plusieurs séances de transducteur. En général, Tiral et Snell l'enfermaient quelque part avant de se retirer dans un coin. Mais l'ouïe fine du Vulcain lui en avait appris plus qu'il n'aurait voulu savoir sur ces moments d'intimité.

Il en conclut qu'à défaut d'imagination, ses ravisseurs étaient bourrés d'énergie. Le cycle du Pon Farr, qui s'étalait sur sept ans, laissait aux Vulcains tout le temps nécessaire pour mettre leurs plaisirs à exécution. Le récit détaillé de leurs expériences était encore censuré dans la moitié des mondes de la Fédération. Nul doute qu'une fois les relations Romuliens/Vulcains rétablies, l'Empire pourrait accéder

aux librairies de ses lointains cousins. Spock imaginait déjà le choc des Romuliens lorsqu'ils feraient l'exquise découverte du renoncement et de la discipline.

Depuis une heure, Tiral et Snell demeuraient chastes et muets. Le camion serpentait sur une petite route, pour éviter les postes de sécurité autant que pour désorienter le Vulcain.

Les deux Romuliens avaient au moins atteint leur premier objectif.

Tandis que le camion ralentissait, Spock s'adossa à la portière, côté passager. Tiral et Snell avaient quitté la route principale quinze minutes plus tôt ; depuis, les graviers n'avaient cessé de crépiter sous leurs pneus.

Spock sentit la portière se dérober sous lui et se redressa de justesse. Il s'attendait à ce que les mains de Snell le saisissent et l'entraînent vers un endroit discret, puis il sentit le parfum de Tiral lui chatouiller les narines. Par chance, la jeune femme était suffisamment respectueuse pour éviter de le toucher.

Durant toute sa captivité, Spock avait eu le sentiment qu'elle gaspillait son potentiel. Il ne savait pas comment elle avait plongé dans la délinquance, mais il était à peu près certain qu'elle ne venait pas d'une famille de criminels. Quelles tragédies avait-elle connues pour en arriver là ? Au vu de la situation actuelle, Spock ne l'apprendrait sans doute jamais.

— Ambassadeur, dit Tiral sur un ton très formel, si vous voulez bien descendre.

Spock se leva prudemment. Ses mains étaient liées dans son dos, et il eut du mal à retrouver son équilibre.

Sa tête effleura la main de Tiral. La jeune femme avait voulu l'empêcher de se cogner contre le plafond de la cabine.

— Éloignez-vous du camion, ordonna-t-elle.

Spock tâta le sol du bout du pied et fit un pas en avant. La fraîcheur de l'air nocturne pénétrait sous le sac qui lui couvrait la tête, et lui laissait un goût de soufre dans la bouche. Le Vulcain comprit qu'ils devaient se trouver près d'une usine de recyclage. Sur Romulus, un milliard d'années d'éruptions volcaniques avaient rendu l'eau potable plus rare que le dilithium.

— Avez-vous déjà songé à vous... recycler ? demanda-t-il de façon inopinée.

Tiral poussa un grognement.

— Pour faire quoi ? Qui voudrait de moi ? lança-t-elle sur un ton de défi qui ne parvenait pas à masquer son amertume.

— Sur votre planète, certains érudits s'intéressent à l'histoire vulcaine. Ils ont besoin de serviteurs discrets. Peut-être auraient-ils usage de vos compétences.

Avant que Tira ! puisse répondre, il relâcha tous ses muscles et tomba en avant.

Quand quelque chose le cueillit au creux des genoux, il se contorsionnait déjà pour mieux absorber l'impact de sa chute.

— Pourquoi as-tu fait ça ? cria Tiral à l'adresse de Snell.

— Il ne manquerait plus que tu me trahisses pour un Vulcain !

Spock entendit un raclement sur les cailloux, un grognement féminin de surprise et de douleur, le bruit d'un corps qui s'effondre.

Le choc de la chair contre la chair. Un cri aigu. Un torrent guttural d'épithètes

romuliens.

Puis... quelque chose d'autre. Au loin. Mais qui se rapprochait.

Spock sentit Snell l'empoigner rudement et le forcer à se relever. Il glissa, faillit tomber à nouveau et se rattrapa de justesse.

La main du Romulien empoigna le sac au niveau de sa nuque et l'obligea à incliner la tête en arrière.

— Doucement, dit Tiral d'une voix faible.

On aurait dit qu'elle avait quelque chose dans la bouche... du sang, réalisa Spock. Snell n'y avait pas été de main morte.

— Pourquoi ? répliqua le Romulien.

— Parce que s'il meurt, il ne vaudra plus rien pour nous !

Snell arracha le sac qui recouvrait la tête de son prisonnier. Spock cligna des yeux. La nuit était tombée depuis longtemps, mais une vive lumière bleue menaçait de l'aveugler.

L'air vibra autour de lui. Une navette approchait. Des projecteurs balayaient le paysage désolé, comme pour débusquer les éventuels complices des deux Romuliens.

Spock entrouvrit les paupières et leva la tête. Le rayon était maintenant braqué sur Tiral et Snell. Du sang maculait le visage de la jeune femme.

Le souffle de l'engin volant souleva les gravillons du chemin et les fit tourbillonner au-dessous de lui.

C'était un véhicule civil, remarqua Spock, aérodynamique et destiné à quatre ou cinq passagers tout au plus. Malgré son excellente vision, les projecteurs l'empêchèrent d'identifier le modèle exact.

L'engin se posa à vingt mètres du Vulcain et de ses ravisseurs. Le pilote ne prit pas la peine de couper le moteur. Un sas d'accès s'ouvrit, et une petite passerelle descendit vers le sol.

Les cheveux de Spock voletaient autour de sa tête.

Tiral et Snell semblaient comme pétrifiés.

Trois personnes descendirent de la navette. Leurs silhouettes ondulèrent dans la lumière bleue, tels des fantômes.

Spock n'avait pas besoin de distinguer leurs traits pour savoir que l'une d'elles était Tr'akul, le plus célèbre contrebandier de l'Empire romulien. Peu d'autres criminels lui arrivaient à la cheville.

Deux des nouveaux venus s'immobilisèrent ; seul le dernier approcha. Il repoussa la capuche de sa robe noire, dévoilant un visage presque cadavérique, marqué par une large cicatrice qui courait depuis sa pommette gauche jusqu'à son menton.

— Salutations, Tr'akul, dit Spock.

Le contrebandier le regarda comme une simple marchandise. Il le saisit par la mâchoire inférieure et lui fit tourner la tête comme s'il inspectait du bétail. Spock barricada son esprit contre un contact aussi insultant que pénible.

Tr'akul sourit et agita la main, un vrai geste de prestidigitateur. Un couteau apparut entre ses doigts. Spock sentit la lame lui entailler la joue, mais il ne broncha

pas.

Le vent rafraîchit très vite le sang vert qui coula de sa plaie.

Sans se départir de son sourire, Tr'akul fit disparaître le couteau. Celui-ci fut aussitôt remplacé par un petit senseur médical avec lequel il toucha la joue de Spock.

Au bout de quelques secondes, le senseur bipa.

Un autre geste de Tr'akul, et il disparut.

Sans daigner tourner la tête, Tr'akul claqua des doigts, puis fit un pas en arrière.

Un de ses acolytes, une silhouette floue enveloppée d'une robe noire, s'approcha de Tiral et lui remit une mallette. La jeune femme l'ouvrit sans un mot.

Spock lui jeta un regard en coin pour voir quel avait été son prix.

Un accélérateur libidinal.

La mort prochaine de Tiral l'affecta d'autant plus que celle-ci ne pouvait la voir venir.

De ses mains impatientes, la jeune femme saisit l'accélérateur, dont l'embout brillait de mille feux sous la lumière des projecteurs.

Snell voulut le lui prendre des mains. Elle découvrit les dents et repoussa son compagnon d'un coup d'épaule.

Spock regarda les deux complices avec une fascination mêlée de désespoir.

Qu'était devenue Romulus pour donner naissance à des êtres aussi pitoyables ?

Tiral tourna la tête vers Spock, l'accélérateur serré contre sa poitrine.

— Ne faites pas ça, dit très vite le Vulcain. Il vous...

Snell le frappa au plexus, si violemment que des lumières dansèrent devant ses yeux. Il tomba à genoux, puis s'abattit tête la première contre les graviers.

Un petit cri lui échappa avant qu'il atteigne l'état de n'kolinahra et bannisse la douleur de son corps.

Il souleva la tête et, plissant les yeux pour se protéger contre la poussière, vit Tiral et Snell se connecter tous deux à l'accélérateur.

— Juste un petit coup, dit la jeune femme en s'efforçant de maîtriser son avidité. On a encore pas mal de route à faire.

Spock voulut parler, mais il n'avait plus d'air dans les poumons.

Je pleure votre mort, songea-t-il. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Un siècle plus tôt, il aurait défait ses liens, bondi sur Tr'akul et ses acolytes, puis sauvé Tiral et Snell avant de découvrir les informations dont il avait besoin. Et si Jim avait été avec lui, rien n'aurait pu les empêcher de...

Snell appuya sur l'interrupteur. Tiral se blottit contre lui.

Un instant, une joie à l'état pur illumina leurs visages.

Puis ils roulèrent des yeux exorbités et griffèrent leurs implants comme pour les arracher. Leur bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Du sang vert jaillit de leurs nez.

Leurs membres tremblèrent. Leurs corps furent agités par un dernier spasme.

Toujours dans les bras l'un de l'autre, ils s'affaissèrent doucement sur le sol.

Le bourdonnement de la navette couvrit leurs râles d'agonie. Pour les

« acheteurs » de Spock, la mort des deux délinquants n'était qu'un simple détail.

Le Vulcain se releva avant qu'on le touche à nouveau.

Il se campa sur ses pieds en face de Tr'akul, et sentit dans sa bouche le goût cuivré de son propre sang.

Le contrebandier fit réapparaître son couteau, passa un bras autour de Spock comme pour l'enlacer et trancha ses liens.

Juste avant de reculer, il lui murmura quelque chose à l'oreille : ses premiers mots depuis qu'il était descendu de la navette.

— T'raylya ohm t'air ras.

Spock lutta pour conserver une expression impénétrable.

Tr'akul lui avait parlé en ancien vulcain, une langue que seuls les érudits connaissaient encore. Et ses mots étaient tirés d'une complainte vieille de plusieurs millénaires.

Pardonne-moi, mon frère.

Le contrebandier plongea le regard dans celui du Vulcain, puis baissa la tête.

Spock comprit qu'il n'était pas responsable de ce qui se passerait ensuite, et même, qu'il le désapprouvait. Pour la première fois depuis la mise à exécution de son plan, le Vulcain conçut des doutes quant à sa validité.

Il s'était attendu à ce que Tiral et Snell le kidnappent, et il avait eu raison. Il s'était attendu à ce que les deux délinquants le conduisent à Tr'akul (le choix le plus logique), et il avait eu raison. Mais il s'était aussi attendu à ce que ses acheteurs finaux soient les mêmes que ceux qui avaient ressuscité Kirk.

Alors... qui contrôlait l'opération ?

Tr'akul fit signe au troisième membre de son petit groupe.

Celui-ci s'avança vers le Vulcain, dégaina un disrupteur et tira si vite que Spock eut à peine le temps de voir un rayon orange déchirer la nuit.

L'homme qui avait apporté le transducteur se vaporisa en un petit nuage de radiations.

Puis le disrupteur se pointa vers Spock.

Le Vulcain ne se faisait pas de souci pour sa propre sécurité. Qui qu'il soit, l'inconnu ne s'était pas donné tout ce mal pour l'abattre sur place.

— T'air ras ! cria-t-il. Bral !

Avant que Tr'akul puisse s'élancer, une langue de feu orange le consuma à son tour.

L'inconnu rengaina son disrupteur.

— Venez avec moi, ordonna-t-il.

Spock calcula ses chances de survivre à un voyage en compagnie de cet homme. Autant dire qu'elles ne penchaient pas en sa faveur.

Rapide comme l'éclair, il tendit la main vers le cou de l'inconnu, positionna ses doigts et lui pinça les nerfs.

L'homme ne tenta même pas de se défendre et ne réagit d'aucune autre manière à la prise du Vulcain.

Pour vérifier son hypothèse, Spock fit une deuxième tentative.

Toujours rien.

Il haussa un sourcil.

— Fascinant, dit-il en laissant retomber sa main.

La silhouette repoussa sa capuche, révélant un visage déformé par des implants...

Dont Spock connaissait l'origine.

— Toute résistance est inutile, annonça Vox.

— Je sais.

CHAPITRE XXIII

Dans l'infirmierie de Deep Space 9, le docteur Julian Bashir croisa les bras et attendit impatiemment, comme si interpréter les indications des appareils cardassiens était à la portée du premier quidam venu.

Mais Riker ne s'intéressait ni au docteur ni à son matériel. Son attention était fixée sur le patient allongé sur la table d'examen, et endormi au moyen d'un petit inducteur.

Deanna lui toucha le bras.

— Tu y crois maintenant, n'est-ce pas ?

Malgré ses réticences, Riker dut se résoudre à l'admettre.

— Oui, répondit-il simplement.

Le docteur Bashir haussa les épaules.

— Je vous l'avais pourtant dit depuis le début, commander.

Riker massa sa mâchoire douloureuse. Pour un mort, il ne pouvait nier que James T. Kirk savait encore flanquer de sacrées châtaignes.

— C'est peut-être un des effets secondaires du Nexus, hasarda-t-il.

Soixante-dix-huit ans plus tôt, Kirk avait été englouti par le phénomène lors du vol inaugural de l'Entreprise B. D'une façon ou d'une autre, il avait poursuivi son existence dans un état onirique, jusqu'à ce que Picard pénètre à son tour dans le royaume du Nexus et le convainque de revenir au monde physique, afin d'empêcher un fou de détruire le soleil de Véridian.

Les efforts des deux capitaines avaient été couronnés de succès, mais fatals à Kirk.

Et pourtant, il se trouvait de nouveau là.

— La seule explication possible est sûrement liée à quelque métaphysique extraterrestre, dit Riker.

— Non, le contredit poliment Bashir.

Riker avait fait la connaissance de ce dernier trois ans plus tôt, lorsque Starfleet avait pris en main l'administration de Deep Space 9. À l'époque, il l'avait catalogué comme le jeune docteur le plus arrogant de sa génération. Mais sa vie sur la frontière l'avait considérablement mûri.

— J'ai retrouvé l'El-Aurienne qui tenait autrefois le bar de l'Entreprise, expliqua Bashir.

Il s'assit au bord d'une des consoles, une posture peu protocolaire. Mais Riker savait que son attitude décontractée cachait un esprit vif et discipliné, digne des meilleurs officiers de Starfleet.

— Guinan ?

— Oui. Elle a fait l'expérience du Nexus à l'époque du Lakul, et elle croit dur comme fer que Kirk l'a quitté de son plein gré. Contrairement à elle et aux autres personnes qui y ont été arrachées, il ne peut rester à l'intérieur aucun... écho de lui. Il est ressorti du Nexus tel qu'il y était entré, dans sa chair comme dans son esprit.

— Dans ce cas, comment... ?

Bashir se dirigea vers la table d'examen, s'approcha d'une console cardassienne et appuya sur un bouton. Une vue du crâne et du cerveau de Kirk s'afficha sur l'écran.

— Deux causes possibles, dit le jeune docteur. Toutes deux assez inhabituelles. Voyez.

Il zooma sur une forme très dense, de la taille d'un stylo, qui flottait dans la masse cérébrale de Kirk. Elle se composait d'un réseau fractal de petites structures, impénétrables par des senseurs médicaux.

— Et ce n'est pas tout.

L'écran bascula sur ce que Riker reconnut comme la vue intérieure d'une artère. De minuscules objets, plus petits encore que des pixels, se mêlaient aux cellules sanguines de Kirk.

— Que sont ces... points ? s'enquit Riker.

— Ordinateur, agrandissement facteur deux, ordonna Bashir.

Cette fois, Riker crut reconnaître les objets.

— Des nanites ? s'étonna-t-il.

— D'un type très particulier, confirma Bashir. Je n'avais encore jamais vu cette configuration, mais il semble clair qu'elle est destinée à un traitement médical, probablement la réparation de tissus ayant subi des dommages massifs.

Riker jeta un regard sceptique au jeune docteur.

— Excusez-moi, mais le patient n'avait pas « subi des dommages massifs ». Il était mort ! Je pense que ce qui lui est arrivé va plus loin qu'un simple traitement médical.

Bashir grimaça.

— Peut-être me suis-je exprimé trop vaguement. Mais regardez l'appareil placé dans sa masse cérébrale.

Il zooma de nouveau sur celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Riker.

— D'après mes examens, sans doute l'implant neuronal le plus sophistiqué que la science médicale ait jamais connu.

Riker se tendit et vit Deanna lui jeter un regard interrogateur.

— À quoi sert-il ?

Un capitaine de Starfleet disparaissait en mission ; au même moment, son homologue du passé ressuscitait et se lançait à sa recherche. Et comme par hasard, les deux hommes étaient équipés d'une interface.

Bashir fronça les sourcils.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est en train de le tuer.

Du doigt, il désigna les vrilles fractales extérieures de l'implant.

— Ces points de contact ont été modifiés par les nanites, afin de plonger plus loin dans le cortex du patient. C'est comme une tumeur cancéreuse. À l'allure où elle se développe, je ne lui donne pas plus d'une semaine à vivre.

Riker ne comprenait pas. Presque toutes les formes de maladies étaient aussi faciles à traiter qu'une poussée d'acné.

— Eh bien, ôtez-lui donc.

— Je ne peux pas, commander. Mes talents de chirurgien ne vont pas jusque-là.

— Ne pouvez-vous utiliser le téléporteur pour filtrer les matériaux étrangers à ses cellules ? suggéra Deanna.

— Un traitement des plus appropriés, approuva Bashir. Hélas, il faudrait d'abord créer une carte cellulaire complète du système nerveux du patient, afin de pouvoir le rassembler correctement. Et cela nous prendrait des mois.

— Vous dites que vos talents de chirurgien ne vont pas jusque-là, fit remarquer Riker. Mais connaissez-vous quelqu'un qui soit capable d'effectuer cette opération ?

Bashir hocha la tête.

— C'est possible. J'ai interrogé les archives médicales de Starfleet. (Il grimaca à nouveau.) J'ai tellement harassé les gars pour obtenir le dossier de Kirk qu'ils ne doivent pas me porter dans leur cœur. Mais ils m'ont quand même déniché une poignée de cas où des implants aussi complexes ont été extraits par des chirurgiens de Starfleet.

— Un de ces chirurgiens est-il disponible ? demanda Riker, plein d'espoir.

— Un seul se trouve encore en service, répondit Bashir. Le docteur Beverly Crusher.

Riker comprit aussitôt.

— C'est elle qui a ôté les implants borg du capitaine Picard, n'est-ce pas ?

Bashir hocha la tête.

Riker sentit son cœur se serrer.

— Sous-entendez-vous que l'appareil auquel nous avons affaire est de conception borg ?

— Je ne peux pas me prononcer, commander. Toutes les interfaces neuronales se ressemblent plus ou moins, puisqu'elles remplissent la même fonction. Cet objet ressemble-t-il à un implant borg ? Certainement. Est-il identique à celui que possédait le capitaine Picard ? Non. Pourrait-il tout de même avoir été placé par les Borg ? Peut-être.

Riker passa les options en revue.

— Kirk sait-il d'où vient cet implant ?

— Je n'ai pas pu parler beaucoup avec lui, mais visiblement, il ne se rappelle pas qui il est. Toutes les questions que je lui ai posées sur ses activités des derniers jours, ou sur ses intentions de tuer le capitaine Picard, ont provoqué une réaction violente. C'est pourquoi j'ai préféré l'endormir. Mieux vaut maîtriser son comportement aberrant à l'aide de drogues... du moins, jusqu'à ce que nous en connaissions la raison.

— Pensez-vous qu'on l'ait programmé ? intervint Deanna.

— Conditionné, corrigea Bashir. La réponse est oui.

— L'implant ? suggéra Riker.

— Exact. Si j'ai une certitude dans cette affaire, c'est bien celle-là.

— Autrement dit, raisonna Riker à voix haute, si nous voulons faire sauter les blocages de Kirk, il faut commencer par lui ôter cet implant. Et nous disposons pour ça de moins d'une semaine...

— Commander, où se trouve le docteur Crusher ? Selon les services médicaux, elle a pris un congé de longue durée. Mais personne ne veut me dire où.

Riker savait que Bashir finirait par lui poser cette question.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Si Picard lui avait appris quelque chose, c'était qu'en plus de prendre les bonnes décisions, un officier digne de ce nom se devait de les prendre rapidement.

Il se leva. Il était sur le point de faire quelque chose sur quoi il ne pourrait pas revenir. Au diable le commander Shelby.

— Docteur Bashir, Conseiller Troi, conformément à la Directive Générale numéro Trois de Starfleet, j'invoque les règlements officiels secrets de la date stellaire 7500, modifiés en 42799.

— Mais..., balbutia Bashir. Ce sont les règlements relatifs aux cas...

— D'invasion. Starfleet a toutes les raisons de croire que la Fédération sera attaquée d'un moment à l'autre. Le capitaine Picard et le docteur Crusher ont été envoyés en mission afin de prévenir cette attaque. Je pense que James T. Kirk est lié à ces événements, et je prends sur moi de le transférer à la dernière localisation connue de Beverly Crusher, afin qu'elle lui ôte l'implant qui m'empêche de l'interroger.

« En conséquence de quoi, je vous réquisitionne tous les deux, ainsi que l'USS Challenger, et je vous ordonne de vous préparer à un départ immédiat pour la base stellaire 804.

Sans poser de question, Deanna se dirigea vers la porte de l'infirmierie. Riker n'en attendait pas moins d'elle. Quant à Bashir, c'était une autre affaire.

— Commander, votre mission ultra-secrète semble très intéressante, mais puisque vous m'embarquez de force, puis-je au moins connaître l'identité de nos envahisseurs ?

D'ordinaire, Riker n'aurait pas répondu à un jeune officier qui discutait les ordres en temps de crise. Pour cette fois, il voulait bien faire une exception, ne serait-ce que pour voir la tête du docteur.

— Les Borg, répondit-il.

Il avait bien fait. L'expression de Bashir valait vraiment le détour.

Le Challenger se dégaga du pylône de stationnement qui l'avait abrité le temps de son séjour sur Deep Space 9.

Son capitaine, un Vulcain nommé Simm qui servait Starfleet depuis plus de vingt ans, échangea les politesses d'usage avec le contrôleur aérien. Puis il ordonna au navigateur de mettre le cap sur la base stellaire 804.

Tandis que le Challenger s'éloignait, le wormhole bajoran s'ouvrit à nouveau pour

admettre un vaisseau minier klingon. Dans le flot de radiations irisées, un rayon composé de tetryons passa facilement inaperçu. Les particules plus rapides que la lumière, bien que n'existant que dans le subespace, étaient monnaie courante dans les wormholes.

Pourtant, cette fois, le rayon ne provenait pas du Temple Céleste, mais d'un point distant de plus de quatre années-lumière de Deep Space 9.

À bord de l'Avatar de Tomed, Salatrel agrippa nerveusement les accoudoirs de son fauteuil.

— Nous recevons une réponse passive du rayon de tetryons, l'informa le sous-commander Tran, assis devant sa console. Kirk vient d'être déplacé.

— À l'intérieur de la station ? demanda Salatrel.

— Non. À bord du Challenger, répondit le jeune homme avec un sourire froid.

Salatrel n'allait pas lui donner la satisfaction de voir sa peur. Elle n'avait pas osé équiper Kirk d'un transmetteur ou d'un localisateur, de peur que quelqu'un ne détecte leurs signaux. Mais si près d'un wormhole et de ses flux constants de radiations, il ne lui avait pas été difficile de réaligner les senseurs de son Oiseau de Guerre, afin d'utiliser les tetryons pour repérer l'implant de Kirk.

— Et le Challenger se dirige vers... ?

Tran consulta son écran.

— Sa seule destination possible semble être la base stellaire 804.

Salatrel pivota pour faire face à Tracius, son centurion.

— Ce nom a-t-il une signification particulière pour toi ?

Le Romulien leva les yeux au ciel, puisant dans des souvenirs qu'il était trop vieux et trop entêté pour confier à un ordinateur.

— Un des bastions de la Fédération et de son règne fasciste sur l'espace libre... Un petit avant-poste sur la frontière. Il abrite un contingent de scientifiques klingons, mais à ma connaissance, il ne possède aucune valeur ou importance particulière.

— Dans ce cas, pourquoi Kirk se rend-il là-bas ? s'interrogea Salatrel, perplexe. Le sous-commander Tran bondit sur ses pieds.

— Il ne se rend pas là-bas : on l'y emmène ! À moins que vous ne vouliez nous faire croire qu'il a, à lui tout seul, pris le contrôle d'un vaisseau de classe Galaxie.

Salatrel se mordit la lèvre. Si quelqu'un était capable d'un tel exploit, ça ne pouvait être que Kirk.

— La question reste la même : pourquoi l'emmène-t-on là-bas ?

Tracius fronça les sourcils, faisant appel à toutes ses connaissances sur la Fédération mille fois maudite.

— S'ils avaient identifié l'implant de Kirk comme étant d'origine borg, ils devraient l'emmener à la base stellaire 324 pour l'étudier. S'ils l'avaient exécuté, ils auraient dû désintégrer son cadavre, ou le ramener sur sa planète natale pour l'y enterrer.

Salatrel s'efforça de garder son calme.

- Il faut donc qu'il s'agisse d'un troisième cas de figure.
- Je n'en vois qu'un : il est parti à la rencontre de Picard.

La jeune femme se redressa sur son siège.

Tran fit un pas vers le centurion.

- Impossible !

Tracius croisa les mains dans son dos. Salatrel connaissait bien cette pose.

C'était une imitation inconsciente des Vulcains, que le vieil homme avait étudiés pendant de nombreuses années pour mieux les comprendre, et par là même, savoir se défendre contre eux.

— Tels sont les faits. Les données relatives à la localisation actuelle de Picard ont disparu de tous les réseaux informatiques de Starfleet. Nos espions n'ont pu y trouver de référence nulle part. Nous pouvons donc en déduire qu'il effectue une mission concernant la défense de la Fédération contre les Borg.

Tracius jeta à Salatrel un regard lourd de signification.

— Et quelle meilleure cachette pour un programme de développement militaire secret qu'une base stellaire éloignée de tout ?

Tran ne se laissa pas ébranler.

— C'est sur la base stellaire 324 que Starfleet élabore ses défenses contre les Borg.

Le centurion ne lui céda pas un pouce de terrain.

— Avec la coopération de spécialistes klingons et romuliens. Du point de vue de la Fédération, cet endroit ne peut donc pas être considéré comme sûr. Surtout si les armes produites risquent d'être employées contre l'Empire romulien.

Les deux hommes se tournèrent vers Salatrel, qui prit aussitôt sa décision.

— Mettez le cap sur la base stellaire 804, ordonna-t-elle. Restez sous bouclier d'invisibilité, et placez-vous dans l'angle mort des senseurs du Challenger.

Tran ne fit pas un geste pour retourner vers sa console.

— Je pense qu'il faudrait informer Vox de... la nouvelle direction prise par notre plan.

Salatrel soutint le regard de son second.

— Vox a d'autres chats à fouetter. Je lui enverrai un message à la Base Dante.

— D'autres chats à fouetter ! protesta Tran. Vous ne savez même pas où il se trouve ! Vous ne savez pas ce qu'il fait ! Vous êtes une marionnette entre ses mains, au même titre que Kirk.

Salatrel bondit sur ses pieds. Le jeune homme ne cilla pas. Alors, devant tout l'équipage de la passerelle, elle lui flanqua une gifle retentissante.

Tran s'écroula sur le sol. Elle posa un pied sur sa poitrine et appuya.

— Si le Tomed était un vaisseau klingon, tu servirais de repas au targ du capitaine. Si c'était un vaisseau de Starfleet, on effectuerait sur toi toute sorte d'expériences médicales déplaisantes. Mais c'est mon vaisseau. Et nous sommes des Romuliens. Nous ne pourrions écraser nos ennemis que si nous restons soudés.

Du bout de sa botte, elle pressa sur le larynx de Tran.

- C'est bien compris, sous-commander ?

L'interpellé émit un gargouillement qu'elle décida de considérer comme un oui. Elle retourna vers son fauteuil.

Sans un mot, Tran se releva et alla se rasseoir devant sa console.

Tracius se pencha vers Salatrel.

— Pour conserver ton vaisseau et ton équipage, tu devrais faire un exemple, la prévint-il. Et vite.

La jeune femme savait que son centurion avait raison. Mais pour l'heure, elle ne se souciait que d'une chose : rattraper Kirk.

Elle ne voyait pas du tout pourquoi le Challenger l'emmenait à la base stellaire 804.

Mais l'histoire de la Fédération lui avait appris que là où Kirk était concerné, les choses n'étaient jamais ce qu'elles semblaient être.

Après avoir travaillé si longtemps avec les Borg, Salatrel trouvait cette incertitude presque reposante.

CHAPITRE XXIV

Picard s'accroupit derrière un cube qui se dressait au beau milieu du couloir, telle une verrue de métal. À côté de lui, Beverly modifia le réglage de son tricordeur.

La station résonnait des pas monotones des ouvriers borg vaquant à leurs occupations. Picard n'en avait encore jamais vu de semblables. Ils mesuraient à peine un mètre cinquante, avaient la peau grise et un énorme œil en amande surmonté par un crâne gonflé comme un ballon. Les implants masquaient l'autre moitié de leur visage.

Beverly tendit son tricordeur à Picard. Non seulement l'appareil ne reconnaissait pas les créatures, mais celles-ci n'étaient pas fichées dans les archives xénobiologiques de Starfleet. Visiblement, les Borg sévissaient aussi dans des régions ignorées de la Fédération.

Lorsque les ouvriers se furent éloignés, Picard et Beverly se remirent en marche. Au loin, le couloir semblait décrire une sorte de vrille, mais les deux compagnons avaient déjà déterminé que c'était une illusion, causée par la dimension dans laquelle existait l'hypercube. La plupart du temps, ils s'efforçaient de se concentrer sur le sol, à quelques pas devant eux.

Ils arrivèrent à une intersection débouchant sur six passages disposés comme les rayons d'une roue. Picard étudia son tricordeur. Les vaisseaux romuliens devaient se trouver sur leur droite.

Ils accélérèrent le pas. Plus ils approchaient du secteur dans lequel, selon Picard, devaient être retenus les prisonniers romuliens, plus l'odeur de décomposition les prenait à la gorge.

Une autre intersection. Ils arrivèrent sur une passerelle qui longeait les parois d'un réservoir de plus d'un kilomètre de diamètre. Picard se pencha par-dessus la rambarde et recula aussitôt, les traits figés sur une grimace d'horreur. Il porta une main à sa bouche comme s'il allait vomir.

Le réservoir abritait un lac d'entrailles qui se contorsionnaient dans un écoeurant bruit de succion. Beverly pinça les lèvres et balaya la scène avec son tricordeur.

— C'est une usine de recyclage, Jean-Luc. Ils nettoient l'atmosphère et purifient l'eau.

Picard saisissait le concept. Mais la plupart des colonies recouraient à des systèmes électriques ou nucléaires. Voir des organes effectuer le même travail avait quelque chose de répugnant.

Les deux compagnons se remirent en marche, respirant par la bouche pour ne

pas être agressés par l'odeur de pourriture. Ils suivirent le chemin indiqué par leur tricordeur, ne s'en écartant que pour se dissimuler aux yeux des Borg.

Ils pénétrèrent dans une section de couloir longue de dix mètres, dont les parois de métal verdâtre ne pouvaient provenir que d'un vaisseau romulien.

Picard passa une main dessus. Enfin quelque chose de connu, quelque chose qui ne ressemblait pas au cauchemar de métal enrobé de chair qu'était le reste de la station. Et peu importe si c'était d'origine romulienne.

Beverly consulta son tricordeur.

— Je détecte une multitude de signaux, annonça-t-elle. Plus d'un millier de créatures biologiques.

Les deux compagnons s'engagèrent dans la direction indiquée. Soudain, Picard s'arrêta net.

— Que se passe-t-il ? demanda Beverly, inquiète.

Il se tenait devant un écran de contrôle romulien dont les voyants brillaient encore.

— Le processus d'assimilation est d'une remarquable efficacité, murmura Picard en fixant le moniteur.

— Vous pensez que ce terminal est opérationnel ? chuchota Beverly.

— Nous ne le saurons pas avant d'avoir essayé.

Picard ôta ses gants et les coinça sous son aisselle droite. Il prit un moment pour déchiffrer les symboles romuliens, puis il appuya sur l'interrupteur.

L'écran s'alluma. Picard lut les deux lignes identifiant le système informatique auquel le terminal avait autrefois permis d'accéder.

— Il vient d'un vaisseau appelé La Serre Qui Déchire La Chair De Nos Ennemis.

— Autrement dit, un Oiseau de Proie, dit Beverly en esquissant un faible sourire.

Picard devait éviter toute question pour laquelle le système lui réclamerait un mot de passe ou un numéro d'identifiant. Il réfléchit puis demanda au terminal d'afficher les nouvelles du jour.

À bord de l'Entreprise, il aurait obtenu la liste des affectations, des divertissements prévus, des cours dispensés, des anniversaires à souhaiter, des réunions et des autres événements marquant la vie d'une communauté de mille personnes. Il ne savait pas ce que ça donnerait à bord d'un vaisseau romulien, mais ça lui semblait la chose la plus intelligente à faire.

Un menu apparut sur l'écran. Il commença à lire et laissa échapper un hoquet de surprise.

— Beverly... Ce terminal n'est pas relié au système informatique de l'Oiseau de Proie, mais à celui de la station borg !

La jeune femme s'approcha et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais... pourquoi ?

Picard pianota sur le tricordeur fixé à son avant-bras, le faisant basculer en mode de « traduction universelle ».

— Je suppose qu'en incorporant ce couloir à leur station, les Borg ont connecté

ses conduits d'aération aux leurs, ses câbles d'alimentation aux leurs, et son système informatique à... ce qu'ils utilisent à la place.

— Quelle efficacité, remarqua Beverly avec un soupir de soulagement.

Picard régla son tricordeur pour une transmission, puis retint son souffle.

Pourvu que le système romulien contienne des protocoles de traduction...

Par chance, c'était le cas.

Le clavier virtuel scintilla et fut remplacé par une configuration typique de Starfleet. De la même façon, le texte se mua en Standard de la Fédération.

— Jean-Luc, souffla Beverly, émerveillée. C'est comme... si nous venions d'ouvrir une fenêtre sur le collectif borg.

Picard secoua la tête.

— Le collectif n'est pas basé sur l'informatique. C'est un réseau neuronal réparti entre ses composantes organiques individuelles. Néanmoins... je dirais que ceci est son cœur mécanique.

Son propre cœur battant à tout rompre, il pianota sur le clavier virtuel.

— Voyons si je peux obtenir le planning des derniers atterrissages.

Le système ne lui demanda pas de mot de passe. Après tout, qui d'autre qu'un Borg aurait pu y accéder ?

Picard sourit en voyant l'écran se couvrir de caractères. La moitié des lignes étaient remplacées par la mention Traduction Indisponible. Sans doute concernaient-elles des vaisseaux originaires de systèmes inconnus de la Fédération.

Mais de-ci de-là, Picard repéra des noms à l'agressivité familière. Il eut du mal à contenir son excitation.

— Beverly, c'est incroyable ! Les Oiseaux de Guerre que nous avons vus... Ils se sont tous posés au cours des dernières trente-six heures.

— Quoi ? Vous voulez dire que les Borg ont réussi à capturer dix Oiseaux de Guerre intacts en moins de deux jours ? s'exclama la jeune femme, incrédule.

Elle avait raison : ça ne tenait pas debout.

Les mains tremblantes, Picard demanda au terminal d'afficher la position actuelle des équipages. L'écran passa en mode visuel.

Des baraquements.

Picard plissa les yeux. Il reconnaissait les couchettes asymétriques. Il distinguait les synthétiseurs de nourriture, les écrans de jeu, les simulateurs d'exercice. Les Romuliens n'étaient pas prisonniers de l'hypercube : ils se trouvaient toujours à bord de leurs vaisseaux.

Et ça ne pouvait signifier qu'une chose.

Picard se mordit les lèvres et demanda les prochains plans de vol des Oiseaux de Guerre. Ceux-ci devaient décoller une centaine d'heures plus tard, et emprunter le conduit « Traduction Indisponible » jusqu'au Secteur 3-0.

— Le Secteur 3-0 ? dit Beverly. N'est-ce pas à côté de la Zone Neutre ?

Picard hocha la tête.

— C'est aussi là que les Borg nous ont attaqués pour la première fois.

La jeune femme lui lança un regard inquiet.

— La Zone Neutre n'est pas très bien défendue actuellement.

— Non, acquiesça Picard.

Il commençait à entrevoir la stratégie des Borg. Depuis quelques années, la Fédération avait entrepris un rapprochement avec l'Empire romulien. Starfleet avait sauté sur cette occasion pour démilitariser la Zone Neutre, libérant ainsi des vaisseaux pour protéger les secteurs cardassiens menacés par le Dominion du Quadrant Gamma. Et maintenant...

Malgré tout, dix Oiseaux de Guerre, pour aussi puissants qu'ils soient, ne constituaient pas une menace sérieuse pour la Fédération.

Picard demanda à l'ordinateur de lui fournir la liste de tous les vaisseaux devant quitter la station en même temps qu'eux.

Aussitôt, une multitude de lignes Traduction Indisponible défilèrent sur l'écran.

— Des vaisseaux sans nom, commenta Beverly.

Picard savait ce qu'elle voulait dire.

— Les Borg.

— Autrement dit, Starfleet avait raison. Ils vont envahir la Fédération.

— Mais pas tout seuls, fit remarquer Picard. Pour une raison ou pour une autre, ils se sont alliés avec les Romuliens. Ils attaqueront par la Zone Neutre, où nous avons dégarni nos défenses et où les avant-postes romuliens ne lèveront pas le petit doigt pour nous aider.

— Comment les Borg peuvent-ils coopérer avec une race non-assimilée ? s'étonna Beverly. Je ne croyais pas que ce soit possible.

— Peut-être ont-ils pensé que c'était le seul moyen de vaincre la Fédération.

Alors, Picard se souvint qu'il avait eu cette idée quand il était Locutus.

Un frisson glacé courut le long de sa colonne vertébrale.

— Beverly, croyez-vous que c'est moi qui leur ai soufflé cette solution, quand je faisais partie du collectif ?

La jeune femme lui prit vivement la main.

— Non, Jean-Luc. Sans ça, ils n'auraient pas attendu aussi longtemps pour mettre leur plan à exécution.

Mais elle ne semblait pas vraiment convaincue.

Picard se dégagea et replaça ses mains sur le clavier.

— Je dois savoir, dit-il en pinçant les lèvres. Je vais demander à l'ordinateur de me montrer l'unité responsable de ce plan.

Beverly ne fit pas un geste pour l'en dissuader.

Il entra sa requête et se prépara à contempler une image de Locutus.

Mais ce fut une vision bien différente que lui offrit l'écran du terminal.

— Grands dieux ! souffla Beverly, choquée.

Picard ne put rien dire.

Sous ses yeux stupéfaits, deux individus marchaient dans un couloir de l'hypercube.

Le premier était un Borg-Romulien d'apparence anodine. Le second était l'ambassadeur Spock.

Le Vulcain s'immobilisa à la croisée de quatre passages conduisant hors du hangar où avait pénétré son Oiseau de Proie. Autour de lui, l'équipe romulienne de maintenance s'engouffra dans les profondeurs de l'hypercube avec autant d'assurance que si elle retrouvait son monde natal.

Une vision des plus perturbantes, sachant ce qu'elle sous-entendait sur les rapports entre les Borg et les Romuliens.

Perturbante, mais pas inattendue.

Spock savait que rien de ce qu'il pourrait découvrir ne lui ferait le même choc que cette hideuse révélation : l'enquête criminelle qu'il croyait mener l'avait conduit entre les mains des Borg.

Pourtant, à bien y réfléchir, la logique était irréfutable.

Pas besoin d'avoir la foi pour croire que la technologie borg était à l'origine de la résurrection de James T. Kirk.

Quant au but de cette résurrection, Kirk l'avait énoncé lui-même : il devait tuer Jean-Luc Picard.

Probablement, songea Spock, pour empêcher Starfleet d'accéder aux secrets que contenait l'esprit du capitaine. Des secrets qui, même s'il ne s'en doutait pas, étaient la clé de la défaite éventuelle des Borg.

La seule chose que le Vulcain ne comprenait pas, c'était le choix de Kirk comme assassin. Il existait dans la Galaxie des milliers de chasseurs plus doués, et surtout plus faciles à engager.

En l'absence de réponse logique, Spock chercha une cause émotionnelle. Au cours de sa carrière, Kirk avait souvent eu maille à partir avec les Romuliens. L'un d'eux le haïssait au point de monter cette mascarade pour dresser l'un contre l'autre les deux plus grands héros de la Fédération.

— Avancez, ordonna Vox.

Avant de s'exécuter, Spock prit quelques secondes pour analyser les passages qui s'étendaient devant lui. Réglant son pas sur celui de son geôlier, il consacra une partie de ses ressources mentales à examiner l'alliance borgo-romulienne, et l'autre à décrypter l'énigme de l'hypercube.

— Cette station est construite à l'intérieur d'un tunnel de Thorne à onze dimensions, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit Vox sans tourner la tête vers lui.

— Mais on a calculé que l'énergie nécessaire pour pénétrer dans un tel tunnel était supérieure à l'infini, fit remarquer le Vulcain.

— On s'est trompé, lâcha Vox sur un ton sans appel.

Spock réfléchit. Du temps où il était à l'Académie, il avait effectué ces calculs lui-même. Il aurait bien voulu savoir où il avait commis une erreur. Si seulement il avait conservé ses notes...

Mais durant leur voyage, Vox ne lui avait laissé aucun doute quant à sa destinée. Et il savait que celle-ci ne laisserait pas de place à la recherche.

Alors que Vox était le Porte-Parole du collectif auprès de l'Empire, Spock allait

devenir son représentant auprès des Vulcains.

Il était bien déterminé à ne pas se laisser assimiler, fût-ce au prix de sa vie. En aucun cas le collectif ne devait accéder aux secrets contenus dans son esprit. Mais plutôt que de mourir, il aurait préféré s'échapper. Et il n'en était pas encore à un point où cette solution semblait irréalisable.

À l'intersection suivante, Vox s'arrêta pour laisser passer une équipe d'ouvriers.

Spock fut très intrigué par celle-ci. Ce qu'il avait pris pour une file d'humanoïdes était en réalité un organisme semblable à un mille-pattes terrestre. Chaque segment, muni de deux membres inférieurs, était relié par le thorax à ceux de devant et de derrière, une sorte de moignon occupant l'emplacement où aurait dû se trouver sa tête. Seul le premier segment était pourvu d'yeux et de senseurs, pour la plupart couverts d'implants.

Une forme de vie aussi peu efficace ne pouvait découler de la sélection naturelle ; Spock en conclut donc qu'elle avait été créée artificiellement.

— Quel est l'utilité de cette entité ? s'enquit-il.

— Elle ravitaille les tunnels, répondit Vox.

Le Vulcain jugea préférable de ne pas demander d'éclaircissements. De toute façon, il avait d'autres choses à considérer.

— Quand serai-je assimilé ?

— En unités standards de la Fédération, dans huit minutes...

Ils arrivèrent devant un ascenseur qui, d'après sa conception maladroite, provenait sans doute d'un vaisseau pakled, et y entrèrent. Sur un ordre de Vox, la plate-forme se mit à descendre.

Spock décida que le moment était venu de tester la programmation borg. Il déploya sa première ligne de défense.

— Je ne souhaite pas être assimilé.

— Cette erreur sera corrigée.

Il chercha une autre ouverture logique.

— Aimez-vous être assimilé ?

— Peu importe.

— Pourquoi l'équipage de l'Oiseau de Proie n'a-t-il pas été assimilé ?

— Il n'est pas encore temps.

Spock jugea cette réponse très intéressante. D'après ce qu'il avait lu, les Borg étaient dotés d'un appétit vorace, et peu enclins à temporiser. Pourtant, les Romuliens qui avaient fait alliance avec eux devaient s'attendre à un autre bénéfice que l'assimilation.

Le Vulcain avait lu les rapports de Jean-Luc Picard sur son expérience au sein du collectif. Normalement, ses membres n'avaient pas de secrets les uns pour les autres. Lui-même étant très proche de l'assimilation, il en conclut que Vox le considérait déjà comme un Borg, et qu'il ne lui dissimulerait pas ses intentions.

— Les Romuliens savent-ils qu'ils vont être assimilés ?

Autour de la plate-forme, d'interminables parois de métal étaient traversées par un labyrinthe de tubes et de canalisations. Bien qu'incapable de deviner leur

nature, Spock connaissait leur objectif : servir le collectif, d'une façon ou d'une autre.

— Non, répondit Vox. Ils font partie d'une expérience. Ils ne seront pas assimilés avant de nous avoir aidés à vaincre. Nous avons dépensé beaucoup de ressources pour rectifier la vision erronée que la Fédération a de notre collectif.

— Autrement dit, vous souhaitez tirer parti des sentiments négatifs des Romuliens à l'égard de la Fédération, résuma Spock.

— Exact.

— N'est-ce pas une contradiction d'admettre que les émotions vous confèrent un avantage ?

Vox ne marqua pas la moindre hésitation.

— Cette remarque est hors de propos.

— Vous parlez comme un scientifique que j'ai connu autrefois. Vous écartez toutes les données qui ne viennent pas étayer votre thèse. C'est totalement illogique.

— La logique est hors de propos.

Spock décida d'abandonner cette approche.

— Qu'advient-il de votre alliance avec les Romuliens une fois que vous aurez assimilé la Fédération ?

— Nous assimilerons également l'Empire.

Sans même savoir qui y était impliqué, Spock comprit aussitôt comment était née l'alliance. Il ne douta pas une seconde que le gouvernement romulien ignorait ce que les Borg faisaient au nom de l'Empire.

— En d'autres termes, dit-il, vous trahirez les Romuliens une fois vos objectifs atteints.

— Nous ne les trahirons pas. Nous corrigerons leur perception erronée du collectif.

— Je ne crois pas que ça les consolera.

— Votre opinion est hors de propos.

L'ascenseur s'immobilisa ; sa porte s'ouvrit sur un autre couloir.

— La partie de vous qui est encore romulienne comprend-elle le concept de trahison ?

Vox hésita. Au lieu de sortir de l'ascenseur, il sembla réfléchir à sa réponse.

— Oui, lâcha-t-il enfin. Tel est mon devoir en tant que Porte-Parole des Borg. Assurer le relais entre le connu et l'inconnu. Entre le collectif et le peuple romulien.

— Vous rendez-vous compte que les vôtres vous considéreront comme un traître ?

Spock fut fasciné de voir trembler un muscle au coin de la bouche de Vox. Il se souvint des rapports de Picard selon lesquels l'assimilation n'entraînait pas l'extinction totale de la personnalité originelle. Peut-être restait-il en Vox une étincelle qu'il pourrait atteindre.

— Ils se sentiront trahis, approuva le Porte-Parole. Mais ça leur passera.

Pourtant, il ne fit pas le moindre geste pour sortir de l'ascenseur. Spock en profita pour enfoncer le clou.

— Mais s'ils soupçonnent par avance que vous allez les trahir, quelle serait leur

réaction ?

Vox inclina la tête, comme si cet argument le touchait vraiment. Il tourna vers le Vulcain son œil organique aux profondeurs impénétrables : la seule fenêtre sur son âme qui demeurait ouverte.

— Les Romuliens tenteront de trahir le collectif.

Spock porta une autre attaque.

— Le gouvernement romulien n'aurait jamais autorisé une telle alliance. La logique indique que les Borg sont en rapport avec un groupe d'officiers renégats. Tels que je les connais, ceux-ci ont sans doute élaboré deux plans, chacun conduisant à une victoire différente.

« Si vous triomphez de la Fédération, l'armada romulienne vous attaquera sans pitié, avant que vous soyez remis de vos efforts. Si la Fédération triomphe de vous, l'armada romulienne attaquera les forces diminuées de Starfleet.

Vox n'eut pas l'air impressionné.

— Un scénario des plus illogiques, commenta-t-il.

Spock haussa un sourcil.

— Vraiment ?

— La Fédération ne peut pas gagner. La flotte borg ne peut pas être affaiblie.

Le défaut de ce raisonnement sauta aux yeux du Vulcain. Comment les Borg espéraient-ils vaincre Starfleet sans subir de très lourdes pertes ? Après tout, la Fédération disposait déjà d'un nombre considérable d'informations à leur sujet.

— La Fédération ne tombera pas sur le champ de bataille, expliqua Vox comme s'il lisait dans les pensées de Spock. Elle sera trahie par un membre haut placé de Starfleet.

Le Vulcain sursauta.

— Qui ? demanda-t-il sans vraiment attendre de réponse.

Vox sortit de l'ascenseur et lui fit signe de le suivre.

— Vous allez être assimilé.

Spock décida que mourir n'était plus une solution. Il devait rejoindre la Fédération et mettre Starfleet au courant. Mais comment faire ?

Il choisit l'option la plus évidente.

— Ascenseur, ordonna-t-il, ramenez-moi à l'étage des hangars.

La porte commença à se fermer.

Puis la plate-forme fut agitée d'un soubresaut qui le projeta contre un mur.

— Le collectif contrôle tout ce qui se passe à l'intérieur de la station, annonça Vox, impassible. Toute résistance est inutile.

Il n'avait pas esquissé un geste.

— Vous vous répétez, fit remarquer Spock.

Vox leva le bras. Une étincelle bleue fusa vers le Vulcain et l'enveloppa d'un halo d'énergie brillante. Spock s'effondra. Il était toujours conscient, mais n'éprouvait plus aucune sensation en-dessous de son cou.

Vox avait utilisé une sorte de bloqueur neuronal. Les effets étaient probablement brefs ; sans quoi, ils auraient affecté la respiration, le rythme

cardiaque et le système endocrinien de la victime.

Hélas, Spock n'était pas sûr de disposer d'un « moyen terme ». En attendant, ses possibilités d'action se trouvaient dramatiquement réduites.

Quatre Borg s'approchèrent de lui, le saisirent chacun par un membre et le soulevèrent. Ils lui firent traverser un couloir et le posèrent sur le sol d'une salle toute proche.

Spock entendit une autre décharge, et retrouva d'un coup ses sensations normales. Il se redressa.

— Asseyez-vous, ordonna Vox.

Le Vulcain regarda derrière lui et vit une sorte de chaise doublée d'une table d'examen médical. Il leva les yeux. Des instruments chirurgicaux pendaient au plafond.

— Je ne crois pas que ce serait sage de ma part, dit-il calmement.

— Asseyez-vous, répéta Vox en tirant une nouvelle fois.

De nouveau paralysé, Spock sentit les Borg s'emparer de lui et le mettre en position.

Un bourdonnement s'éleva au-dessus de sa tête.

Un bras mécanique descendit vers lui. Il était équipé d'une lame circulaire et de trois tubes de cautérisation au laser. Des aiguilles jaillirent d'une perceuse crânienne, tels des filaments d'argent parcourus par une charge statique.

Des curettes d'excavation, reliées à des tubes aspirants, vinrent se positionner sur la poitrine du Vulcain. Un bandeau métallique lui enserra le crâne, laissant ses tempes exposées. Une vague de lumière le fit cligner des yeux.

Il ne ressentit aucune peur, mais s'autorisa à éprouver du regret.

Il aurait voulu faire encore tant de choses.

Pour Romulus.

Pour Vulcain.

Et pour Jim.

Sur le mur d'en face, une caméra de surveillance se braqua sur lui.

Il lui restait une dernière chance.

Il gardait peu d'espoir de réussir. Mais il avait appris bien des années plus tôt que le désespoir possédait sa propre logique.

— Starfleet est au courant, pour Kirk.

Vox leva la main ; les appareils d'assimilation se turent.

— Au courant de quoi ?

Spock savait ce qu'aurait dit son père : le moment était mal choisi pour bluffer. Mais il ne lui restait rien d'autre à faire.

— Kirk est le membre haut placé de Starfleet qui doit trahir la Fédération. En assassinant Jean-Luc Picard, il la privera d'informations qui pourraient la sauver.

« Starfleet le sait, et a déjà anticipé chaque mouvement de Kirk. L'organisation protégera Picard et repoussera votre attaque. Vous devez vous retirer, sans quoi vous serez vaincus, ce qui constituerait un gaspillage de ressources sans précédent.

Vox dévisagea Spock.

— Votre remarque est très pertinente.

Le Vulcain s'autorisa un bref moment d'espoir.

— Dès que vos implants auront été fixés, nous saurons si vous dites la vérité.

Vox baissa la main.

Les étranges appareils se remirent en marche, sifflant, gémissant, bourdonnant.

Spock se raidit et attendit. Pas la mort, mais quelque chose de pire : l'annihilation de son identité.

Logiquement, il aurait dû accepter la défaite et se préparer à la perte de son existence.

Mais dans un dernier effort de volonté, il se révolta alors que la première aiguille perçait sa peau.

Jim Kirk avait toujours refusé la défaite.

Pour son salut, Spock en ferait autant.

CHAPITRE XXV

Jean-Luc et Beverly couraient dans les passages distordus de la station borg. Le terminal romulien leur avait montré où se trouvait Spock, mais la disposition des couloirs ne correspondait pas à la carte qu'il leur avait fournie, comme si l'hypercube était en perpétuelle expansion.

— Jean-Luc, haleta Beverly, nous tournons en rond.

Ils s'arrêtèrent et s'appuyèrent contre une cloison de métal pour reprendre leur souffle. Une trame complexe de câbles optiques clignotait autour d'eux. Beverly consulta son tricordeur et secoua la tête.

— Plus nous nous enfonçons, plus les données sont dépourvues de sens, soupira-t-elle.

— Ils vont assimiler Spock, dit Picard en serrant les poings.

La frustration et l'impuissance le faisaient trembler de rage.

C'était une chose d'avoir subi une expérience traumatisante, et une autre de la voir sur le point de se reproduire pour une personne qu'il connaissait et respectait.

Il devait faire quelque chose.

Il devait sauver Spock.

— D'après la carte du terminal romulien, la chambre d'assimilation devrait se trouver sur notre droite, constata Beverly.

Picard entendit des bruits de pas qui venaient vers eux. Il n'eut pas besoin de réfléchir à la marche à suivre. Il toucha son visage pour s'assurer que l'inducteur était toujours en place et, avant que Beverly puisse protester, s'avança au milieu du couloir.

Le Borg qui approchait s'arrêta net. Son senseur balaya le visage de Picard.

— Locutus, dit-il, vous êtes défectueux. Nous ne vous détectons pas au sein du collectif.

Picard se glissa dans la peau de son alter ego borg si facilement qu'il en eut des frissons. Mais il n'avait pas le temps de s'appesantir sur ses états d'âme.

— Je ne suis pas défectueux. Certaines unités ont été supprimées pour que les forces de la Fédération ne les détectent pas au moment de l'attaque.

Le Borg demeura immobile. Impossible de savoir s'il acceptait ce mensonge ou pas.

— Où se trouve la chambre d'assimilation la plus proche ? s'enquit Picard.

Le bras mécanique du Borg se leva.

— Cette information est disponible dans le collectif. Vous perdez du temps en posant des questions inutiles. Vous gaspillez des ressources.

Son laser balaya le bras droit de Picard.

— Vous avez été modifié. C'est pourquoi vous êtes défectueux. Vous devez être réparé.

— Exact, dit précipitamment Picard. Escortez-moi jusqu'à la chambre d'assimilation la plus proche.

Le Borg baissa le bras et fit demi-tour.

— Suivez-moi.

Picard lui emboîta le pas. Derrière lui, il entendit Beverly courir pour les rattraper.

Apparemment, son guide avait entendu aussi. Il s'arrêta et fit face à la jeune femme.

— Qu'est cette créature ? demanda-t-il à Picard en levant de nouveau le bras.

— Une prisonnière qui possède des informations sur Starfleet. Elle sera assimilée après mes réparations.

Le Borg eut l'air satisfait par cette réponse et se remit en marche.

Picard sentit la main de Beverly frôler la sienne. Il baissa les yeux. La jeune femme serrait une grenade à photons entre ses doigts.

Il hocha la tête en signe d'assentiment. S'il les avait précipités dans la gueule du loup, ils ne se laisseraient pas assimiler. C'était aussi simple que ça.

Le Borg sembla gravir une pente abrupte sans effort. Picard s'attendait à ressentir la nausée accompagnant le passage d'un champ de gravité artificielle à un autre. Mais rien ne se produisit.

Il s'émerveilla de l'ingéniosité des Borg tout en la maudissant. Comment la Fédération pourrait-elle vaincre des êtres contrôlant une aussi formidable technologie ?

Par la connaissance, songea-t-il. Grâce aux informations que Beverly et lui pouvaient rapporter, sans parler de Spock.

À condition de parvenir à le sauver.

Le Borg tourna de nouveau sur la droite. Les murs semblaient s'étendre à l'infini.

— La chambre d'assimilation n'est plus très loin, annonça-t-il sans se retourner.

Picard passa devant un ascenseur qu'il reconnut comme un modèle pakled. La plate-forme s'élevait lentement, emportant une silhouette familière.

Picard ralentit, et Beverly, qui marchait sur ses talons, faillit lui rentrer dedans.

La silhouette regardait vers lui. Une seconde avant qu'elle ne disparaisse à l'étage du dessus, ses yeux croisèrent ceux du capitaine.

Spock.

Mais sa chair était intacte.

Son visage ne portait pas d'implant.

Il possédait toujours ses quatre membres d'origine.

Beverly saisit le bras de Picard.

— Vous l'avez vu ?

Le silence de son compagnon fut assez éloquent.

— Jean-Luc... Ils ne l'ont pas assimilé.

Le Borg s'arrêta et désigna une ouverture dans le mur.

— Les réparations auront lieu ici, annonça-t-il.

Picard se tenait dans l'entrée de la pièce. Il vit le fauteuil d'assimilation. À côté de lui, Beverly frissonna.

Son cœur battait à tout rompre. Il devait s'enfuir. Il devait partir à la recherche de Spock. Mais si Beverly et lui échappaient à ce Borg, le collectif serait aussitôt en alerte. La station entière se lancerait à leurs trousses.

Il décida de remonter à la source.

— Cette chambre d'assimilation est défectueuse.

Le regard lointain du Borg lui indiqua qu'il communiquait avec le collectif.

— Cette chambre d'assimilation est opérationnelle, objecta la créature. Vous êtes défectueux.

— Non, dit Picard, qui savait pourtant que les Borg ne discutaient jamais. Un Vulcain est venu ici, et il n'a pas été assimilé. Expliquez-moi pourquoi.

Le temps que le Borg demande la réponse au collectif, Jean-Luc sentit l'espoir renâître en lui. Peut-être Spock avait-il trouvé un moyen de contrarier le processus d'assimilation. Peut-être ses pouvoirs psychiques...

— Le Vulcain n'a pas été assimilé parce que cet effort aurait constitué un gaspillage de ressources, annonça le Borg de façon tout à fait inattendue.

— Expliquez-moi pourquoi, répéta Picard, mystifié.

— Les sondes ont identifié la présence du collectif dans son esprit. Conclusion : le Vulcain en faisait déjà partie. L'assimiler eût été redondant.

Beverly hoqueta de surprise. Picard eut l'impression de tomber du haut d'une falaise.

Spock était un Borg ?

Soudain, tout devint clair à ses yeux.

L'alliance borgo-romulienne...

Spock venait de passer quatre-vingts ans à travailler avec ses cousins.

Une nouvelle ère de paix entre Romulus et la Fédération approchait. Les forces défendant la Zone Neutre s'étaient vues considérablement réduites.

Et maintenant, l'invasion...

Était-ce possible ?

Une des branches du collectif avait-elle découvert un nouveau moyen d'assimiler les esprits sans recourir aux implants qui rendaient les Borg si faciles à identifier ?

Ou Spock avait-il trahi la Fédération, poussé par une application perverse de la logique vulcaine, espérant qu'en échange de son aide, les Borg épargneraient son peuple ?

De toute façon, ça n'avait pas beaucoup d'importance.

— C'est pour ça que l'ordinateur nous l'a montré, dit doucement Picard. Il est des leurs.

Cette idée lui semblait à peine concevable. Il devait à tout prix prévenir la Fédération.

— Ce n'est pas possible, protesta Beverly.

— Toute attente constitue un gaspillage de ressources, dit le Borg d'une voix métallique.

— Oh, nous ne voudrions surtout pas vous faire perdre votre temps, répliqua Picard, sentant la colère monter en lui.

Il fondit sur le Borg et lui arracha son câble d'interface.

La créature fut prise de spasmes. Des étincelles jaillirent de son inducteur crânien et des câbles reliés à sa poitrine.

Le cyborg poussa un cri perçant qui exprimait un désespoir inconsolable. Parce que désormais, il était seul.

Pris de pitié, Picard le saisit par les épaules et le poussa dans le siège d'assimilation. Agité de tremblements, il ne résista même pas.

Au-dessus de lui, les appareils chirurgicaux commencèrent à descendre, leurs lames reflétant la lumière.

D'un geste vif, Picard arracha la grenade des mains de Beverly, l'activa et la jeta sur le Borg.

Puis il saisit la main de la jeune femme et courut.

Derrière eux, l'explosion illumina le couloir, dégageant une chaleur à la limite du supportable.

Devant eux apparurent trois autres Borg.

— Il y a eu un court-circuit, leur cria Picard. Le collectif est en danger ! Les communications sont interrompues !

Les Borg l'ignorèrent et se dirigèrent vers la chambre d'assimilation.

Picard et Beverly coururent jusqu'à l'ascenseur et appuyèrent sur le bouton d'appel de la plate-forme. Un gémissement s'éleva au-dessus de leurs têtes.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Beverly, haletante.

— Spock, répondit Picard en serrant les dents. (Maintenant, au moins, il avait un objectif bien défini.) Si nous voulons sauver la Fédération, nous devons l'arrêter.

La jeune femme le regarda en fronçant les sourcils.

— Comment ?

Il sortit son fuseur.

— Par tous les moyens possibles.

En attendant l'arrêt de la plate-forme pakled, Spock saisit un pan de sa robe et tamponna le filet de sang vert qui coulait le long de sa tempe. Les Borg étaient dévoués à l'efficacité et à la logique ; pourtant, il avait rarement assisté à pareil nombre d'événements inattendus en un aussi bref laps de temps.

Un simple humain aurait dit qu'il était surpris, stupéfait et désorienté.

Un simple humain.

Mi-humain et mi-vulcain, Spock admettait tout au plus un léger inconfort moral.

Le pire avait commencé lorsque les sondes borg s'étaient rétractées.

Spock avait lu les rapports de Picard.

Il savait ce qu'aurait dû être une assimilation.

Et pourtant, les Borg ne l'avaient pas touché.

Les vrilles avaient percé sa peau. Il les avait senties traverser sa chair et entrer en contact avec son crâne.

Puis...

Plus rien.

Moins d'une minute plus tard, tous les instruments étaient remontés vers le plafond. Les menottes qui le maintenaient immobile s'étaient rouvertes. Vox et les autres Borg étaient sortis de la pièce.

Spock s'était rassis lentement. Il aurait voulu poser des questions à Vox ; la logique n'ayant plus grand-chose à voir avec sa situation, il décida de ne pas attirer l'attention sur lui.

Si le collectif borg avait oublié sa présence ou s'était désintéressé de lui, il ne voulait surtout pas le faire changer d'avis.

Mais la question demeurait en suspens.

Pourquoi n'avait-il pas été assimilé ?

Et que faisait Picard au sein du collectif ? Ou, plus exactement, pourquoi Locutus était-il de retour parmi les Borg ?

Puis, alors que l'ascenseur le ramenait vers les hangars, Spock avait croisé le regard de Locutus. Celui-ci se trouvait en compagnie d'un autre Borg.

Tout était soudain devenu très clair dans l'esprit du Vulcain.

Voilà pourquoi Riker s'était montré si taciturne sur Deep Space 9. Il savait que Picard était porté disparu. Peut-être même était-il au courant de sa trahison.

Depuis leurs premières batailles contre la Fédération, les Borg avaient dû faire des progrès technologiques. Sans doute avaient-ils découvert un moyen d'assimiler les esprits sans recourir à des inducteurs crâniens ou des implants.

Dans ce cas, Starfleet abritait peut-être déjà une multitude de traîtres en son sein.

Comme l'avait laissé entendre Vox, si c'était un acte de trahison qui devait porter le premier coup à la Fédération, qui était mieux placé que Picard pour frapper là où ça ferait le plus mal ?

Spock envisagea toutes les conséquences de cette hypothèse. Si Picard était resté sous l'emprise du collectif depuis sa première rencontre avec les Borg, tout ce que Starfleet avait fait depuis était connu de ses ennemis.

Autrement dit, si les Borg et les Romuliens attaquaient, la Fédération n'aurait pas une chance de s'en sortir.

L'ascenseur s'immobilisa à l'étage des hangars. Spock marqua une pause. Locutus se trouvait quelque part en dessous. Logiquement, il était inutile de le prendre en chasse. Tout ce qu'il savait avait déjà été transmis au collectif ; le tuer n'effacerait pas ses connaissances de la mémoire des Borg. En outre, à supposer que le Vulcain le retrouve, il ne survivrait probablement pas à leur rencontre.

Par conséquent, il ne lui restait qu'une chose à faire.

Il devait retourner dans l'espace de la Fédération et avertir Starfleet de la trahison de Picard.

Spock descendit de la plate-forme et se dirigea vers les hangars. Pour l'instant, son problème principal était de trouver un moyen de transport.

Les Oiseaux de Guerre pourraient lui être utiles. Pour arriver jusque-là, ils avaient traversé un conduit transdistorsionnel ; il n'y avait aucune raison qu'ils ne puissent pas faire le chemin en sens inverse.

Spock s'arrêta à l'entrée du hangar. Des Romuliens non-assimilés travaillaient en compagnie de Borg-Romuliens et de Borg d'autres races.

Le Vulcain rejeta aussitôt l'idée d'une confrontation physique. Même un siècle plus tôt, lorsqu'il était au sommet de sa forme, il n'aurait pas eu l'ombre d'une chance.

Il ne lui restait donc qu'une seule arme, mais redoutable : sa logique.

Il adopta l'attitude d'un membre du collectif, ce qui n'était guère difficile pour un Vulcain. Puis il avança vers un Borg humanoïde, d'une race impossible à identifier, qui travaillait seul près d'un panneau d'accès.

Le Borg leva la tête, son œil organique dépourvu de toute expression.

— Vos senseurs optiques sont-ils intacts ? s'enquit Spock.

Il était conscient de prendre un risque, mais il voulait savoir pourquoi il n'avait pas été assimilé.

Le Borg retira son bras cybernétique de l'ouverture dans laquelle il travaillait. Un tube brillait à son extrémité.

— Oui, répondit-il.

— Pouvez-vous m'identifier ?

— Vous êtes un Borg. Avez-vous besoin de réparations ?

L'espace d'un instant, Spock se demanda s'il n'avait pas mis le doigt sur une plaisanterie d'envergure cosmique. Se pouvait-il que pour les Borg, l'esprit discipliné et logique des Vulcains soit impossible à distinguer du leur ?

Il rejeta très vite cette idée. L'esprit de groupe des Borg se basait sur des implants technologiques autant que sur de la matière cérébrale. Si le collectif le prenait pour un de ses membres, il devait y avoir une autre raison.

— Je n'ai pas besoin de réparations, mais d'un moyen de transport.

Le Borg se leva.

— Où devez-vous aller ?

Spock réfléchit quelques instants. Ça semblait presque trop facile...

— Locutus se trouve à bord de cette station, déclara-t-il.

— C'est exact. Mais on ne peut le trouver au sein du collectif parce que... (Le Borg marqua une pause et parut écouter des voix qu'il était seul à entendre.)... Parce que certaines unités ont été supprimées pour ne pas que les forces de la Fédération les détectent au moment de l'attaque.

Ses soupçons ainsi confirmés, Spock mesura plus que jamais l'urgence de sa mission. Il devait remonter jusqu'à la source de la trahison de Picard. Starfleet aurait besoin de savoir s'il existait d'autres... espions comme lui.

— Je dois me rendre à l'endroit où Locutus a commencé son voyage vers cette station, dit Spock. Et je suis très pressé.

— La vitesse est un gaspillage de ressources.

Le Vulcain contre-attaqua promptement.

— La Fédération est peut-être sur nos traces. Nous devons surveiller le chemin pris par le vaisseau de Locutus si nous voulons protéger le secret de notre invasion.

Il perçut l'hésitation du Borg, et décida de s'adresser à lui dans le seul langage qu'il connaissait vraiment.

— Toute résistance est inutile.

La créature inclina la tête, puis fit demi-tour tel un soldat un jour de parade.

— Un vaisseau-éclaireur est disponible, dit-elle en s'éloignant.

Spock regarda autour de lui, s'assura que leur conversation n'avait pas eu de témoins, et lui emboîta le pas.

Jusqu'ici, la logique triomphait. Mais Spock se demanda si la rigidité qui rendait les Borg si faciles à manipuler ne provoquerait pas un jour la perte de sa propre race.

Peut-être les Vulcains avaient-ils eu de la chance de rencontrer les humains, des êtres gouvernés par leurs émotions. Chaque race faisait progresser l'autre en lui apportant ce qu'elle avait de meilleur et en la rendant plus forte.

Au fond, cela n'avait rien de surprenant, décida Spock.

Son propre besoin de répondre à l'appel de Kirk l'avait conduit à la découverte d'une invasion imminente, rendue possible par l'existence de Locutus.

Pour l'instant, il ne voyait pas le rapport avec le retour inopiné de Jim. Mais il savait qu'il en existait un. Et lorsqu'il le découvrirait, armé de ses connaissances de la vie de Jim, sa logique sous-jacente lui apparaîtrait enfin.

Une logique qui n'aurait rien de conventionnel. Mais de la part de son capitaine et ami, Spock n'en attendait pas moins.

CHAPITRE XXVI

Le capitaine Lewinski pianotait sur les accoudoirs de son fauteuil tout en fixant les points lumineux qui emplissaient l'écran principal du Monitor.

Son vaisseau comptait parmi les plus rapides et les plus puissants de Starfleet. Rester en orbite autour de Néo-Titan pendant trois jours avait été la mission la plus pénible qu'il ait eu à accomplir depuis des années. Il ne détestait rien tant qu'attendre, un trait de caractère qu'il partageait avec la plupart de ses collègues.

C'était probablement ce qui faisait d'eux des capitaines de vaisseau stellaire.

L'accent terrien de Land le tira brusquement de sa rêverie.

— Le voilà, capitaine. Il arrive ! Et il est drôlement rapide !

Sur l'écran, l'image bascula. Un rayon lumineux aux couleurs de l'arc-en-ciel scintilla dans un coin. L'USS Challenger apparut, sortant de l'hyperespace à moins de cinq cents kilomètres du Monitor.

Il modifia aussitôt son orbite, sa coque blanche luisant doucement sous la voûte étoilée.

— Il est superbe, soupira Lewinski. (Parce qu'il adorait taquiner son officier scientifique, il ajouta :) N'est-ce pas, T'Per ?

Il s'attendait à ce que la jeune Vulcaine réponde par un commentaire du type : Il serait illogique d'appliquer le terme « superbe » à un objet artificiel dont la forme procède des réalités mathématiques de la distorsion.

Au lieu de quoi, elle suggéra :

— Capitaine, nous devrions faire un diagnostic complet de nos boucliers d'invisibilité.

Ardev ouvrit une fréquence de communication pour appeler le Challenger.

— Vous avez eu trois jours pour le faire, grogna Lewinski. Pourquoi maintenant ?

— Quand le Challenger est sorti de l'hyperespace, j'ai enregistré la présence de tachyons, répondit T'Per, imperturbable. Il se peut que nos boucliers aient réagi aux remous qu'il a provoqués. Si tel est le cas, ils doivent être recalibrés pour rester fonctionnels en vitesse de distorsion.

— Je comprends, soupira Lewinski. Voyez-vous à la présence des tachyons une autre source possible ?

T'Per réfléchit quelques secondes.

— Non, à moins que le Challenger n'utilise lui aussi un bouclier d'invisibilité.

— Très bien. Allez-y.

Lewinski se tourna face à l'écran principal pour saluer Simm.

Mais ce ne fut pas le visage du vieux Vulcain qui apparut devant lui.

— Riker ! Ça alors ! Il est si bon de vous revoir !

— J'aurais souhaité que les circonstances soient différentes, capitaine.

Pardonnez mon manque de tact, mais nous opérons sous couvert de la Directive Générale numéro Trois. Le commandeur Shelby a dû vous fournir des ordres codés à n'ouvrir qu'en cette occasion. Merci de vous exécuter immédiatement, et de venir au rapport avec votre officier scientifique dans trente minutes. Je vous attends à bord. Terminé.

Riker disparut, et fut à nouveau remplacé par une vue du Challenger se découpant sur fond d'étoiles.

Monsieur Land pivota vers son capitaine.

— De quoi parlait-il ?

Lewinski se leva et s'étira, comme si on lui apportait tous les jours des nouvelles de cette envergure.

— Nous ne tarderons pas à le savoir. Placez-nous sur la même orbite que le Challenger et désactivez le bouclier d'invisibilité. Je retourne dans mes quartiers chercher les ordres.

Il quitta la passerelle sous le regard incrédule de son équipage. Directive Générale numéro Trois ou pas, ce n'était pas tous les jours qu'on voyait un commandeur donner des ordres à un capitaine.

Toute cette mission sortait décidément de l'ordinaire. Et quoi qu'il puisse se produire maintenant, ce ne serait pas pire que l'attente.

Très haut au-dessus de Néo-Titan, le disque noir du Monitor sembla jaillir de nulle part. Il était deux fois plus petit que la soucoupe du Challenger, sur la coque duquel il dessina une ombre.

Les deux branches de Starfleet - l'exploration et la défense - veillaient symboliquement sur un monde désolé.

En ne passant pas inaperçus.

Sur la passerelle de l'Avatar de Tomed, Tran se tourna vers Salatrel.

— Capitaine, un vaisseau vient d'apparaître à côté du Challenger !

— Image sur écran principal.

Salatrel se leva et s'approcha pour vérifier les informations de ses propres yeux.

Le navire de classe Galaxie qu'ils avaient suivi depuis Deep Space 9 s'afficha sur l'écran principal. Il n'aurait pas inquiété un Oiseau de Proie, aussi la jeune femme ne se faisait-elle guère de souci à son sujet.

Mais le nouveau venu posait un tout autre problème.

Au premier coup d'œil, Salatrel le reconnut : un classe Défiant, spécialement conçu et équipé pour combattre les Borg. D'après les espions romuliens qui avaient travaillé dessus, il était plus qu'à la hauteur de sa tâche.

— Identification ?

Des listes de noms défilèrent sur l'écran de Tran, mais la fenêtre principale

demeura vide.

— Jamais rencontré auparavant, conclut le sous-commander. Et il possède un bouclier d'invisibilité en état de marche.

Salatrel était consciente de la gravité du problème auquel elle se trouvait confrontée. Starfleet avait piétiné le Traité d'Algeron en équipant ses vaisseaux de guerre de la sorte.

Heureusement, les Borg n'avaient pas encore découvert les faiblesses de la dernière génération de boucliers d'invisibilité romuliens. Et pour cause ; il leur aurait fallu assimiler un individu possédant ces connaissances. D'un autre côté, cela signifiait qu'une flotte de navires de la classe Défiant devenait une force de frappe très efficace contre les Borg.

Évidemment, le plus simple aurait été de fournir aux Borg les fréquences à scanner pour découvrir la présence de vaisseaux sous bouclier d'invisibilité. Mais cela s'appliquerait aux bâtiments romuliens comme à ceux de Starfleet.

Le jour où l'Empire se retournerait contre les Borg, il aurait perdu un de ses atouts majeurs.

Salatrel se tourna vers son centurion. Fidèle au poste, il était debout derrière son fauteuil de commandement.

— Tracius, peux-tu m'expliquer la présence de ce vaisseau ?

Elle fut surprise par l'expression dégoûtée de son vieil ami.

— Regarde la surface de la planète.

Tran passa l'image sur l'écran. Elle sursauta. La signature d'un rayon tracteur borg illuminait les coordonnées de la base stellaire 804.

— Ils ont assimilé la base ! s'écria Salatrel, furieuse. Mais pourquoi ?

Elle fit volte-face vers Tracius, dont les traits s'étaient durcis.

— Tu t'étonnes vraiment que le collectif ne nous dise pas tout ?

— Oui. Les Borg ont besoin de nous pour vaincre la Fédération !

Tracius secoua la tête.

— Ne t'ai-je donc rien appris ? Pour abattre ton ennemi, tu dois d'abord le comprendre.

— Oh, je comprends la Fédération, siffla Salatrel.

Le centurion misait un peu trop sur les liens qui unissaient leurs deux familles. Mais c'était à ses risques et périls.

— Et les Borg ? lança Tracius.

— Il n'y a rien à comprendre chez eux ! cracha la jeune femme. Ils ne pensent qu'à une chose : accumuler de la technologie et de la chair. Des Ferengi sans la subtilité, des Vulcains sans la morale.

Les épaules de Tracius s'affaissèrent sous le poids d'un lourd fardeau, comme si toutes les années passées en marge de la société avec son ancienne étudiante, la fille de ses meilleurs amis, l'avaient rattrapé durant les sept jours écoulés depuis le retour de Kirk.

— Tu ne comprends rien aux Borg, dit-il presque tristement. S'ils étaient aussi bornés que tu le crois, ils n'auraient pas pris la peine de négocier avec nous. Ils nous

auraient arraché la chair des os comme un banc de trasanara.

Salatrel capta la tension de son équipage. Ils n'appartenaient pas à l'Armada Impériale. Ici, il n'y avait pas de tribunaux militaires. Toute désobéissance pouvait être punie en quelques secondes : le temps nécessaire pour dégainer un disrupteur et tirer. Elle ne pouvait pas laisser passer l'insolence de son centurion.

— Si tu as quelque chose à dire, vieil homme, parle tout de suite ! ordonna-t-elle d'une voix tranchante.

— Pourquoi les Borg choisissent-ils un Porte-Parole au sein de chaque race qu'ils contactent ? demanda Tracius sur le ton d'un professeur.

Salatrel ne dit mot. Elle savait par expérience qu'il suffisait de lui laisser faire les questions et les réponses.

— Pour faciliter le processus d'assimilation. C'est plus efficace. Ça évite le gaspillage. (Tracius pointa sur la jeune femme un doigt osseux.) Et quelle tactique plus efficace que de devenir nos alliés, puis de frapper notre point le plus vulnérable une fois que nous aurons baissé nos défenses ?

C'est tout ? songea Salatrel, soulagée.

— Oh, je sais parfaitement que les Borg vont essayer de nous trahir.

— Pas essayer, insista Tracius. Crois-tu qu'ils attendront la fin de la guerre contre la Fédération ? Salatrel, ils ont déjà commencé ! L'assimilation de la base n'est qu'une des actions qu'ils ont entreprises sans nous en informer. Combien d'autres ont-ils eu le temps de commettre ?

— Aucune, assura la jeune femme. Vox m'a dit que...

— Vox est un Borg !

Salatrel serra les poings. Elle haussa la voix.

— Vox...

— Ton amant t'a dit ce que tu voulais entendre !

La femme sortit son disrupteur et le pointa sur son centurion.

Celui-ci ne parut même pas s'en apercevoir, comme s'ils étaient encore assis sous le porche de la maison de son père, et qu'il « débattait » pour elle du devoir de l'individu envers l'État opposé au devoir de l'État envers l'individu.

— Ne vois-tu pas ce que tu as fait ? Tu as utilisé notre mouvement pour satisfaire ton besoin de vengeance. Au lieu de te concentrer sur la rébellion contre les lâches de Romulus, tu poursuis ton obsession personnelle.

« Les Borg n'ont jamais vraiment souscrit à notre plan : attaquer la Fédération avec une telle force que l'Empire serait obligé de prendre part au combat. Sinon, crois-tu que Vox t'aurait laissée compromettre sa réussite ?

Les jointures de Salatrel blanchirent.

— Les Borg nous ont amené la machine qui a ressuscité Kirk !

— N'importe quel assassin aurait pu faire le travail à sa place.

— Ça n'aurait pas été la même chose.

— Pour toi, non. Mais pour l'Histoire, bien sûr que si.

Certains membres de l'équipage s'étaient levés. Salatrel leur jeta un coup d'œil et reconnut l'expression de leurs visages. Elle la connaissait bien, pour l'avoir déjà vue

lorsqu'elle avait tué l'amiral de cet Oiseau de Guerre avant de rejoindre la rébellion.

— Quittez la passerelle, centurion.

Tracius saisit le revers de sa cape et se redressa fièrement, tel un orateur à la cour de Dartha.

— Salatrel, tu as trahi notre mouvement. Tu es devenue tout ce que nos cousins vulcains nous accusent d'être : émotive, entêtée, assoiffée de sang, prisonnière du passé et incapable d'affronter l'avenir.

La jeune femme ferma les yeux. Elle entendit le gémissement de son disrupteur.

Elle sentit la chaleur de sa décharge.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, une étincelle verte dansa à côté de son fauteuil. Puis elle vacilla et disparut.

Salatrel regarda autour d'elle.

Tous les membres de son équipage, Tran y compris, étaient revenus à leur poste.

Elle avait rétabli l'ordre à bord.

Peu importait le prix.

Elle se rassit.

— Le Challenger se trouve-t-il en orbite standard ?

— Affirmatif, commander.

Salatrel n'avait pas entendu un tel respect dans la voix de Tran depuis des mois. Quelle ironie qu'il ait fallu la mort de Tracius pour obtenir ce résultat !

— Très bien. À chacun de ses passages devant le soleil local, envoyez un rayon de tetryons pour confirmer la présence de Kirk à bord.

Tran ne leva pas la tête de sa console. Mais elle vit ses mains hésiter au-dessus du clavier.

— Commander, ils risquent de le détecter. Ici, il n'y a pas de wormhole pour masquer sa présence.

— Ils s'en inquiéteront jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que c'est un phénomène récurrent. Alors, ils remettront son étude à plus tard. (Salatrel sourit.) Je connais bien mes ennemis.

— Oui, commander.

La jeune femme se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Elle réalisa qu'elle serrait toujours son disrupteur, dont le canon posé sur sa cuisse était encore chaud.

Son vieil ami l'avait défié, se dit-elle. Il avait mérité une mort rapide. Comme tous ceux qui oseraient se mettre en travers de son chemin.

Le collectif compris.

CHAPITRE XXVII

Partout où il se rendait à bord du *Challenger*, Riker devait affronter le fantôme de l'Entreprise.

Les deux vaisseaux différaient légèrement. Les revêtements muraux n'avaient pas la même couleur, les réseaux informatiques du *Challenger* utilisaient des circuits plus performants que les anciennes puces isolinéaires, le module de sa passerelle était nouveau, et son bar portait un autre nom que celui de l'Entreprise.

Mais l'infirmerie, elle, semblait identique à ses souvenirs. Lorsque Riker y pénétra, il s'attendait presque à voir le docteur Crusher sortir de son bureau pour venir le saluer.

Au lieu de quoi, il découvrit Julian Bashir au chevet de Kirk. Cette scène lui rappela que le passé avait fui, et qu'il ne pourrait jamais renaître.

Alors qu'il approchait de la table d'examen, Bashir leva les yeux vers lui.

Kirk était toujours plongé dans un sommeil artificiel. Selon le jeune docteur, le ralentissement de son métabolisme avait un effet positif sur l'action des nanites. Chaque heure que Kirk passait à dormir constituait pour lui un sursis supplémentaire.

Malgré tout, il ne lui restait que quelques jours à vivre.

— J'ai une réunion dans dix minutes, annonça Riker. Que vouliez-vous me dire ?

C'était une entrée en matière un peu abrupte, mais étant donné les circonstances, Bashir ne s'en formalisa pas.

En temps ordinaire, les deux hommes auraient utilisé le système de communication interne du vaisseau. Mais la Directive Générale numéro Trois l'interdisait en cas d'invasion afin que l'ennemi n'intercepte pas leurs paroles.

Bashir désigna l'écran d'un scanner où apparaissaient des schémas techniques. Riker les reconnut aussitôt : c'étaient ceux des implants borg dont Crusher avait débarrassé le capitaine Picard.

— J'ai épluché les dossiers que vous m'avez fournis, expliqua le jeune docteur. Ils sont beaucoup plus détaillés que les articles publiés dans...

— Docteur, coupa Riker, j'ai la disparition d'une base stellaire sur les bras. Les Borg peuvent nous tomber dessus d'une seconde à l'autre. Faites court, je vous prie.

Bashir écarta les mains en signe d'impuissance.

— Très bien. Je sauterai donc à la conclusion : l'implant placé dans le cerveau du patient est bien d'origine borg.

— Mais pourquoi les Borg auraient-ils ressuscité le capitaine Kirk ?

— J'ai dit qu'ils avaient fabriqué cet implant, pas qu'ils étaient responsables de la résurrection du patient.

Riker cligna des yeux.

— Qu'est-ce qui vous fait croire le contraire ?

— Eh bien, les nanites ne sont pas d'origine borg. Et ce sont elles qui ont ramené le sujet à la vie, physiquement, du moins. Pour le reste... J'ignore ce qui a bien pu restaurer son katra.

— Savez-vous d'où viennent ces nanites ? demanda Riker.

— Ça m'a pris un certain temps, mais j'ai pu en isoler et en disséquer quelques-unes. Je dirai qu'elles reproduisent le modèle original conçu par l'Institut Daystrom, mais qu'elles ont été modifiées pour remplir une fonction différente.

Riker se força à sourire.

— Autrement dit, quelqu'un aurait volé un schéma technique et travaillé à partir de celui-ci ?

— Exact.

— Les nanites sont-elles de fabrication borg ?

— Je ne crois pas. Selon ces dossiers confidentiels, les sous-processeurs de tous les circuits informatiques borg rencontrés jusqu'à présent contiennent des traces d'un agent dopant à base de tridithalifane. C'est le cas de l'implant, mais pas des nanites.

Riker se sentit gagné par l'appréhension. Même si les Borg s'étaient appropriés une technologie étrangère, le processus d'assimilation aurait dû laisser des traces de tridithalifane sur les nanites. L'absence de « signature » ne pouvait signifier qu'une chose.

— Si je comprends bien, dit lentement Riker, nous avons affaire à deux technologies différentes.

Bashir hocha la tête, sinistre. Il était arrivé à la même conclusion.

— Les Borg se sont alliés avec... quelqu'un.

— C'est ce qu'il semble.

Riker eut l'impression que la gravité artificielle du Challenger disparaissait. La seule caractéristique des Borg qui donnait à la Fédération une chance de les vaincre était leur prévisibilité.

C'est pour ça que Picard avait été choisi : Starfleet savait comment le collectif réagirait envers Locutus. Tous ses espoirs reposaient là-dessus.

Mais si les Borg n'agissaient plus seuls... S'ils avaient appris à coopérer, la Fédération pouvait faire une croix sur ses prévisions.

— Docteur, à l'aide des informations contenues dans ces dossiers, pensez-vous qu'il vous serait possible de retirer l'implant de Kirk ?

— Mais... et Crusher ?

— Portée disparue. Nous n'avons pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve, ni de la date de son retour éventuel.

Bashir se mordit les lèvres et jeta un regard à son patient. Mais Riker n'avait pas de temps à perdre.

— Si les Borg se sont alliés à une autre race, tous les efforts défensifs de Starfleet n'auront servi à rien. Il est impératif que nous délivrions Kirk de leur

emprise, afin de pouvoir l'interroger sur les circonstances de sa résurrection. (Riker plongea les yeux dans ceux du jeune docteur.) Je vous le demande à nouveau : êtes-vous capable de retirer l'implant de Kirk ?

Bashir baissa la voix, comme s'il craignait que son patient puisse l'entendre.

— Bien sûr. Toute la question est de savoir s'il survivra à l'opération.

Riker ferma les yeux. Il n'avait pas le temps de peser le pour et le contre. Pas le temps de calculer les probabilités.

— Faites-le, dit-il.

— Mais je risque de le tuer !

— C'est un ordre.

Bashir éteignit le scanner.

— Avec tout le respect que je vous dois, je souhaite déposer une réclamation auprès des Services Médicaux de Starfleet.

— Aucun problème. Après l'opération.

Riker croisa le regard du jeune docteur et le vit prendre sa décision. Il obéirait, en dépit de ses réserves.

— Laissez-moi une heure pour relire les notes du docteur Crusher et faire reproduire les instruments nécessaires.

— Vous pouvez disposer librement de toutes les ressources du Challenger.

— Pardonnez-moi si je ne saute pas de joie à cette idée.

Riker sortit sans répondre. Décidément, il aimait beaucoup Bashir. Une grande gueule, mais qui savait obéir. Il irait loin dans la hiérarchie...

À condition que Starfleet survive à l'attaque des Borg.

Data avait déjà pris part à de nombreuses procédures médicales, généralement en cas d'urgence. L'extraction de l'implant borg de James T. Kirk constituerait une de ses premières interventions, au sein d'une infirmerie. Il se sentait tout excité à cette idée.

Mais il avait conscience de la gravité de la situation. L'issue de l'opération pouvait avoir un impact considérable sur l'avenir de la Fédération. Aussi un peu d'appréhension se mêlait à son impatience.

Décidément, sa puce émotionnelle l'aidait à comprendre pourquoi les humains semblaient si souvent désorientés. Vouloir et redouter une même chose n'était pas de tout repos. Et il n'existait aucune équation quantique pour décrire la dualité de sentiments contradictoires.

Du moins, pas encore, songea Data.

Puis il se demanda si les Trilexiens n'avaient pas résolu ce problème, et si leur réponse n'avait pas contribué à l'extinction de leur civilisation.

— Monsieur Data, dit Bashir, interrompant sa rêverie, voulez-vous inspecter la branche primaire du corps principal de l'implant ?

L'androïde se concentra aussitôt sur la tâche.

Bashir avait requis son assistance à cause de sa capacité de rester en contact direct avec le système informatique du Challenger. Ainsi, le jeune docteur pourrait

accéder instantanément à toutes les informations sur les Borg dont disposait Starfleet, ainsi qu'aux analyses de Beverly Crusher.

Data regrettait de ne pas posséder les compétences motrices nécessaires pour effectuer l'opération lui-même. Après avoir observé Bashir, il serait capable de reproduire ses gestes, tout comme il pouvait reproduire une symphonie note par note après l'avoir entendue une fois.

Mais les corps humains présentaient des variations infinies, et ce qui réussirait peut-être sur Kirk ne marcherait pas nécessairement sur un autre patient. Tout le talent d'un chirurgien résidait dans ses facultés d'adaptation à des paramètres toujours changeants.

Pourtant, à sa façon, Data pouvait contribuer au succès de l'opération. Et il était déterminé à faire de son mieux.

Il se mit au travail. Devant lui, à la lueur du champ de stérilisation, le docteur Bashir avait rasé la base du crâne de Kirk pour exposer son os occipital et y percer une ouverture rectangulaire de deux centimètres sur trois. Le fragment d'os flottait dans une solution nutritive en attendant la fin de l'opération.

Dans la cavité, la dure-mère d'un jaune terne avait été écartée, révélant le lobe occipital du cerveau et, dessous, le cervelet. Un écran pendu au plafond montrait une représentation tridimensionnelle de l'intérieur du crâne, dans lequel on apercevait l'implant borg coincé entre deux circonvolutions du cerveau.

Bashir avait glissé huit fils moléculaires dans le tissu cérébral, et il les avait connectés aux huit points clés de l'implant, afin qu'ils absorbent les décharges d'énergie que celui-ci pourrait émettre lors de sa « dissection ».

Data vérifia que la position des fils moléculaires respectait la configuration prescrite par le docteur Crusher.

— La source d'énergie de l'implant est correctement isolée, annonça-t-il.

— Merci.

Bashir frotta le dos de sa main gantée contre la petite toque rouge qui lui couvrait la tête, puis il approcha un scalpel numéro deux des tissus cérébraux exposés. De ses doigts agiles, il guida le champ de force miniature le long des fils moléculaires.

Data et lui levèrent la tête pour suivre l'opération sur l'écran de contrôle, au-dessus du patient. Le scalpel déconnectait des neurones sur son passage, mais il n'en résulterait aucun dommage permanent.

À condition que Kirk survive.

Bashir se concentra sur le patient. Data répartit son attention entre l'écran de contrôle, le crâne de Kirk et le jeune chirurgien.

Il était très impressionné par l'habileté et le calme de ce dernier. Cependant, après une heure passée à surveiller l'opération, il se demanda quand le jeune chirurgien se rendrait compte qu'il n'avait aucune chance de réussir.

Une demi-heure plus tard, il décida de l'informer de ses conclusions.

— Docteur Bashir, la procédure ne peut pas aboutir. Le jeune homme lui jeta un regard perçant.

— Condition actuelle de l'implant ? demanda-t-il.
— Quatre-vingts pour cent de sa structure ont été séparés des tissus cérébraux. Pas d'hémorragie. Les signes vitaux du patient sont stables.
— Donc, il ne reste plus qu'un cinquième du boulot, conclut calmement Bashir.
Data fut étonné par le ton de défi du jeune chirurgien. Il ne mettait pas en doute ses capacités, mais il ne pouvait nier l'évidence.

— Docteur Bashir, les vingt pour cent restants ne peuvent être ôtés à l'aide de la procédure utilisée par le docteur Crusher sur le capitaine Picard. Dans le premier cas, la plupart des points de connexion touchaient des nerfs secondaires situés à l'extérieur du cerveau. Le docteur Crusher a donc pu les trancher et les remplacer ultérieurement.

« Mais il est impossible de faire de même avec des tissus cérébraux, du moins, si vous voulez préserver l'intégrité mentale du sujet.

— Y a-t-il autre chose que vous puissiez me dire en dix mots, ou même moins ? aboya Bashir.

— Si vous utilisez le scalpel sur les sections restantes de l'implant, vous causerez des dommages irréversibles au cervelet, reprit Data, imperturbable. Vous avez atteint le point où les vrilles fractales de l'implant sont trop étroitement mêlées à la matière cérébrale du patient.

— Ça faisait beaucoup plus de dix mots, grogna Bashir.

L'androïde aurait pu discourir pendant plus d'une heure, citant et commentant divers passages des notes du docteur Crusher. Étant donné l'humeur de Bashir, il se contenta de lâcher :

— Si vous continuez, Kirk mourra dans moins de vingt minutes. Ça fait dix mots exactement. Sans compter mon avant-avant-dernière phrase. Ni les deux suivantes...

— Ça suffira, monsieur Data.

Bashir étudia le cerveau de son patient. À l'aide d'une compresse stérile, Data épongeait le sang qui coulait de l'ouverture.

— J'ai été trop loin, dit Bashir. Un implant partiellement fonctionnel paralysera son activité cérébrale. Il ne se réveillera jamais.

— Mon examen de la bibliothèque médicale du Challenger suggère que d'autres techniques sont disponibles, offrit Data.

Le jeune docteur lui jeta un regard plein d'espoir.

— Je vous écoute...

— Malheureusement, il faudrait les mettre à l'épreuve avant de les appliquer à un cas comme celui-ci, avoua Data, la mine contrite.

Il vit les épaules de Bashir s'affaisser sous sa blouse de chirurgien.

— Dans ce cas, je n'ai pas tellement le choix, soupira le jeune homme.

— Vous pourriez placer le patient en stase, suggéra Data.

— Vérifiez vos sources. Une stase ne ralentira pas le type de nanites dont il est farci.

L'androïde baissa les yeux vers l'ouverture sanglante du crâne de Kirk. Soudain, une horrible certitude s'imposa à lui : il allait voir mourir un être humain. Et il ne

pouvait rien y faire.

Il leva la tête vers Bashir, se demandant si le jeune docteur avait abouti à la même conclusion.

À sa grande surprise, celui-ci posa son scalpel pour en saisir un plus puissant. Telle était la différence entre lui et Data : il pensait qu'il pouvait encore faire quelque chose.

L'androïde appréhendait de plus en plus les vingt minutes suivantes.

Bashir prit une profonde inspiration et approcha le scalpel de la cavité.

Fronçant les sourcils, il activa le champ de force. Data était stupéfait de voir combien il se montrait méthodique malgré l'urgence qui devait le prendre à la gorge.

Puis l'alarme du Challenger hurla dans leurs oreilles.

Les sous-systèmes de Data passèrent en vitesse critique. Il s'attendit à voir un flot de sang jaillir du crâne de Kirk. Aucun humain de sa connaissance n'aurait pu s'empêcher de sursauter en entendant les sirènes. Vu sa puissance, le scalpel allait creuser un trou dans la tête du patient. Finalement, Kirk ne survivrait pas vingt minutes... peut-être pas vingt secondes.

Mais Bashir ferma seulement les yeux. Sa main ne trembla pas, tant étaient grandes sa volonté et sa maîtrise de soi.

— Bashir à passerelle, grogna-t-il en expirant lentement. C'est quoi, ce foutoir ?

— Désolé, docteur, dit la voix de Riker dans les haut-parleurs. Un vaisseau vient de sortir de l'hyperespace à deux kilomètres de notre proue. Les ordinateurs ont réagi automatiquement. L'engin voyageait à la distorsion neuf point quatre-vingt quinze.

Bashir écarta sa main de la tête de Kirk.

— Je m'en moque, dit-il d'une voix où perçait sa fureur. Si vous ne voulez pas que je décapite mon patient, faites couper toutes les alarmes de l'infirmierie immédiatement !

Dans le silence qui suivit, Data ne put s'empêcher de prendre la parole. Après tout, il avait été conçu pour acquérir des connaissances.

— Commander, quel genre de vaisseau peut se déplacer à une vitesse pareille ? Sommes-nous attaqués par les Borg ?

Pourtant la voix de Riker ne trahissait pas la tension inhérente à une bataille.

— Non, Data. C'est un transport expérimental de Starfleet. Deux grosses nacelles de distorsion et pas grand-chose entre. Il vient de la Terre.

Bashir fixa les haut-parleurs, l'air exaspéré.

— Cela a-t-il le moindre intérêt pour nous dans la situation actuelle ?

Au ton qu'il employa, Data put presque « entendre » un sourire dans la voix de Riker.

— Il semble que vous vous soyez trompé, docteur. Il n'existe pas qu'un seul chirurgien capable d'opérer Kirk.

Bashir fronça les sourcils. Il ne voyait pas où son supérieur voulait en venir.

— Je n'ai fait que répéter ce que m'ont dit les Services Médicaux de Starfleet. L'harmonique d'un rayon téléporteur se fit entendre au centre de l'infirmierie.

Data et Bashir firent volte-face comme un seul homme.

— Nous vous envoyons quelqu'un de compétent, annonça Riker. Il est au courant de la situation. Et il devrait pouvoir vous aider.

Data regarda l'onde du téléporteur prendre la forme d'une petite pyramide. Un moment, il crut qu'on avait laissé monter un Méduséen à bord, bien que cette race éphémère, à sa connaissance, ne possède pas de talents physiques particuliers, voire pas de talents physiques du tout.

Puis l'onde se dissipa, révélant un humain assis dans une chaise roulante. Avec un doux bourdonnement, l'engin se dirigea vers la table d'opération.

Le nouveau venu était frêle et voûté. Il avait les cheveux gris, et son uniforme d'amiral semblait trop grand de deux tailles. Son visage était creusé par de profondes rides, et une courte barbe blanche couvrait ses joues.

Mais son regard était encore vif et intelligent, démentant l'impression de décrépitude qui se dégageait du reste de sa personne.

— Amiral McCoy ? s'enquit Data.

— Léonard H. McCoy ? s'étrangla Bashir.

L'interpellé plissa les yeux.

— Qui attendiez-vous donc, une troupe de pom-pom girls ?

Bashir rougit. Il avait maîtrisé ses réflexes dans une situation où cela semblait impossible, mais en présence du plus grand médecin qui ait jamais servi dans Starfleet, il se comportait comme un adolescent effarouché.

Data vit l'amiral le détailler de la tête aux pieds.

— Je vous connais, dit-il d'une voix rauque. Je parie que, contrairement à votre jeune collègue, vous n'êtes pas surpris de me voir.

— En fait, si.

McCoy plissa les yeux.

— Je croyais que vous étiez un androïde.

— Je dispose maintenant d'une puce émotionnelle.

L'amiral leva les yeux au ciel.

— Que ne fait-on pas, de nos jours... C'est le genre de gadget qui aurait été très utile à un de mes vieux amis... (Il regarda Bashir.) Corrigez-moi si je me trompe, mais n'avez-vous pas un patient en attente ?

Bashir hocha la tête et vérifia rapidement les signes vitaux de Kirk sur l'écran de contrôle. McCoy fit rouler son fauteuil jusqu'à lui.

— Otez ce drap. Laissez-moi voir.

Bashir s'exécuta, révélant le visage de Kirk. Les yeux de l'amiral s'emplirent de larmes, et sa mâchoire inférieure trembla.

— Ah, Jim, soupira-t-il tout bas. Finalement, Scotty avait raison.

Il leva la tête vers le jeune docteur.

— Julian Bashir ? Vous êtes bien le type qui a harcelé les Services Médicaux pour obtenir le dossier de Jim Kirk, n'est-ce pas ?

Bashir hocha la tête.

— Et personne n'a eu l'idée d'appeler son médecin attitré ?

— Euh... Pour être honnête, balbutia le jeune homme, nous pensions que... Que vous étiez mort.

— Raté ! s'exclama McCoy en se frappant la poitrine. Je fêterai mon cent quarante-quatrième anniversaire le mois prochain. Croyez-le ou pas, j'en suis à mon troisième cœur. On me remplace les poumons tous les ans, et je viens juste de recevoir dix mètres d'intestins flambant neufs. Vous savez pourquoi ?

Bashir secoua la tête.

— Eh bien, moi non plus !

McCoy tapa du poing sur l'accoudoir de sa chaise roulante, comme s'il venait de faire une bonne blague.

Il porta la main à une petite boîte attachée à sa ceinture. Data entendit gémir des servomoteurs, puis l'ancien amiral se leva et s'avança avec les mouvements mesurés d'un porteur d'exosquelette.

Il s'appuya à la table d'opération et examina l'écran de contrôle.

— Implant neuronal. Croissance des vrilles fractales. Vous avez isolé la source d'énergie, mais ça ne suffit pas. L'enchevêtrement des dendrites artificielles...

— Des dendrites artificielles ? répéta Bashir, tout excité. Vous croyez que c'est ça ?

— J'en ai déjà vu. Sur Sigma Draconis VI... ou VII, peut-être. Bref, j'ai dû déconnecter et reconnecter un cerveau entier. Oh, j'ai bénéficié d'un peu d'aide, mais je vous épargnerai les détails, vu que je ne m'en souviens pas. Mais ces saletés borg ne sont qu'une variation sur le même thème. Plutôt moins compliquées que celles auxquelles j'ai eu affaire.

Bashir tendit son scalpel à l'amiral.

McCoy le dévisagea ; un sourire naquit lentement sur son visage ravagé par les ans.

— Merci beaucoup, mon garçon. Vous savez, ma carrière médicale est terminée depuis belle lurette.

Il leva ses mains qui avaient fait des miracles autrefois, mais qui étaient maintenant squelettiques et tremblantes. Puis il se tapota la tempe de l'index.

— Mais ne vous inquiétez pas : tout se trouve encore là-dedans. Écoutez bien ce que je vais vous dire, et à nous deux, nous y arriverons.

Une lueur d'émerveillement passa dans les yeux de Bashir, qui se contenta de fixer McCoy, comme hypnotisé.

— Alors, bougonna l'amiral, vous attendez quoi ? Vous êtes un docteur, pas un Horta !

Bashir hocha précipitamment la tête et approcha de nouveau le scalpel du crâne de Kirk. Mais McCoy lui posa une main sur le bras.

— Attendez. D'abord, prenez plutôt un numéro huit. Nous allons laisser de côté la matière grise de Jim et nous concentrer sur ses artères. Nous commencerons par en dériver quelques-unes. Puis nous utiliserons un laser... un bon vieux laser de l'ancien temps, comme si nous étions des rebouteux. Une fois que nous serons à l'intérieur, nous nous fraierons un chemin jusqu'à l'autre bout de l'implant.

Tandis que McCoy expliquait en détail la technique qu'ils emploieraient, Data se retira dans un coin de l'infirmierie. Il savait qu'on n'avait plus besoin de ses services, mais il aimait observer la combinaison de talent et d'expérience qui s'offrait à ses yeux.

Riker et Deanna Troi arrivèrent quelques minutes après que les deux chirurgiens eurent commencé à travailler ensemble. Ils furent bientôt suivis par La Forge et Worf. Les officiers de l'ex-Entreprise regardèrent les mains de la nouvelle génération de Starfleet, guidées par la sagesse de l'ancienne, effectuer un miracle qui n'aurait pas été possible sans cette coopération.

Alors que Bashir ôtait la dernière section de l'implant et refermait la plaie en annonçant que l'opération avait réussi, Data vit une larme rouler sur la joue de McCoy.

Une larme de joie, comprit-il.

Et il se demanda qui, dans quatre-vingts ans, pleurerait sur son sort.

CHAPITRE XXVIII

Kirk entendit le hurlement de la structure métallique qui heurtait les rochers de Véridian III. Il ouvrit les yeux.

De la poussière lui chatouilla le nez. Il sentit la chaleur du soleil et entendit craquer quelque chose.

Kirk s'approcha. Ses bottes crissaient sur les gravillons. Il plissa les yeux pour mieux voir. Quelqu'un était prisonnier sous la structure.

Ah oui, pensa-t-il. Moi.

Cette dualité ne le troublait pas. Il lui semblait que tout était parfaitement en ordre.

Le vent du désert se leva, pareil au souffle d'un prédateur.

— Il se rapproche, dit une voix, confirmant son impression.

Alors, il se vit lui-même, en train de lutter parmi les débris.

Il se détourna. Une silhouette venait vers lui à contre-jour.

Il mit une main en visière pour se protéger de la lumière. Il s'aperçut vaguement que le soleil ne se trouvait pas dans cette partie du ciel, et que ce n'était pas lui qui brillait si fort derrière ce...

Vulcain ?

Kirk reconnut les bijoux et les broderies sur les robes.

Le nouveau venu leva une main, paume vers lui, en écartant les doigts. Un geste de bienvenue et d'adieu.

De nouveau, la dualité.

Une explosion retentit quelque part au sommet des rochers qui surplombaient les deux hommes. Un éclair d'énergie traversa le ciel, crépitant et projetant des étincelles. Puis il disparut.

Mais le Vulcain demeura.

— Spock ? demanda Kirk.

— Il n'est pas parmi nous, répondit son interlocuteur.

Il fit un pas en avant. Kirk le reconnut et sourit.

— Ambassadeur Sarek !

Le père de Spock inclina la tête, comme s'il n'avait pas entendu son propre nom depuis longtemps.

Kirk se sentit obligé de lui présenter des excuses, vu l'état dans lequel il se trouvait. Ou plutôt, pour l'état dans lequel se trouvait son autre lui-même, celui qui gisait dans l'épave.

Celui qui était en train de mourir.

— Je crains que les choses ne soient un peu... compliquées.

L'ambassadeur le dévisagea et parut sur le point de lui assener une grande révélation.

— Pas la peine de vous tracasser, capitaine.

Alors, Kirk comprit. Il comprit pourquoi Sarek et lui devaient se rencontrer ainsi.

Il entendit un raclement contre la pierre. Quelqu'un descendait du monticule rocheux. Sarek attendit, le vent soulevant le bas de ses robes.

— Vous êtes mort et j'agonise, c'est bien ça ? s'enquit Jim.

Le Vulcain leva les yeux vers le ciel, comme s'il observait quelque chose que Kirk ne pouvait voir.

— Avez-vous déjà fait ce rêve auparavant ?

Kirk regarda ses mains. Il fit jouer leurs articulations et vit les muscles et les tendons bouger sous sa peau. Tout était en place. Chaque mouvement semblait parfait. Bien trop réel.

— Est-ce vraiment un rêve ?

Sarek se tourna vers lui.

— Là n'est pas la question. Logiquement, vous devez vous demander si c'est le rêve.

— Vous voulez dire, celui dans lequel je meurs ?

— Vous l'avez fait toute votre vie, n'est-ce pas ?

— Quand nous avons mêlé nos esprits, commença Kirk. Quand vous êtes venu à moi parce que vous cherchiez votre fils... Vous avez vu mes rêves ?

— Il en est bien ainsi.

— Et c'est pour ça que vous êtes là ?

— Qu'en pensez-vous ?

Kirk sourit.

— Je vois. C'est mon rêve... c'est moi qui dicte les règles.

Sarek le regarda avec une expression sceptique comme seuls les Vulcains pouvaient en avoir.

— Je ne crois pas qu'obéir aux règles soit votre plus grande qualité.

Kirk s'écarta pour laisser passer Picard, qui accourait au secours de son alter ego coincé dans l'épave.

— L'autre capitaine de l'Enterprise ... Il croit que je suis mourant.

— J'ai également mêlé mon esprit au sien.

— C'est pour ça que vous êtes là ? À cause de ce que nous avons tous partagé ?

— Ou partagerons, corrigea Sarek.

— Je n'aime pas les devinettes.

— Ça n'en est pas une.

Picard baissa la tête, comme accablé par le chagrin.

— Ça ne colle pas, fit remarquer Kirk. Il pense que je suis mort, parce que... (Il tendit la main devant lui, luttant pour rassembler ses souvenirs.) Je ne suis pas mort ici.

Sarek resserra les plis de ses robes autour de lui. Kirk fut surpris de le voir aussi frêle.

— Posez-vous la question, capitaine. Vous avez toujours su comment vous mourriez. Est-ce le rêve ?

Les yeux noirs, brûlants, du Vulcain plongèrent dans ceux de Kirk. Celui-ci ne prit pas le temps de réfléchir.

— Non. Vous le savez.

Sarek hocha la tête.

— Et vous aussi.

De nouveau, une lumière brilla derrière lui. Il se tourna vers elle, ses robes volant au vent.

— Attendez ! s'écria Kirk.

Le Vulcain hésita.

— Si ce n'est pas ici... Alors où ? Comment ?

— Vous le savez, capitaine. Vous l'avez toujours su.

— Vous voulez dire que mon rêve était prémonitoire ?

Pour la première fois depuis que Kirk le connaissait, Sarek sourit.

— Autrefois, vous avez appris une chanson à mon fils. (Les années parurent s'envoler. Le Vulcain était de nouveau jeune, fort, et l'éclat de ses yeux éblouissait Kirk.) « La vie n'est qu'un rêve... »

Kirk leva une main pour se protéger de la lumière. Véridian parut se dissoudre autour de lui. Sa voix, leurs voix, se changèrent en quelque chose d'autre.

Puisse votre vie être longue et prospère, capitaine...

Mais pour combien de temps ?

Regardez les astres, James T. Kirk... Deuxième étoile à droite droite... et en avant jusqu'au matin.

Kirk plissa les yeux. Il voulut détourner la tête de la lumière mais il en fut dissuadé par une vive douleur, comme si quelqu'un lui avait foré un trou dans le crâne.

— Éteignez ça, grogna-t-il.

Sa gorge lui faisait mal. Il toussa.

La lumière disparut. Il vit une lampe s'éloigner au bout d'un bras mécanique.

Quelqu'un se pencha sur lui.

— Sarek ?

— Soixante-dix-huit ans à flotter Dieu sait où, et quand vous revenez d'entre les morts, c'est pour m'insulter !

Kirk écarquilla les yeux.

— Bones ? Bones !

Ignorant la douleur, il s'assit et saisit le bras de son vieil ami.

Celui-ci était si frêle, si...

— Mais... Que vous est-il arrivé ? Vous avez l'air tellement... vieux.

McCoy grimaça.

— Heureux de vous revoir aussi, capitaine.

Kirk regarda autour de lui. Il se trouvait dans une sorte d'infirmierie.

Différente de celle dont il avait l'habitude. Plus grande. Avec du matériel moins encombrant.

Et d'autres gens qui l'entouraient.

Il les reconnut. Normal : n'avait-il pas essayé de tuer la plupart d'entre eux ?

Geordi La Forge. L'androïde Data. Worf, le Klingon qui n'était pas un ennemi.

Une femme qu'il n'avait jamais vue, avec de grands yeux noirs. Et...

Il dévisagea l'homme barbu.

— Commander Will Riker ?

L'interpellé fit un pas en avant et lui tendit la main. Kirk la prit et la serra.

— Capitaine. C'est un plaisir de vous rencontrer.

Kirk ne savait pas par où commencer.

— J'ai l'impression d'avoir rêvé... Mais ça n'était pas le cas, n'est-ce pas ?

Riker sourit.

— Non.

— Je suis bien au vingt-quatrième siècle ?

— Oui. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé sur Véridian ?

Kirk se gratta l'arrière du crâne. Il sentit quelque chose entre ses cheveux, à l'endroit d'où provenait la douleur.

— C'est là que j'étais ? Je me rappelle que quelqu'un allait lancer un missile. Et nous l'en avons empêché.

— Vous et le capitaine Picard, approuva Riker.

À la mention de son ennemi, Kirk se tendit.

— Vous allez bien ? s'inquiéta Riker.

McCoy se rapprocha de la table d'opération avec un léger bruit métallique, comme s'il avait des prothèses cachées sous son pantalon.

— Évidemment qu'il va bien. Il pète la forme, marmonna le vieil homme. On vient juste de lui ouvrir la tête et de farfouiller dans son cerveau : pourquoi n'irait-il pas merveilleusement bien ? De toute façon, il ne s'en était jamais servi.

Kirk plissa les yeux.

— Bones... Quel âge avez-vous ?

— Ah, ne commencez pas. Je suis toujours votre médecin.

— Capitaine, commença Riker, je vais vous laisser avec l'amiral McCoy. Je suis sûr que vous avez des tas de choses à vous raconter. Mais d'abord, je dois vous poser une question : vous souvenez-vous de ce qui s'est passé après que vous avez aidé Picard sur Véridian ?

De nouveau, Kirk sursauta. Et il sut soudain ce qu'il devait faire.

— Je suis tombé... dit-il. Quelqu'un m'a parlé... Et je me suis réveillé ici.

Riker hocha la tête, lugubre.

— Je vois. Si quelque chose d'autre vous revient, il est capital que vous nous en fassiez part.

— Pas de problème. J'aurais moi-même beaucoup de questions à vous poser.

(Kirk se tourna vers son vieil ami.) Alors comme ça, vous êtes devenu amiral, dit-il, incrédule.

McCoy fit un geste nonchalant.

— C'est une longue histoire.

— Et... Spock ? demanda Kirk, inquiet.

McCoy soupira.

— Commençons par le commencement. (Il se pencha en avant.) Avec la veillée funèbre organisée par Scotty en votre honneur.

— Une veillée funèbre ?

Le vieux docteur grimaça.

— Vous auriez dû voir ça. On s'est payé une sacrée tranche de rigolade.

Kirk regarda Riker et haussa les épaules. Puis il se radossa à la table d'opération et s'apprêta à subir une leçon d'histoire.

Dès que les portes de l'infirmierie se furent refermées derrière eux, Riker se tourna vers Troi. Il devait savoir.

— Tu as entendu ce qu'il a dit. Il ne se souvient de rien entre Véridian et son réveil ici.

— Mais il connaissait votre nom, commander, objecta Data.

— Il est un peu perdu, expliqua Deanna. Tourmenté par des sentiments contradictoires. La vue de l'amiral McCoy l'a troublé... Il se souvenait de lui en beaucoup plus jeune.

— Mais crois-tu qu'il mente quand il dit ne se rappeler de rien ? insista Riker.

— Oui.

— En es-tu certaine ?

— Non. Il vient de faire un bond de quatre-vingts ans dans le futur. Il est normal qu'il ne sache plus où il en est. Pourtant...

— Pourtant ?

Deanna eut l'air embarrassé.

— Les deux fois où tu as mentionné le nom du capitaine Picard, j'ai senti une grande haine émaner de lui.

— Penses-tu qu'il le croie responsable de sa mort sur Véridian ?

— C'était juste une impression, Will. Comme celle que dégagent les Bajorans lorsqu'ils pensent à l'occupation cardassienne de leur monde, et aux atrocités commises à cette époque. Kirk réagit de la même façon vis-à-vis de Picard.

— Mais il n'a aucune raison ! protesta Riker.

— À moins qu'il ne soit toujours sous l'influence du conditionnement qu'on lui a fait subir.

— Même sans l'implant borg ?

Deanna hocha la tête.

Riker se tourna vers Worf.

— Mettez Kirk sous surveillance discrète. Il n'est pas familier avec nos techniques. S'il ne se sent pas observé, il commettra peut-être une erreur.

— Commander, objecta le Klingon, depuis notre rencontre sur Qo'noS, j'ai étudié les archives disponibles à son sujet. Il ne me semble pas du genre à

« commettre une erreur ».

— Il vaudrait pourtant mieux, commenta Riker, lugubre. Parce que si nous ne découvrons pas très vite avec qui se sont alliés les Borg, nous serons tous conditionnés. Comme lui.

Dans le silence qui suivit, il regarda l'infirmierie.

Derrière ces portes se trouvait un homme qui avait été l'un des plus grands héros de Starfleet.

Et qui était peut-être devenu son pire ennemi.

Pour sauver la Fédération, Riker savait qu'il n'hésiterait pas à le tuer si la nécessité s'en faisait sentir.

Il vit que Deanna avait perçu ses sentiments, et qu'elle se détournait de lui.

Soudain, il se sentit très seul.

Et il se demanda s'il en était de même pour Kirk.

CHAPITRE XXIX

Le Challenger sortit de l'ombre de Néo-Titan, le soleil se reflétant sur sa coque étincelante.

Un rayon de tetryons vint le sonder, comme il l'avait fait lors de chaque orbite décrite par le grand vaisseau.

Les laboratoires d'astrophysique et d'astronomie du Challenger enregistrèrent ces radiations anormales. Mais le personnel avait d'autres soucis plus pressants, en l'occurrence, l'analyse du tunnel transdistorsionnel dont les senseurs du Monitor avaient détecté l'ouverture.

Le rayon pénétra donc dans le vaisseau et en ressortit presque immédiatement, après avoir rencontré le peu de tridithalifane restant dans le cerveau de Kirk.

Sur la passerelle du Tomed, dissimulé par son bouclier d'invisibilité à cent mille kilomètres de Néo-Titan et des deux vaisseaux de la Fédération, Tran déchiffra les caractères qui venaient de s'afficher sur son écran. Ce n'était pas une bonne nouvelle.

— Commander, dit-il sans oser lever la tête, ils ont ôté l'implant de Kirk.

Il se prépara à mourir, anticipant le choc du rayon disrupteur qui le désintégrerait.

Au lieu de quoi, il entendit Salatrel se diriger vers lui. La jeune femme se pencha par-dessus son épaule.

— On m'avait assuré que ce serait impossible, dit-elle d'une voix morne.

Elle parlait ainsi depuis la mort de son centurion. Tran s'en inquiétait : ça lui rappelait Vox.

— Voulez-vous que j'envoie un rayon plus précis ?

— Quels seraient les risques de détection ?

— Assez grands.

— Combien de temps mettraient les vaisseaux de Starfleet pour soupçonner notre présence dans les parages ?

Tran savait que sa réponse n'allait pas lui plaire.

— Apparemment, ils ont plus d'expérience des boucliers d'invisibilité que nous ne le soupçonnions. Je dirais quelques minutes, tout au plus.

Salatrel s'avança vers l'écran principal, les mains croisées dans le dos. Tran vit qu'elle tenait toujours son disrupteur. Elle ne l'avait pas rengainé depuis la mort de Tracius.

— On m'avait dit que ce serait impossible, répéta-t-elle à voix basse. Et que même s'il présentait une défaillance, le conditionnement de Kirk prévaudrait. (Elle se

tourna vers Tran et le reste de son équipage.) Apparemment, on m'a menti.

Personne n'osa piper mot.

— Mais il nous reste une chance de réussite, reprit la jeune femme en faisant les cent pas devant l'écran principal, sur lequel se détachaient les silhouettes des deux vaisseaux ennemis. Il faut que Kirk tue Picard. Alors ma famille retrouvera son honneur. Quelqu'un y voit une objection ?

Apparemment, ça n'était pas le cas. L'équipage n'osait même plus respirer.

— Picard doit mourir. Les Borg et la Fédération doivent s'entre-détruire. Alors, les ailes de l'Empire s'étendront sur toute les étoiles de la Galaxie.

Salatrel se tourna vers l'écran.

— Allez-y, sous-commander, ordonna-t-elle, les yeux rivés sur le Challenger. Balayez les deux vaisseaux avec nos senseurs à haute résolution, puis programmez une trajectoire de fuite derrière le soleil de Néo-Titan. (Elle serra les poings.) Ils nous chercheront. Mais ils ne nous trouveront pas.

Tran se raidit.

— Avec tout le respect que je vous dois, commander. Comment dois-je régler les senseurs ? Que voulez-vous faire exactement ?

— Connaître la position de Kirk. Et savoir s'il y a d'autres Borg à bord de ce vaisseau.

— Des Borg ? s'étrangla l'officier. À bord d'un navire de Starfleet ?

— Le collectif nous a menti, sous-commander. Il prétend être notre allié, mais que se passera-t-il s'il a fait de même avec la Fédération ? Si un autre Porte-Parole prépare Starfleet à lancer une attaque contre l'Empire ?

Tran fut sonné par cette perspective. En collaborant avec les Borg, les dissidents romuliens leur avaient révélé presque tous leurs secrets militaires. Si le collectif décidait de l'écraser avec l'aide de la Fédération...

— Nous serons sans défense, balbutia Tran. Nous n'aurons... plus rien.

— Excepté notre honneur, dit Salatrel, les yeux lançant des éclairs. Voilà au moins un point sur lequel Tracius et moi étions d'accord. L'honneur est la seule chose qu'un ennemi ne peut vous prendre, à moins que vous le laissiez faire. Et en ce qui me concerne, il n'en est pas question. À aucun prix.

Tran réfléchit.

Peut-être Salatrel avait-elle raison.

Même si les rêves des dissidents partaient en fumée, même si le gouvernement romulien conduisait l'Empire à sa perte, il pourrait toujours choisir une mort honorable.

Ou, songea-t-il pragmatiquement, il pourrait assassiner Salatrel et s'emparer du Tomed.

Il modifia les coordonnées de vol. La guerre contre la Fédération ne devait commencer que deux jours plus tard.

Il avait encore le temps de prendre une décision.

Et il était certain que ce serait la bonne. Son honneur en dépendait.

Debout devant un des miroirs en pied de l'infirmierie, Kirk examinait son

uniforme : le maillot blanc, la veste rouge foncé, le pantalon noir rayé sur le côté. Il fit demi-tour et se tordit le cou pour examiner son dos. Parfait. Il ne manquait que son insigne.

Il regarda le minuscule badge qu'on lui avait donné : un rectangle sur lequel se détachait le delta de Starfleet, et qui était censé lui servir de communicateur. Mais l'ancien modèle lui manquait. On s'attache à ses habitudes, songea-t-il.

Il se glissa hors de l'alcôve et alla rejoindre McCoy qui somnolait devant un terminal informatique. Sa chaise roulante était bien plus sophistiquée que celle du pauvre Chris Pike. Et il était en meilleure forme. L'exosquelette qu'il portait sous ses vêtements lui permettait de se déplacer comme s'il avait encore l'usage de ses membres inférieurs.

À l'approche de son ami, le vieil homme se réveilla en sursaut. Il avait l'air si fragile que Kirk en eu mal au cœur. D'un autre côté, se dit-il, lui-même devait avoir l'air plutôt pitoyable. Sans les analgésiques sélectifs administrés par le docteur Bashir, il n'aurait pas pu supporter la douleur causée par les nanites.

— Bones... Vous dites qu'ils ont « dupliqué » cet uniforme ?

McCoy cligna des yeux, comme si la vue de Kirk le surprenait encore.

— Ouais. Je suppose que c'est leur nouveau terme pour « synthétiser ».

Kirk tâta l'incision, à la base de son crâne. Selon son vieil ami, la plaie serait refermée d'ici cinq jours.

Mais il ne disposait pas d'un tel laps de temps.

— Vous avez réfléchi à ce que je vous ai dit ? demanda McCoy.

— Vous croyez qu'ils marcheraient ? hésita Kirk.

Le vieil homme sourit.

— Ne me demandez pas pourquoi, mais ils vous considèrent comme un héros. En fait, ils nous considèrent tous comme des héros. Chaque vieux fossile de l'Entreprise !

Kirk haussa les épaules.

— Nous n'avons pourtant accompli que notre devoir.

— La vérité, Jim, c'est qu'ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour vous aider.

Kirk réfléchit. McCoy lui avait suggéré de prendre une navette modifiée, de couper la gravité artificielle et les correcteurs d'inertie, puis d'accélérer presque jusqu'à la vitesse de la lumière et de laisser faire la relativité.

La dilatation du temps n'était pas un facteur constant des déplacements en hyperspace, mais elle existait toujours à une vitesse inférieure à celle de la lumière. Selon McCoy, si Kirk partait pendant une semaine, les Services Médicaux de Starfleet auraient peut-être développé un moyen de retirer les nanites de son corps durant les trois ans qui se seraient écoulés pendant son absence.

— La vérité, Bones, c'est que nous ne sommes même pas sûrs que je tiendrai une semaine.

— Mais ça vaut le coup d'essayer, non ?

Kirk haussa les épaules.

— Il faut bien mourir un jour.

— Je n'ai pas tenu jusqu'à cent quarante-quatre ans avec une attitude défaitiste comme celle-là !

— Et quel est le record ? grimaça Kirk.

— Vous l'avez sous les yeux, répondit fièrement McCoy. Et j'ai déjà organisé la réception que je donnerai pour mon cent-cinquantième anniversaire.

Kirk regarda autour de lui. Tant de choses à apprendre. Il avait sauté quatre-vingts ans d'histoire. Ce qu'il pouvait voir du vaisseau où il se trouvait aurait fait honte à ses deux Entreprises. Et tous ces nouveaux amis, tous ces nouveaux ennemis...

Plus particulièrement les Borg.

Il ne se souvenait plus très bien de ce que McCoy lui avait raconté à leur sujet. C'était presque comme s'il ne devait pas s'en rappeler.

— Que sont devenus les autres, Bones ? Vous vous réunissez de temps en temps pour dire du mal de votre vieux capitaine ?

McCoy réussit à sourire et avoir l'air triste en même temps.

— Asseyez-vous, Jim.

Kirk s'assit au bord d'une table tandis que son vieil ami plongeait une fois de plus dans ses souvenirs.

Et quels souvenirs !

Pavel Chekov était devenu amiral et commandant en chef de Starfleet. Mis à la retraite, il avait écrit des livres sur ses aventures à bord de l'Entreprise, du Potemkin et du Cydonia. Ainsi, même la population civile avait appris à connaître et aimer ses coéquipiers.

Hikaru Sulu avait occupé le poste de président du Conseil de la Fédération durant trois mandats consécutifs, du jamais vu ! Kirk savait que son ancien navigateur avait toujours eu un faible pour la politique. Piloter le vaisseau de l'État semblait une suite logique à sa carrière.

Uhura avait décroché les Prix Nobel et Zee-Magnees de la Paix. Après avoir quitté Starfleet, elle s'était consacrée au recrutement de jeunes officiers, parcourant sans relâche les mondes de la Fédération pour s'assurer que la plus grande aventure de l'histoire de l'humanité serait ouverte à tous.

Quant à Scotty, prisonnier à l'intérieur d'une machine, un destin qui lui allait comme un gant, il avait survécu et, comme Kirk, rencontré la nouvelle génération d'explorateurs de Starfleet. Malgré son incessante menace de se retirer, il naviguait toujours parmi les étoiles.

Et il y avait encore Rand et Chapel, Kyle, M'Benga, Carol Marcus et Ruth. Lors du voyage qui l'avait conduit jusqu'au Challenger, McCoy avait même cherché dans les archives des nouvelles des neveux de Kirk, de ses amis, des amiraux qu'il avait servis, des femmes qu'il avait aimées.

Tous ces destins passèrent sous les yeux de Kirk comme la queue d'une comète : étincelante l'espace d'une seconde, puis perdue à tout jamais.

— Ça fait beaucoup de choses à assimiler d'un coup, dit gentiment McCoy.

— Toutes ces vies, soupira Kirk. J'en ai fait partie... Mais parfois, j'ai l'impression de ne pas les avoir vraiment connues.

— Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire, acquiesça McCoy.

— Ça, c'est une première ! sourit Kirk. (Puis il regarda son vieil ami pour lui faire comprendre qu'il ne parviendrait pas à éluder sa question plus longtemps.) Et Spock ?

— Toujours en pleine forme, répondit McCoy. Et... il se pourrait qu'il soit impliqué dans le problème auquel nous avons affaire.

— Je vous écoute.

Avant que le vieux médecin puisse en dire davantage, l'alerte rouge se déclencha. La voix de Riker retentit dans les haut-parleurs.

— Tous aux postes de combat !

CHAPITRE XXX

Riker était assis à côté du capitaine Simm sur la passerelle du Challenger. Des informations défilaient sur les écrans de tous les senseurs.

Simm croisa les mains devant sa bouche. C'était un Vulcain noir originaire du secteur Regar. Au milieu de la confusion ambiante, ses traits sévères n'avaient rien perdu de leur impassibilité. Rien ne pouvait le surprendre, peut-être parce qu'il était Vulcain, ou parce qu'il servait Starfleet depuis plus de vingt ans.

— Rapport, ordonna-t-il.

Il n'avait pas élevé la voix, et pourtant celle-ci couvrit le vacarme des sirènes comme s'il avait parlé dans l'oreille de chacun des membres de l'équipage. Riker connaissait bien la plupart des officiers qui se trouvaient sur la passerelle. Il avait pris beaucoup de plaisir à les réunir pour sa mission à bord du Challenger.

— Nous venons d'essayer un balayage de senseurs à pleine puissance, capitaine, tonna Worf depuis la console de sécurité.

— J'ai enregistré des radiations de tachyons anormales, provenant sans doute d'un bouclier d'invisibilité, rapporta Data.

— Celui du Monitor ? demanda calmement Simm.

— Négatif.

Le capitaine se tourna vers Riker.

— Votre analyse, commander ?

— Un vaisseau sous bouclier d'invisibilité vient de passer non loin de nous, monsieur.

— C'est l'évidence même. Mais quel était son objectif ?

— Il... cherchait quelque chose, hasarda Riker.

— Quoi ? insista Simm.

Riker détestait la maïeutique.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua-t-il.

Le Vulcain se leva.

— Trois possibilités, commander. La probabilité qu'un vaisseau sous bouclier d'invisibilité passe près de nous et décide de nous scanner étant quasiment nulle, nous pouvons supposer que nous sommes observés depuis un certain temps. (Il croisa les mains dans son dos.) Nous pouvons également supposer que la décision de nous scanner n'était pas fortuite, mais faisait suite à un événement bien précis. Que s'est-il passé sur ce vaisseau au cours des trente dernières minutes ?

Riker se creusa désespérément la cervelle. Il avait l'impression d'être redevenu un étudiant de première année à l'Académie. Il écarta les mains en signe d'ignorance.

— James T. Kirk a repris conscience, lâcha simplement le Vulcain.

Riker eut une moue peu convaincue.

— Je ne vois pas comment le vaisseau aurait pu en être informé.

— Précisément. Nous pouvons donc supposer, par ordre croissant de probabilité, que l'équipage de ce navire comporte des télépathes. Ou qu'un espion se trouve à notre bord. Ou que le balayage n'a pas été déclenché par le réveil de Kirk, mais par un autre événement lié à celui-ci.

Riker commençait à comprendre.

— L'ablation de l'implant ? suggéra-t-il.

— Excellent, commander. (Simm se tourna vers la console de sécurité.)

Monsieur Worf, nos senseurs ont enregistré des impulsions de tetryons accompagnant chacun de nos passages devant le soleil de Néo-Titan. Était-ce toujours le cas lors de notre dernière orbite ?

Worf consulta son écran.

— Oui, capitaine.

— Monsieur Data, poursuivit Simm, l'implant de Kirk était de fabrication borg. Il contenait donc du tridithalifane. Cette substance peut-elle renvoyer un rayon de tetryons étalonné à cet effet ?

Data accéda aux ordinateurs principaux du Challenger et inclina la tête.

— Oui, monsieur. On dirait que c'est possible.

Simm se tourna vers Riker et leva un doigt.

— Par conséquent, la logique veut que nous ayons été surveillés par un vaisseau sous bouclier d'invisibilité. Il sait que Kirk se trouve à notre bord, qu'il possédait un implant borg et que l'implant en question vient de lui être ôté. Ce vaisseau est notre ennemi. Son commander possède des informations précieuses pour Starfleet. Donc... commander ?

Riker se sentit englué dans la toile de logique que Simm tissait autour de lui.

— Donc, nous devrions tenter de le capturer, conclut-il.

— Mais avant, il nous faut le trouver. (Le Vulcain haussa un sourcil.) Si vous étiez le commandant de ce vaisseau, où seriez-vous allé après nous avoir scannés ?

— Si j'avais vu le Monitor redevenir visible, je penserais que le Challenger est capable de détecter les impulsions de tachyons communes à ce type de boucliers. Par conséquent, je serais sorti du système en distorsion maximale, avant de revenir par un autre chemin pour brouiller les pistes.

— Vous oubliez que l'ennemi est sous l'influence des Borg, objecta Simm. Cette manœuvre constituerait un gaspillage de ressources. (Il se tourna vers l'écran principal.) Le vaisseau se cache donc derrière le soleil de Néo-Titan, hors de portée de nos senseurs. Monsieur Worf, contactez le Monitor.

Riker et le Klingon échangèrent un regard d'appréciation maussade au sujet de l'analyse du Vulcain. Pendant ce temps, ce dernier ordonna à Lewinski de lever le bouclier d'invisibilité du Monitor, de quitter le système et d'y revenir de l'autre côté du soleil. Si possible, il devait identifier le vaisseau qui s'y trouvait, et si nécessaire, engager le combat avec lui.

— Avez-vous une idée du type de bâtiment dont il s'agit ? s'enquit Lewinski.

— Un Oiseau de Guerre romulien, de classe D'deridex, avança Simm. Le commander savait que nous détecterions ses senseurs, mais ça ne l'a pas arrêté pour autant. Les boucliers d'invisibilité romuliens sont les meilleurs, donc ce vaisseau doit appartenir à l'Empire. Et seul le commander d'un D'deridex aurait suffisamment confiance en son navire pour l'exposer à une rencontre avec un classe Galaxie.

Riker s'assit à sa place, sur le banc de commandement. Contrairement à l'Entreprise, le Challenger n'offrait pas de sièges individuels aux officiers de la passerelle. Avec Simm comme capitaine, il se demanda pourquoi Starfleet avait jugé bon d'installer des ordinateurs à bord. Comme auraient dit les Borg, c'était un gaspillage de ressources.

Lewinski coupa la communication, et les écrans avant montrèrent le Monitor, qui ondula comme la surface d'une mare avant de disparaître.

Simm se rassit au centre du banc de commandement et s'adressa à Riker.

— Vous devriez aller voir où en est Kirk. Nous ne pouvons exclure l'hypothèse d'une communication à double sens avec le vaisseau ennemi.

Riker se leva. Le Vulcain avait raison. Pourtant, il hésita.

— Vous avez une objection, commandeur ?

— Monsieur, nous sommes venus ici pour rapprocher Kirk de Beverly Crusher, au cas où celle-ci serait revenue à temps pour l'opérer. Maintenant que nous n'avons plus besoin d'elle, il serait sage de ramener Kirk à la base stellaire 324 pour le soumettre à une batterie de tests.

Cette idée eut l'air d'amuser Simm (pour autant qu'un Vulcain puisse l'être).

— Est-ce une suggestion ou un ordre, commandeur ?

Riker garda le silence.

— Dans le cadre de la Directive Générale numéro Trois, les ordres de Shelby vous donnent tout pouvoir sur ce vaisseau en ce qui concerne notre action contre les Borg.

— C'était une suggestion, monsieur. Nous ne sommes pas encore entrés en contact avec les Borg.

Une autre alarme s'éleva sur la passerelle. Riker et Simm tournèrent la tête vers Worf.

— Capitaine, annonça le Klingon, un tunnel transdistorsionnel vient de s'ouvrir devant nous, et un vaisseau-éclaireur Borg en est sorti. (Il écarquilla les yeux.) Il... Il demande la permission de se poser.

Simm jeta un regard en coin à Riker.

— Vous disiez, commandeur ?

Riker vérifia le réglage de son fuseur pour la dixième fois consécutive. Worf s'en aperçut. Dans l'air glacé du hangar principal du Challenger, Riker vit le souffle du Klingon former un nuage de vapeur devant sa bouche quand il lui chuchota :

— Le hangar est scellé, commandeur. Tout se passera bien.

Riker savait que Worf avait raison, mais il vérifia une dernière fois. Starfleet

n'invitait pas tous les jours une navette borg à bord d'un de ses vaisseaux.

Riker, Worf, La Forge, Deanna Troi et Data attendaient près de la plate-forme d'atterrissage. Les portes s'ouvrirent sur le vide de l'espace. À l'intérieur du hangar, l'atmosphère était retenue par un champ de force.

Sur un côté, Riker aperçut la courbe de Néo-Titan. Puis il vit une tache noire approcher. Le vaisseau-éclaireur borg.

Deanna rompit le silence.

— Savez-vous que pas un seul d'entre nous n'approuve cette opération ?

Riker lui sourit.

— Le capitaine Simm se tient prêt à décompresser le hangar en cas de problème.

— Oh, si tu savais comme je trouve ça rassurant, grimaça la jeune femme. (Puis, lugubre :) Nous ne devrions pas adresser la parole aux Borg à moins d'une année-lumière de distance.

Worf s'éclaircit la gorge.

— J'ai pu communiquer avec la navette en utilisant le linguacode. Elle n'est pas équipée de canaux de communication auditifs ou visuels.

Évidemment, songea Riker. L'esprit de groupe du collectif impliquait un lien subspatial. Pourquoi aurait-il eu besoin d'un autre moyen de communication ?

La navette se glissa entre les nacelles du Challenger, puis pénétra le champ de force atmosphérique.

Aussitôt, les murs et le sol du hangar répercutèrent le grondement de ses moteurs ; Riker sentit la chaleur de ses conduites d'échappement.

Puis le vaisseau-éclaireur bascula en mode antigrav. Ses moteurs se turent, et il se posa doucement au centre de la plate-forme.

Riker prit la tête du groupe et se dirigea vers le sas de la navette. Un Borg en sortit et commença à le scanner avec son laser. Une deuxième silhouette émergea derrière lui.

— J'aurais dû m'en douter, grommela Riker à l'adresse de Deanna. (Il fit un pas en avant.) Ambassadeur Spock. Bienvenue à bord du Challenger.

Le Vulcain leva la main et lui adressa le salut traditionnel.

— Paix et longue vie, commander. Laissez-moi vous présenter mon pilote, dit-il en désignant le Borg qui l'accompagnait. Voici Six de Douze.

— Vous allez être assimilés, tonna la créature. Toute résistance est inutile.

Spock se plaça devant le cyborg.

— Gardez la navette, dit-il. Je vais prendre les dispositions nécessaires à l'assimilation de ce vaisseau et de son équipage.

Le Borg baissa son bras cybernétique, fit demi-tour et remonta à l'intérieur de la navette. Avec un sifflement hydraulique, le sas se referma derrière lui.

Spock rejoignit son comité d'accueil.

— Six de Douze est une entité très basique. Je doute qu'il ait la moindre pensée indépendante durant mon absence. Toutefois, dans l'intérêt commun, je vous suggère de brouiller les canaux de communications pour l'empêcher de signaler notre présence

aux autres membres du collectif qui se trouvent peut-être dans le secteur.

Aucun des officiers ne fit le moindre mouvement. Spock les dévisagea l'un après l'autre, puis il pinça les lèvres.

— Y a-t-il un problème, commander ?

— Aux dernières nouvelles, vous étiez retourné sur Romulus, commença prudemment Riker.

— C'est exact, acquiesça Spock. Une fois là-bas, j'ai tenté d'infiltrer une organisation criminelle dans le but de remonter jusqu'à la personne ayant fourni un micropulseur à James Kirk. Au lieu de cela, j'ai découvert une alliance borgo-romulienne qui a l'intention d'attaquer la Fédération à partir de la Zone Neutre, après un acte de trahison commis par un membre important de Starfleet.

Riker sentit la tête lui tourner.

— Et cette personne serait... ? demanda-t-il.

— Le capitaine Jean-Luc Picard, répondit Spock.

Riker se fendit d'un sourire glacial.

— Bien tenté. Mais le capitaine Picard et le docteur Crusher se trouvent actuellement en mission pour prévenir l'invasion.

— Dans ce cas, j'ai le regret de vous apprendre qu'ils ont échoué. J'ai rencontré le capitaine Picard à bord d'une station transdistorsionnelle. Il est redevenu Locutus. En fait, il n'a peut-être jamais cessé de l'être.

— Non, balbutia Riker.

— Six de Douze était en contact avec le collectif avant que nous ne quittions la station. Il vous confirmera mes dires.

Riker jeta un regard à Deanna, qui répondit par un haussement d'épaules désolé. Pour elle, Spock disait la vérité. Mais peut-être était-ce une vérité que les Borg avaient programmée dans son cerveau. Cela, même une Bétazoïde n'avait aucun moyen de le déterminer.

— Que suggérez-vous ? demanda Riker.

— Je ne suis pas un tacticien, commander. Comme vous me l'avez fait remarquer il y a quelques jours, j'ai quitté Starfleet depuis plusieurs dizaines d'années. Mais je pense que la première chose à faire serait de masser des forces près de la Zone Neutre.

— Je suis sûr que les Romuliens adoreront ça, grimaça Riker.

— De plus, ajouta Worf, ça nous obligerait à dégarnir les autres secteurs.

— Voici donc le problème auquel nous sommes confrontés, ambassadeur, résuma Riker. Êtes-vous sincère, ou cherchez-vous à détourner notre attention de la véritable attaque ?

— Je comprends votre dilemme, affirma Spock. Malheureusement, si vous pensez que j'ai été programmé par les Borg, je ne connais aucune procédure permettant de déterminer si je suis de bonne foi ou non.

Data fit un pas en avant.

— Ambassadeur, si je puis me permettre, comment vous êtes-vous échappé de la station où vous dites avoir rencontré le capitaine Picard ?

— J'ai demandé à Six de Douze de me transporter jusqu'à l'endroit d'où venait Locutus, répondit le Vulcain le plus sérieusement du monde.

— Et il vous a obéi ? s'exclama Riker.

Spock eut l'air peiné.

— Commander, ne me demandez pas pourquoi, mais les Borg sont persuadés que j'appartiens au collectif. Ils m'ont amené à la station pour m'assimiler et faire de moi leur Porte-Parole auprès des Vulcains, mais à peine le processus entamé, ils l'ont interrompu.

— Interrompu ? répéta Riker.

— Comme je vous l'ai dit, j'ignore les raisons de leur comportement.

Riker se tourna vers Worf.

— Voulez-vous escorter l'ambassadeur Spock jusqu'à l'infirmerie ? J'aimerais que le docteur Bashir cherche sur lui des traces d'implants ou de nanites, et que vous assistiez à toute la procédure.

— Will, que fais-tu du capitaine Kirk ? intervint Deanna.

Spock se tourna vers la jeune femme, une expression étrange sur son visage d'ordinaire impassible.

— Ambassadeur, dit Riker, je dois vous informer que Kirk se trouve à bord avec un autre de vos vieux amis : l'amiral McCoy.

Un instant, il aurait juré que le Vulcain avait souri.

— Je dois les voir vite, déclara Spock. Soumettez-moi à tous les tests médicaux qui vous sembleront appropriés.

Worf s'avança vers lui.

— Si vous voulez bien me suivre...

— Dans quel état se trouve Kirk ? s'enquit le Vulcain.

— Pas terrible, répondit Deanna. Il est infesté de nanites qui reconfigurent son corps au niveau moléculaire. Nous n'avons aucun moyen d'enrayer le processus à temps pour le sauver.

— Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

— Quelques jours, tout au plus. Je suis désolée.

Spock hocha la tête, puis il regarda Worf.

— Je suis prêt, annonça-t-il. Nous pouvons...

Le communicateur de Riker bipa.

C'était Simm.

— Commander, il vous intéressera peut-être d'apprendre qu'un deuxième vaisseau-éclaireur borg vient de sortir d'un conduit transdistorsionnel et demande la permission d'atterrir.

Tous les officiers se tournèrent vers Spock, qui haussa un sourcil.

— Il est possible que j'aie été suivi, mais je ne suis pas au courant.

Riker toucha son badge.

— Capitaine, je veux que vous entriez en communication avec la base stellaire 324. Préparez-vous à faire passer le Challenger en distorsion maximale, et dites au Monitor de se tenir prêt à venir nous prêter main-forte.

— Craignez-vous qu'un vaisseau-cube nous attaque ? demanda la voix désincarnée de Simm.

Riker jeta un coup d'œil à Spock.

— Compte tenu des circonstances, disons que je m'attends au pire.

CHAPITRE XXXI

Le capitaine Lewinski pianotait un vieux morceau de blues sur l'accoudoir de son fauteuil. S'il existait dans la Galaxie une musique meilleure que le blues andorien du XXII^e siècle, il n'en avait jamais entendu parler.

Hélas, l'équipage n'était pas de son avis. Suite à un vote général, il lui avait fermement demandé de ne plus siffler sur la passerelle.

— Quoi de neuf, monsieur Land ?

Le navigateur étudia son écran.

— Toujours aucun signe, capitaine. Pas d'impulsion de tachyons, pas de source de chaleur inhabituelle, pas de communication interceptées.

Lewinski soupira. Attendre, toujours attendre...

Devant lui, sur l'écran principal, brillait le soleil de Néo-Titan, une sphère de gaz surchauffés. Quelque part autour se cachait un vaisseau ennemi.

Mais il mettait vraiment de la mauvaise volonté à se laisser débusquer.

La voix rauque d'Ardev s'éleva sur la passerelle. L'Andorien lui-même trouvait les goûts musicaux de Lewinski affreusement dépassés.

— Capitaine, nous recevons une transmission du Challenger. Nous devons rejoindre nos postes de combat et nous tenir prêts à lui porter assistance.

Lewinski se redressa.

— Quelqu'un l'a attaqué ?

Les antennes bleues d'Ardev pointèrent vers l'avant, décoiffant ses cheveux impeccablement peignés.

— Pas encore. Mais deux vaisseaux-éclaireurs borg se sont posés dans son hangar.

Lewinski tira sur son bouc en souriant.

— Parfait ! Enfin un peu d'action ! Quels sont nos ordres immédiats ?

— Continuer à chercher le vaisseau ennemi, tout en maintenant notre propre bouclier d'invisibilité.

Le sourire du capitaine s'effaça.

— En d'autres termes, attendre encore.

— Oui, dit Ardev, reportant son attention sur sa console.

Lewinski soupira et pianota quelques mesures de « L'infirmerie d'Aladevto ».

— Je suppose que personne n'a envie d'écouter un peu de musique ? demanda-t-il, plein d'espoir.

Avec un ensemble impeccable, le personnel de la passerelle s'écria :

— Non, merci !

Lewinski fronça les sourcils. Il détestait attendre.
Mais avec les Borg dans les parages, ça n'allait plus être très long.

Des piles de caisses dissimulaient le vaisseau-éclaireur à bord duquel était arrivé Spock. En plus des précautions relatives à la décompression du hangar, Worf avait placé une navette de type 6 de façon à ce que le feu de ses réacteurs puisse balayer la plateforme d'atterrissage. Et le contrôle se tenait prêt à téléporter tous les officiers à l'abri si cela s'avérait nécessaire.

Les Borg n'avaient pas l'habitude de demander. Riker se sentait prêt à riposter au moment où ils décideraient de s'emparer d'eux par la force.

Le vaisseau-éclaireur pénétra le champ atmosphérique du hangar, activa ses antigrav et se posa en douceur. Riker porta la main à son fuseur tandis que Deanna, Data et La Forge attendaient avec lui que s'ouvre le sas.

Il ne reconnut pas la configuration des deux premiers Borg qui sortirent de la navette. Ceux-ci semblaient épuisés, peut-être blessés. Le troisième, qui resta dans l'encadrement à les regarder, semblait bien plus typique.

Data se précipita.

— Capitaine Picard ! Docteur Crusher !

— Data ! s'écria Riker. Revenez ici !

L'androïde s'arrêta à mi-chemin.

— Mais ils ont besoin d'aide, protesta-t-il.

— Ils en auront, promis Riker. Dès que ce sera plus sûr pour nous.

À contrecœur, Data rejoignit ses camarades.

— J'étais content de les revoir, c'est tout, bougonna-t-il.

La Forge lui flanqua une tape amicale dans le dos.

— Tout ira bien, Data.

Picard et Crusher approchèrent de leurs coéquipiers, l'air hésitant, comme s'ils avaient perçu la tension qui régnait dans le hangar. Ils portaient des armures de combat noires que Riker reconnut comme celles des unités spéciales de Shelby.

— Will, souffla Picard. Geordi, Data, il est si bon de vous retrouver !

Riker nota que l'androïde avait vu juste. Le capitaine semblait sur le point de s'écrouler.

Peut-être était-ce en rapport avec l'inducteur qui recouvrait la moitié de son visage.

Picard s'avisa que Riker le fixait d'un air sinistre. Réalisant pourquoi, il glissa ses doigts sous l'inducteur et tira.

À bord du Monitor, les senseurs bipèrent. Lewinski bondit sur ses pieds.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur Land ?

— Une impulsion de tachyons aux coordonnées alpha mary bravo.

Sur l'écran principal, l'image s'agrandit pour montrer une partie du soleil de Néo-Titan. Sa surface semblait couverte de granulés noirs, chacun d'une taille suffisante pour éclipser la Terre.

— Agrandissement.

Une grille se superposa à l'image, qui zooma sur le point d'origine des tachyons.

— J'ai isolé des traces de chaleur anormales, capitaine, annonça T'Pol depuis la console scientifique. Un objet sous bouclier d'invisibilité occupe ces coordonnées.

Lewinski se pencha vers l'écran de Land.

— Est-ce qu'il bouge ?

— Négatif. Il se trouve en orbite solaire standard. Je pense que nous avons capté des résidus de vidange sortis du bouclier d'invisibilité. (Le Terrien grimaça.) Ils ne s'attendaient pas à ce que nous traînions dans les parages.

Lewinski sentit l'adrénaline couler dans ses veines. La chasse était enfin ouverte.

— Allons-y, monsieur Land. Si nos moteurs ont besoin d'une vidange, effectuez-la maintenant. Je veux m'approcher suffisamment d'eux pour pouvoir essuyer leur pare-brise.

Les doigts du navigateur volèrent sur son clavier. Lorsqu'il eut saisi la nouvelle trajectoire du Monitor, il se tourna à demi vers son capitaine.

— Quel est le rapport entre un pare-brise et un pot d'échappement ?

— Regardez devant vous, monsieur Land, le rabroua Lewinski.

Le Monitor se dirigea vers son ennemi invisible.

Dans le hangar principal du Challenger, Riker sursauta, s'attendant à découvrir un amas de chair sanguinolente truffée d'implants.

Mais le visage de Picard était intact, à l'exception de quelques traces de colle chirurgicale. Son inducteur n'était que la réplique fournie par les services de Shelby.

Riker baissa son fuseur. Picard lui lança un regard peiné.

— Will... Croyez-vous vraiment qu'ils m'avaient de nouveau assimilé ?

Ce fut Spock qui répondit à sa question.

— Pas « de nouveau », capitaine.

Tout le monde se tourna vers le Vulcain qui sortit de derrière une pile de caisses, Worf à ses côtés. Le Klingon brandissait un fuseur.

— Parfait ! s'exclama Picard. Je vois que vous avez arrêté le traître responsable de l'alliance borgo-romulienne.

Spock et lui se firent face.

— Pas du tout, lâcha froidement le Vulcain. Le seul traître à la Fédération, c'est vous.

— Will, intervint Crusher, nous nous trouvons à bord d'une station transdistorsionnelle borg. Nous avons vu Spock pénétrer dans une chambre d'assimilation. Et il en est ressorti intact, parce qu'il faisait déjà partie du collectif !

Le Vulcain se tourna vers Riker.

— Comme je vous l'ai dit, commander, je n'ai pas été assimilé. Et bien que je ne puisse vous fournir d'explication, je vous assure que je ne suis pas un Borg.

— Moi non plus, répliqua Picard.

Riker se tourna vers Deanna, dont le visage trahissait la confusion.

— Ils disent tous les deux la vérité, balbutia la jeune femme.

— Ou ils ont tous les deux été programmés, cracha Riker.

Picard fit un pas vers lui.

— Will, je comprends votre position. Mais après tout ce que nous avons enduré ensemble... vous ne pouvez pas croire que je suis l'un d'entre eux !

Spock se rapprocha également de Riker.

— Commander, les Borg et les Romuliens attaqueront la Fédération dans quelques jours, voire quelques heures.

Picard et lui se tournèrent l'un vers l'autre et s'écrièrent avec un bel ensemble :

— Et c'est lui le responsable !

Sur la passerelle du Tomed, Salatrel bondit sur ses pieds en entendant biper la console de communication.

— Commander, l'informa Tran, nous recevons un signal codé.

— Quel est le message ?

L'officier se tourna vers la jeune femme avec un grand sourire.

— Picard se trouve à bord du Challenger.

Salatrel sentit l'espoir renaître en elle.

— Quelle est la source du signal ?

Était-il possible que Vox soit revenu ? Qu'il lui ait dit la vérité ?

Mais la réalité était encore plus réjouissante.

— Le signal vient du Challenger lui-même ! Commander Salatrel... C'est Kirk qui l'a émis !

— C'est gagné ! jubila la femme. (Sans réfléchir, elle rengaina son disrupteur.)

Tous à vos postes de combat ! Pour la gloire de l'Empire et la Maison de Chironsala, les heures de Picard sont comptées !

— Ils activent leurs moteurs ! s'écria Land.

— Je capte des discontinuités Bell dans le subespace, renchérit T'Per.

Lewinski tapa du poing droit dans sa main gauche.

— Des Romuliens ! s'exclama-t-il. Quelle distance, monsieur Land ?

— Cinq mille kilomètres.

— Verrouillez tous les systèmes de visée. Nous allons garder profil bas jusqu'à ce que...

— Le vaisseau sort de son orbite !

— On le suit.

L'Avatar de Tomed remit le cap sur Néo-Titan. Mais cette fois, il n'était plus l'oiseau de guerre vengeur et invisible auquel son commandeur se plaisait à le comparer.

Derrière lui, ne masquant pas même les étoiles devant lesquelles il passait, le Monitor calqua sa trajectoire sur la sienne.

Tous les systèmes de combat parés, les deux vaisseaux se dirigèrent vers le Challenger.

Les jointures de Riker blanchirent sur son fuseur.

— Vous allez tous les deux vous rendre à l'infirmierie pour y subir des analyses.

Capitaine Picard, quel est l'état d'esprit du Borg que vous avez amené avec vous ?

— Il me prend pour Locutus. C'est lui qui a piloté le vaisseau-éclaireur jusqu'ici.

Spock jeta un regard indigné à Picard.

— Comment est-ce possible, si votre esprit n'appartient plus au collectif ?

— Ambassadeur, intervint Riker, si mes souvenirs sont exacts, c'est un autre Borg qui vous a conduit à nous. Votre esprit appartient-il au collectif ?

Spock détourna la tête.

— C'est ce que semblent penser les Borg.

Le sol du hangar trembla. Des lumières clignotèrent, tandis que les portes se refermaient lentement. Puis les sirènes d'alarme se déclenchèrent.

— Will, que se passe-t-il ? demanda Picard.

— On dirait que nous nous trouvons au milieu d'une autoroute, marmonna Riker.

(Il appuya sur son commbadge.) Riker à passerelle. Un autre vaisseau borg est-il en transit ?

— Négatif, commander, répondit la voix de Simm. Mais le Monitor vient de nous informer qu'un vaisseau romulien est sur le point d'attaquer.

Riker fronça les sourcils.

— Des amis à vous, ambassadeur ?

— Je comprends que le danger augmente vos émotions, répondit Spock. Mais vous feriez mieux d'agir de façon plus réfléchie, afin de ne pas tenir des propos que vous pourriez regretter par la suite.

— Vous direz ça à Kirk quand vous le retrouverez à l'infirmierie, lâcha Riker.

Il vit l'expression choquée de Picard.

— Que venez-vous de dire ?

Will ne savait pas par où commencer.

— Le capitaine Kirk. Il... il n'est pas mort.

— Absurde ! s'exclama Picard. Je l'ai enterré de mes mains !

— Mais quelqu'un l'a ramené à la vie. Les Borg, probablement.

Picard se tourna vers Spock.

— Alors, c'est pour ça... Vous avez trahi la Fédération pour que les Borg ressuscitent votre capitaine ?

Le bras de Spock bougea imperceptiblement. S'il avait été humain, sans doute aurait-il flanqué son poing dans la figure de Picard.

— Ne savez-vous donc rien de moi ? demanda-t-il sans chercher à cacher ses émotions, comme s'il expulsait le ressentiment accumulé au cours de toute son existence. Nous avons mêlé nos esprits, capitaine. Mon œuvre et ma vie ont-elles pour vous si peu de signification que vous me pensiez capable d'un tel acte ?

Picard fut pris au dépourvu par la fureur glaciale du Vulcain. Beverly lui posa une main sur l'épaule.

— Jean-Luc, admettez qu'il ne réagit pas du tout comme un Borg.

Un long silence suivit. Puis Riker demanda à Worf de faire téléporter les deux

pilotes borg dans la prison du Challenger, et de désactiver leurs systèmes d'armement.

— Tous les autres me suivent à l'infirmierie, ordonna-t-il en se dirigeant vers la sortie du hangar.

Une ombre s'agitait devant celle-ci, comme si la porte était déjà ouverte. Pourtant, le capitaine Simm avait ordonné qu'elle reste close jusqu'à ce que soit résolu le problème posé par les Borg.

Riker se figea. Puis il vit l'extrémité lumineuse d'un fuseur se découper dans l'encadrement.

— Deanna ! hurla-t-il alors qu'une vague bleue le submergeait.

Mais il n'eut pas le temps de voir si la jeune femme avait entendu son avertissement, ni de sentir son corps tomber sur le sol métallique du hangar.

CHAPITRE XXXII

Picard entendit Riker crier « Deanna ! », puis sentit une vague de chaleur l'envelopper.

Il secoua la tête et regarda autour de lui. Beverly et Data étaient toujours debout, mais les autres gisaient à leurs pieds.

— Avons-nous été touchés ? demanda la jeune femme, stupéfaite.

— Je pense qu'on nous a tiré dessus avec un fuseur réglé pour assommer, répondit Data. Votre armure vous a protégés.

Picard toucha l'épaule de l'androïde.

— Et vous ?

— Oh, il faut une décharge bien plus forte pour m'immobiliser.

— Merci, dit une voix derrière eux. C'est toujours bon à savoir.

Picard retira vivement sa main quand un rayon orange brûlant toucha Data.

L'androïde s'écroula sur le pont.

Picard et Beverly firent face à leur agresseur, qui sortit de l'ombre et pénétra dans le hangar.

— Kirk ? s'étrangla Picard.

Le capitaine du premier Entreprise sourit.

— Je vous l'ai déjà dit sur Véridian : vous pouvez m'appeler Jim.

Puis il leva son arme et tira. Crusher s'effondra en gémissant.

— Beverly ! s'exclama Picard.

— Ne vous en faites pas. Tant qu'elle reste là, elle ne risque rien. Écartez-vous d'elle, ordonna Kirk en modifiant le réglage de son arme.

Il pressa sur la détente. Mais rien ne se produisit.

Picard serra les poings.

— Vous n'êtes pas Kirk ! s'écria-t-il, frustré. Vous êtes un monstre !

Soudain, les moteurs auxiliaires du Challenger s'activèrent. Le pont vibra sous les pieds des deux hommes, et des tirs de torpille à photons résonnèrent dans le hangar.

— Peut-être, répondit Kirk en modifiant à nouveau le réglage de son fuseur.

Il essaya de tirer, sans plus de succès que la première fois.

— Pourquoi ce foutu machin ne marche-t-il pas ? grommela-t-il, mécontent.

— Parce que le champ de sécurité du vaisseau empêche le personnel non-authorized d'utiliser des fuseurs à bord, expliqua Picard.

Kirk regarda les corps qui jonchaient le sol.

— Alors, comment ai-je pu leur tirer dessus ?

— Le champ de force a dû être modifié au cas où nous aurions des problèmes avec les Borg.

La tête de Picard tournait. Cette scène était tellement surréaliste !

— On m'a dit que c'étaient eux qui m'avaient ressuscité, dit Kirk sur un ton presque badin.

Picard le dévisagea. Un an plus tôt, il n'aurait jamais accepté qu'un mort puisse revenir à la vie. Mais depuis, il avait rencontré Kirk dans le Nexus, et combattu à ses côtés sur Véridian. Il ne pouvait douter du témoignage de ses sens.

— Savez-vous pourquoi ils l'ont fait ? demanda-t-il.

Sa seule chance était de faire parler Kirk jusqu'à l'arrivée des secours.

Sous les torpilles ennemies, les boucliers défensifs du Challenger fluctuèrent. Le pont du hangar s'inclina brusquement.

Picard connaissait tous les bruits que pouvait produire un classe Galaxie. D'après ceux qu'il entendait, il préféra ne pas imaginer le genre de manœuvre que tentait le vaisseau.

— Oui, répondit Kirk avec effort. Si je veux retrouver la paix... je dois... vous tuer.

— Capitaine, vous savez que c'est faux. Les Borg ont seulement voulu vous le faire croire.

Les correcteurs d'inertie rugirent. Tout ce qui n'était pas arrimé au sol fut projeté à bâbord, mais les deux hommes parvinrent à conserver leur équilibre.

— Personne ne me fait rien croire ! s'écria Kirk, furieux.

Une série d'émotions conflictuelles passa sur son visage : la frustration, la colère, l'angoisse, et finalement le chagrin.

Picard le regarda avec la sympathie que seul peut éveiller le souvenir d'une douleur partagée.

— Si, les Borg en sont capables. Ils m'ont forcé à faire des choses terribles.

Des images qui le hanteraient à jamais. La Bataille de Wolf 359. Onze mille morts. À cause de lui.

Picard tendit une main vers l'autre capitaine.

— Je peux vous aider, dit-il.

— Bien sûr, ricana Kirk. En mourant.

Il bondit sur Picard et le plaqua au sol, aveuglé par sa fureur et sa haine.

Une secousse agita le Challenger. Ses moteurs gémirent.

Picard et Kirk roulèrent sur le sol en se bourrant de coups de poings et de genoux, leurs deux corps impossibles à distinguer l'un de l'autre dans la lueur clignotante des néons.

Picard entendit le crissement du duranium contre le duranium, tandis que les navettes non arrimées commençaient à glisser sur le pont. Alors que Kirk allait lui abattre un poing sur la figure, il leva un bras. La main de son adversaire heurta violemment son armure, et il poussa un cri.

Le Challenger se cabra. Kirk fut arraché à Picard et projeté en avant. Les néons du hangar s'éteignirent.

Picard se releva dans la lueur incertaine des lampes de secours. Kirk avait déjà disparu. Il hésita. Ses amis gisaient toujours inconscients sur le sol. Mais s'il se portait à leur secours, Kirk lui sauterait à nouveau dessus.

Il avait besoin d'aide. Le communicateur de son armure avait été endommagé par le tir de fuseur, et il refusait de fonctionner. Il se précipita vers les portes du hangar et appuya sur l'intercom.

— Picard à la passerelle ! (Seul un grésillement lui répondit.) Picard à la sécurité ! Picard au contrôle téléporteur !

Le sifflement d'une barre à mines polysonique retentit près de ses oreilles. L'intercom vola en morceaux.

Picard pivota sur la gauche et enfonça son coude dans la poitrine de Kirk. Le visage déformé par la haine, celui-ci leva son arme improvisée pour frapper à nouveau.

Picard n'avait plus le choix. Il passa la porte ouverte, tourna à droite et s'élança dans l'ombre en s'assurant que Kirk le prenait en chasse.

Le piège se refermerait bientôt...

Au-dessus de Néo-Titan, le Challenger flottait immobile dans l'espace.

— C'est une ruse, dit Tran. Ils attendent que nous attaquions de nouveau.

Salatrel se mordilla l'index en faisant les cent pas devant son fauteuil.

— Leur capitaine est un Vulcain, objecta-t-elle. Les Vulcains ne bluffent pas.

— C'était trop facile, insista Tran.

— Nous avons bénéficié de l'effet de surprise, expliqua Salatrel en surveillant la réaction de son équipage aux propos du sous-commander. Souvenez-vous du Farragut, sur Véridian.

Elle devait déterminer très vite si Tran discutait ses ordres parce qu'il avait peur, ou parce qu'il avait vu quelque chose qui lui échappait.

Le jeune officier désigna l'écran de sa console.

— Regardez les dommages que nous lui avons infligés ! Là, là et là ! Rien n'indique qu'il ait perdu l'usage de son système de propulsion. Je ne crois pas qu'ils aient un mort à bord. À mon avis, le capitaine savait que nous arrivions, et il a trafiqué nos relevés.

Salatrel leva les yeux vers l'écran principal. Le Challenger dérivait lentement dans l'espace, tous feux éteints.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous ceci ? Seul un imbécile placerait son vaisseau dans une position aussi vulnérable.

— Je pense que les boucliers ont encaissé toutes nos attaques, et que le capitaine a rerouté leur énergie dans ses générateurs pour produire les poussées que nous avons détectées. Les véritables dommages subis par le Challenger sont bénins. Ses techniciens pourraient les réparer en moins d'une heure.

— Regardez ses boucliers, protesta Salatrel en désignant un indicateur. Ils sont à moins de trente pour cent. Plus que deux coups, et le vaisseau est à nous !

Tran se leva pour lui faire face.

— Je vous assure qu'il lui reste plus de puissance que nos senseurs peuvent en détecter. Commander, il tente de nous attirer dans un piège. Souvenez-vous de la

Bataille d'Icarus IV. Starfleet emploie cette tactique depuis plus d'un siècle.

Le souvenir d'Icarus IV dissipa les dernières pensées rationnelles de Salatrel. Elle prit sa décision.

— Dans ce cas, nous le verrons allumer ses systèmes d'armement pendant notre approche, et nous aurons le temps d'effectuer une manœuvre d'évasion.

— Ce ne sont pas ses systèmes d'armement qui m'inquiètent, insista Tran.

Salatrel sourit. La victoire était à portée de main ; personne ne l'empêcherait de s'en emparer.

— L'autre vaisseau est parti, sous-commander, dit-elle en retournant vers son fauteuil.

— Non. Il est seulement passé en invisibilité.

Salatrel se tendit. Elle percevait l'inquiétude de son équipage, qui se demandait si Tran allait connaître le même sort que Tracius.

— Détectez-vous sa signature de tachyons ?

Le jeune officier soutint son regard.

— Non. Mais ça ne veut rien dire : ils peuvent l'avoir modifiée.

Salatrel en avait assez entendu. Elle voulait passer à l'action.

— Réfléchissez un peu ! Si l'autre vaisseau était toujours là, et qu'il nous observe, pourquoi ne serait-il pas intervenu plus tôt ? Il aurait dû nous prendre à revers dès que le Challenger a tiré ses premières torpilles. S'il s'est abstenu, c'est parce qu'il est parti !

Tran se rassit à son poste, les mâchoires contractées.

— Dans ce cas... Pour la gloire de l'Empire, dit-il dans le langage de l'obéissance, j'embrasserai ma mort.

Salatrel sourit. Son sous-commander n'était pas un lâche, seulement un jeune homme impétueux.

— Préparez l'approche finale, ordonna-t-elle. Visez les structures de soutènement pour que le vaisseau s'effondre sur lui-même. Réglez les senseurs pour qu'ils détectent les scaphandres de survie et les navettes de sauvetage. (Elle se radossa à son siège.) Je ne veux ni prisonniers, ni survivants.

Tran tourna la tête vers elle. Il avait une dernière question à lui poser.

— Commander... Et si l'autre vaisseau s'était abstenu parce qu'il ne souhaitait pas nous détruire, mais nous capturer ?

— Starfleet ne fait pas de prisonniers. Ces gens sont des bouchers, des assassins sans cœur.

L'officier se tourna vers sa console, et l'Avatar de Tomed s'élança.

— On le tient ! s'écria Lewinski.

La tension était à son comble sur la passerelle du Monitor. Le capitaine Simm avait su jouer de son vaisseau comme du magnifique instrument qu'il était : en absorbant les coups de l'Oiseau de Guerre et en reroutant leur énergie vers les zones où celle-ci ferait le moins de dégâts.

Et le commander romulien avait mordu à l'hameçon.

— Préparez-vous à l'intercepter, dit Lewinski.

L'attente touchait à sa fin.

T'Per s'approcha de lui.

— Si je puis me permettre, capitaine, le vaisseau romulien a des capacités que nous n'avons pas encore vues à l'œuvre. Ses disrupteurs, par exemple, sont très différents du modèle standard.

Lewinski lança un regard peiné à la jeune Vulcaine.

— Si cette chose était un vaisseau romulien standard, elle n'aurait jamais attaqué un classe Galaxie.

T'Per retourna s'asseoir en silence. Lewinski pianota un solo de batterie sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Je vous demande seulement de faire sauter ses canons disrupteurs, de détruire ses lance-torpilles et de tailler en pièces ses conduites d'échappement.

— Oh. Je croyais que vous alliez nous demander quelque chose de difficile, ironisa Land.

— Désactivez le bouclier d'invisibilité quand vous voudrez. Comme le disaient autrefois mes nobles ancêtres : Yiih !

L'Avatar de Tomed se prépara à tirer. Il coupa son bouclier d'invisibilité, activa ses disrupteurs borg et visa tous les points structurels clés du Challenger.

Assis entre ses officiers, Simm attendait patiemment. Le capitaine Lewinski était un brillant tacticien. Le Challenger n'aurait pas pu absorber un atome supplémentaire d'énergie romulienne.

L'Oiseau de Guerre prit une forme visible, solide et menaçante.

Juste avant que Salatrel donne l'ordre de tirer, une perturbation des senseurs qui ne lui était que trop familière brouilla ses scanners avant. Un cri de bataille retentit sur toutes les fréquences de communication subspatiales.

Les boucliers du Tomed capitulèrent sous la surcharge, permettant aux phasers du Monitor de percer ses défenses et de viser ses systèmes d'armement.

Avant que Tran puisse modifier la trajectoire du Tomed, le bâtiment qui, selon Salatrel, avait abandonné le Challenger, effectua une vrille au-dessus de lui pour viser ses conduites d'échappement.

Des sirènes d'alarme retentirent sur la passerelle du Tomed.

Tran fit un rapide résumé de la situation. S'il continuait ainsi, le navire ne tiendrait pas plus de trente secondes.

Et Kirk survivrait à Salatrel.

La femme comprit qu'elle ne gagnerait pas cette bataille-là. Du moins, pas sans aide.

— Engagez la transdistorsion, ordonna-t-elle.

— Face à l'ennemi ? s'étrangla Tran.

— Connaître nos capacités ne lui donnera aucun avantage, affirma Salatrel.

Après tout, il était trop tard pour que Starfleet puisse se préparer à la guerre.
— Sortez-nous d'ici, sous-commander, dit-elle, portant la main à son disrupteur d'un air menaçant.

— Transdistorsion engagée, confirma Tran.

Sur l'écran principal, le Challenger rapetissa jusqu'à n'être plus qu'un simple point lumineux.

Salatrel leva un pouce comme pour l'écraser.

Elle reviendrait chercher Kirk.

Et cette fois, le collectif serait derrière elle.

La mâchoire inférieure de Lewinski tomba sur sa poitrine quand l'Oiseau de Guerre disparut dans la faible lueur d'un tunnel transdistorsionnel à microdurée.

— Depuis... depuis combien de temps les Romuliens maîtrisent-ils cette technologie ? souffla-t-il, éberlué.

— Je ne pense pas qu'elle fasse partie de l'arsenal traditionnel de l'Armada, répondit T'Per. Compte tenu de son armement non-standard, on peut en déduire logiquement que ce vaisseau a été modifié par les Borg.

Lewinski tenta d'imaginer toutes les conséquences de cette nouvelle, puis il renonça.

— Dites-moi juste qu'ils ignoraient notre présence jusqu'à ce que nous coupions notre bouclier d'invisibilité, geignit-il.

— Affirmatif, le rassura M. Land. Ils n'avaient aucune idée de notre présence. Sans quoi, ils ne se seraient pas jetés dans le piège du capitaine Simm.

Lewinski tapota l'accoudoir de son fauteuil.

— Dans ce cas, il reste encore un espoir pour la Fédération, n'est-ce pas, T'Per ?

La jeune Vulcaine ne répondit pas.

CHAPITRE XXXIII

Kirk ne prêta aucune attention au vaisseau stellaire qui semblait se désagréger autour de lui.

Il ne voyait que sa proie devant lui, dans le couloir. À chaque pas, il gagnait un peu plus de terrain sur elle.

Il devait tuer Picard. Rien d'autre ne comptait.

Il essaya de ne pas penser aux raisons de son geste. Enfermer McCoy, déconnecter son exosquelette, lui prendre son communicateur... Cela lui avait semblé mal. Mal, mais nécessaire.

En revanche, il avait pris beaucoup de plaisir à manipuler le communicateur de son vieil ami pour envoyer un signal d'alerte codé. Un véritable défi technique pour lui, mais il avait réussi à comprendre le fonctionnement de l'engin.

Il s'était servi de son propre commbadge pour espionner les communications internes du Challenger, apprenant ainsi l'arrivée de Picard dans le hangar principal. Puis il l'avait abandonné à l'infirmerie afin que personne ne puisse le repérer grâce à ça.

Et comme il l'avait prévu, aucun membre du personnel, aucun système de sécurité ne l'avait empêché de pénétrer dans le hangar. On aurait dit que le XXIVe siècle n'offrait pas de défis intéressants pour lui.

À l'exception du système de neutralisation des fuseurs.

Un seul tir lui aurait suffi pour se débarrasser de Picard. Il avait été très déçu de découvrir les mesures de sécurité prises par Starfleet pour prévenir de telles actions. Si Picard restait à bord du Challenger, il devrait lui régler son compte à mains nues. Mais peu importait. Ça ajouterait une petite touche personnelle à son geste.

Voyant sa proie s'arrêter devant ce qui ressemblait à un sas, il se demanda si le vaisseau comportait plus d'un hangar, et si Picard essayait de lui échapper en empruntant une navette.

Mais il n'en était pas question. Son ennemi devait mourir ici et maintenant !

Kirk s'élança vers le sas toujours ouvert, puis marqua un temps d'arrêt. Pourquoi Picard n'avait-il pas refermé derrière lui ? Était-ce une simple erreur de sa part, ou essayait-il de l'attirer dans un piège ?

Le sas débouchait sur un second couloir. Les seules différences avec celui où les deux hommes se trouvaient quelques instants plus tôt étaient la couleur de la moquette et la qualité de l'éclairage, qui avait moins souffert du combat.

Kirk aperçut Picard à l'extrémité du couloir. Sans réfléchir, il se remit à courir.

Il arriva à l'intersection où avait disparu sa proie et tourna la tête en tous sens.

Picard semblait s'être volatilisé.

Il fit volte-face. Le sas par lequel il était entré avait disparu lui aussi.

Il s'adossa à un mur, le cœur battant à tout rompre.

Il toucha au pansement stérile qui couvrait la base de son crâne. Celui-ci était raide de sang séché.

Il avait subi une opération. Mais pourquoi ? Et que lui avait dit McCoy : qu'il n'en avait plus que pour quelques jours ? Pourquoi les gaspillait-il de la sorte ? Pourquoi voulait-il... devait-il tuer... ?

La seule pensée de Picard le poussa à repartir. Mais il n'était pas familier avec les couloirs du vaisseau. Il avait besoin d'un plan.

Il regarda autour de lui et aperçut un terminal encastré dans un mur. Il se souvint d'avoir vu Picard utiliser un communicateur intégré à son armure de bataille. Sa proie serait-elle assez stupide pour laisser le système informatique déterminer sa position ?

Il se dirigea vers le terminal.

— Ordinateur, donnez-moi la localisation de Jean-Luc Picard.

— Le capitaine Picard se trouve sur la passerelle.

L'ordinateur parlait avec une voix presque identique à celle du premier Enterprise. Une fois de plus, Kirk fut stupéfait de constater combien certaines choses avaient peu changé en quatre-vingts ans.

— Comment puis-je me rendre sur la passerelle ? demanda-t-il à la voix surgie de son passé.

— Suivez les lumières jusqu'à l'ascenseur.

Des panneaux s'allumèrent sur le mur, lui indiquant le chemin. Décidément, tout était trop facile au XXIV^e siècle.

Kirk courut jusqu'à l'ascenseur et y pénétra. Il n'y avait pas de boutons.

— Passerelle, ordonna-t-il.

Il sentit la plate-forme s'ébranler sous ses pieds. Lorsque les portes se rouvrirent, il fit un pas en avant et regarda autour de lui.

Il n'y avait pas de marches sur cette passerelle. Le demi-cercle où se dressaient les consoles était séparé de la zone arrière par une pente dont la rampe semblait taillée dans du vrai bois.

Ceci mis à part, la disposition était la même que sur les vaisseaux où avait navigué Kirk.

Au centre, là où se dressait autrefois le fauteuil de commandement, se trouvaient trois sièges flanqués de deux strapontins. Kirk en fut très étonné. Cela signifiait-il que le capitaine n'avait plus autant d'importance qu'autrefois ?

Kirk sortit de l'ascenseur et chercha son ennemi du regard. Mais la passerelle était déserte. Bizarre, d'autant que le vaisseau venait juste d'essuyer une attaque. À moins qu'il ne possède une passerelle secondaire, utilisable en cas d'urgence.

Kirk fronça les sourcils. Il aurait dû le demander à l'ordinateur.

En se dirigeant vers un terminal, il aperçut une plaque inaugurale sur sa droite. La silhouette du vaisseau qui y était gravé lui rappela de vagues souvenirs.

Il lut son nom. USS Entreprise.

Il s'arrêta pour déchiffrer la ligne du dessous, écrite en petits caractères.

Classe Galaxie. Immatriculation de Starfleet NCC-1701-D.

Mais ce vaisseau n'existait plus ! McCoy le lui avait dit. Il avait été détruit dans l'espace de Véridian lorsque Picard et lui...

Une douleur lancinante martela les tempes de Kirk. Picard devait mourir. Il ouvrit la bouche pour respirer. Était-il encore en train de rêver ? Sinon, comment expliquer sa présence à bord du vaisseau fantôme ?

Des portes s'ouvrirent sur la partie supérieure de la passerelle. Picard avança jusqu'à la rampe.

— Nous devons parler.

Aussitôt, la douleur disparut.

Kirk opta pour un plan subtil.

— Je sais, dit-il. Vous avez raison.

Il s'affaissa contre un mur, tâta de nouveau sa blessure et examina d'un air incrédule ses doigts couverts de sang.

— J'ai... besoin d'aide.

Picard descendit vers lui. Confiant.

— Le capitaine Simm est occupé. Tous les services médicaux aussi. Mais je peux peut-être faire quelque chose.

Il se dirigea vers une sorte de placard matelassé, l'ouvrit et en tira une boîte de forme étrange, frappée d'un caducée.

Une trousse de premier secours, songea Kirk. Parfait...

— Venez là, dit Picard en posant le médikit sur une chaise, face à une console ridiculement petite. Voyons si je peux arrêter ce saignement.

Kirk sourit, hocha la tête et s'approcha à moins d'une longueur de bras de sa proie.

Il fit semblant de trébucher. Alors que Picard lui tendait la main pour le retenir, il lui donna un violent coup de tête. Il était stupéfait qu'un capitaine de l'Entreprise puisse se laisser avoir par une ruse aussi élémentaire.

Picard tituba. Il faillit tomber, se rattrapa juste à temps et leva les mains en signe de reddition.

— Avant de poursuivre les hostilités, il y a quelque chose que vous devriez savoir, dit-il d'une voix apaisante.

Kirk se passa les mains sur la figure. Le désir de bondir sur son ennemi était tel qu'il avait du mal à se contenir.

— Je pense que nous pouvons conclure un accord, dit Picard en jetant un coup d'œil sur le côté.

Instinctivement, Kirk suivit son regard. Il ne réalisa son erreur qu'au moment où Picard lui sauta dessus et lui décocha un direct à la mâchoire.

Kirk s'écroula. Le temps qu'il se relève, Picard avait déjà rejoint l'ascenseur. Il s'élança derrière lui, mais les portes se refermèrent sous son nez.

Il pouvait vaincre son ennemi. À condition de le retrouver, ce qui ne serait pas

évident. Un capitaine saurait où se cacher sur son propre vaisseau... Un vaisseau dont lui-même ne savait rien, sinon qu'il s'était écrasé sur...

Kirk eut un hoquet de surprise. Il venait enfin de comprendre. Ce vaisseau ne pouvait être l'Entreprise de Picard. Autrement dit...

Il se tourna vers la passerelle déserte.

— Arche, appela-t-il.

Une arche de contrôle, telle qu'en comportaient tous les holodecks de Starfleet, se matérialisa devant le banc de commandement.

Kirk courut vers elle. La stratégie de Picard lui apparaissait enfin. Son ennemi ne voulait pas le savoir en train d'arpenter le Challenger. Il l'avait donc attiré sur l'holodeck, afin de l'occuper pendant que les officiers de la véritable passerelle paraient aux tâches urgentes. Et quel meilleur labyrinthe pour lui qu'un vaisseau du XXIV^e siècle dont il ignorait la configuration ?

— Très astucieux, dit tout haut Kirk en accédant aux commandes de l'arche.

Ces dernières étaient identiques à celles qu'il avait vues à bord du Tomed. Il se félicita d'avoir prêté attention aux gestes de Salatre.

— Ordinateur, modification du programme de simulation.

— Systèmes holographiques en attente, confirma la voix familière.

Kirk fit une grimace de triomphe. Le capitaine Picard lui avait montré l'avenir. À présent, il allait lui faire partager son passé.

Picard jaillit hors de l'ascenseur et s'immobilisa.

Il avait voulu rejoindre la passerelle de l'Entreprise qui, même virtuelle, pouvait être coupée du reste du vaisseau. Ainsi, Kirk aurait été libre d'errer dans des couloirs sans fin jusqu'à ce que Jean-Luc puisse contacter la passerelle du Challenger et demander à Simm de le téléporter dans une des cellules.

Mais il ne se trouvait pas sur la passerelle de l'Entreprise.

Il regarda autour de lui, haletant, et réalisa que Kirk avait trouvé un moyen de changer les règles. D'une façon ou d'une autre, le légendaire capitaine avait altéré la programmation de l'holodeck.

Picard se trouvait sur la passerelle d'une relique du siècle passé, un vaisseau de classe Constitution, une des meilleures séries jamais fabriquées.

Il se tourna vers la plaque inaugurale fixée à côté de l'ascenseur, sachant déjà ce qu'il allait y lire. Malgré le renversement de ses probabilités de victoire, il ne put s'empêcher de sourire.

USS Entreprise. Vaisseau stellaire. San Francisco, Californie.

Kirk était rentré chez lui, et il y avait emmené Picard.

Mais le temps manquait pour se laisser aller à la rêverie.

— Ordinateur, appela Picard.

— Occupé, répondit une voix plus froide, plus mécanique que celle dont il avait le souvenir.

Ce n'était pas tout à fait la réponse qu'il espérait.

— Arche.

— Momentanément indisponible.

Picard soupira.

— Ordinateur, déclinez votre identification.

— Cette unité est un modèle D6 duotronique comprenant...

— Ça suffira.

Kirk avait même reconstitué le système informatique originel de l'Entreprise, bloquant l'accès à celui du Challenger et aux commandes de l'holodeck. Mais c'était impossible ! Il n'avait pas eu le temps d'apprendre à effectuer ce genre de manipulation !

— Alors, ça vous plaît ? dit une voix derrière Picard.

Celui-ci se retourna lentement. Kirk était assis à une console munie d'un vieil écran holographique.

— Je me souviens avoir vu un vaisseau comme celui-ci dans un musée, fit remarquer Picard.

Il posa la main sur la rampe et, alors que son adversaire se levait, commença à reculer.

— C'est ainsi que devraient être tous les vaisseaux stellaires, dit Kirk en regardant autour de lui. Pas de tapis rouge. Pas de duplicateurs. Aucun des comforts domestiques habituels.

Il descendit les marches conduisant à la partie centrale de la passerelle et tapa du poing contre le fauteuil de commandement.

— L'Entreprise était une machine, poursuivit-il, pour lui-même plus que pour Picard. Et ça se sentait. On avait vraiment l'impression de faire route vers une destination inconnue, pas d'être tranquillement assis à la maison. La façon dont la passerelle grinçait lorsque les correcteurs d'inertie avaient du mal à suivre...

— Oh, elle le fait toujours, dit Picard en grimaçant.

Il tenta de ranimer ses souvenirs concernant la sécurité à bord des anciens vaisseaux de Starfleet. Il aurait dû y avoir un système anti-incendie, des sorties de secours... Mais il ne distinguait que les portes de l'ascenseur par lequel il était arrivé. Combien d'équipages avaient péri sur la passerelle de leur vaisseau, faute de pouvoir l'évacuer à temps lorsque cet ascenseur était bloqué ?

— Je vais mourir à votre époque, dit Kirk, debout à côté du fauteuil de commandement. Il me semble donc juste que vous mouriez dans la mienne - ou plutôt dans une simulation de la mienne.

— N'êtes-vous pas conscient que la science du XXIV^e siècle peut accomplir des miracles ? suggéra Picard.

Kirk fronça les sourcils.

— Évidemment. C'est elle qui m'a amené ici.

Il se dirigea vers son ennemi. Celui-ci calcula combien de temps il lui faudrait pour contourner la console de navigation, au centre de la passerelle. Simm s'était-il rendu compte de leur absence ? De toute façon, tant que Worf ne serait pas revenu à lui, il ne pourrait sans doute rien faire.

— Kirk, commença Picard, vous ne savez pas ce que vous faites.

L'autre capitaine haussa les épaules, résigné.

— C'est ce que j'ai pensé chaque jour de ma première mission de cinq ans à bord de l'Entreprise. Chaque fois qu'un membre de l'équipage mourait, je me demandais « Pourquoi ? Qui suis-je pour prendre toutes ces décisions ? »

— C'étaient les risques du métier, compatit Picard. (Il savait trop bien ce que voulait dire Kirk.) Et ça l'est resté.

— Voulez-vous dire que le XXIV^e siècle n'est pas parfait ?

— Aucune époque ne l'est. Ce sont nos espoirs pour l'avenir et nos réussites passées qui nous poussent à continuer.

Kirk contourna lentement la console, laissant courir ses doigts sur le bord des deux chaises.

— Mais ceci est mon futur.

— Vous le voyez au travers d'une glace déformante.

— Vraiment ? Qui est l'observateur ici ? Qui est le visiteur d'un autre temps ? (Kirk jeta un regard vers l'ascenseur.) Si je franchis ces portes, qui me dit que je ne trouverai pas M. Spock dans la salle de détente, assis devant un échiquier ? Ou le docteur McCoy, se plaignant que je ne me suis pas présenté à la visite médicale ?

— Est-ce ce que vous aimeriez ?

Kirk dévisagea Picard et secoua la tête.

— C'est une offre tentante. Mais le passé est le passé. On ne peut pas le faire revivre. Je ne lui appartiens pas. (Il tourna la tête vers le fauteuil de commandement.) Aucun de ceux qui se sont assis là ne lui appartient.

Malgré le gouffre temporel qui le séparait de Kirk, Picard eut soudain l'impression de se regarder dans un miroir.

— Alors, joignez-vous à nous dans le futur, offrit-il. Lutte contre ce que vous ont fait les Borg.

Kirk déglutit péniblement.

— J'ai essayé. Je ne peux pas.

— Vous êtes allé si loin, vous avez accompli tellement de choses. Il ne faut pas que cela finisse ainsi.

Kirk fit un pas en avant.

— Il faut bien que tout finisse un jour. Pourquoi pas ici... là où tout a commencé ?

Picard se prépara à subir une nouvelle attaque.

— Capitaine, dit-il en fronçant les sourcils. Si je dois en arriver là, je vous tuerai...

Kirk grimaça.

— Vous pouvez toujours essayer.

Il passa à l'action. Plongeant sous la rampe, il referma les bras autour des jambes de Picard et le plaqua au sol. Puis, avant que son adversaire puisse rouler sur le côté, il le souleva et voulut le projeter vers la console.

Picard le repoussa d'une ruade et se releva. Il vit Kirk s'accroupir et fit un pas de côté pour dévier son attaque. Mais les coudes de son adversaire s'abattirent dans

son dos. Par chance, son armure absorba l'essentiel de l'impact.

Kirk leva un genou pour le lui lancer à la mâchoire. Picard se rejeta vivement en arrière, roula par-dessus la console et atterrit sur ses pieds. Il avait dû appuyer par mégarde sur un bouton, car une ancienne grille de visée apparut à la surface de l'écran.

Kirk avait perdu la raison. Du sang coulait au coin de sa bouche, et il haletait tel un lion sur la piste de sa proie. Picard ne se sentait guère mieux en point. Il adopta une position défensive.

Kirk poussa un rugissement et passa de nouveau à l'attaque. Cette fois, Picard ne tenta pas d'esquiver.

Les deux capitaines se heurtèrent violemment. Front contre front, les yeux brillants de rage, ils cherchèrent à s'étrangler mutuellement.

Le sang battait aux tempes de Picard. Sa vision se brouillait, des étoiles noires dansaient devant ses yeux. Mais il ne lâcha pas prise pour autant. À quelques centimètres du sien, il vit le regard de Kirk devenir flou.

Pris dans une étreinte mortelle, aucun des deux ne voulant ni ne souhaitant lâcher prise, ils furent stupéfaits de sentir la passerelle basculer sous eux. Ensemble, ils plongèrent dans un trou noir sans fond. Ils savaient qu'ils n'en ressortaient jamais, que leur lutte titanesque se poursuivrait jusqu'à la fin des temps.

Aussi poussèrent-ils un cri de surprise en heurtant le sol de l'holodeck.

CHAPITRE XXXIV

— Ça suffit ! s'exclama Riker.

Il écarta le docteur Bashir et pointa son fuséur vers les deux capitaines engagés dans un combat mortel.

Kirk et Picard levèrent la tête vers lui et regardèrent autour d'eux d'un air incrédule, comme s'ils avaient oublié où ils se trouvaient. Lentement, presque à contrecœur, ils se lâchèrent.

— Le premier qui bouge prendra une décharge de force trois, prévint Riker, sévère.

L'ambassadeur Spock s'interposa.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire.

— C'est également valable pour vous, dit Riker, les dents serrées.

— Pour l'amour du ciel, calmez-vous, grommela McCoy.

Riker entendit grincer l'exosquelette du vieil amiral tandis celui-ci se levait et se dirigeait d'un pas incertain vers le Vulcain.

— Personne ne tirera sur personne, déclara-t-il.

Riker fut tenté de tirer sur tout le monde, mais Deanna posa une main sur son bras et secoua la tête d'un air réprobateur.

Il baissa son fuséur. La jeune femme avait raison. Il se passait quelque chose d'étrange, et il n'était pas le seul à s'en être aperçu.

Derrière lui, La Forge, Worf, Data et le docteur Crusher observaient un silence respectueux. Tous s'étaient bien remis de l'attaque de Kirk dans le hangar principal. Loin d'afficher un désir de revanche, ils semblaient hypnotisés par la scène.

Picard et Kirk se tenaient côte à côte, à bout de souffle. Le premier regardait son équipage en silence : le second avait les yeux rivés sur Spock et McCoy.

— Spock ? chuchota-t-il enfin d'une voix rauque.

— Je suis... enchanté de vous revoir, capitaine, répondit le Vulcain.

McCoy secoua la tête, l'air dégoûté.

— Oh, par pitié, pas de salamaecs coincés ! Ça fait près de quatre-vingts ans !

— Soixante-dix-huit virgule quatre, docteur.

— Vous... vous pouvez m'aider ? demanda Kirk, hésitant.

— Oui, acquiesça Spock.

Riker vit du soulagement sur le visage de Kirk, qui se tourna vers Picard.

— Tant mieux. Parce que je n'arrive pas à le tuer moi-même.

Riker leva à nouveau son fuséur et visa. Spock alla se placer entre les deux capitaines.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta-t-il.

Kirk s'efforça de le repousser.

— Mais, Spock... Je dois...

— Non. Vous êtes sous l'influence d'une programmation borg. On vous a retiré l'implant responsable, mais il affecte toujours vos pensées et vos actions.

Le Vulcain leva une main, mais pas pour faire le salut traditionnel.

— Vous voulez une fusion mentale ? s'étonna Kirk.

Spock hocha la tête.

— Ainsi, je pourrais vous soutenir jusqu'à ce que les effets de l'implant se soient estompés.

— Will, protesta Picard, vous ne pouvez pas les laisser faire. S'ils sont tous les deux contrôlés par les Borg, c'est le meilleur moyen de nous faire avoir.

Le Vulcain se tourna vers Riker.

— Il existe une autre solution, dit-il.

Il s'expliqua et un profond silence s'abattit sur le pont. Data lui-même ne fit pas le moindre commentaire. Ça semblait si audacieux que Riker mit une minute avant de retrouver l'usage de la parole.

— Quelqu'un a-t-il déjà tenté de le faire ? demanda-t-il enfin.

— Pas à ma connaissance, répondit Spock.

Riker regarda Kirk, qui fixait Picard. Au fond de ses yeux se lisait toujours le même désir d'attaquer et le même effort pour se maîtriser.

— Vous vous souvenez de ce qui était écrit sur la plaque ? demanda-t-il enfin en s'efforçant de sourire.

Picard hocha la tête, l'air las.

— Aller bravement..., commença-t-il.

— ... là où aucun homme n'a jamais été, acheva Kirk.

Cette phrase résumait si bien leurs deux existences...

Spock se concentra, puis tendit la main droite vers le visage de Kirk. Ses doigts se posèrent sur les tempes de ce dernier, établissant le lien qui permettrait à leurs esprits de fusionner.

Kirk écarquilla les yeux. Visiblement, il luttait pour permettre à son ami de pénétrer dans ses pensées.

— Mon esprit est le vôtre, capitaine Kirk, dit Spock.

Puis il se tourna vers Picard et, de la main gauche, fit le même geste.

Riker retint son souffle.

— Mon esprit est le vôtre, capitaine Picard.

Et les deux générations fusionnèrent grâce à un esprit, le seul qui les connaissait et pouvait les contenir en même temps.

Spock plongea dans les expériences, les émotions des deux capitaines. Il chercha les points communs de leurs rêves, de leurs envies, de leurs accomplissements.

Il partagea les sentiments de Kirk juste avant sa mort : la course effrénée dans les couloirs de l'Entreprise B, le choc de se sentir aspiré par le Nexus, la joie

ressentie à son contact... Puis l'arrivée de Picard qui avait résolu de le délivrer de cette perfection éternelle.

Il partagea la douleur de Picard lorsque les Borg l'avaient assimilé, quand les biopuces avaient commencé à croître dans sa chair. Quand il avait ordonné à une flotte de détruire tout ce en quoi il croyait et de déclarer la guerre à la Fédération. Et sa culpabilité...

Il frissonna en sentant la même joie stérile chez les deux hommes... et la répulsion, la volonté qui leur avait permis de résister.

Il plongea encore plus loin. Jusqu'à Véridian III. Jusqu'à la seconde mort de Kirk vue par ses propres yeux et par ceux de Picard.

La terreur de Picard quand Shelby lui avait tendu l'interface. Celle de Kirk lorsqu'il était sorti de la cuve de liquide nutritif. Puis les tortures qu'il avait subies entre les mains de Salatrel. Les mensonges que lui avait racontés la jeune femme, utilisant son chagrin et le déformant pour faire de lui un automate ayant un unique objectif.

Spock sentit la puissance effrayante des Borg dans le mental des deux capitaines. Il prit sa mesure. Accepta son défi.

Se tendit vers les deux hommes.

Donna à chacun un peu de sa force. De sa sagesse. De sa logique.

Leurs trois esprits se fondirent, abolissant toutes les barrières.

Jusqu'à ce qu'une ombre noire monte de leurs profondeurs. Une ombre du collectif, qui ne venait ni de Kirk ni de Picard...

Mais de Spock.

Le Vulcain hoqueta de douleur quand le souvenir enfoui remonta vers sa mémoire.

Submergé, il se laissa tomber à genoux. Kirk et Picard l'imitèrent, serrant ses mains entre les leurs pour maintenir le contact. Pour guérir et sauver Spock comme Spock les avait guéris et sauvés.

— Je les ai vus, chuchota le Vulcain. J'ai... marché avec eux...

La vérité l'assomma. Son corps frissonna, tandis que les harmonies métalliques du collectif transformaient brutalement sa voix.

— Nous sommes borg, entonna Spock. Nous sommes... V'Ger !

CHAPITRE XXXV

À l'exception du bourdonnement des ventilateurs, un silence total régnait dans l'austère salle de réunion du Challenger.

Kirk s'y trouvait déjà lorsque Picard arriva. Les mains croisées dans le dos, il observait les étoiles par une baie vitrée.

Picard hésita. Il ne voulait pas le déranger. Mais Kirk se tourna vers lui, son expression sérieuse se muant en une grimace de bienvenue.

— Tout va bien, capitaine. Je n'ai plus envie de vous tuer.

Picard sourit, s'avança et serra la main tendue de Kirk.

Après qu'on eut transporté Spock à l'infirmerie, les deux hommes avaient été examinés et traités par leurs médecins respectifs. C'était leur premier tête-à-tête, et ils disposaient de quelques minutes seulement avant le début de la réunion.

— Je n'ose même pas imaginer à quoi vous devez penser, dit Picard.

Il vit Kirk tressaillir, et comprit que celui-ci tentait de contrôler la douleur causée par les nanites. Le docteur Bashir lui avait confié que les neurobloqueurs ne pouvaient pas l'aider davantage, du moins s'il voulait conserver son intégrité mentale.

Kirk plissa les yeux.

— Vous arrive-t-il de vous demander pourquoi nous sommes là ?

Picard hésita. Il s'était rarement senti si à l'aise avec quelqu'un qu'il connaissait si peu. Mais quels secrets pouvaient-ils bien avoir l'un pour l'autre ? Après tout, ils avaient suivi le même parcours, accompli les mêmes exploits.

— Parfois, reconnut-il. Lorsque je pense aux différents chemins que j'aurais pu prendre, ou aux gens que j'ai laissés derrière.

— Votre famille ? demanda Kirk.

Picard jugea inutile de répondre. Il savait que l'autre capitaine partageait l'intensité de son deuil : son neveu et son frère étaient morts dans un incendie...

Kirk regarda de nouveau les étoiles.

— Malgré tous les mondes que nous avons visités, tous les êtres que nous avons connus, nous en revenons toujours à la même chose. L'homme est seul. (Il coula un regard en coin à Picard.) Lorsque vous avez perdu votre vaisseau, qu'avez-vous éprouvé ?

Picard hésita.

Une étincelle malicieuse s'alluma dans les yeux de Kirk, comme si les deux hommes partageaient un secret que personne d'autre ne connaîtrait jamais.

— Pas autant de chagrin que vous le craigniez, n'est-ce pas ?

Picard attendit qu'il continue.

— Quand j'ai perdu mon premier *Entreprise*, reprit Kirk, j'étais déboussolé. J'attendais le moment où la douleur me submergerait... Mais elle n'est jamais venue. Et savez-vous pourquoi ?

Picard eut l'impression qu'un grand poids venait d'être ôté de ses épaules. Kirk savait. Il avait vécu la même chose.

— Parce qu'au fond, ce n'est pas le vaisseau qui importe, dit-il lentement.

Kirk hocha la tête.

— C'est la mission.

Picard se perdit à son tour dans la contemplation des étoiles. Pour la première fois, il posa une question qu'il n'avait jamais osé formuler à voix haute.

— Pensez-vous que ça valait le coup ? (Il entendit Kirk soupirer, comme s'il éprouvait les mêmes doutes que lui.) L'absence de racines. L'éloignement de votre famille.

— Lorsque je vous... poursuivais, répondit Kirk après quelques instants de réflexion, je pensais qu'en vous trouvant, je me trouverais aussi.

— Vous voulez dire, que vous vous trouveriez en accomplissant votre mission ?

Les deux capitaines se firent face.

— Mais la mission n'a jamais de fin, n'est-ce pas ? ajouta Picard.

— Celle-ci en aura une, lâcha Kirk avec une expression indéchiffrable.

Deux minutes plus tard, Kirk se tenait à une extrémité de la table de conférence. Derrière lui, l'écran affichait une image qu'il avait espéré ne jamais revoir.

— *V'Ger*, dit-il. Une déformation de *Voyager*, le nom d'une sonde spatiale lancée par la Terre à la fin du XXe siècle. Les scientifiques ont perdu le contact quelques années après qu'elle eut franchi la frontière du système solaire.

D'un signe de tête, il désigna Data qui était assis à sa droite, les mains croisées sur la table.

— Selon M. Data, des rapports ultérieurs indiquent que la sonde a été prise dans ce qu'on a tenu d'abord pour un trou noir. À la lumière de nos connaissances actuelles, ça pourrait très bien avoir été un tunnel transdistorsionnel.

L'image changea, et Kirk s'accorda quelques secondes pour admirer les courbes somptueuses de son *Entreprise*. Difficile d'admettre qu'une beauté pareille puisse être considérée comme antique par ses compagnons.

— Près de trois siècles plus tard, la sonde spatiale *Voyager* est revenue vers la Terre : selon ses propres termes, à la recherche de son créateur.

Riker était assis à l'autre bout de la table, entre Julian Bashir et Deanna Troi. Il sursauta.

— Selon ses propres termes ? répéta-t-il. Je ne pensais pas que la science du XXe siècle pouvait construire des machines dotées de conscience.

— Elle ne pouvait pas, acquiesça Kirk. Il semble que la sonde *Voyager* ait rencontré... quelque chose qui a tenté de la réparer. Ces modifications lui donnèrent une conscience.

McCoy prit la parole. Sa chaise roulante ne passait pas sous la table de conférence, aussi se tenait-il un peu en retrait, à côté du docteur Crusher.

— Et vous supposez que le « quelque chose » en question était le collectif ? C'est plutôt osé comme théorie.

Kirk n'eut pas besoin de se justifier : Spock s'en chargea à sa place.

Le Vulcain était assis près de Picard. Il semblait bien remis de l'épreuve subie sur l'holodeck. Un instant, Kirk crut qu'ils étaient de retour à bord de leur Entreprise, comme si le temps s'était figé.

— Il n'y a pas de supposition qui tienne, dit Spock de la voix sèche qu'il avait toujours employée pour contester les arguments de McCoy. Mon esprit a fusionné avec celui de V'Ger. J'ai vu où la sonde avait été, sur une planète habitée par des machines vivantes. À l'époque, je ne savais pas à quoi cette scène faisait allusion, et elle s'est effacée de mon esprit comme un mauvais rêve.

« Mais quand mon esprit a fusionné avec ceux des capitaines Kirk et Picard, qui contenaient des impressions récentes et très intenses, le lien entre V'Ger et les Borg m'est apparu.

— On dirait que vous êtes en train de réécrire l'histoire, ambassadeur, fit remarquer La Forge. Le premier vaisseau de Starfleet à entrer en contact avec les Borg n'était donc pas notre Entreprise, mais le vôtre.

Spock secoua la tête.

— V'Ger a été reconfigurée par les Borg, ou plus exactement, par une branche du collectif qui pratiquait l'assimilation par conversion directe de l'énergie. Les Borg que nous connaissons assimilent physiquement leurs proies. Pourtant, V'Ger possédait la même structure de base que celle de l'esprit de groupe originel qui relie tous les Borg.

Kirk balaya la table de conférence du regard.

— Ce que Spock essaie de dire, c'est que V'Ger faisait partie d'un autre collectif.

Le Vulcain fixa Riker.

— Et parce que mon esprit a fusionné avec la sonde, des traces du collectif en question y sont restées.

— Ce qui explique pourquoi les Borg ne vous ont pas assimilé sur l'hypercube, dit pensivement Picard. Ambassadeur, je ne sais comment m'excuser.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, intervint Kirk. Vous, lui et moi avons chacun été victimes d'un aspect différent des Borg. Quel meilleur moyen de vaincre la Fédération que de laisser les dissensions internes la ravager, et quel meilleur moyen de la sauver que de partager nos connaissances ?

Riker fut le premier à comprendre.

— Excusez-moi... Essayez-vous de dire que nous pouvons vaincre les Borg ?

Kirk grimaça.

— Ne sous-estimez jamais le pouvoir d'un Vulcain. Chacun d'entre nous possède une pièce du plus grand puzzle que Starfleet ait jamais eu à reconstituer. Mon implant m'a fourni des données sur les tunnels transdistorsionnels et l'hypercube qui semble

les entretenir d'une façon ou d'une autre. Le capitaine Picard possède toutes les informations nécessaires sur les vaisseaux borg, puisqu'il les a autrefois menés au combat. Et l'ambassadeur Spock a vu leur monde natal.

Des éclats de voix excités emplirent aussitôt la pièce. Kirk se tourna vers l'écran, où venait d'apparaître une dernière image : une carte du ciel où une étoile était soulignée en rouge. Il la désigna de l'index.

— Messieurs, voici le Node Central de la « Totalité » borg. Si nous le détruisons, chaque branche du collectif se retrouvera coupée des autres.

— Capitaine Kirk, objecta La Forge, cette planète se trouve dans le Quadrant Delta. Il faudrait un siècle pour nous y rendre à la vitesse de distorsion maximale.

Kirk se dirigea vers Picard et lui posa une main sur l'épaule.

— Pendant que nous jouions tous au chat et à la souris, le capitaine Picard et le docteur Crusher ont fait leur devoir. Dans le hangar principal du Challenger se trouvent deux vaisseaux-éclaireurs borg munis de moteurs transdistorsionnels en état de fonctionnement.

Le capitaine Lewinski, jusque-là adossé au mur du fond, rejoignit Kirk pour compléter ses explications.

— Et les vaisseaux de classe Défiant ont été spécialement conçus pour utiliser ces moteurs, au cas où quelqu'un parviendrait à en récupérer ou à en fabriquer un.

Picard se leva. Starfleet se trouvait à l'aube de sa plus grande mission.

— Dans dix heures, nous aurons converti le Monitor en vaisseau transdistorsionnel. Alors...

Il sourit à Kirk.

— Alors, continua Jim, nous expulserons les Borg de notre Galaxie.

Aussitôt, tous les officiers présents, McCoy y compris, se levèrent pour se porter volontaires.

— Regardez-les, souffla Kirk en se penchant vers Picard. Si une chose n'a pas changé en quatre-vingts ans, c'est bien le personnel de Starfleet.

— Ne me dites pas que vous le regrettez.

CHAPITRE XXXVI

Sur la passerelle du *Challenger*, quatre capitaines regardaient approcher le *Monitor* : Kirk, Picard, Simm et Lewinski.

Ce dernier observait son vaisseau avec une pointe de regret, justement parce que ce n'était plus le sien. Shelby lui avait envoyé de nouveaux ordres : il devait ramener immédiatement le second moteur transdistorsionnel à la base stellaire 324. En son absence, sur ordre du commandement de *Starfleet*, le capitaine Picard assurerait la relève à bord du *Monitor*.

Mais Lewinski n'était pas du genre rancunier. Il activa son commbadge.

— Lewinski à *Monitor*. Me recevez-vous ?

Land lui répondit. Il lui ordonna de positionner le vaisseau selon un angle de dix-sept degrés par rapport au *Challenger*.

— Il faut qu'il prenne un peu le soleil, ajouta-t-il.

Picard et Kirk le regardèrent sans comprendre. Mais le capitaine Simm, lui, ne parut pas étonné.

— Bonne idée, dit-il en souriant.

Lewinski fit un geste vers l'écran principal, où grossissait le disque noir du *Monitor*. Celui-ci s'inclina lentement. Un rayon vint frapper sa coque supérieure, révélant les détails de son revêtement de duranium.

— Quand la structure d'un vaisseau est remaniée en profondeur, expliqua Lewinski, et qu'on l'envoie effectuer une mission d'une telle importance, il n'est pas rare qu'on lui attribue momentanément un nouveau nom de code.

Il regarda le soleil faire briller la première des treize lettres qu'il avait demandé à son équipe technique de graver dans la surface noire, puis se tourna vers Kirk et Picard.

— Ça n'apparaîtra sans doute pas dans les archives, mais ça vous portera peut-être chance.

Bouche bée, les deux capitaines fixèrent l'écran en silence.

Le nom mythique luisait sur la coque du vaisseau stellaire, aussi éphémère qu'un fantôme, et pourtant éternel dans l'esprit et le cœur de ceux qui le contempaient.

USS *Entreprise*.

— C'était le moins que je pouvais faire, commenta Lewinski.

En entendant les portes s'ouvrir derrière lui, Spock se détourna de la console scientifique du nouvel *Entreprise*.

Voyant que les capitaines Kirk et Picard pénétraient sur la passerelle, il se leva

sans hésitation. Il remarqua que Worf, Riker, Troi et Data en avaient fait autant.

Parce que ce geste s'était imposé à eux comme une évidence.

Tandis que Kirk et Picard inspectaient la passerelle, l'ouïe aiguisée de Spock capta les paroles qu'ils échangeaient.

— Ne vous sentez pas obligé de venir, dit Picard à voix basse. Julian Bashir est un excellent...

— Vous voulez que je passe mes derniers jours allongé sur un lit d'hôpital ? coupa Kirk. À attendre un miracle qui pourrait ne pas se produire, au lieu d'essayer de me rendre utile ?

— Et, ce faisant, commettre une folie...

— Ne vous tracassez pas, ce ne sera pas la première, ni la dernière, j'espère.

Comment agiriez-vous à ma place ?

Picard sourit.

— Bienvenue à bord, capitaine.

Pendant que Data éloignait l'Entreprise de Néo-Titan et du Challenger, Spock se concentra sur sa console. L'androïde fit pivoter sa chaise.

— Parés pour l'injection transdistorsionnelle quand... (Une expression consternée se peignit sur son visage.) Quand les capitaines le désireront.

Tous les membres de l'équipage se tournèrent vers Kirk et Picard.

Ces derniers se regardèrent. Chacun d'un côté du fauteuil de commandement.

Spock haussa un sourcil. Connaissant les deux hommes comme il les connaissait, les minutes à suivre promettaient d'être passionnantes.

Kirk fut le premier à réagir.

— Capitaine, je vous en prie, dit-il en faisant signe à Picard de s'asseoir dans le fauteuil.

Son interlocuteur secoua vigoureusement la tête.

— Je n'en ferai rien.

— J'insiste.

— C'est à vous que Starfleet a confié cette mission.

— Mais vous avez été le premier à vaincre une branche du collectif.

Un instant, les deux hommes restèrent immobiles. Puis ils esquissèrent le même geste pour se glisser dans le fauteuil et s'immobilisèrent.

— Vous avez l'intention de continuer longtemps comme ça ? intervint Riker.

Picard et Kirk baissèrent la tête comme des enfants pris en faute. Mais si aucun d'eux n'avait voulu être le premier à s'asseoir, ils ne s'entendaient pas davantage être le premier à reculer.

Kirk vit que Spock les regardait.

Il sourit.

— Monsieur Spock ! s'écria-t-il, tapotant le dossier du fauteuil, je crois que votre place vous attend.

Le Vulcain eut l'air stupéfait.

— Capitaine, je ne fais même plus partie de Starfleet !

— On fait toujours appel aux réservistes en temps de guerre, objecta Kirk.

— Je n'ai jamais voulu commander, protesta Spock.

— Raison de plus. Vous serez parfait, intervint Picard, qui voyait là un moyen de résoudre le problème sans perdre la face.

Riker jeta au Vulcain un regard lourd de signification.

— Il vaudrait mieux que quelqu'un se décide à nous sortir de là.

Spock se leva à contrecœur et lissa ses robes.

— Je vais devoir m'en remettre à vos conseils, dit-il, toujours diplomate.

Picard tourna le fauteuil vers lui.

— C'est bien pour ça que nous sommes ici. Prenez place, ambassadeur.

Spock s'assit entre les deux capitaines : Kirk à sa droite, Picard à sa gauche.

Data parut soulagé.

— Parés pour l'injection transdistorsionnelle, répéta-t-il.

Trois voix lui répondirent en même temps.

— Allez-y, dit Kirk.

— Injection ! ordonna Spock.

— En avant ! s'exclama Picard.

— Oui... messieurs, répondit l'androïde.

Fasciné, Spock regarda les étoiles onduler comme si les profondeurs de l'espace étaient peintes sur une toile qu'on déchirait avant de la replier.

Devant l'Entreprise apparut une tache de lumière multicolore qui grandit brusquement. Le Vulcain se sentit plaqué contre son siège. Les correcteurs du vaisseau ne pouvaient compenser une telle accélération.

— Nous sommes passés en transdistorsion, annonça Data.

— Diminuez la résolution de l'écran principal, ordonna Spock. La vue du tunnel peut provoquer des troubles chez les personnes n'ayant jamais observé un tel phénomène.

La tache de couleur disparut, laissant la place à des motifs abstraits.

— Vitesse ? s'enquit Spock.

— Nous venons de dépasser celle des ondes subspatiales, et nous continuons à accélérer.

Le Vulcain leva la tête vers le plafond.

— Passerelle à ingénierie. Quel est le statut du moteur borg ?

— Je ne saurais pas vous dire comment fonctionne ce truc, répondit La Forge d'une voix pleine de respect, mais il consomme moins de puissance que prévu.

— Semble-t-il avoir atteint sa limite opérationnelle ?

— Oh, non. D'après les indicateurs, il ne fonctionne qu'à vingt pour cent du nominal.

— Merci. Terminé, dit Spock. Monsieur Data, en supposant que nous continuions à accélérer jusqu'à ce que le moteur atteigne quatre-vingts pour cent du nominal, dans combien de temps arriverons-nous en vue de la planète des Borg ?

— Six virgule deux heures, répondit l'androïde..

Le Vulcain se leva et fit face aux deux capitaines.

— Messieurs, je me retire dans ma cabine. Vous devriez en faire autant : un peu

de repos ne sera pas du luxe.

— Bien joué, ambassadeur, le félicita Picard.

— Je lui ai appris tout ce qu'il sait, souffla Kirk.

Spock quitta la passerelle en se demandant s'il avait bien fait de réconcilier les deux hommes.

En ce qui le concernait, un seul capitaine était déjà assez difficile à supporter.

CHAPITRE XXXVII

Le monde des Borg orbitait autour d'un soleil mort depuis des lustres : une naine blanche dont il ne restait plus qu'un noyau de matière dégénérée servant de centre de gravité à un système doté de trois malheureuses planètes.

Autrefois, il y en avait eu bien davantage. Mais la plupart d'entre elles avaient été consommées.

La planète des Borg était une de ces trois survivantes. Celle où ils avaient été conçus, ou simplement un endroit choisi comme point de ralliement au début de leur conquête de l'Univers ? Personne ne le saurait jamais.

Ce qui importait, pour le moment, c'est qu'elle constituait le centre du collectif. Le node auquel étaient reliées toutes les branches. La source qui les engendrait.

La planète n'abritait plus aucune forme de vie naturelle. Pas d'eau. Pas de pierres ou de terre. Tout était mécanisé : le résultat d'un millénaire de reconfiguration. Chaque molécule avait un but, chaque forme servait un objectif.

La planète s'était changée en une gigantesque entité mécanique, vivante à sa façon. Sa surface était striée de bandes lumineuses clignotant au gré de ses « pensées », impénétrables pour ceux qui ne partageaient ni sa taille, ni sa structure.

Mais existait-il une créature comparable dans l'Univers ? Nul ne pouvait le savoir. Ainsi, la planète envoyait ses enfants aux quatre coins de la Galaxie pour la remodeler à son image.

Tout plutôt que de rester seule à jamais.

En orbite standard au-dessus de ce monde solitaire, l'Avatar de Tomed flottait à une centaine de milliers d'années-lumière de son système solaire natal. Sans le moteur transdistorsionnel borg installé dans sa nacelle, il lui aurait fallu près de trois siècles et demi pour rentrer sur Romulus, et non les dix heures qu'il avait mis pour en venir. Mais cette distance était justement ce qui faisait du système borg une parfaite base de lancement pour l'invasion.

Devant Salatrel volait une vaste armada romulienne. Pas celle de l'Empire : la sienne. Elle comprenait dix-huit Oiseaux de Guerre de classe D'deridex dont l'existence était une épine dans le pied du gouvernement. Officiellement, ces vaisseaux avaient été portés disparus au cours de diverses explorations spatiales. Officieusement, ils soulevaient de nombreuses questions quant au nombre croissant de mutineries.

Quarante autres Oiseaux de Guerre de modèles plus anciens flanquaient les D'deridex. Venaient ensuite cinq types d'Oiseaux de Proie. En tout, cela faisait cent

sept vaisseaux, tous munis de moteurs transdistorsionnels et de disrupteurs borg. Tous liés au collectif.

Bientôt, leur formation en V aplati (celle des ailes de la victoire) fut rejointe par onze vaisseaux-cubes borg.

Et ils en attendaient encore davantage.

Sous les yeux de Salatrel, de petites navettes convergèrent vers le reste de l'armada. La Romulienne avait fini par comprendre pourquoi le cube était la forme préférée des vaisseaux borg. Quatre par quatre, les navettes s'assemblèrent jusqu'à former une structure unique.

Les cubes ainsi constitués se groupèrent à leur tour quatre par quatre, donnant naissance à un assemblage de seize navettes.

Qui se combina avec le cube voisin.

Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un immense cube pour servir le collectif.

La première fois que Salatrel avait assisté à cette manœuvre simple, mais ô combien impressionnante, elle avait compris pourquoi les vaisseaux borg étaient si difficiles à détruire. C'était comme gratter une plaque holographique : chaque élément étant encodé dans tous les autres, attaquer un point unique ne pouvait causer de dommage à l'hologramme.

De la même façon, à bord des vaisseaux-cubes, toutes les parties non-endommagées contenaient assez d'informations pour prendre en charge les fonctions de la structure globale.

Telle était la puissance du collectif.

Un esprit de groupe. Des fonctions groupées.

Destinées à conquérir l'univers : à l'exception du peuple romulien.

— La victoire, chuchota Salatrel en regardant l'immense vaisseau-cube rejoindre la formation en V.

— Peut-être, dit Vox à côté d'elle.

— Comment peux-tu douter du triomphe du collectif ? s'étonna la jeune femme.

— Nous ne doutons pas du triomphe du collectif, seulement de celui de l'armada romulienne. Picard et Spock se sont échappés de l'hypercube. Tu n'as pas repéré le nouveau vaisseau de Starfleet, ni réussi à détruire Picard. Tu es faible.

— J'ai pris des risques, objecta Salatrel.

— Les risques constituent un gaspillage de ressources. Il ne peut y avoir qu'une seule issue : la victoire.

Salatrel sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. N'avait-elle pas dit la même chose à Tracius, le jour de la résurrection de Kirk ?

— Nous vaincrons, dit-elle d'une voix mal assurée.

Elle sentit le regard de son ancien amour posé sur elle, et se força à lui faire face.

Elle sursauta. Le senseur optique de Vox semblait presque éteint. Il la dévisageait avec son œil biologique, celui qui, elle l'aurait parié, était toujours relié à son cœur de Romulien.

- Fuis pendant qu'il en est encore temps, chuchota le guerrier.
- Je te demande pardon ?
- Rien ne pourra les arrêter.
- Vox ?

Le Borg-Romulien tendit sa main organique et saisit gentiment celle de la jeune femme, comme il avait jadis l'habitude de le faire croire.

- Fuis pendant qu'il en est encore temps, répéta-t-il.

Salatrel le dévisagea sans comprendre. Comment avait-il pu combattre l'influence du collectif assez longtemps pour lui dire ces mots, avec la voix du guerrier qu'elle avait aimé ?

- Dis-moi ce que je dois faire, demanda-t-elle très vite.

Mais le senseur optique brilla plus vivement que jamais.

— Cesse de lutter, dit Vox d'une voix redevenue métallique. Toute résistance est inutile.

Salatrel se détourna, de nouveau assailli par le doute. Elle craignait pour son avenir et pour celui de son peuple. Mais sa voie était tracée depuis que James T. Kirk avait pénétré dans la queue de la comète Icarus IV et assassiné son grand-père. Tout ce qui s'était passé depuis était de la faute du Boucher.

Y compris l'invasion borgo-romulienne de la Fédération.

Une sirène d'alarme retentit. Tran jeta un coup d'œil à Salatrel par-dessus son épaule.

- Commander, un tunnel transdistorsionnel vient de s'ouvrir.

La jeune femme se pencha en avant, stupéfaite.

- Tous nos vaisseaux ne sont-ils pas arrivés ?

— Si.

- Dans ce cas, de quoi s'agit-il ?

- Simplement de cela : un tunnel qui vient de s'ouvrir, puis de se refermer.

Mais les senseurs indiquent que rien n'en est sorti.

- C'est impossible, intervint Vox.

- Avez-vous effectué une recherche de bouclier d'invisibilité ?

- Oui, commander. Mais je n'ai rien trouvé.

Salatrel se tourna vers Vox.

- Ce doit être une anomalie.

Le Porte-Parole la dévisagea froidement.

- Ou James T. Kirk.

Sur le pont du nouvel Entreprise, McCoy fut le premier à prendre la parole après que le vaisseau fut sorti de transdistorsion. Kirk ne put s'empêcher de sourire. Bones était toujours le premier à réagir, et Spock le premier à réfléchir. Lui excellait à faire la synthèse de l'action et de la réflexion pour prendre une décision.

Il n'avait pas encore cerné les officiers de Picard. Mais il avait vite compris qu'ensemble ils constituaient une équipe imbattable.

- Un seul vaisseau, marmonna McCoy, contre cette armada ? J'espère que vous

plaisantez, Spock.

— Puis-je vous rappeler, docteur, que je n'ai pas sollicité votre présence à bord ?

— Vous aviez besoin de lest, et je faisais parfaitement l'affaire. (McCoy leva les yeux vers Kirk.) Qu'en pensez-vous, Jim ?

L'interpellé haussa les épaules. Il avait passé les six heures précédentes à étudier les capacités du vaisseau. Pour son cerveau du XXIII^e siècle, elles ouvraient des possibilités presque infinies. Il sourit à McCoy.

— Je sais de quoi notre nouvel Entreprise est capable. Croyez-moi, Bones, les Borg n'ont pas la moindre chance.

McCoy fronça les sourcils. Visiblement, il ne partageait pas l'enthousiasme de Kirk.

— Avons-nous été détectés ? s'enquit Spock.

Il avait repris place dans le fauteuil de commandement, et se conduisait comme s'il y était né.

— Non, monsieur, répondit Data. Mais je note une recrudescence des communications parmi la flotte ennemie. Ils ont dû remarquer l'ouverture de notre tunnel, et se demandent sans doute quelle en est la raison.

Kirk vit le Vulcain consulter les cadrans intégrés aux accoudoirs de son siège.

— Monsieur Data, conduisez-nous vers la seconde planète du système. Je pense que c'est celle que j'ai vue lorsque mon esprit a fusionné avec V'Ger.

Picard s'avança vers Spock.

— Vous aviez dit que vous écouteriez nos conseils, lui rappela-t-il.

— Allez-y, capitaine.

— L'analyse de la planète attendra. Pour l'heure, notre devoir envers Starfleet est d'infliger autant de dégâts que possible à cette armada. (Il désigna l'écran principal.) C'est une formation typiquement romulienne sur le point de partir au combat.

— Suggérez-vous que notre vaisseau peut s'en prendre à une force pareille ? demanda placidement le Vulcain.

— Les Romuliens se sont alliés avec les Borg. Par conséquent, ils sont liés à leur système de communications.

Spock comprit aussitôt où Picard voulait en venir.

— Or les déflecteurs de notre vaisseau sont configurés pour émettre des impulsions capables de court-circuiter toutes les transmissions subspatiales, terminant-il à sa place.

— Cela les détruira-t-il ? demanda Kirk.

— Non, répondit Picard. Mais au pire, il faudra aux Borg quinze minutes pour reformer le collectif et être de nouveau en mesure de coordonner leurs attaques. Ça nous laissera autant de temps pour agir librement.

— Pardonnez ma curiosité, mais si vous êtes capables de court-circuiter les communications des Borg, pourquoi ne l'avez-vous pas fait sur Néo-Titan ?

— Parce qu'à titre individuel, les Borg ne mettent que quelques secondes à

récupérer. Leurs vaisseaux ont besoin d'environ une minute. Mais la complexité même de leur structure actuelle va les ralentir.

Spock hocha la tête.

— C'est une décision logique. Monsieur Data, préparez le déflecteur.

L'androïde se tourna vers Picard, l'air très surpris.

— Capitaine, je viens de réaliser qu'un rayon de même type est sans doute responsable de l'effacement des archives informatiques de Trilex.

— J'adorerai discuter d'archéologie avec vous, monsieur Data, mais pas maintenant. Exécutez l'ordre de l'ambassadeur.

— Tout de suite, capitaine.

McCoy s'agita nerveusement sur sa chaise.

— Discuter d'archéologie alors que nous sommes face à la plus dangereuse flotte existant de ce côté de la Planète Utopie, marmonna-t-il. Il faut vraiment avoir les oreilles pointues pour penser à un truc pareil.

Spock jeta un regard amusé au vieux médecin.

— Si M. Data vous avait entendu, je suis sûr qu'il serait très flatté de ce compliment.

Kirk grimaca.

C'était bon d'être de nouveau au cœur de l'action, même s'il n'avait qu'un rôle d'observateur.

Une douleur intense remonta le long de ses jambes. Les nanites le reconfiguraient inexorablement. Il prit une inspiration et s'assura que personne n'avait rien remarqué. Étant donné les circonstances, se dit-il, c'était bon d'être tout court.

Salatrel s'assit à côté de Tran pour vérifier elle-même les indications données par sa console.

— Ce vaisseau doit se trouver quelque part dans le système, insista-t-elle.

— Logiquement, il va se diriger vers la planète des Borg, dit Vox. Tu devrais concentrer tes recherches dans ce secteur.

— Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ? demanda la jeune femme.

— Tu ignores l'importance des ressources que le collectif a investies dans cette armada, répondit Vox. Nos capacités ont des limites.

Salatrel fut heureuse de l'apprendre. À sa connaissance, c'était la première fois qu'un Borg admettait que le collectif n'était pas tout-puissant. Cela la rassura sur la suite de son plan.

— Tran, ordonnez à tous les Oiseaux de Proie de se placer en orbite rapprochée autour de la planète. Qu'ils cherchent les sources de tachyons et n'hésitent pas à tirer s'ils en détectent une.

— Tu ne peux pas rompre la formation d'attaque, protesta Vox. Cela compromettrait notre entrée dans le tunnel transdistorsionnel.

— Au point où nous en sommes, lui rappela Salatrel, dix minutes de plus ou de moins importent peu. À moins que tu veuilles prendre le risque de voir un vaisseau de

la Fédération tirer quelques torpilles à photons sur votre planète.

Vox n'eut pas l'air content, mais il ne répondit pas. Salatrel comprit que le monde des Borg était bel et bien vulnérable à une attaque. Peut-être le collectif s'était-il avancé en supposant que personne ne pourrait jamais lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Tran, exécution.

— Bien, commander.

L'officier modifia la configuration de son panneau de contrôle pour activer le lien radio subspatial qui l'unissait au reste de l'armada.

— À tous les Oiseaux de Guerre. Pour la gloire de l'Empire, veuillez...

À cet instant, le Tomed encaissa un impact de plein fouet. Tous les circuits ODN courant sur les murs de la passerelle grésillèrent. Une sirène retentit.

— Tran ! Rapport ! ordonna Salatrel.

— C'était un rayon subspatial extrêmement puissant, annonça le jeune officier.

Un geste bien inutile : tous nos circuits sont protégés. Nous n'avons subi aucun dommage.

Salatrel en fut éberluée.

— Dans ce cas, pourquoi... ?

Elle s'interrompit en voyant Vox se plier en deux, les mains sur les implants crâniens.

— Vox ?

Le Borg-Romulien leva la tête vers elle. Son visage trahissait une douleur intense.

— Le collectif a déserté notre esprit... Nous sommes seuls, gémit-il.

— Commander, il a raison ! s'écria Tran, au bord de la panique. Tout le système de communication borg vient d'être court-circuité ! Nous avons perdu le contact avec le reste de la flotte !

Salatrel plongea vers sa console.

— Dans ce cas, dépêchez-vous de le rétablir !

Tran écarta les mains en signe d'impuissance.

— Je ne peux pas. Le système répondra en adoptant une nouvelle méthode de communication. Le temps que nous accordions toutes nos fréquences... Il sera trop tard.

Salatrel tapa du poing.

— Kirk, gronda-t-elle.

C'était la seule explication possible.

CHAPITRE XXXVIII

Silencieux et invisible, l'Entreprise filait vers la planète des Borg.

Sur sa passerelle, Spock occupait toujours le fauteuil de commandement, flanqué de Kirk et de Picard. McCoy avait calé sa chaise roulante à côté d'un des strapontins. Riker était assis à la console scientifique, Worf à celle des communications, et Data faisait office de navigateur. Beverly Crusher et Deanna Troi étaient toutes deux venues de l'infirmerie pour assister en direct à cet instant historique. La Forge peinait à l'ingénierie, manipulant la technologie complexe des Borg grâce aux dernières inventions de Starfleet.

Le meilleur équipage dont on pouvait rêver, entraîné par Shelby et Lewinski pour affronter ce que les Borg lui réservaient de pire, se tenait sur le qui-vive aux postes de combat.

La Fédération n'avait jamais affronté un ennemi plus redoutable que le collectif. Mais si ce vaisseau se montrait digne de ses homonymes, il pourrait peut-être mettre un terme à la menace qui pesait sur la Galaxie.

— C'est la planète que j'ai vue, affirma Spock, catégorique.

— Je me demande pourquoi V'Ger n'est pas revenue avec un équipage borg, marmonna Riker.

— Qui sait ? V'Ger est passée ici il y a longtemps, répondit Kirk. Peut-être le collectif n'employait-il pas les mêmes stratégies à l'époque. Ou peut-être les Borg tels que nous les connaissons n'existaient-ils pas encore. (Son regard balaya la passerelle de l'Entreprise.) Rappelons-nous que si ce monde est une créature vivante, il évolue et apprend au même titre que les autres.

Picard fronça les sourcils.

— Autrement dit, nous allons affronter quelque chose d'encore plus redoutable que les fois précédentes.

— Il faut détruire cette foutue planète, grommela McCoy. Pendant que sa flotte est immobilisée, nous devrions incendier la surface. La purifier par le feu.

— N'avez-vous pas entendu le capitaine ? intervint Spock. C'est une créature vivante. La traiter comme vous le suggérez constituerait une violation de toutes les lois de la Fédération.

— Dans ce cas, nous devons l'isoler, déclara Kirk.

— Tout à fait d'accord, approuva Picard. Le pouvoir du collectif réside dans son organisation. En trouvant un moyen de court-circuiter définitivement son système de communication, nous le priverions de ses capacités de conquête.

— Qui sait ? soupira Kirk. Si nous parvenons à le ralentir, nous pourrions même

essayer de le raisonner.

— Raisonner les Borg ? répéta Riker, incrédule.

— Les détruire sera toujours une option, Will, répondit Picard. Mais c'est la seule sur laquelle nous ne pourrions pas revenir.

— En êtes-vous certain ?

Picard jeta un coup d'œil à Kirk.

— Avec tout ce que j'ai vécu récemment, oui.

— Il reste quand même un problème, lui rappela Spock. Comment faire en sorte qu'ils ne rétablissent pas leur système de communication ?

Picard s'approcha de l'écran principal pour contempler le monde de lumières qui s'y affichait.

— En tant que Locutus, j'ai appris que le Node Central du collectif se trouve quelque part sur cette planète. Nous devons le localiser et... le détruire. Sans laisser aux Borg la moindre chance de le reconstituer.

Il se tourna vers Spock.

— Avec votre permission, ambassadeur, ce vaisseau possède la puissance nécessaire.

— À condition que nous l'utilisions au cours des dix prochaines minutes, capitaine. Si nous tentons d'agir une fois l'armada redevenue fonctionnelle, j'estime notre espérance de vie à moins de deux minutes.

Picard s'adressa à Data et Riker.

— Messieurs, je vous suggère d'effectuer un balayage immédiat de la planète des Borg. Senseurs à la puissance maximale.

Kirk leva un doigt.

— Euh, je ne suis pas vraiment expert en la matière, mais cela ne révélera-t-il pas notre position aux Borg ?

— Seulement s'ils nous cherchent aussi près de leur monde.

— À leur place, c'est ce que je ferais.

Picard sourit.

— Dans ce cas, je vous suggère de prendre position à la console de tir.

Kirk hocha la tête et se dirigea vers la console. Par chance, elle lui sembla assez familière pour qu'il se sente à la hauteur.

— Monsieur Data, dit Spock, estimation du temps nécessaire pour balayer la planète des Borg ?

— Dix-huit minutes, monsieur.

— Mais les Borg auront rétabli leurs communications dans huit minutes.

L'androïde se tourna vers Spock.

— Puis-je tenter une expérience ?

Depuis son poste, Kirk entendit McCoy pousser un grognement.

— Croyez-vous qu'elle diminuerait le temps nécessaire à la localisation du Node Central ?

— Oui, monsieur.

— Assez perdu de temps en politesses ! aboya McCoy. Voulez-vous bien... ?

Il fut pris d'une quinte de toux, et Kirk sourit en voyant Crusher et Troi accourir.

Un schéma du monde des Borg apparut sur la moitié droite de l'écran principal, tandis que la moitié gauche se couvrait d'une autre image que Kirk ne reconnut pas, mais qui lui sembla pourtant familière.

— Trilex ! s'exclama Picard.

— Oui, approuva Data. C'est une reconstruction de ses continents, des océans et de ses agglomérations principales avant le désastre.

— Très intéressant. Cependant, je ne vois pas le rapport avec notre problème actuel.

— Je pense que les intelligences biologiques et mécaniques de Trilex ne se sont pas entre-tuées, mais qu'elles ont péri au cours d'une guerre contre les Borg, ou contre leurs ancêtres, expliqua l'androïde.

— Poursuivez, monsieur Data, l'invita Picard.

— Les dommages subis par l'infrastructure informatique de la planète ont pour cause une impulsion subspatiale semblable à celle que nous venons d'utiliser pour paralyser temporairement le système de communication des Borg. Une autre civilisation a pu développer les mêmes techniques que nous pour combattre le collectif, et s'en servir pour empêcher une invasion de son monde natal.

— Voulez-vous dire que les habitants de Trilex auraient eux-mêmes provoqué l'explosion de leur soleil ? s'exclama Picard, incrédule.

— Oui, monsieur. Ils ont dû penser qu'une partie de la population survivrait peut-être à ça, mais pas à l'invasion des Borg.

— Ils devaient être vraiment désespérés pour parier ainsi leur propre existence.

— Et pourtant, leur acte nous donne à tous de bonnes raisons d'espérer.

— Pourquoi ?

— Parce que, organiques ou mécaniques, les habitants de Trilex ont pris la décision de se battre et de mourir ensemble, pour ce qu'ils croyaient. Ils poursuivaient un même objectif. Quelle meilleure indication qu'une coexistence pacifique est possible entre des intelligences humaine et artificielle ?

Kirk avait écouté attentivement le dialogue de Picard et de l'androïde. Jamais Spock et lui ne s'étaient livrés à une telle introspection sur la passerelle de l'Entreprise. À croire que les choses bougeaient plus vite de leur temps. Au XXIV^e siècle, personne ne semblait aussi impatient que lui de passer à l'action.

Il vérifia le compte à rebours. Plus que six minutes avant que l'armada ennemie ne fasse feu.

— Vous avez sans doute répondu à la Question Trilexienne, monsieur Data, répondit Picard. Mais en quoi cela nous concerne-t-il ?

— Les Borg ne sont pas très imaginatifs, expliqua l'androïde. La plupart du temps, ils se contentent de suivre des procédures préétablies. Puisque les habitants de Trilex cherchaient à détruire le centre de communications ennemi installé sur leur monde, je pense que si nous superposons les deux schémas que voici, la zone la plus

ravagée de Trilex doit correspondre à la localisation du Node Central sur la planète borg.

Sur l'écran, les deux images se fondirent pour n'en faire qu'une. Spock se tourna vers Riker.

— Commander, voulez-vous balayer les coordonnées mises en évidence par M. Data ?

Kirk regarda Riker s'exécuter, puis lever brusquement la tête.

— Ambassadeur Spock, annonça-t-il, très excité, nous avons localisé le Node Central !

Tout bien réfléchi, songea Kirk, l'introspection n'était peut-être pas une si mauvaise chose...

Picard flanqua une grande claque dans le dos de Data.

— Bien joué !

L'androïde sourit. Kirk avait du mal à s'y faire : une machine qui exprimait des émotions... Mais il était désormais au XXIV^e siècle.

— Merci, répondit Data. Ce sont les habitants de Trilex qui méritent toute notre gratitude.

Spock se tourna vers Kirk.

— Capitaine, si vous voulez bien viser le Node Central.

Soulagé d'avoir enfin quelque chose à faire, Kirk se mit au travail. Il pointa les phasers de l'Entreprise sur leur cible et programma un tir de torpilles destiné à couper ses éventuelles connexions de secours.

— Système d'armement paré.

— Plus que quatre minutes avant le rétablissement des communications ennemies, annonça Worf.

— Ça alors ! s'exclama McCoy en se donnant une claque sur la cuisse. Je n'arrive pas à y croire : on a même du rabe !

À ces mots, le premier tir frappa l'Entreprise, projetant la moitié de son équipage à terre tandis que le vaisseau piquait du nez vers la planète des Borg.

Tran leva un poing en signe de triomphe.

— Touché, commander !

— Poursuite, ordonna Salatrel.

De l'armada, elle seule avait amené son vaisseau aux abords de la planète des Borg. Et elle avait eu raison.

Sur l'écran principal, elle vit les ondulations d'un bouclier d'invisibilité en train de se disperser, et comprit qu'elle avait causé des dommages considérables au bâtiment de la Fédération, quel qu'il fût.

Elle se tourna vers Vox.

— Tu vois ? Un seul vaisseau ne constitue pas une menace réelle.

— N'as-tu pas lu les relevés de ses senseurs ? objecta le Porte-Parole. Il a localisé le Node Central. Le collectif est en danger.

— Vraiment ? Et la fameuse redondance borg ?

— Il ne peut exister qu'un collectif.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Salatrel. Enfin, elle savait. Les Borg avaient bien un défaut, finalement.

— Feu à volonté, ordonna-t-elle.

Puis elle se rassit dans son fauteuil et rêva de victoire.

— D'où cela venait-il ? s'écria Riker.

La voix de La Forge lui répondit par les haut-parleurs de la passerelle.

— C'est le moteur transdistorsionnel, commander. Il crée des interférences avec notre système de détection des tachyons.

Worf confirma l'analyse de l'ingénieur. Le vaisseau qui les avait attaqués resterait indécélable tant qu'ils n'auraient pas coupé leur moteur.

— Alors, coupez-le, ordonna Spock.

— Et redressez, ajouta Picard.

Data ne l'avait pas attendu pour ce faire. Il n'était pas question que l'Entreprise connaisse le même destin que son dernier homonyme.

— Dès que nous serons stabilisés, je pourrai lancer les torpilles, annonça Kirk.

Tout se passa très vite. Worf coupa le moteur. Aussitôt, Riker reconfigura les senseurs à puissance maximale pour chercher les tachyons. À l'instant où il perçut la signature du vaisseau invisible qui leur collait au train, Data transféra ses coordonnées vers la console de Kirk. Et celui-ci lança ses torpilles moins d'une seconde plus tard.

Alors qu'une torpille quantique s'écrasait sur sa soucoupe, l'Avatar de Tomed tourna deux fois sur son axe vertical. Seul son champ d'intégrité structurelle l'empêcha de s'effondrer sur lui-même, sa gravité artificielle et ses correcteurs d'inertie sauvant son équipage d'une mort par écrasement.

Tran replaça le vaisseau en position et engagea de nouveau la poursuite. Mais le bouclier d'invisibilité du Tomed avait disparu aussi vite que celui de l'Entreprise, quelques instants plus tôt.

— C'est un Oiseau de Guerre, annonça Data alors que le vaisseau ennemi apparaissait sur l'écran principal.

— Je le connais, s'écria Kirk. Pouvez-vous agrandir l'image ? Me donner son nom ?

Data appuya sur un bouton et leva la tête.

— l'Avatar de Tomed. Une référence poétique à la bataille qui...

— Salatrel ! s'exclama Kirk.

— Fascinant, commenta Spock. Ainsi, c'est elle qui se cache derrière tout ceci...

Kirk tira une autre paire de torpilles, que l'Oiseau de Guerre esquiva. Mais alors qu'il exposait son flanc bâbord, les phasers de l'Entreprise touchèrent une de ses nacelles.

— Bravo ! dit Data en voyant l'Oiseau de Guerre tanguer. Ses deux supports

affaiblis, il ne pourra activer ses boucliers défensifs.

L'Entreprise vibra sous un nouveau tir du Tomed.

— Nous risquons la surcharge ! hurla La Forge dans les haut-parleurs.

— Je croyais que nous étions protégés, dit Riker.

— Pas avec ce maudit moteur transdistorsionnel ! Toutes nos courbes énergétiques sont à plat.

Kirk visa le support arrière du vaisseau ennemi, espérant tirer entre ses coques supérieure et inférieure la prochaine fois qu'il passerait.

Deux autres torpilles fusèrent vers le Tomed, qui comme prévu s'inclina pour les esquiver.

Les phasers firent mouche.

— Touché ! applaudit Data. Ses boucliers diminuent... diminuent... Ils sont éteints !

Spock se redressa dans son fauteuil.

— Monsieur Worf, contactez le vaisseau romulien.

— Ils refusent de répondre, annonça le Klingon quelques secondes plus tard.

— Mais peuvent-ils nous entendre ?

— Oui, monsieur.

Spock éleva la voix.

— Avatar de Tomed, vos boucliers sont détruits. Si vous rompez le contact, nous ne vous poursuivrons pas. (Il se tourna vers Worf.) Alors ?

Pour toute réponse, une pluie d'étincelles envahit la passerelle.

— Nous sommes touchés ! annonça Data, incrédule.

Kirk regarda sa console s'éteindre.

— Les phasers sont déconnectés !

— Beau travail, grommela McCoy. Ils n'ont plus de boucliers, nous n'avons plus d'armes. Que sommes-nous censés faire : les éperonner ?

Picard se tourna vers le vieux docteur.

— Je pensais justement...

Des sirènes d'alarme retentirent dans tout le vaisseau. Sur l'écran l'Oiseau de Guerre accéléra.

— Ce sont eux qui essaient de nous éperonner ! s'écria Data en pianotant sur son clavier. Le système de navigation ne répond plus ! Seuls nos réacteurs stationnaires fonctionnent encore, et nous sommes trop près pour tirer des torpilles !

— Préparez-vous à l'impact ! ordonna Riker.

Kirk se leva et s'approcha de l'androïde.

— Data, me faites-vous confiance ?

— C'est un curieux moment pour poser cette question...

— Alors, poussez-vous de là, dit Kirk en se glissant dans le siège voisin.

Maintenant, passez-moi La Forge et tenez-vous prêt à activer le bouclier d'invisibilité.

L'androïde cligna des yeux.

— Mais, capitaine, dans vingt-huit secondes nous ne serons plus que des débris flottant dans l'espace, protesta-t-il. Je ne crois pas que...

— Ayez confiance.

Sur ces mots, Kirk se prépara à faire la seule chose en son pouvoir.

Changer les règles.

Quelques secondes avant l'impact, l'Entreprise disparut.

— Ils sont passés en invisibilité, annonça Tran.

— Un acte désespéré qui ne les sauvera pas, ricana Salatrel. Ils n'ont nulle part où aller. Préparez-vous à l'impact.

— Cinq, compta Tran. Quatre... trois... deux... un... contact !

L'Oiseau de Guerre poursuivit paisiblement sa course.

Salatrel bondit hors de son fauteuil et se rua vers la console de Tran.

— Où sont-ils passés ?

Le jeune officier écarquilla les yeux.

— Nulle part, commander. Dans l'état où ils sont, nous aurions enregistré tout mouvement de leur part.

— Activez les scanners extérieurs, ordonna Salatrel.

Vox s'approcha d'elle.

— Nous t'avions prévenue de ne pas sous-estimer James Kirk.

— Rien ne dit qu'il soit à bord !

— S'il ne l'est pas, comment se fait-il que ce vaisseau nous échappe sans cesse ?

— La chance, grommela Salatrel.

— La chance n'a rien à voir avec ça.

L'écran principal balaya les environs du Tomed. Nulle part, les scanners ne détectèrent trace du bâtiment ennemi.

— C'est impossible ! s'étrangla Salatrel. On dirait que nous l'avons littéralement englou...

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase, car l'horrible vérité lui apparaissait soudain.

Tran tourna la tête vers elle, l'air interrogateur.

Et Vox, le visage masqué par ses implants, sembla presque sourire.

Sur la passerelle de l'Entreprise, Picard secoua la tête en contemplant la coque arrière du vaisseau ennemi affiché sur l'écran principal.

Kirk avait glissé l'Entreprise entre les deux soucoupes du vaisseau.

— Je le vois, dit-il rêveusement, mais je n'y crois pas pour autant.

— Où est le problème ? demanda nonchalamment Kirk. Ne me dites pas qu'on ne vous enseigne plus l'histoire du Cheval de Troie à l'Académie !

— Capitaine Picard, capitaine Kirk, l'Oiseau de Guerre active ses senseurs internes, annonça Riker. Ses officiers ont dû comprendre notre stratégie.

Les deux hommes se tournèrent vers Spock.

— À vous de jouer, dit Kirk.

Le Vulcain hocha la tête.

— Monsieur Data... À mon commandement, vous utiliserez nos stabilisateurs

pour amorcer une rotation à trois cent soixante degrés. Coupez le bouclier d'invisibilité pour dériver toute l'énergie sur notre champ d'intégrité structurelle.

— Oui, monsieur.

Kirk sourit en voyant Spock s'agiter dans son fauteuil.

— Maintenant, dit le Vulcain.

En voyant le vaisseau de Starfleet apparaître entre les deux soucoupes du Tomed, Salatrel blêmit. Elle savait qu'il pivoterait et les éventrerait dans quelques secondes. Elle ne pouvait plus rien faire.

— C'est ta faute ! hurla-t-elle en se tournant vers Vox.

Cette fois, le Porte-Parole sourit franchement.

— Non, c'est la faute de James T. Kirk. Et comme c'est toi qui l'as ressuscité...

Il s'interrompit, les yeux fixés sur quelque chose, au-dessus de l'épaule de Salatrel.

La jeune femme fit volte-face et découvrit le disrupteur de Tran, pointé sur elle.

— Vous allez mourir ! cracha l'officier. Regardez où nous a conduit votre désir de vengeance...

La passerelle du Tomed vibra.

Juste avant que des parasites n'envahissent l'écran, Salatrel vit le vaisseau de Starfleet entamer sa rotation.

La passerelle craqua.

Un grand bruit de tôle qui se déchire. Le sifflement de la dépressurisation...

Salatrel fut aspirée par la brèche. Elle poussa un hurlement et se sentit basculer vers les étoiles : ces étoiles qui brilleraient encore sur Kirk, mais plus jamais sur elle.

Niché entre les deux soucoupes de l'Oiseau de Guerre, le nouvel Entreprise de Starfleet poursuivait lentement sa rotation.

Son profil aérodynamique et sa petite taille lui avaient permis de se glisser là et de s'immobiliser à l'endroit voulu.

Dans un espace aussi réduit, sans même avoir à lutter contre les boucliers du Tomed, le moindre tir devait lui permettre de faire éclater celui-ci comme une coquille d'œuf.

Les débris de l'Oiseau de Guerre s'éloignèrent en tourbillonnant, enveloppés par un nuage d'atmosphère sublimée.

... Tel un phénix, l'Entreprise en jaillit pour poursuivre sa mission.

CHAPITRE XXXIX

— Une minute avant le rétablissement des communications, annonça Riker. Mais nous n'avons plus d'armes pour détruire le Node Central.

— À moins que nous ne l'éperonnions aussi, lâcha Spock.

Le silence tomba sur la passerelle. Pour sauver la Fédération, il n'y avait personne à bord qui ne fût pas prêt à un tel sacrifice. Mais était-ce vraiment le seul moyen ?

Kirk se leva.

— Faites-moi téléporter là-bas, proposa-t-il. Il doit bien y avoir un mécanisme d'auto-destruction... ou un générateur que je pourrai faire sauter.

— Vous y laisserez la vie, répondit calmement Spock.

Kirk grimâça.

— C'est vous qui suggérez de jouer les kamikazes, non ? Téléportez-moi. Je tenterai ma chance contre les Borg.

Picard s'approcha de lui.

— Je vous accompagne.

Kirk secoua la tête.

— N'oubliez pas que les nanites sont déjà en train de me tuer. Vous avez toute la vie devant vous.

— Pas si les Borg s'en tirent encore une fois, répliqua Picard. Et puis, avec le peu de choses que vous connaissez à leur sujet, vous avez une chance sur deux de réparer leur Node Central au lieu de le détruire.

Kirk le dévisagea en silence. Un sourire naquit sur ses lèvres et il acquiesça, scellant leur pacte.

Picard se dirigea vers Crusher qui se tenait toujours à l'arrière de la passerelle, près de McCoy.

— Beverly, apportez l'interface dans la salle de téléportation.

Kirk sortit de l'armurerie bardé de fuseurs et de grenades à photons. Spock et McCoy l'attendaient dehors.

Une centaine de petites phrases lui vinrent à l'esprit : des remarques légères qui détendraient l'atmosphère pendant ces ultimes et si précieuses secondes. Mais il ne put se résoudre à les prononcer. Il n'était plus temps de faire de l'humour : pas après soixante-dix-huit ans.

Alors il prit une main à chacun de ses amis et la serra chaleureusement.

— Ne vous en faites pas pour moi. J'ai eu une seconde chance. Beaucoup de gens

ne peuvent pas en dire autant.

Après toutes ces années, l'expression de Spock demeurait impénétrable. Mais quelque chose brillait dans les yeux de McCoy.

— Pour ce que j'en sais, vous en êtes au moins à la cinquantième, croassa-t-il, la voix tremblante d'émotion mal contenue.

— Une seconde chance, répéta doucement Kirk, réalisant la valeur du cadeau qu'il avait reçu : la possibilité de revoir ses deux plus chers amis, fût-ce pour quelques jours. Mais il n'y a pas assez de temps... Il n'y en a jamais eu.

— Je suis..., commença Spock.

Sa voix trembla, et il ne put continuer. Mais Kirk avait compris.

— ... et je serai toujours ton ami, acheva-t-il.

Puis il lâcha les mains des deux hommes et recula, s'efforçant de graver leur image dans sa mémoire pour les y garder jusqu'à la fin.

— Veillez l'un sur l'autre. N'abandonnez jamais.

Il fit volte-face et partit vers la salle de téléportation, sans oser jeter un regard derrière lui.

Dans la salle, il retrouva Picard, qui, en plus d'un équipement semblable au sien, portait un conteneur multi-usages noir remis par Crusher.

La jeune femme regarda les deux capitaines monter sur la plate-forme.

— Je pourrais le faire seul, dit Kirk à son compagnon. Vous devriez rentrer et dire à Starfleet ce que nous avons trouvé ici.

Picard secoua la tête.

— J'ai confiance en mes officiers. Ils s'en chargeront à ma place.

Soudain, Crusher se précipita vers lui et l'étreignit de toutes ses forces.

Il la repoussa gentiment.

Le pont trembla sous leurs pieds. Un impact. La voix de Spock sortit des haut-parleurs.

— Nous avons été attaqués. L'ennemi a rétabli ses communications. Merci de vous téléporter sur-le-champ. Nous repasserons au-dessus de ces coordonnées dans huit cents secondes.

— Énergie, ordonna Picard.

La petite salle de téléportation disparut et fut bientôt remplacée par un décor fait de poutrelles et de conduits plongés dans la pénombre.

Kirk esquissa quelques mouvements prudents. La gravité était légèrement inférieure à ce qu'il aurait cru.

— Toute la planète ressemble à ça ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

La structure métallique s'étendait d'un bout à l'autre de son champ de vision, vaguement éclairée par une source lumineuse venant du sol.

— Avec un peu de chance, répondit Picard, nous n'aurons pas à le découvrir. (Il tenta de se repérer, puis se dirigea vers la droite.) Par ici.

— Pourquoi pas ? soupira Kirk en lui emboîtant le pas.

Au-dessus de la planète des Borg, l'Entreprise accéléra brusquement, se

dirigeant à dessein vers la plus grande concentration de vaisseaux romuliens. D'après Spock, c'était là que se trouvaient les quelques bâtiments n'ayant pas encore pu restaurer leurs communications, autrement dit, ceux qui oseraient le moins faire usage de leurs armes, de peur de toucher leurs alliés.

L'Entreprise se faufila au milieu des vaisseaux ennemis, les frôlant d'aussi près que Data l'osait. L'androïde pilotant avec une précision toute mécanique, ses manœuvres donnèrent des sueurs froides à tout l'équipage, Spock compris.

Sur le monde des Borg, Kirk et Picard se tenaient devant une porte massive d'environ dix mètres de haut. Elle était couverte de gribouillis complexes, probablement un genre d'écriture, décida Kirk. Picard consulta son tricordeur.

— Le Node Central se trouve quelque part derrière. Selon l'ordinateur, cette porte n'a pas été ouverte depuis quelque deux cent mille ans.

— Parfait, déclara Kirk en sortant son fuseur. Vous en avez suffisamment fait. Attendez ici le retour de l'Entreprise. Laissez-moi continuer seul.

— Vous croyez vraiment que je raterais une telle occasion de m'amuser ?

Picard sortit son arme et tira dans la serrure. La porte s'ouvrit.

— Après vous, dit Jean-Luc en faisant signe à Kirk de le précéder.

— Je n'en ferai rien, répondit ce dernier avec une grimace.

Ils éclatèrent de rire et franchirent la porte ensemble.

L'Entreprise zigzaguait, fuyant les rares vaisseaux qui tentaient de lui tirer dessus, ses boucliers rétablis le protégeant des attaques qu'il ne parvenait pas à éviter.

— La flotte ennemie semble en proie à la confusion, fit remarquer Riker.

Spock avait déjà conclu que leur rayon subspatial avait eu sur la partie adverse des effets plus destructeurs que prévu.

Data tempéra l'optimisme du commandeur.

— À l'exception des bâtiments borg qui se trouvent devant nous.

Ce n'était pas un spectacle encourageant.

Les cubes se rassemblaient peu à peu, constituant non un cube plus gros, comme précédemment, mais des formes sinistres, hérissées de canons disrupteurs, qui semblaient sorties d'une boîte de jeu de construction géante.

— Ils s'adaptent à nos attaques, constata Worf.

Spock n'eut pas besoin de consulter le chronomètre.

— Tant que ça leur prend plus de six cents secondes, nous avons une chance de récupérer les capitaines Kirk et Picard.

L'Entreprise poursuivit sa course. Cette fois, un des vaisseaux borg reconfigurés le prit en chasse.

Chaque seconde qui passait le rapprochait un peu plus de sa proie.

Plus Kirk et Picard s'enfonçaient dans le passage, plus l'odeur empirait. Au bout de deux cents mètres, ils débouchèrent dans une salle qui évoquait irrésistiblement un Grand Canyon fait de métal noir et d'interminables tuyaux.

Cette masse technologique les surplombait, éclairée par de longs jets de flammes semblables à ceux que crachent les puits de pétrole. Dix étages au-dessous d'eux s'étendait une place protégée par un dôme de plusieurs kilomètres de diamètre, à la surface duquel dansaient des lumières bleues.

Ils traçaient les mêmes motifs que ceux inscrits sur la porte...

Un certain ordre, une certaine logique régnaient dans cet endroit, même s'ils n'auraient probablement pas été au goût d'un Vulcain.

Picard referma son tricordeur.

— Nous y sommes, déclara-t-il.

— À présent, vous pouvez rebrousser chemin, proposa Kirk. Je me débrouillerai seul.

— Contre tous ?

Kirk tourna la tête dans la direction que lui indiquait son compagnon, le long de la passerelle qui descendait en spirale vers le dôme et la place souterraine.

Il vit ce qu'avait vu Picard.

Des Borg. Des milliers de Borg.

Qui marchaient sur eux.

— Modification de trajectoire, annonça Data.

Alors que l'Entreprise essayait le feu nourri des disrupteurs ennemis, Spock croisa les doigts devant son visage.

— Commander Riker, dit-il, avez-vous remarqué la lenteur croissante avec laquelle les Borg répondent à nos changements de direction ?

— Oui, monsieur. Leur vaisseau est plus massif que le nôtre, moins maniable.

— J'ai calculé un retard de trois secondes.

— Je confirme.

Spock serra les accoudoirs de son fauteuil.

— Monsieur Data, programmez une trajectoire de collision avec le vaisseau borg. Coordonnées quarante-trois, vingt-sept, point huit. J'aimerais que vous esquiviez deux secondes avant l'impact.

— Bien, monsieur. Je crois que j'aimerais aussi, répondit l'androïde.

Kirk et Picard s'accroupirent derrière un conduit de plus de cinq mètres de diamètre. Celui-ci courait le long de la passerelle qui descendait en spirale vers le dôme aux lumières clignotantes.

Picard consulta son tricordeur et tendit le doigt vers un levier fixé sur le flanc rouillé du conduit.

— Ce truc devrait faire l'affaire, annonça-t-il. Il nous permettra de couper l'alimentation du Node Central et de préparer un retour d'énergie qui grillera ses circuits. (Le capitaine regarda autour de lui.) Ce complexe a été construit longtemps avant que la redondance borg ne se développe au niveau qu'elle a atteint aujourd'hui.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Kirk.

— Je l'ignore. C'est Locutus qui est au courant.

Les Borg se rapprochaient d'eux. Tous ne marchaient pas : certains roulaient, d'autres rampaient ou flottaient. Mais leur approche résonnait tel le tonnerre sur les grilles métalliques de la passerelle.

— Croyez-vous qu'ils vont nous laisser faire ? demanda Kirk.

— Ça me semble peu probable, concéda Picard.

— Dans ce cas, nous devrions couper le courant tout de suite.

— Non. Nous devons attendre le retour de l'Entreprise, si nous voulons avoir une chance de nous en sortir.

— Le vaisseau ne reviendra pas avant huit minutes. Comment allons-nous retenir les Borg assez longtemps ? objecta Kirk.

— Je m'en charge.

Picard ouvrit le conteneur multi-usages que lui avait remis le docteur Crusher. Kirk regarda à l'intérieur.

Il vit l'interface.

Pour détruire la planète des Borg, Picard devait redevenir Locutus.

— Collision dans dix secondes, annonça calmement Data.

Du plat de la main, Spock fit le geste de trancher quelque chose.

— Monsieur Worf, coupez les alarmes.

Sur l'écran, la masse de tubes métalliques d'un vaisseau borg grossit à une vitesse alarmante. Les cubes situés à l'avant se reconfigurèrent, prenant la forme d'un éperon.

Spock ordonna à Data de maîtriser sa trajectoire et d'encaisser toutes les attaques ennemies.

L'androïde poursuivit le compte à rebours.

— Quatre... trois... modification de trajectoire !

L'Entreprise passa à moins de trois cents mètres du vaisseau à la proue en forme d'éperon. Et comme Spock l'avait prévu, leur poursuivant ne put pas l'éviter.

Les deux bâtiments se heurtèrent. Leurs cubes se détachèrent les uns des autres, et explosèrent.

L'Entreprise essuya la tempête. Ses boucliers absorbèrent vaillamment l'énergie des Borg mourants.

Quatre cents secondes s'étaient écoulées lorsque Spock donna l'ordre de revenir au point de départ.

Là où son capitaine l'attendait.

Picard baissa la main. L'inducteur neuronal était maintenant attaché à son crâne, la batterie et l'émetteur subspatial à sa poitrine.

— Vous êtes sûr ? demanda Kirk.

— Avons-nous le choix ? répondit simplement Picard.

Kirk désigna les fuseurs et les grenades à photons posés devant eux sur la passerelle.

— Nous pourrions les occuper pendant un certain temps...

— Et si l'un d'eux visait mieux que les autres ? Si nous n'étions plus en état de tirer le levier le moment venu ? Et si nous ne détruisions pas le Node ?

Kirk posa une main sur l'épaule de son compagnon.

— Capitaine, j'ai vu Locutus. Spock m'a fait pénétrer dans votre esprit. Je sais ce que ça signifie pour vous de... remettre cette chose.

— Moi aussi, j'ai vu dans votre esprit, rétorqua Picard. (Il saisit le câble et tâtonna à la recherche de la prise.) Une partie de mon courage me vient de vous, une autre, de Spock.

« J'ai toujours aussi peur du collectif et de Locutus. Mais à trop longtemps contenir mes sentiments, je ne leur en ai donné que plus d'emprise sur moi. Vous m'avez montré comment affronter ma peur plutôt que la nier. Comme vous, je suis victorieux de cette épreuve.

Il brancha le câble. Une étincelle bleue courut jusqu'à la batterie fixée sur son épaule. Sa main retomba. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites jusqu'à ce que seul le blanc soit encore visible.

Derrière le conduit, les Borg avançaient toujours.

Picard se redressa et leur fit face.

Kirk leva la tête vers lui, inquiet.

— Ça marche ?

Picard le regarda comme s'il n'était qu'un des innombrables débris métalliques jonchant la planète.

— Nous sommes Locutus, répondit-il d'une voix atone. Nous sommes Borg.

Kirk saisit Picard par les épaules et le secoua.

— Luttez ! cria-t-il.

Les yeux de son compagnon s'éclaircirent un instant.

— Ce ne devait pas... être aussi fort, souffla-t-il. Je ne peux pas...

Il tâtonna à la recherche du câble d'interface. Kirk écarta sa main.

— Pas encore ! Vous devez nous en débarrasser, dit-il, lui faisant faire volte-face vers les Borg.

Il entendit le gémissement de leurs servomoteurs. Le sifflement rauque de leur respiration assistée.

— Dites-leur d'arrêter ou je coupe le courant immédiatement !

Picard tituba et se rattrapa de justesse au conduit, la bouche ouverte, le souffle court.

— Toute résistance... toute résistance... toute résistance est inutile ! hurla-t-il en se jetant sur Kirk.

Celui-ci lui tordit le bras.

— Picard ! Vous êtes un capitaine de vaisseau stellaire ! Comportez-vous comme tel.

Il lui flanqua une gifle retentissante. Puis une autre. Et ainsi de suite jusqu'à ce que son compagnon lui saisisse le poignet.

— Je crois, haleta-t-il, que vous m'avez convaincu.

Il se tourna vers les Borg, qui ne se trouvaient plus qu'à quelques mètres d'eux.

— Allez-vous-en, ordonna-t-il. Nous sommes Borg... Le collectif est en sécurité...
Retournez à vos postes.

Kirk se tendit en voyant les créatures hésiter. Il retint son souffle.

Puis, tous ensemble, les Borg se détournèrent et s'en furent.

— Ça marche, soupira Kirk, soulagé.

Picard observa la retraite des Borg.

— Ils veulent que je revienne parmi eux. Et cette fois, ils ne me le demandent pas : ils me l'ordonnent.

Kirk dévisagea son compagnon, tenta de déchiffrer ses émotions sous l'inducteur neuronal. L'œil visible de Picard ne cilla pas.

— Et ma réponse est... non.

— Dans ce cas, plongez plus avant dans le cœur du collectif, le pressa Kirk. Cherchez à savoir combien de temps nous disposerons après avoir coupé l'alimentation.

— De rien du tout, répondit Picard en se prenant la tête entre les mains.

L'effet sera immédiat. À l'instant où nous tirerons sur le levier, le Node... Le Node...

Kirk le saisit par les épaules.

— Concentrez-vous, capitaine. Regardez à l'intérieur du collectif. Y a-t-il un moyen de nous en sortir ou pas ?

Picard secoua la tête.

— Celui qui tirera le levier mourra. (Ses yeux s'éclaircirent.) Toute résistance est inutile.

Son regard s'assombrit à nouveau. Il se tourna vers l'endroit où les Borg avaient disparu.

Kirk en avait assez entendu. Il tendit la main vers le câble d'interface et l'arracha.

Picard poussa un cri, comme si on l'avait frappé. Puis il dévisagea son compagnon.

— Combien de temps ? demanda-t-il.

Kirk consulta son tricordeur.

— Il nous reste soixante secondes avant le passage de l'Entreprise.

— Je peux finir seul, dit Picard.

— Non, vous ne pouvez pas. Au cas où vous l'auriez oublié, celui qui tirera ce levier et détruira le Node explosera avec lui.

— Je n'ai pas oublié. Mais c'est mon boulot. Vous en avez fait suffisamment.

— Jean-Luc, je vais mourir.

— C'est notre lot à tous.

La voix de Spock sortit du communicateur de Kirk.

— Entreprise à équipe au sol. Plus que trente secondes avant la téléportation.

Statut ?

Le regard de Picard croisa celui de Kirk. Il porta la main à son commbadge.

— Entreprise, ici Picard. Interrompez votre approche. Je répète...

— Ne tenez pas compte de cet ordre, Spock, le coupa Kirk. Amenez le vaisseau par ici.

— Je ne parTiral pas ! protesta Picard.

Kirk allait répliquer vertement, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

— Avez-vous jamais tenté de sauver le Kobayashi Maru à l'Académie ?

Picard plissa les yeux, méfiant.

— Oui... Mais c'est impossible. C'est un scénario sans solution, destiné à l'entraînement des cadets.

Kirk sourit.

— C'est ce qu'on veut vous faire croire. Pourtant, il y a une solution, mais à votre époque, plus personne ne semble pratiquer ce genre de chose. Spock m'a dit que c'était un art en voie de disparition.

— Suggérez-vous un compromis ?

Kirk réfléchit quelques instants.

— On peut appeler ça comme ça.

— Très bien, dit Picard. Je vous écoute.

Kirk hocha la tête.

— Parfait.

Et il frappa son compagnon de toutes ses forces.

Picard s'effondra comme une masse. Il le saisit par le col et l'éloigna du conduit. Puis il dégrafa son badge et l'activa.

— Kirk à Entreprise.

— Ici Spock.

Kirk sourit. Il se sentait déjà mieux.

— Veillez bien sur le vaisseau.

Il étudia le delta de Starfleet et se souvint de l'époque où ce symbole n'était que celui de l'Entreprise. Mais les choses changeaient. Ainsi allait le monde. Ainsi allait l'univers.

Et il était heureux d'en avoir fait partie.

— Un seul à remonter, dit-il.

Il jeta son communicateur sur la poitrine de Picard et recula.

Son compagnon ouvrit la bouche pour parler.

Puis disparut dans le rayon téléporteur qui le ramenait à bord de l'Entreprise.

Kirk se tourna à nouveau vers le conduit d'alimentation. Il saisit le levier à deux mains, tira légèrement pour en éprouver la résistance. Il n'aurait pas de mal à le baisser.

— Une seconde chance, dit-il tout haut.

Il ferma les yeux. Poussa.

Il entendit un rugissement monter du dôme. Puis un léger grattement derrière lui.

Il fit volte-face.

Et vit...

— Grand Dieu ! souffla McCoy.

Sur la passerelle de l'Entreprise, où on l'avait téléporté directement, Picard

leva un bras pour se protéger contre la lueur aveuglante de l'écran principal.

Une colonne lumineuse venait de jaillir de la planète des Borg, à l'aplomb du Node Central. Son intensité était telle que toutes les surfaces où elle se reflétait devenaient aveuglantes à leur tour, tandis que celles qu'elle laissait dans l'ombre se révélaient trop sombres pour refléter le moindre détail.

Picard regarda la langue de feu avec fascination tandis qu'une explosion se propageait sur toute la surface de la planète, suivant les lignes et les angles des circuits électriques.

Beverly lui prit sa main. Riker se tenait un peu en retrait. Data et La Forge étaient assis ensemble à la console de navigation. Worf ne faisait aucun effort pour se protéger contre la lumière.

Picard vit des larmes rouler sur les joues de Deanna. Il savait qu'elle était submergée par les émotions de ceux qui l'entouraient, par leur joie et leur chagrin.

Un équipage avait été réuni.

Un autre venait de perdre son capitaine.

McCoy avança, soutenu par son exosquelette, et rejoignit Spock.

Le Vulcain se leva du fauteuil de commandement et vint poser une main sur l'épaule du vieil homme. Pendant ce temps, Data continuait à compter les vaisseaux borg et romuliens qui entraient en collision un peu partout dans le système, faute de signaux pour les guider.

Les flammes avaient déjà englouti un tiers de la planète. Un millier de vaisseaux-cubes jaillirent de sa surface et passèrent aussitôt en transdistorsion. Plutôt la fuite que la mort.

Les Borg survivraient, comprit Picard. Mais ce ne seraient plus les Borg qu'ils avaient connus, ni ceux qui les avaient menacés.

Pour l'heure, la Fédération était sauvée.

Grâce au sacrifice d'un homme.

Picard se frotta la mâchoire.

— Une planète est peut-être un monument funéraire plus approprié qu'un cairn, murmura-t-il.

Riker hocha la tête.

— Un grand homme est mort aujourd'hui.

Alors, Picard vit Spock jeter un étrange regard à son second. Un regard à la fois impénétrable et familier.

Puis le Vulcain détourna la tête.

— Capitaine Picard, déclara-t-il, je crois que ce fauteuil vous appartient.

En silence, il guida McCoy hors de la passerelle. Pour une fois, le contact physique ne semblait pas le déranger.

Lorsque les deux hommes eurent disparu, Riker se tourna vers Picard.

— Vous avez vu l'expression de Spock ? demanda-t-il, stupéfait. Il avait la même sur Véridian III. Il ne croit toujours pas à la mort de Kirk.

Picard regarda le commbadge toujours serré dans sa main.

Il se souvint des images furtives qu'il avait vues dans l'esprit de Kirk. De ce que Spock lui avait montré.

Il se souvint du rêve de Kirk. Le rêve qui le hantait, lui montrant comment il mourrait.

— Tout est toujours possible, dit-il.

La planète borg n'était plus qu'un gigantesque brasier illuminant un système plongé dans les ténèbres depuis la nuit des temps.

La coque sombre d'un petit vaisseau stellaire, se détachant sur les flammes, capta juste assez de lumière pour éclairer son nom.

Un nom qu'avaient porté d'autres bâtiments avant lui.

D'autres le porteraient après.

Triomphant à la lueur de cette nouvelle aube, l'Entreprise prit le chemin du retour.

Sa mission se terminait.

Mais pas son voyage.

ÉPILOGUE

Il tombe...

Mais cette fois, il n'est pas seul.

Le profil rocheux d'El Capitan passe devant ses yeux.

Le soleil ardent de Yosemite brille dans le ciel de la Terre.

Il hurle son défi au monde qui se précipite vers lui. Il ne mourra pas aujourd'hui.

Alors, comme il s'y attendait, la main de Spock saisit sa cheville et tient le monde - et la mort, à distance.

Le soir, près du feu de camp, McCoy lui passe un savon.

— La vie humaine est bien trop précieuse pour la risquer en faisant le zouave. Ça n'a peut-être pas effleuré votre cervelle de macho, mais vous auriez pu vous tuer en tombant de cette montagne.

— Ça m'a effleuré la cervelle.

— Et... ?

— Et... même pendant ma chute, je savais que je ne mourrais pas. Parce que vous étiez avec moi.

— Je ne comprends pas, objecte Spock.

L'homme qui tombe regarde au fond de son cœur et pour la première fois partage son secret.

— J'ai toujours su... que je mourrais seul.

Cette nuit, il observe les étoiles. Il connaît leur nom à toutes, mais ce n'est pas encore assez. Il veut en savoir davantage.

Il entend le crépitement des flammes. Inspire leur fumée mêlée aux senteurs de pin et d'humus.

À cet instant, il est de nouveau au cœur de la vie, heureux de dériver sous les étoiles, sur sa planète natale, sachant que son vaisseau l'attend quelque part dans le ciel. Qu'il lui reste encore de nombreux voyages avant que le rêve qui le hante devienne réalité.

Alors, une silhouette vêtue de robes sort de la forêt et s'approche de lui.

C'est la silhouette de son rêve.

Celle qu'il a fuie toute sa vie.

L'homme qui tombe est troublé. Il sait que le temps est venu.

— Dois-je partir ? demande-t-il.

Pour la première fois, la silhouette repousse sa capuche et lui tend la main.

— Vous aurez le temps de vous reposer plus tard, dit Sarek. Mais pas ici. Pas maintenant.

L'homme qui tombe regarde le feu de camp et les trois amis qui dorment paisiblement autour.

Spock. McCoy. Et lui.

— Vous devez les laisser derrière vous, dit Sarek. Ils ne peuvent pas vous accompagner.

— Pourquoi ? demande l'homme qui tombe.

Il ne sait pas comment il est revenu à ce moment de son passé, mais il a toujours su qu'il le ferait. Depuis le jour où il a parlé de son rêve à ses amis.

— Sarek... Pourquoi est-ce toujours vous que j'ai vu dans mes rêves ? Avant même que nous nous rencontrions pour la première fois. Avant que je fasse la connaissance de votre fils. Avant que je quitte la Terre... C'est toujours vous qui êtes venu m'arracher à mes amis et me conduire à la mort.

— À cause de ce que nous partageons, répond Sarek. Ou de ce que nous partagerons.

— Mon rêve ? Ou ma mort ?

— Tant qu'un esprit se souvient, tant qu'un cœur bat avec passion, un rêve ne peut pas mourir.

— Et le rêveur ?

Sarek sourit.

— Regardez les étoiles, James T. Kirk. (Il prend la main de l'homme qui tombe.)
Et vengez-moi.

Et, pour la première fois, le rêve se poursuit. Au-delà des ombres.

Il restera toujours un dernier voyage pour lui. Une dernière aventure. Une dernière mission.

Alors, comme il a toujours su qu'il devait le faire, James T. Kirk tourne le dos à son passé pour mieux embrasser son avenir.

F I N